



ESCLAVE

Le Rythme #1

du rythme

JANE HARVEY-BERRICK

- [Avertissements](#)
- [Dédicace](#)
- [Remerciements](#)
- [Prologue](#)
- [Chapitre 1](#)
- [Chapitre 2](#)
- [Chapitre 3](#)
- [Chapitre 4](#)
- [Chapitre 5](#)
- [Chapitre 6](#)
- [Chapitre 7](#)
- [Chapitre 8](#)
- [Chapitre 9](#)
- [Chapitre 10](#)
- [Chapitre 11](#)
- [Chapitre 12](#)
- [Chapitre 13](#)
- [Chapitre 14](#)
- [Chapitre 15](#)
- [Chapitre 16](#)
- [Chapitre 17](#)
- [Chapitre 18](#)
- [Chapitre 19](#)
- [Chapitre 20](#)
- [Chapitre 21](#)
- [Épilogue](#)
- [À propos de l'Auteur](#)
- [Résumé](#)



Publié par
JUNO PUBLISHING
2, rue Blanche alouette, 95550 Bessancourt
Tel : 01 39 60 70 94
Siret : 819 154 378 00015
Catégorie juridique 9220 Association déclarée
<http://juno-publishing.com/>

Esclave du rythme
Copyright de l'édition française © 2018 Juno Publishing
Copyright de l'édition anglaise © 2016 Jane Harvey-Berrick
Titre original : Slave to the rhythm
2016 Jane Harvey-Berrick
Traduit de l'anglais par Rose Seget
Relecture française par Valérie Dubar, Jade Baiser, Raphaël Rivière, Maïwenn B.

Conception graphique : © Tanya pour *More Than Words Graphic Design*

Tout droit réservé. Aucune partie de cet ebook ne peut être reproduite ou transférée d'aucune façon que ce soit ni par aucun moyen, électronique ou physique sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans les endroits où la loi le permet. Cela inclut les photocopies, les enregistrements et tout système de stockage et de retrait d'information. Pour demander une autorisation, et pour toute autre demande d'information, merci de contacter Juno Publishing :
<http://juno-publishing.com/>

ISBN : 978-2-37676-292-8
Première édition française : mai 2018
Première édition : mars 2016

Édité en France métropolitaine

Table des matières

[Avertissements](#)

[Dédicace](#)

[Remerciements](#)

[Prologue](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Épilogue](#)

[À propos de l'Auteur](#)

[Résumé](#)

Avertissements

Ceci est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les faits décrits ne sont que le produit de l'imagination de l'auteur, ou utilisés de façon fictive. Toute ressemblance avec des personnes ayant réellement existées, vivantes ou décédées, des établissements commerciaux ou des événements ou des lieux ne serait que le fruit d'une coïncidence.

Cet ebook contient des scènes sexuellement explicites et un langage adulte, ce qui peut être considéré comme offensant pour certains lecteurs. Il est destiné à la vente et au divertissement pour des adultes seulement, tels que définis par la loi du pays dans lequel vous avez effectué votre achat. Merci de stocker vos fichiers dans un endroit où ils ne seront pas accessibles à des mineurs.

Dédicace

À tous les artistes qui ont souri à travers le sang, la sueur et les larmes
hoc feci.

Remerciements

À Kirsten Olsen, rédactrice, amie, confidente, aficionado du chocolat.
À Trina Miciotta pour sa correction et son soutien indéfectible.
À Hang Le pour sa belle couverture et sa créativité sans fin.
À Sheena Lumsden pour son amitié et tout son travail dans les coulisses.
À Neda Amini pour son expertise en marketing et son enthousiasme pour tout ce qui concerne les livres.
À Alana Albertson, amie et auteure, qui partage mon amour de la danse et des paillettes, et s'est assurée qu'Ash savait faire la différence entre le mambo et la salsa.
À Lea Jerancic qui a vérifié toutes les choses slovènes pendant qu'elle vérifiait Ash.
À Rhonda Koppenhaver qui s'est assurée que mes références sur Chicago étaient exactes.
À Dina Farndon Eiding et Audrey Thunder – vous savez pourquoi ;)
À Selma Ibrahimasic, Savanna Phillips, Lelyana Taufik, Melissa Parnell et à Sarah Lintott pour m'avoir permis d'exploiter sans vergogne leurs noms.
Et à Fuñny Souisa, pour avoir aimé l'idée de cette histoire depuis le début.

Merci les Stalking Angels. Vous savez combien vous comptez pour moi et vous ne m'avez jamais laissée tomber.

Tonya Bass Allen, Neda Amini, Jenny Angell, Lisa Clements Baker, Nicola Barton, Jen Berg, Mary Rose Bermundo, Reyna Borderbook, Sarah Bookhooked, Megan Burgad, Kelsey Burns, Gabri Canova, L.E. Chamberlain, Tera Chastain, Elle Christopher, Beverley Cindy, Paola Cortes, Nikki Costello, Emma Darch-Harris, Megan Davis, Jade Donaldson, Drizinha Dri, Mary Dunne, Dina Farndon Eiding, Jennifer Escobar, Fátima Figueira, Kelly Findlay, Andrea Flaks, Andrea Florkowski, MJ Fryer, Raquel Gamez, Evelyn Garcia, Carly Grey, Helen Remy Grey, Nycole Griffin, Rose Hogg, Kim Howlett, Selma Ibrahimasic, Carolin Jache, Andrea Jackson, Jayne John, Ashley Jones, Heidi Keil, Rhonda Koppenhaver, Hang Le, Wendy Lika, Sarah Lintott, Sheena Lumsden, Kathrin Magyar, Trina Marie, Susan Marshall, Sharon Kallenberger Marzola, Marie Mason, Bruninha Mazzali, Aime Metzner, Nancy Saunders Meyhoefer, Sharon Mills, Kandace Milostan, Ana Moraes, Barbara Murray, Bethany Nepper, Clare Norton, Luiza Oioli, Crystal Ordex-Hernandez, Celia Ottway, Kirsten Papi, Melissa Parnell, Ana Carina Pereira, Savanna Phillips, Cori Pitts, Vrsha Prose, Ana Kristina Rabacca, Rosarita Reader, Heather Sulzer Regina, Lisa Smith Reid, Carol Sales, Gina Sanders, Rosa Sharon, Jacqueline Showdog, Johanna Nelson Seibert, Sarah Simone, Adele Sloan, Fuñny Souisa, Erin Spencer, Dana Fiore Stusse, Lisa Sylva, Lelyana Taufik, Candy Rhyne Threatt, Audrey Thunder, Ellen Totten, Natalie Townson, Amélie White Vahlé, Tami Walker, Lily Maverick Wallis, Jo Webb, Krista Webber, Shirley Wilkinson, Emma Wynne Williams, Caroline Yamashita, Lisa G. Murray Ziegler.

Et aux lecteurs de Fanfic qui sont là depuis le début.

Esclave du rythme

Le rythme #1



Jane Harvey-Berrick



Prologue

Chaleur et bruit.

Les basses qui pulsaient sourdement faisaient vibrer le sol, les tables et les chaises ; les bouteilles vides en tremblaient.

L'air habituellement sec du désert semblait humide à l'intérieur de cette pièce sans ouverture qui ne voyait jamais la lumière du jour.

Le casino était ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Des hommes et des femmes aux yeux rougis par les longues heures passées devant les bandits manchots étaient remplacés par des gens plus jeunes qui voulaient danser jusqu'au bout de la nuit. Les lumières stroboscopiques laissaient des parties de la pièce dans l'obscurité, dissimulant les taches de sueur et les traces de maquillage.

Mes amies étaient sur la piste, complètement absorbées par la danse. Elles se tortillaient, les bras en l'air et elles se frottaient les unes aux autres suivant le rythme hypnotique de la musique. Des yeux suivaient tous leurs gestes, leurs bouches légèrement entrouvertes, leurs lèvres humides.

Une part de moi les enviait, celle qui avait toujours jaloué les gens qui assumaient leur liberté, et si l'affection que je leur portais n'avait pas été aussi grande, l'envie aurait pu tourner au ressentiment.

Cette soirée était prévue depuis huit mois et si le timing s'était révélé catastrophique, j'avais refusé de ne pas y participer. Malgré tout, cela me faisait du bien de les retrouver. Des amies de longue date qui m'avaient vue dans mes meilleurs, mais aussi mes pires moments.

Je jetai un regard envieux au bar, rêvant qu'un Mimosa apparaisse magiquement sur le comptoir. Mais aucune des serveuses très légèrement vêtues ne m'avait remarquée, assise seule dans mon coin.

J'avais l'habitude de la solitude. Je travaillais chez moi et je voyais rarement d'autres personnes ; je n'avais pas de collègues et cela me convenait très bien ainsi. Mais c'est une chose de vouloir vivre seule, c'en est une autre de se retrouver isolée au milieu d'une foule.

Je jetai un nouveau coup d'œil en direction de la piste bondée et je souris en remarquant un cowboy coiffé d'un large Stetson, qui dansait à contretemps et qui commençait à s'échauffer derrière Vanessa. Il tentait d'attirer son attention avec

des mouvements de hanches anarchiques, mais pleins de bonne volonté.

Je détournai les yeux, un peu gênée par son style maladroit et mes yeux se posèrent alors sur un autre homme. Il me coupa littéralement le souffle.

Il était entièrement vêtu de noir. Sa chemise à la coupe ajustée était rentrée dans un pantalon habillé de la même couleur. Il dégagait une aura d'élégance comme celle d'un pur-sang au milieu de chevaux de trait.

Il effectuait des mouvements d'ondulation suggestifs, mais gracieux, tous les gestes fluides s'enchaînant sans pause ni à-coups. Il dessinait des cercles sensuels avec ses hanches, ses jambes se pliaient et se déplaçaient doucement, et ses bras bougeaient en rythme, les doigts tendus. Il se tenait très droit, le menton très légèrement incliné pour pouvoir observer sa partenaire, bien plus petite que lui. Même à distance, je voyais son intense concentration, comme celle d'un animal fixant sa proie. Il avait des yeux de félin, légèrement en amande, mettant en valeur ses pommettes anguleuses.

Il avait appliqué du gel sur ses cheveux ébouriffés sur le devant et coupés ras derrière la tête à la manière des militaires. Cela mettait en valeur son cou long et élégant et les larges épaules qui roulaient sous sa chemise à manches courtes. Le début d'un tatouage en émergeait.

Il était grand et ses vêtements noirs allongeaient encore sa silhouette élancée. Difficile de lui donner un âge. Son visage austère, rasé de près aurait pu être celui d'un homme entre vingt et trente ans.

Un mouvement de foule le cacha brièvement à mes yeux et je tendis le cou pour essayer de le suivre du regard.

La foule se sépara alors et mon insaisissable danseur réapparut. J'aperçus sa partenaire pour la première fois : une femme de petite taille, râblée, au visage dégoulinant de sueur et à la robe trop serrée.

Ils n'allaient pas bien ensemble. Intriguée, je me calai sur mon siège pour mieux les observer.

J'ai passé pas mal de temps sur la touche. Ma vie m'avait souvent mise en position d'observatrice. Je m'étais déjà livrée à des études de la beauté masculine sous toutes ses formes : le sportif, le comique, le gothique, le dragueur, le ténébreux. J'étais une spécialiste, si l'on peut dire, mais de loin. Peut-être même que cela faisait de moi une voyeuse.

Mais cet homme n'entrait dans aucune case. J'étais hypnotisée, perdue dans la contemplation des lignes gracieuses de son corps, de la symétrie parfaite de sa silhouette, de sa force subtile et de ses qualités évidentes de danseur. Il était magnifique.

Et cela me rendait triste.

Son regard intense et sérieux était concentré uniquement sur sa compagne et l'envie commença à se réveiller en moi. J'essayai de la chasser, mais je n'arrivais pas à détacher mon regard du danseur. Il ondulait des hanches, le corps fluide et souple, toujours en mouvement. S'il baisait comme il dansait, sa compagne était partie pour une nuit inoubliable.

Mais soudain, les pas de la jeune femme ralentirent et elle se dirigea vers le bord de la piste, en prenant de grandes gorgées d'air, les mains plantées sur ses larges hanches.

L'homme lui emboîta le pas, lui posant visiblement une question. Elle secoua négativement la tête, riant à moitié en prenant ses distances. Comme elle s'éloignait, il la suivit immédiatement, enroulant ses longs doigts autour de son poignet, les yeux étrécis.

Je me penchai à nouveau en avant, puis je regardai autour de moi pour voir si les gens avaient remarqué la scène qui se déroulait devant nous. Ils avaient l'air de se disputer et le visage rouge et en sueur de la femme semblait anxieux. L'homme leva alors les mains en signe de reddition, comme s'il relâchait sa proie.

Je me laissai aller sur mon siège, presque aussi soulagée que la petite jeune femme qui battait en retraite en direction des toilettes.

L'homme resta planté là, la suivant du regard, et je découvris, étonnée, qu'il avait l'air frustré. Ce n'était pas de la déception ou de l'agacement, mais il avait plutôt l'air vexé comme si son ego avait été blessé. Il semblait s'en vouloir personnellement.

C'était bizarre. Rien dans leur langage corporel ne paraissait indiquer qu'ils se connaissaient bien. On aurait dit qu'ils se draguaient. Mais pourquoi avait-il choisi quelqu'un qui était visiblement loin de ce à quoi il pouvait prétendre ?

Une idée me traversa alors l'esprit : c'était peut-être l'un de ces hommes dont on parle à Vegas, un gigolo qui ne dit pas son nom. Cela me faisait un peu de peine de penser qu'un homme doit utiliser un corps aussi parfait à une telle fin. Je n'avais pas envie d'être déçue alors que tout le reste chez lui était si... parfait.

Il passa ses mains dans ses cheveux en scannant la pièce, ses yeux passant en revue toutes les femmes sur lesquelles ils tombaient, comme s'il cochant une sorte de liste dont lui seul connaissait la teneur.

Et soudain, son regard tomba sur moi, sans doute parce que je le fixais moi-même, et un large sourire s'épanouit sur ses lèvres – il était éclatant, mais n'atteignait pas ses yeux – et lorsqu'il commença à s'approcher de moi, je fus

aussitôt sur mes gardes.

— Salut, je m'appelle Ash. Tu es toute seule ?

Je n'en étais pas certaine, à cause de la musique tonitruante, mais il me sembla qu'il avait un accent. Peut-être de l'est de l'Europe. Russe ? Polonais ?

Je lui adressai un petit sourire poli, mais très froid, de ceux qui ne communiquent aucune chaleur – celui qu'on réserve aux serveurs trop lents ou aux chauffeurs de taxi impolis. Celui que j'adressais aux hommes à qui je ne faisais pas confiance.

— Non. Je suis avec des amies.

L'homme jeta un coup d'œil autour de lui et haussa les épaules de façon un peu théâtrale.

— Je ne les vois pas. Tu veux danser ?

Et il me tendit la main comme s'il était évident que j'accepterais.

J'éclatai de rire.

— Non, je ne danse pas.

Son visage se rembrunit. Sa main était toujours tendue vers moi.

— Mais tu aimes ça ?

Je cessai immédiatement de rire et je plantai mon regard dans le sien, troublé et ennuyé.

— Qu'est-ce qui te fait croire que j'aime danser ?

Il haussa les épaules à nouveau et laissa retomber sa main.

— Tu es en boîte et tu ne bois pas. Donc tu dois être venue pour danser. Alors, s'il te plaît, viens danser avec moi.

Il tendit à nouveau sa main vers moi, mais je secouai négativement la tête avec impatience.

— Va te trouver quelqu'un qui en a envie.

Il écarquilla les yeux de surprise avant de se pencher sur ma table en souriant, plantant son visage à quelques centimètres du mien.

— Peut-être que c'est avec toi que j'ai envie de danser.

— Eh bien, j'espère que tu es patient.

Il inclina légèrement la tête, révélant un grain de beauté en forme de larme juste sous son œil gauche : une parfaite imperfection. Maintenant que je le voyais de près, je m'aperçus qu'il était plus jeune que je l'avais pensé. Il était sans doute en début de vingtaine. Mes yeux glissèrent vers ses lèvres puis sa gorge. Je distinguai une fine chaîne d'argent autour de son cou.

— Je danse bien, dit-il.

Il semblait presque blessé par mes refus répétés. Il ne mentait pas, mais ma

colère qui couvait sous la surface depuis un moment éclata soudain.

— Je te dis que je ne danse pas !

— Mais tout le monde est ici pour ça, insista-t-il, le regard tellement concentré sur moi que c'en était déstabilisant.

— Pas moi.

Il commençait à m'angoisser et je jetai un coup d'œil en direction de mes amies.

— Tu verras, tu aimeras ça.

— Je n'en doute pas, crachai-je, perdant patience. Ta dernière partenaire avait l'air de s'éclater comme jamais.

Il vira lentement à l'écarlate et détourna le regard.

Sa réaction me surprit. Je l'avais blessé, mais je ne savais pas exactement pourquoi.

— Peut-être que j'ai envie de danser avec une jolie fille pour une fois, dit-il doucement, en me jetant un coup d'œil sous ses longs cils.

Il était difficile de résister à son regard intense et suppliant. Il était doué ! Me traiter de jolie fille, faire semblant d'être déçu que je refuse de danser avec lui. Je me sentais un peu coupable quand même. Ce n'était pas facile de feindre un rougissement.

J'étais prête à attribuer cela aux efforts que nécessitait la danse, mais je croisai alors son regard, presque désespéré.

— Tu ne sais pas ce que tu manques.

Je pinçai les lèvres et la sympathie que je commençais à ressentir s'évanouit immédiatement.

— Laney, est-ce que cet homme t'importune ?

Je poussai un soupir de soulagement lorsque Vanessa et Jo me rejoignirent, la mâchoire serrée, les yeux menaçants.

Ash eut l'air soudain nerveux, son regard passant de mes amies aux vigiles vers la sortie. Il commença à battre en retraite, les mains levées en signe de reddition.

— Je lui demandais simplement si elle voulait danser, c'est tout. Je n'ai rien fait de mal.

Jo lui lança un regard incrédule et se planta devant lui, les mains sur les hanches.

— Veux-tu remonter dans la chambre ? demanda Vanessa.

J'acquiesçai, me sentant soudain au bord des larmes. Jo continuait à le foudroyer du regard.

Vanessa passa derrière moi pour prendre le pashmina qui était accroché à mon dossier. Ensuite, elle desserra les freins de mon fauteuil roulant et m'éloigna de la table.

Ash me regarda, bouche bée.

— Tu penses toujours que je suis jolie ? demandai-je, les yeux embués par les larmes.



Chapitre 1

ASH

Quarante jours plus tôt

— Nom ?

Cela faisait cinquante minutes que j’attendais patiemment dans la file, mon passeport à la main. Cinquante minutes, longues et ennuyeuses, d’une attente qui devrait me permettre de recommencer ma vie à zéro.

J’avançai dans la file qui piétinait, partagé entre inquiétude et excitation. J’avais l’impression que si quelque chose ne se produisait pas rapidement, j’allais exploser et toute cette énergie nerveuse que j’avais enfermée en moi allait se déverser partout. Mais au même moment, la file avança de quelques pas et j’arrivai au niveau d’une fenêtre. J’aperçus le halo orangé des millions de lumières qui éclairaient Las Vegas – cela m’arracha un sourire et fit manquer un battement à mon cœur. Bientôt. Je serais bientôt là, chez moi, à vivre mon rêve, à enfin atteindre mes buts.

— Votre nom ?

— Aljaž Novak.

L’agent de l’immigration fronça les sourcils en regardant mon passeport.

— C’est écrit là-dessus : Al-Jazz.

Quand je n’étais pas dans mon pays, cela arrivait fréquemment.

— Ça se prononce Ali-ash.

Il observa à nouveau mon passeport avec une grande attention.

— Quelles sont les raisons de votre visite ?

Je ne pus m’empêcher de me redresser de toute ma taille et je répondis, la fierté évidente dans ma voix :

— Je viens pour travailler. Je suis danseur.

Il ne parut pas spécialement impressionné quand je produisis mon H-1B : le visa pour travailler aux États-Unis en tant qu’employé qualifié.

Il passa en revue mes documents d’un air sceptique avant de me les rendre.

— Cela vous donne l’autorisation de travailler seulement pendant un mois, dit-il en me regardant sévèrement.

J’acquiesçai, en essayant de lui rendre son regard et luttant contre mon envie de toucher ma médaille de Saint Christophe.

Puis il me tendit mon passeport m'invitant à circuler. Je laissai échapper le souffle que j'avais retenu.

Le visa que j'utilisais était celui réservé aux danseurs et aux mannequins de passage ou quelque chose d'approchant. Mon nouveau patron m'avait expliqué que c'était plus simple de demander un visa pour un long séjour quand on travaillait déjà sur place.

Le long couloir nu et blanc s'ouvrait sur un vaste espace où l'on pouvait récupérer les bagages. Il fourmillait de centaines de personnes à la recherche de leurs valises. J'avais attendu tellement longtemps à l'immigration que ma valise était déjà sur le tourniquet avec des douzaines d'autres.

Mon sac était très lourd, le poids maximal de vingt kilos. Il contenait tout ce que je possédais. J'avais vendu la quasi-totalité de mes biens quand j'avais appris que je quittais la Slovénie. En fait, je n'avais pas eu envie de garder grand-chose – quelques trophées, des photos – et ce que j'avais laissé chez Luka avant qu'il parte en tournée.

La plupart des affaires que j'avais emportées concernaient la danse : six paires de chaussons, des tenues pour les répétitions, des pantalons de danse latine, des tee-shirts... des choses comme ça. Je posai lourdement ma valise par terre puis la tirai derrière moi en direction de la sortie de l'immense hall d'arrivée.

Ébloui, j'observai autour de moi les mouvements des gens – on aurait dit des vagues. L'endroit dégageait une sorte d'énergie et fourmillait d'activité. On entendait le bruit des machines à sous et un petit groupe s'était rassemblé autour d'un sosie d'Elvis, certains chantant avec lui.

J'avais l'impression d'être rentré à la maison.

Je scannai la foule en me déplaçant lentement dans le vaste hall. Enfin, je le découvris.

L'homme était une vraie montagne de muscles épais dont certains avaient été remplacés par de la graisse. Il portait un costume mal taillé, tendu sur ses bourrelets à certains endroits. Ses yeux froids de lézard passèrent sur moi avant de revenir en arrière et il baissa lentement le petit panneau qu'il tenait et qui portait la simple mention de « Novak ».

C'était un homme impressionnant, pas du tout celui auquel je m'attendais à rencontrer. Mais je m'avançai vers lui avec assurance, la main tendue. Il m'ignora, s'éloignant vivement de moi d'un petit bond souple inattendu chez un homme de cette corpulence. Il avait certainement fait de la boxe, si l'on se fiait à son nez aplati et à la cicatrice sur sa joue. Il me rappelait Conan le Barbare, mais en moins sympathique.

Je le suivis dehors jusqu'à un minivan garé devant. Il se contenta d'un petit mouvement de tête pour m'inviter à monter puis marmonna quelque chose en russe.

Mon humeur s'améliora grandement quand je découvris quatre filles déjà assises à l'intérieur. Elles avaient toutes une valise aussi grosse que la mienne et j'en déduisis qu'elles étaient aussi des danseuses. Celle qui était assise juste à côté de moi était vraiment canon. L'horizon se dégagait vraiment et mon excitation revint en force.

— Salut, je m'appelle Ash.

Je m'étais tourné vers la ravissante blonde en lui adressant mon plus beau sourire. Elle avait l'air ravi de me voir également et me répondit avec un accent très prononcé :

— Salut, moi, c'est Yveta. Et voilà mon amie, Galina, ajouta-t-elle en désignant la brune assise à côté d'elle. Et la rousse, là-bas, je crois que son nom est Marta. La dernière, je ne sais pas qui c'est.

Deux d'entre elles m'adressèrent un sourire un peu timide, mais quand la dernière se retourna, je fus surpris de voir à quel point elle semblait jeune. Elle me rappelait la petite sœur de Luka et j'eus envie de lui demander si elle allait bien, mais elle détourna aussitôt le regard et se remit à regarder par la vitre.

— Je crois qu'elle ne parle pas anglais, dit Yveta en haussant les épaules. Ni russe.

Je fourrai ma valise dans le seul emplacement encore vide et m'installai sur un siège.

— Vous venez de Russie ?

Iveta me sourit. Elle était vraiment magnifique.

— Moi oui, comme Galina. Marta vient d'Ukraine. Et toi, d'où viens-tu ?

— De Slovénie.

— Tu es danseur ? demanda-t-elle en me lançant un coup d'œil appréciateur. De strip-tease ?

C'était ça son sens de l'humour ? Je secouai négativement la tête.

— Non, de danses latinos, de salon ou contemporaines.

Yveta prit un air amusé.

— Je suppose que nous danserons ce qu'ils veulent.

Je me demandai soudain si nous avions des problèmes de compréhension à cause de la traduction.

— Non, j'ai un contrat.

Conan choisit ce moment pour grimper dans le minivan et le silence tomba sur

notre petit groupe. Il se retourna, nous jetant un regard sombre.

— Vos passeports, grogna-t-il.

J'hésitai un instant, le temps qu'il s'occupe d'Yveta. Je n'avais aucune envie de lui confier mon passeport, mais d'un autre côté, je ne voulais pas me faire remarquer le premier jour. D'autant plus qu'il avait l'air capable de m'écraser le crâne d'une seule main.

Je ne suis pas petit du haut de mon mètre quatre-vingt-huit et la danse, ça muscle, surtout quand vous soulevez votre partenaire toute la journée. Et quand je ne dansais pas, je travaillais sur des chantiers. Mais Conan avait l'air de peser au moins cent trente kilos et il ne semblait guère compatissant, surtout avec cette cicatrice qui défigurait son visage et le rendait encore plus menaçant.

Je me dis qu'il voulait certainement mon passeport pour faire la demande de visa plus long nécessaire au bout d'un mois. Néanmoins, je n'étais pas très content.

Personne n'avait envie d'argumenter avec lui. Toutes les filles se serraient les unes contre les autres et échangeaient des regards. Puis elles se tournèrent vers moi et je compris qu'elles attendaient que je prenne la parole ou fasse quelque chose. Je haussai les épaules et lui tendis mon passeport.

Conan me l'arracha des mains et le fourra dans la poche de sa veste avant de collecter les autres.

Puis, il se glissa derrière le volant et lança le moteur. Yveta se renfrogna, visiblement déçue avant de se perdre dans la contemplation du paysage. Elle m'ignora pendant tout le reste du trajet, me laissant avec une sensation de malaise et d'agacement. Cela commençait mal.

Plus nous nous rapprochions du centre de Las Vegas, cette Mecque étincelante, plus mon sourire s'élargissait. Les Russes étaient taciturnes, tout le monde le savait. Pas comme chez moi. Les gens étaient durs à la tâche, honnêtes et passionnés, et notre pays était si petit que la blague la plus répandue était de dire que tout le monde se connaissait.

Mes parents étaient nés dans l'ex-Yougoslavie, mais ma mère avait été élevée à Londres. Elle n'était retournée en Slovénie qu'au moment de l'indépendance en 91. J'étais né neuf mois plus tard.

Je pense que son désir était de retourner un jour à Londres, mais elle n'avait jamais pu le réaliser. Elle avait veillé à ce que j'apprenne l'anglais, toutefois. Cela faisait un bail. Elle adorait danser, je suppose que c'était d'elle que je tenais ce goût, parce que je n'avais aucun point commun avec mon père. Dieu merci.

Las Vegas n'était qu'une traînée lumineuse que nous traversions très vite. De

ma place, je voyais les noms exotiques des hôtels : Le Monte-Carlo, l'Aria, le Bellagio et ses fameuses fontaines, le Caesar Palace, le Mirage, le Palazzo... des noms anciens en Europe dans un monde à l'énergie électrique tout neuf fait de lumières aveuglantes qui fonctionnaient vingt-quatre sur vingt-quatre. J'étais chez moi. Du moins, c'était l'impression que cela me donnait.

Conan finit par arrêter le minivan devant un affreux immeuble en ciment, visiblement un des hôtels les plus lépreux de la ville. Cela douça considérablement mon enthousiasme. Je ne souhaitais plus qu'une seule chose, c'était que leur salle de spectacle soit aussi bonne qu'ils me l'avaient promis. C'est tout ce qui comptait maintenant.

Conan se gara dans une allée de service où se trouvaient les poubelles et des cartons vides.

Je voyais clairement la déception sur le visage des filles. Deux hommes en tenue de cuisinier assistèrent à notre arrivée et ils éteignirent aussitôt les cigarettes qu'ils étaient en train de fumer avant de s'engouffrer à l'intérieur du bâtiment, faisant claquer derrière eux la lourde porte des cuisines. On aurait dit qu'ils ne voulaient pas que Conan les voie. Un mauvais pressentiment commença à poindre en moi.

Conan extirpa sa lourde carcasse du véhicule et sortit sans un mot. Yveta et Galina se lancèrent dans une conversation anxieuse lorsque plusieurs minutes s'écoulèrent sans qu'il revienne.

— Que faisons-nous ? demanda Yveta.

— On dirait que nous sommes arrivés, répondis-je en haussant les épaules, lui adressant un sourire plein d'une assurance que j'étais loin de ressentir.

Les filles se détendirent un peu et me répondirent par un sourire également, même celle qui n'avait pas encore ouvert la bouche. La lumière était faible dans le véhicule, mais je remarquai qu'elle semblait bien plus jeune que nous. Elle ne devait pas avoir plus de quinze ou seize ans. C'était bien jeune pour être si loin de chez soi, dans un pays étranger. Cela arrivait bien sûr, surtout avec des danseurs qui commençaient leur carrière, souvent brève, très tôt.

Je m'apprêtais à lui adresser la parole lorsqu'une porte de l'hôtel s'ouvrit, illuminant l'allée. C'était le signe que nous devions nous bouger.

J'ouvris la portière du minivan et sautai de mon siège, heureux de pouvoir me dégourdir les jambes après vingt-quatre heures de trajet.

L'air était chaud et sec et en levant la tête, je pouvais distinguer les premières étoiles qui naissaient dans le ciel.

Conan revint vers nous, accompagné d'un autre homme en costume. Ce

dernier vint jusqu'à moi, la main tendue et dit avec un accent russe prononcé :

— Bienvenue à l'hôtel Royale.

— Merci.

Puis il se tourna vers les filles, le visage blafard dans la lumière pauvre de l'allée. Elles le regardaient depuis le minivan.

— Venez, mesdames, dit-il en riant, ne soyez pas timides !

Les quatre filles sortirent du véhicule et se plantèrent derrière moi, en observant avec anxiété notre nouveau patron.

— Avez-vous des téléphones portables ? demanda-t-il. Pouvez-vous avertir vos familles que vous êtes arrivés à bon port, s'il vous plaît ? Pour des raisons de sécurité, je vais prendre vos appareils, mais vous les récupérerez bientôt.

Je m'interrompis, en plein message pour Luka, même si je savais qu'il ne les consultait pas vraiment quand il était en tournée.

— Vous voulez nos téléphones ?

L'homme m'observa un bref moment avant de m'adresser un sourire très froid.

— Vous le récupérerez dès que nous l'aurons vérifié.

D'abord mon passeport et maintenant mon portable ? Je n'aimais pas ça. Mais je n'avais pas vraiment le choix, donc je terminai mon mail et le lui tendis. Il le balança à Conan qui le plaça dans un sachet en plastique avec les autres. J'espérais que l'écran était intact. C'était le nouvel iPhone.

Nous les suivîmes à l'intérieur, dans un silence total. C'était plutôt angoissant et je sentis qu'Yveta me serrait de près. Je tendis la main derrière moi pour prendre la sienne. Elle me la donna aussitôt et accrocha aux miens ses doigts moites et froids, malgré la douceur de la nuit.

Nous poursuivîmes notre parcours dans l'hôtel dans un labyrinthe de couloirs de service avant d'arriver à un ascenseur déglingué dans lequel nous nous entassâmes. Je fus presque surpris lorsque la cabine entama son ascension et s'arrêta trois étages plus haut. Cela ressemblait à un piège. Yveta se cramponnait à ma main. J'avais envie de la rassurer, mais...

Quand les portes s'ouvrirent, deux grands costauds en costume nous attendaient. Cela faisait beaucoup d'hommes musclés pour escorter cinq danseurs.

— Les femmes, par là.

Yveta hésita avant de m'adresser un petit signe de la main peu enthousiaste, puis elle suivit les autres.

Conan me fit un signe de tête pour m'inviter à lui emboîter le pas.

J'espérais vraiment que je ne passerais pas beaucoup de temps avec lui parce qu'il me fichait vraiment la trouille. Je m'attendais à rencontrer la directrice artistique, Elaine quelque chose. Avoir le regard de ce connard sur moi me donnait l'impression que des centaines d'insectes parcouraient ma peau.

Je le suivis dans de nouveaux couloirs avant de débarquer dans une grande cuisine. Deux hommes, visiblement d'origine asiatique, étaient assis à une table et jouaient au poker, mais quand ils aperçurent Conan, ils lâchèrent leurs cartes et disparurent. C'était vraiment très bizarre. On aurait dit qu'ils avaient peur de lui et cela me fit dresser les cheveux sur la tête.

Conan me désigna une chaise et quitta la pièce.

Bienvenue aux États-Unis.

Au bout d'un moment, comme personne ne semblait venir, je commençai à me promener dans la cuisine à la recherche de quelque chose à manger, mais en dehors d'une pomme et d'un peu de fromage, tout le reste nécessitait d'être cuisiné.

Je dus m'endormir sur la table, car ce fut le bruit de talons claquant sur le sol qui me réveilla.

— Vous êtes bien monsieur Novak ?

Je me redressai et jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule.

La femme qui se tenait là était minuscule et avait une cinquantaine d'années. Elle avait des cheveux blond platine et portait de faux cils bordés de petits strass qui accrochaient la lumière. Même à trois mètres, je percevais l'odeur âcre de l'autobronzant dont elle s'était enduite et qu'elle essayait de cacher sous un lourd parfum.

Elle répéta en soufflant d'impatience :

— Vous êtes bien monsieur Novak ?

— Oui, répondis-je en coassant et en hochant lentement la tête.

— Enfin ! Nous vous attendions. Vous deviez vous rendre à la salle de spectacle.

— Je ne savais pas, je suis désolé. C'est un grand type avec une cicatrice qui m'a dit de rester là.

La blonde frissonna.

— Oleg ! Beurk, ne me parlez pas de ce cinglé.

Elle désigna ma valise du menton.

— Allez, venez, maintenant.

Je la suivis, encore affamé et en plein jet lag.

— J'étais danseuse, me confia-t-elle sur un ton enjoué en avançant dans le

couloir. Strip-teaseuse – je suis trop petite pour une show-girl typique de Las Vegas. Maintenant, je travaille en coulisses et je m’occupe des filles et des garçons.

— Ça fait longtemps que vous êtes là ?

— Oui, cela fait un moment, je m’appelle Trixie Morell. En fait, mon nom sur mon bulletin de naissance est Doris Wazacki, mais ce n’est pas très showbiz !

Elle me guida jusqu’à une porte sans mention particulière dont dépassaient des tuyaux de climatisation. Elle s’arrêta devant un clavier et composa un code.

— C’est l’aile réservée au personnel, me dit-elle en me regardant par-dessus son épaule. Ceux qui restent longtemps ont leur propre logement, mais nous avons beaucoup de personnes qui ont des contrats très courts. C’est là où se trouvent aussi les employés d’entretien et des cuisines. C’est un endroit sécurisé.

Sécurisé ? Pourquoi cela était-il nécessaire ?

Après avoir passé un autre couloir, elle ouvrit la porte d’une petite chambre avec une minuscule salle de bain. Les murs de la moitié de la pièce étaient couverts d’affiches d’icônes de Hollywood comme Greta Garbo ou Judy Garland, et un des lits jumeaux était jonché de vêtements de danse masculins.

Donc, j’allais loger avec un autre danseur.

— Je vous présenterai Gary plus tard, dit Trixie. Il a un grand sens de la propriété, alors n’empruntez pas ses vêtements sans lui demander la permission. En fait, il vaut mieux que vous ne touchiez à rien. Il peut être un peu agressif, mais vous vous habituerez.

Je réprimai un sourire. Après ma dernière bagarre avec mon père, cela ne m’impressionnait pas trop.

— Laissez vos affaires ici. Oh, prenez vos chaussons de danse, quelque chose pour une audition.

— Une audition ? Mais je pensais que j’étais déjà engagé.

Elle haussa les épaules.

— Elaine m’a dit que vous alliez passer une audition.

L’inquiétude me saisit. J’avais dépensé beaucoup d’argent pour mon billet d’avion et je n’avais jamais été averti d’une quelconque audition.

Je posai ma valise sur le lit libre et en sortis une paire de chaussons et un pantalon de danse. Trixie ne me quitta pas du regard le temps que je me débarrasse de mon jean pour enfiler ma tenue. Elle ne fit même pas l’effort de détourner les yeux. Je n’avais aucun problème à montrer mon corps, mais c’était tout de même désagréable.

Je jetai un dernier coup d’œil à la chambre avant de suivre Trixie. La porte se

referma derrière moi dans un petit claquement feutré.

Elle me guida dans les coulisses d'une grande scène qui sentaient la sueur et les fards. J'entendais les sons d'une répétition en cours au fur et à mesure que nous nous rapprochions.

— C'est plutôt pas mal, hein ? demanda Trixie, visiblement très fière.

J'étais assez d'accord. Je n'avais jamais dansé sur une scène aussi grande. Elle avait été décorée par un professionnel et le sol souple était neuf. J'étais venu ici pour trouver ce genre d'équipement.

— Ash !

Une femme perchée sur des talons aiguilles et vêtue d'un justaucorps très serré se précipita au-devant de moi, les seins ballottant. Elle portait aussi deux énormes plumes d'autruche dans les cheveux.

— Yveta ?

Je lui souris pendant qu'elle m'embrassait sur les deux joues.

Trixie nous sépara rapidement, les sourcils froncés, et intima à Yveta de rejoindre la scène.

— C'est une de vos amies ?

— Nous venons de nous rencontrer, répondis-je en haussant les épaules.

— Et ?

— Nous sommes arrivés ensemble.

Trixie pinça les lèvres, l'air mécontent sans que je sache ce qui lui déplaisait.

— Hum... Bon, je vais vous présenter Elaine, c'est la directrice artistique. Elle sera ravie de vous rencontrer. Il lui manque un danseur depuis qu'Erik est...

Je levai les yeux pour voir ce qu'elle voulait dire, mais elle ne termina pas sa phrase.

— Elaine, ton nouveau danseur est arrivé. Enfin !

La directrice artistique était grande, elle avait un corps de danseuse et un visage aux traits qui auraient pu être taillés dans le granit. Elle balaya mon corps de haut en bas d'un regard très professionnel.

— Tu as de l'expérience ?

— J'ai été deux fois finaliste dans la version slovène de *All-Stars International Ten Dance*, dis-je très fort, plutôt fier de moi.

— Mais encore ?

Je clignai des yeux, un peu désarçonné par son manque d'intérêt. Je venais d'exposer ce que j'avais fait de mieux dans une prestigieuse compétition internationale.

— Je peux danser tout ce que vous voulez. J'ai commencé à cinq ans.

— Quel âge as-tu ?

— Vingt-trois ans.

Elaine soupira.

— D'accord, on va voir ce que tu sais faire.

J'étais sur le point d'éclater de rire. Je souffrais du décalage horaire, je n'avais presque rien avalé depuis douze heures et pas dormi depuis près de vingt-quatre. En plus, mon corps s'était raidi à cause de ma position assise toute la journée. Je n'avais aucune chorégraphie au point et je ne savais pas du tout ce que j'étais censé lui présenter. Enfin, si je me fiais à l'expression de son visage, je l'agaçais déjà prodigieusement. Je n'avais jamais été aussi peu au point pour une audition.

Elaine cria à un technicien qui se trouvait derrière le tableau de mixage :

— Joe, prépare-lui quelque chose.

Puis, elle se tourna vers moi, l'air impatient :

— Qu'est-ce que tu attends ? Va t'échauffer !

Je savais qu'elle ne me donnerait pas de seconde chance. Il fallait que je réussisse cette audition, sinon je n'en passerais pas d'autres et j'ignorais ce que seraient les conséquences. Me mettraient-ils dans le prochain avion de retour ?

Je discutai rapidement avec le technicien en sentant l'impatience d'Elaine et je courus me mettre en place, effectuant quelques étirements des bras, des échauffements des hanches, des rotations du torse, des pas de rumba et des pirouettes. J'échauffai progressivement mes muscles pour terminer par des exercices d'équilibre. J'aurais eu besoin d'une quinzaine de minutes, mais j'en eus moins de dix.

Pour bien danser, il m'aurait fallu bien plus de préparation que ça, Elaine le savait. Ce qui signifiait probablement qu'elle ne tenait pas à m'avoir dans sa troupe. Je frottai mes tempes où mon sang pulsait douloureusement. Je n'avais pas le droit de rater cette audition.

Je fis un petit signe de tête au technicien puis retirai mon tee-shirt, le tenant à bout de bras comme un matador présente sa cape. Je marchai vers le milieu de la scène, de ce pas ondulant caractéristique du Paso Doble.

Les enceintes de cette caverne vide qu'était en ce moment la salle de spectacle diffusèrent du Florence and the Machine. Et j'entrai dans la danse. J'étais un matador, en face de son impitoyable ennemi.

Sometimes I feel like throwing my hands up in the air...

J'avançai en plantant mes talons sur la scène, fier et fort. Je levai mes bras au-dessus de ma tête en faisant tourner le tee-shirt avant de le jeter au loin.

I know I can count on you...

Un pas de flamenco.

Mes mouvements étaient rapides, saccadés et tranchaient l'air, ma poitrine bombée, ma tête relevée, les pieds dans l'alignement de mon corps.

*Sometimes I feel like saying, « Lord, I just don't care »...*¹

Je vivais cette chanson, je la vivais entièrement. La colère, la frustration, le drame qu'elle suggère : *sur place*², séparation, attaque, promenade simple, ligne espagnole... J'enchaînais les figures classiques avec aisance, avec émotion, possédé par la musique et traversé par elle. Je la vivais. Je m'étais mis à danser et le temps s'était arrêté. Toute ma douleur et mon amertume se dissolvaient dans la musique.

Je bondis en l'air, mon corps exprimant l'agressivité que je retenais en moi jusqu'alors. Mes mouvements étaient fiers et forts.

Puis la chanson changea brutalement et *Rebel Without A Cause* de Public Enemy retentit dans la grande salle. Ma posture se modifia totalement. De grand et fier, je devins courbé, proche du sol, les membres mous et incontrôlés, viril et brut, sans raffinement.

Les subtiles transitions étaient suivies de conclusions brutales, mes bras se tendant, mes yeux s'emplissant de colère. Je me lançai alors dans une roue sans poser mes mains, retombant souplement sur mes genoux, avec une grande expressivité, avant de terminer couché sur le dos, tournoyant follement sur le sol, ignorant délibérément le contact douloureux du bois du parquet. Puis je me redressai vivement, le regard noir, posé sur Elaine.

La musique mourut dans la salle silencieuse et je restai debout sur la scène, la sueur dégoulinant le long de ma poitrine.

Yveta se mit à applaudir et crier depuis les coulisses et je me tournai vers elle en souriant. Elaine était impressionnée malgré elle. Elle fit un brusque mouvement du menton.

— Tu sais danser.

Elaine me conduisit vers le reste de la troupe et je remarquai tout de suite qu'il existait une séparation claire entre les filles, danseuses habituelles de Las Vegas, et les gens comme nous, qui avons été intégrés récemment. Elaine allait avoir un sacré boulot à faire si elle voulait que nous formions une troupe homogène.

La salle rénovée ouvrait dans quatre semaines, ce qui ne faisait pas beaucoup de temps pour travailler un spectacle de deux heures. Il y avait aussi des chanteurs, un magicien et une sorte de type qui jonglait avec différents objets. Mais le cœur du spectacle reposait essentiellement sur des show-girls de Las Vegas.

Elaine me présenta à l'autre danseur, un type plus âgé que moi qui me regarda les yeux étrécis dès qu'il me vit.

— Gary, je te présente Ash. C'est aussi ton nouveau colocataire.

Donc il s'agissait de celui qui avait accroché ces posters au mur. Il n'avait vraiment pas l'air content de me voir. Il me foudroyait du regard, les mains sur les hanches, sans dire un mot.

Elaine ignora sa froideur et lui demanda de me donner les grandes lignes des rôles masculins. Nous n'étions que deux et apparemment, nous servions surtout à « présenter » les filles, à les mettre en valeur. Elaine précisa qu'elle avait l'intention de confier à l'un de nous deux un duo, ce qui serait bien plus intéressant qu'un simple rôle dans le corps de ballet. Je supposai qu'espérer un solo relevait du domaine du rêve. Gary n'arrêtait pas de me jeter des regards noirs que je m'évertuais à ignorer. Je le voulais ce duo.

Les répétitions se terminèrent tard et il était près d'une heure du matin lorsqu'Elaine nous libéra. Nous étions tous en sueur et épuisés. Gary et moi regagnâmes notre chambre.

— Alors c'est toi le chouchou, ce mois-ci.

J'ignorai délibérément Gary. J'avais l'habitude des danseurs jaloux. Cela faisait partie du métier. J'avais même connu un danseur qui sabotait les chaussons des autres. Ce genre de conneries arrivait parfois.

— Je suis nouveau, c'est tout.

— Oui, eh bien, j'étais là avant, ne l'oublie pas, frimeur.

Son commentaire me déplut souverainement.

— Je ne frime pas.

Gary étouffa un ricanement ironique.

— Et moi, je ne suis pas un ami de Dorothy³.

Je n'avais pas parlé anglais depuis quelques années et il me fallut quelques secondes avant de comprendre l'allusion. Je remarquai alors l'affiche de Judy Garland sur le mur du côté de Gary. Je n'en avais rien à faire que Gary soit gay, mais je n'allais pas me laisser traiter de frimeur comme ça.

— Je passais une audition, si je ne m'étais pas investi à fond, je repartais directement chez moi.

Gary sembla se détendre légèrement.

— D'où viens-tu ? Ton anglais est excellent.

— De Koper en Slovénie. C'est à une centaine de kilomètres de Ljubljana.

— Je ne comprends rien à ce que tu dis, mon joli.

Vingt-quatre heures auparavant, ce surnom m'aurait énervé, mais aujourd'hui,

je m'en moquais totalement. Tout dépendait de l'angle sous lequel on voyait les choses.

— La Slovénie. Elle faisait partie de la Yougoslavie jusqu'en 1991, dis-je en observant le regard d'incompréhension de Gary. En Europe.

— D'accord. Vous avez un roi et une reine ?

— Non, c'est une république, répondis-je en secouant la tête.

Gary me jeta un regard déçu.

— Pas de reine ? C'est dommage. Bon, où as-tu appris l'anglais, alors ? C'est peut-être la langue que vous parlez... de là où tu viens ?

Je le regardai, un sourcil levé.

— Non, pas de reines. Et nous parlons le slovène en Slovénie.

— Peu importe. Je vais aller prendre une douche et me coucher, reprit-il, visiblement complètement indifférent.

Je hochai la tête. C'était une très bonne idée, selon moi.

Je me plaçai à la fenêtre pour essayer d'admirer les étoiles, mais la seule vue possible était celle du mur en ciment juste en face.



Chapitre 2

ASH

La lumière de l'aube qui entrait par la fenêtre me réveilla après seulement quelques heures de sommeil. J'étais toujours fatigué et dans le cirage.

Je me traînai jusqu'à la salle de bain et me glissai sous le jet le plus brûlant possible de la douche.

Je profitai de ma première douche depuis deux jours et la tension quitta partiellement mon corps.

Je venais à peine de terminer et étais toujours planté devant le miroir embué en train de me demander si j'allais me raser ou pas lorsque Gary déboula dans la pièce.

— Bordel ! Tu portes seulement une serviette ! Ne me regarde pas comme ça, beau gosse ! Il y a quelques avantages quand même à partager sa chambre avec la star de la troupe.

— Rien à foutre de ce que tu dis, enfoiré.

— Tu es en train de me traiter de petite salope ?

Je lui lançai un regard glacial, mais à ma grande surprise, il se mit à sourire et me fit un clin d'œil. Il me chassa alors de la salle de bain et lança avant que je quitte la pièce :

— Super tatouage, d'ailleurs.

Mon regard tomba automatiquement sur le dessin qui ornait le haut de mon bras gauche. Les lignes compliquées étaient très décoratives et n'avaient aucune signification particulière si on ne vous les expliquait pas. Mon père détestait ce tatouage entre autres choses chez moi. Pour les gens d'âge moyen comme lui, un tatouage était quelque chose de permanent qu'on finissait par regretter. Pour moi, c'était comme une carte de ma vie et des expériences que j'avais vécues – ma mémoire dans ma peau.

Je rajouterais bientôt quelque chose. Je ne savais pas quoi encore, mais je le ferais...

J'enfilai rapidement un tee-shirt propre et un vieux pantalon de jogging. Je m'assis sur le lit me demandant ce que la journée allait m'apporter.

Lorsque je levai la tête, je découvris Gary qui m'observait, l'air bizarre.

— Pas trop perturbé par le décalage horaire ?

— Cela ne m’empêchera pas de danser, en tout cas.

— Je te comprends tout à fait. J’ai dansé le rôle d’Arlequin dans Casse-Noisette avec une fracture au métatarse.

— Tu as fait de la danse classique ?

— Depuis l’âge de quatre ans, répondit Gary en bombant le torse. J’attends simplement qu’on reconnaisse mon talent.

Je baissai les yeux. Gary approchait la quarantaine, il n’avait aucune chance de percer maintenant. La carrière d’un danseur était courte, surtout en danse classique. Comme dans l’athlétisme, on était à l’apogée de son talent très jeune. Après, il était possible de devenir professeur ou de se lancer dans quelque chose de complètement différent en repensant avec nostalgie à sa grande époque. Gary le savait très bien.

— Et toi, tu fais de la danse de salon, poursuivit Gary.

Je hochai la tête.

— Comment un homme comme toi se lance-t-il là-dedans ?

— Un homme comme moi ?

— Euh oui, tu sais... le mâle alpha, genre ténébreux et dégoulinant de testostérones, ce que je trouve très excitant d’ailleurs, surtout avec les fesses que tu te paies.

Je clignai des yeux, ayant toujours un peu de mal à suivre le flot rapide de Gary. Un large sourire s’épanouit sur mon visage.

— Tu es cinglé, mec !

— Dingue de toi ! hurla Gary en se frappant la poitrine. Tu ne peux pas savoir à quel point ça me fait plaisir de voir enfin un homme, un vrai, dit-il la voix de plus en plus grave. Erik avait une expression sur le visage qui semblait toujours dire « donne-moi une fessée ». Tu vois ce que je veux dire ?

— Euh, je croyais que j’étais la star de la troupe qui frimait ?

— Pfft ! Je suis passé à autre chose. Allez, viens, nous allons manger, je meurs de faim.

Je n’avais presque rien avalé en deux jours, mais je ne dis rien.

La salle à manger de la troupe était la pièce où l’on m’avait conduit la veille. Elle était petite et très simplement équipée de tables métalliques et de bancs. Mais la nourriture sentait très bon et avait l’air délicieuse : du bacon, des œufs brouillés et un truc bizarre que les Américains appelaient biscuit, des fruits frais et du yaourt.

J’avais envie de goûter à tout, mais je savais que c’était le meilleur moyen de finir par vomir pendant les répétitions. À regret, je me contentai d’une petite

assiette sur laquelle j'empilai deux tranches de bacon, une cuillère d'œufs brouillés et quelques morceaux de fruits accompagnés d'un verre d'eau.

Je gardai deux bananes si j'avais besoin de me sustenter plus tard.

Gary me présenta deux autres filles du spectacle qui vivaient à l'hôtel : Grace et Honey, deux amies qui venaient de Californie. Elles étaient toutes les deux très jolies, avec une silhouette identique – très grandes et minces, avec une poitrine de taille moyenne qui semblait naturelle.

Je flirtai un peu avec elle avant l'arrivée d'Yveta et Galina. Elles s'assirent près de moi, une de chaque côté avant de m'embrasser sur les joues à la mode européenne.

— *Dobroe utro* ! Bien dormi ?

— Salut Yveta et Galina ! Je vous présente mon colocataire de chambre, Gary, dis-je en souriant.

— Nous avons déjà fait connaissance, répliqua Gary d'un ton acerbe.

Yveta acquiesça d'un petit mouvement sec de la tête et Galina l'ignora complètement ; je me demandais ce qui s'était passé entre eux. Ils se connaissaient à peine.

Les filles se levèrent pour prendre quelques fruits pour plus tard, mais leur petit déjeuner consista en un verre d'eau chaude avec une rondelle de citron dedans. Elles étaient pourtant très minces et je me demandai si elles étaient anorexiques, ce qui arrivait très fréquemment dans le milieu de la danse – autant aux hommes qu'aux femmes. Yveta observa les autres manger d'un regard gourmand tout en buvant son verre d'eau chaude. D'autres membres du personnel de l'hôtel prenaient aussi leur petit déjeuner, mais ils ne se mêlèrent pas à nous. Après plusieurs cafés, nous prîmes tous la direction de la salle de répétitions.

Les autres danseuses arrivèrent. Toutes celles qui ne vivaient pas à l'hôtel se plaignirent qu'il était bien trop tôt. Gary m'apprit que la plupart avaient un autre emploi et travaillaient jusqu'à deux ou trois heures du matin. Commencer à dix heures à Las Vegas était totalement inhabituel.

L'assistant d'Elaine nous fit nous échauffer avec quelques mouvements basiques, juste de quoi détendre nos muscles. Je découvris que j'étais l'un des rares à ne pas avoir une formation classique. Ce n'était pas très grave, mais cela me fit penser que quelqu'un d'autre qu'Elaine devait être responsable de mon recrutement.

L'échauffement n'était pas très différent de celui auquel j'étais habitué et je ne doutais pas d'être capable de faire le travail pour lequel j'avais été engagé.

J'avais parfaitement réussi mon audition, je le savais.

Neal, l'assistant, demanda à Gary et à moi de faire quelques mouvements de musculation, des pompes et des étirements pour renforcer notre dos et ne pas nous blesser quand nous soulèverions les filles.

Il n'y avait pas de portés dans la danse de salon et j'avais toujours adoré les spectacles où certains étaient intégrés malgré tout. J'étais haut comme trois pommes que je voulais déjà être assez fort pour en faire. J'étais plutôt costaud pour un danseur, mais même une fille qui faisait quarante-cinq kilos toute mouillée pouvait vous bousiller si vous n'entreteniez pas votre musculature et si vous n'aviez pas un équilibre parfait. La plupart des danseuses étaient plutôt grandes, un mètre soixante-quinze environ, et si leur costume ne pesait pas grand-chose puisqu'il était pratiquement inexistant, leur coiffe pouvait aller jusqu'à une douzaine de kilos. J'allais souffrir.

Je m'échauffai dur en essayant de comprendre dans quoi j'étais tombé. Ce que je comprenais parfaitement, c'était danser et avoir l'air de tout faire sans effort.

— Ash, repose-toi cinq minutes, ordonna Neal en me lançant une serviette.

Surpris, je levai la tête et aperçus Trixie qui s'avançait vers moi, le visage impassible.

— Le boss veut te voir ce soir, avec Galina et Yveta, dit-elle en pointant un doigt à l'ongle pointu dans notre direction.

— Oleg ? demandai-je en serrant les dents.

— Non, le grand patron, répliqua Trixie en levant une épaule délicate. Monsieur Volkov veut vous voir dans sa suite ce soir, à vingt-deux heures. Je vous retrouverai dans le hall pour vous accompagner.

Elle s'éloigna rapidement, lançant par-dessus son épaule :

— Jolie robe !

Yveta se tourna vers moi et demanda :

— Que crois-tu qu'il veuille ?

— Rencontrer les nouveaux membres de la troupe, je suppose.

— Peut-être qu'il nous rendra nos téléphones, dit-elle sur un ton plein d'espoir.

Cette nouvelle me remonta le moral et je repris mon échauffement intensif, puis suivis les instructions d'Elaine pour préparer le spectacle.

Mon rôle en tant qu'un des deux hommes au milieu des quatorze femmes de la troupe était simple : guider sept d'entre elles, c'est-à-dire les conduire à leur emplacement sur scène afin qu'elle puisse faire leur numéro. Gary s'occupait des sept autres. C'était facile. Et ennuyeux.

Tout ce qu'Elaine voulait, c'était une promenade de samba. Je savais faire cela depuis que j'avais six ans. Mais quand Yveta s'approcha de moi en souriant, je ne pus m'empêcher de me lancer dans deux *botafogos* sexy qui la firent glousser.

— Stop, stop, stop ! hurla Elaine. Qu'est-ce que tu fais ?

Mon sourire s'évapora. Merde ! Ce n'était pas le moment de déconner.

— Désolé, madame la directrice, dis-je solennellement.

— Hum, en fait j'aime bien, dit-elle, l'air songeur. Refais-le, c'est provocant. Gary, fais une *contra botafoga*, avec... la nouvelle... Galina !

Gary eut l'air très étonné, mais il prit la main de Galina et la guida dans le mouvement de danse, en me regardant, un sourcil arqué. Je sais ce qu'il voulait dire : « Si toi tu peux le faire... »

— Je crois que ça fonctionne, dit Elaine en se parlant visiblement à elle-même. Ash, une *solo spot volta* avec un tour à l'envers, un coup de fouet et un pas latéral. Yveta, à toi !

Et Yveta nous rejoignit. À la fin de la répétition, nous nous étions lancés dans une sorte de *battle* dans laquelle chacun des couples entraît en compétition avec l'autre, ajoutant des pas de plus en plus compliqués. Elaine était ravie et la situation ne semblait plus aussi sombre qu'auparavant. Moins ennuyeuse que je l'aurais craint.

— Le public va adorer. Félicitations !

La sueur fonçait mon tee-shirt gris et le maquillage d'Yveta avait coulé, mais nous affichions de larges sourires. Même Gary ne semblait pas mécontent, même s'il trouva quelque chose de désagréable à dire :

— Ça fait quatre ans que je suis là, et je n'ai jamais eu le début de la promesse d'un duo ou d'un solo jusqu'à ce que tu te pointes en remuant ton petit cul.

Je lui fis un clin d'œil et il dut détourner le visage pour dissimuler le sourire qui menaçait de s'épanouir sur ses lèvres.

Honey se rapprocha en essuyant la sueur qui dégoulinait sur sa poitrine.

— Grace et moi allons prendre un verre au Venetian. C'est la *Happy hour*... la pression est à trois dollars et les margaritas à cinq. Ça vous dit ?

— Tu invites tout le monde ou seulement Beau Gosse à côté de moi ? lança Gary, sarcastique.

Honey soupira avant de sourire franchement :

— Tout le monde, bien sûr.

— OK, j'arrive, dis-je, agréablement surpris par cette invitation.

Après avoir pris une douche et déposé mon linge sale à la blanchisserie de

l'hôtel, je rejoignis les filles avec Gary. Apparemment, elles avaient commencé sans nous et avaient plusieurs margaritas d'avance.

Yveta s'installa sur mes genoux dès que je fus assis, sous les regards amusés de Honey et Grace. Gary poussa un grand soupir en levant les yeux au ciel. Je devais la tenir fermement par les hanches pour l'empêcher de se frotter contre moi. Elle était sexy et son évident intérêt était loin d'être déplaisant, donc je m'amusais beaucoup. Les relations entre partenaires étaient fréquentes, mais je savais aussi que cela pouvait interférer très négativement dans une troupe si les choses tournaient mal. Elaine avait laissé entendre que nous pourrions avoir un rôle plus important à l'avenir. Pas question de foutre ça en l'air, simplement parce que j'avais l'occasion de baiser.

Yveta souffla contre mon cou, électrisant ma peau. Je secouai la tête, en me rappelant que les choses étaient déjà bien assez compliquées.

Malheureusement, mon sexe ne s'occupait que de la jolie femme qui se blottissait contre ma poitrine et dont la charmante petite chatte se pressait contre mon entrejambe. Cela faisait un moment que je n'avais pas baisé.

Je déplaçai délicatement Yveta l'asseyant à côté de moi et avalai avidement une gorgée de bière glacée que la serveuse venait de déposer devant moi.

— Parfait, grogna Gary. Je te paie une bière, Beau Gosse et après, ce sera le tour de ces garces.

— C'est toi la pire des garces ! plaisanta Honey.

— Je porte un toast à ces bonnes paroles, répliqua Gary en levant son verre.

C'était facile de passer du bon temps autour d'un verre à discuter de danse comme ça. L'heure passa à toute vitesse. Très vite, il fut temps d'aller retrouver Volkov.

Ma bonne humeur s'évanouit quand Yveta me dit qu'en russe, le nom du boss voulait dire loup.

Gary arqua les sourcils.

— Je fais partie de la troupe depuis quatre ans et je n'ai rencontré le boss qu'une seule fois. Je me demande ce qu'il te veut.

Il me regarda avec circonspection, mais il y avait aussi une pointe d'inquiétude dans ses yeux.

Je haussai les épaules négligemment, essayant de cacher que mon pouls s'était accéléré.

— Je n'en sais rien. Mais du moment que je n'ai pas affaire à ce connard d'Oleg, ça me va. Il me fiche la trouille.

Gary pressa les lèvres sans rien dire de plus.

Yveta avait l'alcool joyeux, mais elle faisait presque un mètre quatre-vingts et n'était pas facile à relever. Elle se calma un peu quand Galina lui rappela que nous avions un rendez-vous, mais elle se remit à glousser sur le chemin du retour, tanguant dangereusement sur ses hauts talons. Je finis par entourer sa taille de mon bras et je la traînai, avec l'aide de Galina, au milieu de la foule qui commençait à envahir les trottoirs en ce début de soirée.

Galina ne parlait pas aussi bien anglais qu'Yveta, mais elle parvint tout de même à m'expliquer qu'elles s'étaient rencontrées dans une école de danse à Saint-Pétersbourg et qu'elles étaient devenues amies. Devenir danseuse à Las Vegas, c'était le rêve d'Yveta.

Elle se tut et reprit en me jetant un regard tendu :

— Je ne me plais pas ici.

Puis elle poursuivit en baissant la voix, même si nous étions dans une rue bruyante et populeuse.

— Où sont les autres filles, celles qui sont arrivées en même temps que nous ?

— Je n'en sais rien.

— Tu ne trouves pas ça bizarre ?

Je ne savais pas trop quoi lui répondre. Elle me regarda, les lèvres tremblantes, comme si elle était prête à fondre en larmes.

De retour à l'hôtel, j'attendis devant les toilettes des dames que Galina essaie de faire dessouler un peu plus son amie.

Trixie m'aperçut alors, appuyé contre le mur et fonça dans ma direction, ses hauts talons claquant sur le sol en marbre.

Elle jeta un coup d'œil inquisiteur à mon pantalon élégant et mon tee-shirt blanc tout simple, puis elle me fit un bref signe de tête. Quand Yveta et Galina sortirent des toilettes, elle les fixa, les sourcils froncés.

Yveta se calma instantanément lorsqu'elle découvrit l'expression fermée de Trixie. Elle jeta alors un coup d'œil en coin à Galina qui semblait sur le point de s'évanouir. Sans un mot, nous emboîtâmes le pas à Trixie qui avait pris la direction des ascenseurs. À l'intérieur de la cabine, elle entra un code privé qui conduisait au penthouse.

— Ne dites rien à moins que monsieur Volkov vous pose une question. Ne répondez que par oui ou par non et surtout, souriez !

Elle aurait été une formidable *pom-pom girl*...

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent avec un son feutré et révélèrent deux armoires à glace, en costume sombre, le visage impassible. Ils montaient la garde de chaque côté d'une double porte en chêne massif et aux poignées ornées.

Ils restèrent sans réaction quand Trixie leur adressa un large sourire.

— Monsieur Volkov les attend, dit-elle en nous désignant d'un geste.

Le garde du corps aux yeux clairs ouvrit la porte pour nous en autoriser l'accès. On aurait dit le jumeau d'Oleg. Cela n'augurait rien de bon.

Je m'attendais à entrer dans un bureau, mais au lieu de ça, nous étions dans une suite luxueuse, décorée d'une épaisse moquette et à la lumière tamisée. Ça empestait la fumée de cigare et l'herbe.

Je clignai des yeux pour distinguer qui occupait la pièce embrumée. J'aperçus trois hommes et une femme, installés sur un large canapé en cuir. Ils avaient chacun une coupe de champagne à la main.

Un des hommes détonait dans la pièce luxueusement décorée. Il était couvert de tatouages et avait une barbe fournie. Il portait une veste en cuir sur un tee-shirt noir et de grosses bottes de motards. On apercevait aussi un gros couteau de chasse dans un fourreau accroché à sa ceinture. Les deux autres hommes étaient en costume. Je n'étais pas un spécialiste, mais ils avaient l'air coûteux. Yveta, qui se trouvait juste à côté de moi, poussa alors un petit cri d'exclamation qui attira mon attention.

— Marta, murmura-t-elle.

La femme assise sur le canapé portait un haut au décolleté plongeant, une jupe très courte et des chaussures de strip-teaseuse. Elle était également lourdement maquillée. Je ne l'aurais jamais reconnue si Yveta n'avait rien dit.

Au même moment, le motard s'esclaffa bruyamment et claqua sa main sur la cuisse de Marta, la faisant sursauter et renverser son verre. Cela l'amusa encore plus et il resserra sa prise sur sa jambe.

Le sourire d'Yveta se figea et elle me jeta un coup d'œil inquiet.

— Ah, voilà mes jeunes danseurs, s'exclama l'homme au centre de la pièce.

Pas la peine d'être devin pour savoir qu'il s'agissait de Volkov. Le loup.

Il portait bien son nom avec ses yeux dorés et ses cheveux gris qui formaient une épaisse crinière autour de son large visage. Il était long et efflanqué comme un loup, mais c'était surtout son aura de pouvoir qui me confirma que c'était bien lui le boss.

— Asseyez-vous, dit-il, et ce n'était pas une invitation, mais un ordre.

Je pris place sur le canapé, mais le plus loin possible de lui. J'essayai d'ignorer son air amusé. Il attendit que les filles soient assises avant de nous sourire de toutes ses dents.

— Venez plus près. Vous êtes tellement loin, là-bas.

Il fallut que nous nous redressions tous et que nous nous faufilions plus près

de notre hôte.

— C'est mieux, rit-il. Des danseuses de Vegas, et un danseur, timides ? Qui l'eut cru ?

Et il éclata à nouveau de rire.

— Bon, tu dois être Yveta, lança-t-il à Galina, même si j'avais l'impression qu'il savait fort bien qui était qui.

Ils s'amusaient avec nous. Je me sentis encore plus mal à l'aise à cette pensée. Mais j'essayai de le cacher. Oleg n'était pas là au moins. Mais cela ne dura pas.

— Et tu dois être Aljaž. Je crois que tu préfères qu'on t'appelle Ash.

Je hochai la tête et remerciai Marta qui me tendait un verre sans me regarder.

Yveta et Galina étaient inquiètes et échangeaient des regards tendus.

— On m'a dit beaucoup de bien de toi, lança Volkov en braquant son regard étrange sur moi. Elaine est très satisfaite des répétitions. Elle m'a dit que tu serais un atout.

Je me forçai à sourire, me rappelant les injonctions de Trixie.

— Merci.

— Tu ne me présentes pas tes nouveaux amis, Andrei ? intervint l'autre homme en costume qui était resté silencieux jusqu'alors.

Volkov hésita une fraction de seconde avant de sourire froidement.

— J'oublie les bonnes manières. Yveta, Galina, Ash... je vous présente un collègue, Sergei. C'est lui qui est responsable de la sécurité.

Sergei se leva pour nous serrer la main. Il avait la cinquantaine ; ses cheveux étaient gris. Comme ses yeux. Il me sourit, son regard se promenant sur moi, sans ciller.

— Cela doit être mon jour de chance. Ou le destin.

J'étais sur le point de lâcher sa main quand il resserra sa prise et me caressa le poignet. Je me libérai prestement, le souffle coupé, mais il se contenta de sourire plus largement, ses yeux morts de requins continuant à détailler mon corps de façon délibérée et ostensible. Il savait d'ailleurs qu'il me mettait mal à l'aise.

Je suis danseur. J'ai l'habitude qu'on regarde mon corps. C'est mon instrument de travail, après tout. Un outil particulièrement efficace. J'aime qu'on m'admire. Mais quand je danse. Pas quand on me regarde comme ça, en me baisant des yeux comme ce connard était en train de le faire. Beaucoup de gens pensent que les hommes qui dansent sont gay. Ce n'est pas mon cas. Je suis hétéro. Je me fiche de ce que font les autres. Et se faire draguer par des types fait partie des risques du métier lorsque vous êtes danseur. Mais la plupart passent à autre chose quand ils comprennent que vous n'êtes pas homosexuel. Je n'ai pas

de véritables amis dans ce milieu, gay ou pas ; je suis trop compétitif. À part, Luka, mes véritables amis ne sont pas dans le milieu de la danse.

Je dirais qu'environ six danseurs sur dix sont gay, que ce soit dans la danse de salon, le ballet classique ou contemporain. Cela fait qu'environ quatre sont hétéro. Je fais donc partie d'une minorité. Cela permet à des tas de types que je connais de baiser avec autant de filles qu'ils veulent. Ce sont des loups déguisés en agneaux. Mais ce n'est pas mon cas. Je ne suis pas un moine non plus et j'ai eu des petites amies. Mais en général, cela me complique trop la vie, donc je reste célibataire. Je préfère les coups d'un soir quand la fille sait aussi bien que moi à quoi s'en tenir. Mais même ça, ce n'est pas trop mon truc. Je suis toujours en train de danser, de suivre des cours. Sinon, je travaille. Les filles ne restent pas si vous ne leur accordez pas assez d'attention.

Ma prof de danse, Lelyana, me disait toujours que le spectacle devait être sur scène, pas dans la vie personnelle des danseurs. J'avais plus envie de réussir dans mon métier que de coucher à droite et à gauche.

Mais ce Sergei... J'avais l'impression qu'il se moquait de savoir si j'étais gay ou pas. Et cela pourrait rapidement devenir un problème, surtout si c'était un proche de Volkov.

Je repris ma place en essayant de relâcher la pression dans mon corps.

Volkov ne s'intéressait déjà plus à moi et avait porté son attention sur Yveta et Galina. Ils discutaient en russe.

Je me demandai ce qui se passait avec Marta. Et où était l'autre fille ?

Elle me rappelait trop la petite sœur de Luka – c'était sans doute pour cela que j'avais ouvert ma grande bouche.

— Il y avait une fille à l'aéroport...

Le silence se fit immédiatement dans la pièce, me donnant l'impression d'être en plein sous les projecteurs. La climatisation fonctionnait, pourtant la sueur dégoulinait dans mon dos.

— Avec Oleg, balbutiai-je, la bouche sèche malgré le verre que je buvais régulièrement.

Volkov éclata de rire et regarda Sergei.

— Oleg a une copine ? Pourquoi personne ne m'a-t-il prévenu ? Faut-il se préparer pour le mariage ?

Son sourire était glacial.

— Je me renseignerai, dit-il, visiblement peu intéressé.

J'avais envie de continuer mes investigations, mais je n'étais pas à l'aise. L'atmosphère s'était considérablement rafraîchie et ces curieux yeux dorés

étaient comme des lampes et me donnaient la sensation d'une brûlure glaciale.

Le motard s'agita sur le canapé, sa main se crispant tellement sur la cuisse de Marta qu'elle poussa un petit cri.

Sergei, lui, se contenta de me fixer – son visage était comme un masque de cire, sans expression, totalement impassible, pourtant complètement effrayant.

Mon audace s'évanouit comme neige au soleil et l'envie de fuir me saisit. Le fait de rester assis et de croiser son regard semblait maintenant exiger une énorme bravoure.



Chapitre 3

ASH

La rencontre avec Volkov nous avait tous secoués. Il était évident que Marta n'était pas là de son plein gré et elle avait l'air terrifiée. Le motard était déjà assez effrayant, mais les Russes... c'était le genre de personnes qu'on évitait de titiller.

J'espérais ne plus jamais avoir affaire à eux.

Trixie nous attendait à l'extérieur de la suite. Elle n'eut pas l'air étonnée de voir nos visages choqués.

— Qui sont ces hommes ? demandai-je discrètement, une fois dans l'ascenseur qui nous ramenait au rez-de-chaussée.

Elle me regarda, un sourire crispé aux lèvres.

— Tu n'as pas encore compris ?

Si, j'avais compris. Je refusais simplement d'y croire.

— C'est la *Bratva*.

La mafia russe.

C'était Yveta qui avait parlé. Trixie la fixa, sans répondre.

— Ce n'est pas si grave. Ils veulent simplement faire des affaires, vous savez.

Galina me prit la main, la serrant très fort. Je la pressai en retour, même si j'étais aussi inquiet qu'Yveta et elle.

— En revanche, Sergei... dit Trixie en frissonnant et en réduisant sa voix à un simple murmure. C'est un salaud, complètement cinglé. Heureusement, je ne suis pas son genre, ajouta-t-elle avant de me lancer un regard apitoyé. Et Oleg... il les aime jeunes. Très jeunes.

Elle déglutit péniblement et fixa le sol.

— Ils ne viennent pas en général dans la salle de spectacle. C'est la partie légale de leurs affaires. Cela devrait bien se passer pour vous. Fermez-la et ne vous mêlez pas de leurs oignons. C'est le meilleur conseil que je puisse vous donner. C'est ça le showbiz ! ajouta-t-elle en affichant un sourire forcé.

Il disparut quand elle vit que je secouais la tête lentement.

— Tu feras ce qu'on te dira, mon petit. Et en l'occurrence, ça veut dire rien. Tu finiras par comprendre.

— Mais c'est complètement dingue !

— Évite ce genre de réflexion, c'est justement ce qui risque de te coûter la vie, répliqua sèchement Trixie, abandonnant le rôle de la blonde idiote.

Galina et Yveta avaient l'air d'avoir une conversation silencieuse, elles semblaient aussi terrorisées l'une que l'autre.

Une fois que Trixie eut quitté le hall, je me tournai vers elles.

— Non, mais vous y croyez, vous ?

Galina devint encore plus livide et vacilla sur ses jambes.

— Ferme-la ! siffla Yveta.

— Mais...

— Écoute, dit-elle en me prenant par le bras pour me tirer en direction des locaux du personnel. C'est la *Bratva* ! Il ne faut pas les chercher ou les énerver. Pas si tu veux rester en vie !

Galina déglutit péniblement, hochant la tête pour confirmer ce que disait Yveta.

— Alors que faisons-nous ?

— Ce pour quoi nous sommes là : danser.

Et Yveta s'éloigna en entraînant Galina. Je les regardai sans dire un mot, me demandant si elle avait raison.

J'avais pris la décision de demander l'avis de Gary. Mais lorsque je rentrais dans notre chambre, elle était vide. J'attendis quelque temps avant de me souvenir qu'il avait un rendez-vous avec un musicien de l'orchestre.

Tendu et dégoûté par ma lâcheté, je finis par tomber dans un sommeil tourmenté. Ma dernière pensée fut que je n'avais toujours pas récupéré mon téléphone portable.

Le lendemain matin, Galina et Yveta m'évitèrent au petit déjeuner. Honey me regarda, en haussant un sourcil :

— Querelle d'amoureux ?

— Hein ?

Elle s'assit à côté de moi, plaçant devant elle un bol de fruits et un yaourt.

— Pourquoi te snobent-elles ce matin ?

Je pris une gorgée de café avant de demander :

— Qu'est-ce que tu sais sur Volkov ?

— Oh, dit-elle d'un air entendu. Tu as entendu les rumeurs.

Elle était au courant. Ils l'étaient tous.

— Ce ne sont pas que des rumeurs. Nous avons vu...

— Écoute Ash, je vis à Vegas depuis quelques années et on entend toujours

des trucs. C'est mieux de ne pas y faire attention. Il vaut mieux ne pas poser de questions.

— C'est ce que Trixie m'a dit.

— Tu devrais suivre son conseil.

Je me frottai le front.

— Mais...

Elle posa sa main sur mon bras et me regarda, l'air sérieux.

— Ash, il vaut mieux ne pas poser de questions.

Sur ces mots, elle se leva et s'éloigna.

De l'autre côté de la pièce, Yveta me regardait, mais elle baissa rapidement les yeux et fixa sa table.

Elaine nous fit travailler dur toute la journée. Elle avait eu l'idée de rajouter une danse latine au spectacle et comme seulement trois d'entre nous connaissaient le mambo et surtout la salsa, ce fut très long. Nous étions des danseurs professionnels, malgré tout, c'était un rythme très difficile à prendre. La salsa, c'est une danse de rue, sans règles particulières, qui ne s'embarrassait pas de compter les pas. La plupart des danseurs la détestaient, mais moi, j'adorais ça.

Lorsque vous commencez à apprendre, les professeurs disaient qu'il ne fallait danser que trois des quatre temps, mais ce n'était pas tout à fait ça. C'était une danse fluide, décontractée et vous bougiez tout le temps.

Le déhanchement était très léger, détendu, subtil surtout pour l'homme et l'on faisait reposer son poids sur un genou partiellement plié. Contrairement à beaucoup de danses de salon, ce n'était pas le talon qui lançait le mouvement. On commençait la plante au sol, puis on posait le talon lorsqu'on avait complètement fait reposer son poids sur le bon pied.

La position des bras devait rester naturelle, sinon c'était bizarre et l'on donnait l'impression d'être raide. Il fallait que les mouvements des bras suivent naturellement ceux du corps, mais il fallait les placer un peu au-dessus de la taille.

On pouvait également faire beaucoup de portés dans la salsa. Elaine avait dû décider de nous tuer, Gary et moi, parce qu'elle nous fit tester tous les portés possibles, en en inventant quelques autres au passage.

— Encore ! cria-t-elle. Grace, bouge plus tes hanches.

Un, dos, tres.

Un pasito pa'delante, Maria.

La chanson de Ricky Martin résonna dans les enceintes pour la centième fois.

Encore. Et encore.

Mon tee-shirt était collé à mon torse et Gary était cramoisi. Le maquillage des filles n'avait pas résisté à la sueur même si nous utilisons tous des fards *waterproof*, justement pour cette raison. Mais nous avons répété toute la journée, pas simplement les deux heures du spectacle.

Un, dos, tres.

Un pasito pa'delante, Maria.

— Et on sourit, rugit Elaine.

Tout le monde prit un air épanoui. Honey me lança un regard d'excuse lorsque je me préparai une nouvelle fois à la soulever pour un *rollerblind drop*.

Elle se plaqua contre mon côté droit et je saisis la jambe qu'elle soulevait de mon bras libre. Je fis deux tours complets sur moi-même, puis agrippai sa cuisse et la laissai tourner sur elle-même en direction du sol, en évitant qu'elle le heurte, bien sûr.

J'avais des crampes et la peau de Honey était couverte de sueur. J'avais failli la faire tomber les deux dernières fois. Au même moment, Gary laissa échapper Yveta qui chuta lourdement sur les fesses. Elle se mit à lui hurler dessus en russe.

Elaine ordonna à Yveta d'aller chercher de la glace à mettre sur son derrière. Puis elle se tourna vers nous. Nous étions tous haletants, soufflant comme des chevaux de course en plein effort. Nous devons lui faire pitié parce qu'elle fronça les sourcils et nous annonça la fin de la répétition pour la journée.

— Bon boulot, aujourd'hui, les gars, dit-elle du bout des lèvres.

Je ne pus retenir un sourire. Nous étions formidables et les spectateurs n'en reviendraient pas. Oui, nous transpirions. Oui, nous en bavions. Mais nous sourions malgré tout. J'adorais mon boulot.

Je tapai dans la main de Gary. Le choc le fit tressaillir.

— Ce n'est pas mon cul qui a besoin de glace, mais tout mon corps, se plaignit-il.

— J'ai déjà fait ça, répondis-je en faisant tourner ma tête pour détendre les muscles de mon cou.

— Oui, moi aussi. Nous ne pouvons pas faire ça ici, mais nous pouvons essayer de nous faire masser si les filles ne sont pas déjà occupées par des clients de l'hôtel.

— C'est vrai ? Ce serait génial !

— J'appellerai une fois que nous serons douchés et je demanderai si...

Gary s'interrompit en ouvrant la porte de notre chambre.

— Qu'est-ce que...

Je pénétrai dans la pièce derrière lui, découvrant à mon tour la chambre dévastée.

— Oh, mon Dieu, chuchota Gary en s'accrochant à mon bras.

Nos vêtements jonchaient le sol et ils avaient été comme découpés avec un couteau. En m'approchant, je découvris que ce n'était pas les vêtements de Gary qui avaient été réduits à l'état de lambeaux, mais les miens.

Tout ce que je possédais avait été détruit, même mes chaussures.

— Je vais appeler la sécurité, murmura-t-il.

Je hochai la tête, incapable de prononcer un mot. Je commençai à fouiller dans les restes de mes vêtements, à la recherche de quelque chose qui aurait pu être sauvé. Mais il n'y avait rien. Mon iPod avait disparu, ainsi que mon portefeuille avec ma carte d'identité à l'intérieur – même mon eau de toilette avait été volée. Je m'assis sur le lit, me demandant confusément pourquoi les affaires de Gary n'avaient pas été touchées.

Mais quand la sécurité arriva dans notre chambre, une sensation terrible me submergea ; j'avais compris ce qui se passait.

Sergei pénétra dans la pièce, secouant la tête en découvrant le désordre qui y régnait.

— Oh Seigneur, mais qui donc a pu faire ça ? En tout cas, j'ai de la chance, dit-il tout sourire. Je vais pouvoir découvrir ta chambre.

Il me jeta un regard ironique ; Oleg, quant à lui, resta planté et observa la scène. Je dus serrer les poings pour contenir ma colère.

— Nous allons chercher qui a fait ça et lui faire payer cher, bien entendu, lança-t-il. En tant que chef de la sécurité, je me sens responsable. Mais je suis convaincu que je peux tout arranger.

Ses yeux se posèrent sur mon tee-shirt toujours plaqué contre mon torse à cause de la sueur et il se lécha les lèvres.

— Si tu ne te sens pas en sécurité dans cette chambre, nous en fournissons d'autres au personnel qui sait se montrer loyal, ajouta-t-il en me prenant par le coude et en me fixant ostensiblement.

Il fit glisser un doigt sur mon avant-bras et me serra la main. Dégouté, je fis un pas en arrière et heurtai ma hanche contre le lit.

— Je ne suis pas homo, dis-je vivement, espérant que ça suffirait à le tenir à distance.

Il me sourit comme s'il ne me croyait pas. Ma colère monta encore d'un cran. Cela me rappelait aussi mon père, c'est-à-dire la raison pour laquelle je me

trouvais ici.

— Et alors ? Tu n'as qu'à voir ça comme une façon de faire plaisir au patron.
Et il me sourit à nouveau.

Je ne voulais pas qu'il sache à quel point il me perturbait, alors je croisai les bras sur ma poitrine, essayant d'ignorer son regard posé sur mon entrejambe.

— Ah, Aljaž, tu devrais vraiment vérifier qui sont tes amis.

— Qu'allez-vous faire à propos de tout ça ? Tout est foutu.

Sergei haussa les épaules, les yeux brillants.

— Qui sait ? Tout est affaire de choix. Il faut faire les bons.

Il s'interrompit et il laissa traîner son regard sur moi avant d'éclater d'un rire sarcastique. Puis il se pencha vers moi en tapotant ses lèvres fines d'un doigt.

— Je peux t'offrir une chambre plus... confortable ? Plus luxueuse ? Non ? Eh bien, c'est dommage. Nous pourrions devenir de très bons amis. Je te donne la nuit pour y réfléchir. Préviens-moi quand tu auras changé d'avis.

Puis il quitta les lieux.

Gary passa une main tremblante sur son visage ; sa peau était verdâtre.

— Ce mec est...

— Je sais.

Il déglutit avec difficulté et regarda la porte.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je peux t'emprunter un truc ? J'ai un peu d'argent de côté, je pourrai m'acheter... commençai-je avant de jurer. Ils ont pris mes cartes de crédit ! Il faut que je les annule. Tu peux me passer ton téléphone.

Gary hocha la tête et me tendit son appareil. Cela me prit pas mal de temps de régler cette affaire et Gary en profita pour rassembler mes vêtements déchiquetés dans des sacs-poubelle.

Il était près de deux heures du matin quand nous pûmes nous coucher. Gary coinça une chaise sous la poignée de la porte. Ce n'était pas grand-chose, mais il se sentait mieux comme ça.

Je crois qu'aucun de nous deux ne ferma l'œil cette nuit-là.

Il me prêta le lendemain des vêtements de sport. Au moins, il me restait les chaussons de danse que j'avais aux pieds la veille. C'était mieux que rien, mais il fallait que j'en achète pour le spectacle. Ainsi que tout le reste.

J'avais décidé d'aller faire du shopping après le travail avec Gary. Il m'avait dit qu'il connaissait plusieurs solderies où je pourrais me procurer tout ce dont j'avais besoin. Il accepta même de me prêter de l'argent le temps que je règle mon problème de cartes bancaires.

Mais lorsque nous nous rendîmes à la répétition, Sergei m'attendait en compagnie d'Oleg.

— J'ai besoin de te l'emprunter quelques heures, dit-il en souriant à Elaine.

Elle n'avait pas l'air très contente, mais elle ne fit rien pour s'y opposer. Je n'avais pas d'autre choix que de le suivre.

Il me conduisit vers l'entrée des locaux du personnel. Avoir Oleg dans mon dos me fichait une trouille bleue. Je me demandai ce qu'il faisait avec nous. Je me doutais bien qu'il n'était pas là simplement pour faire joli.

Nous nous arrêtâmes dans la cuisine. Sergei désigna un cuisinier asiatique du doigt.

— C'est lui qui s'est introduit dans ta chambre.

L'homme avait l'air terrorisé et il commença à parler à toute vitesse dans sa langue en reculant. Quand il fit volte-face, prêt à s'enfuir en courant, Oleg l'attrapa par le bras et le jeta contre le mur. Et il commença à le bourrer de coups de poing. Encore et encore. Il le frappa méthodiquement jusqu'à transformer son visage en une bouillie de chair et d'os.

Les autres cuisiniers avaient pris leurs jambes à leur cou et moi, je restais planté là, à regarder un homme en battre un autre, jusqu'à presque le tuer.

Sans rien faire.

Sans rien dire.

Je ne pouvais que regarder, totalement pétrifié, gardant un silence horrifié.

Oleg finit par laisser l'homme tomber par terre, comme la carcasse d'un animal dans une boucherie. Puis il se lava tranquillement les mains.

Pour la première fois de ma vie, j'avais assisté à autre chose que la méchanceté ou la stupidité qu'on croise tous les jours. Il nous arrive de dire : « je vais le tuer », mais nous ne le pensons pas vraiment. Pour la première fois de ma vie, je découvrais le mal personnifié.

J'eus l'impression que des doigts glacés étreignaient mon cœur lorsque Sergei feignit de pousser un soupir.

— Ces Coréens, tous les mêmes... Eh bien, problème résolu. Bon, que faire pour tes vêtements maintenant ? Même si je préférerais te voir nu, dit-il avant d'éclater de rire.

Horrifié, je fis un pas en arrière, mais Conan se tenait juste derrière moi et passa son bras épais autour de mon cou, me coupant le souffle avec une rapidité qui révélait son expertise dans ce domaine.

La pression exercée sur ma trachée augmenta de seconde en seconde. Je me débattis de toutes mes forces en le frappant avec mes bras et mes jambes, mais

c'était comme si je m'attaquais à un roc.

— Tu n'es pas très gentil alors que je viens de te faire une sacrée faveur, commenta Sergei pendant que je luttais pour respirer.

Il sourit et attrapa mon sexe qu'il serra très fort.

— Je suis certain que nous allons devenir amis très vite, chuchota-t-il à mon oreille. De très bons amis.

Un voile noir tomba lentement devant mes yeux. Puis Conan me relâcha et je tombai à genoux, la respiration sifflante. Mon sang bouillonnait de rage et d'humiliation, mais la peur me calma rapidement. J'avais envie de tuer ce salaud, mais je ne voulais pas mourir. *C'est un cauchemar ! S'il vous plaît, mon Dieu, faites que je me réveille !*

Les émotions extrêmes que j'éprouvais me donnaient le vertige. Je secouai la tête pour essayer d'éclaircir ma vision et arrêter le sifflement dans mes oreilles. Ma respiration redevenait peu à peu normale et Conan me redressa. Sergei me regarda en souriant et il tapa dans ses mains comme un présentateur de jeu télévisé.

— Allez, on va faire du shopping !

J'étais toujours dans le cirage, mais en voyant son visage hilare, une vague de fureur pure me submergea.

Je serrai les dents en essayant de conserver mon calme. Danser était tout pour moi et je ne comptais plus les fois où je l'avais fait malgré la douleur. C'était ce qu'il fallait que je fasse maintenant, que je danse malgré la douleur. *Pour survivre.*

— Oleg va nous trouver une boutique pour acheter ce dont tu as besoin. Je serais prêt à payer très cher pour te voir danser. J'ai beaucoup de chance que tu le fasses pour nous, lança-t-il tout sourire. Oh, seigneur, tu vas me devoir beaucoup d'argent une fois que tu auras tes nouveaux vêtements. Comment vas-tu me rembourser ?

Ses yeux brillaient de désir et de malice. Le dégoût qui avait dû apparaître sur mon visage le réjouit visiblement beaucoup. Je me mordis l'intérieur de la joue jusqu'au sang.

Je vais me tirer d'ici, me dis-je. Je survivrai à ça. Et ce salaud paiera pour tout ce qu'il a fait. Je le jure.

— Où allons-nous ? demandai-je d'une voix totalement monocorde.

Je ne savais même pas pourquoi je faisais ça. Peut-être que je me disais que si je parlais normalement à ce psychopathe, il... je ne sais pas... se comporterait normalement ? Je ne voulais pas mourir dans cette misérable cuisine.

— Tu verras bien, répondit-il, méprisant.

Il nous conduisit vers l'extérieur, enjambant au passage le corps immobile du cuisinier, qu'il ignora totalement, comme si c'était la poubelle à sortir. Je jetai un coup d'œil, mais je ne réussis pas à voir s'il respirait encore ou pas.

Dehors, Oleg prit le volant d'une limousine et pendant les deux heures qui suivirent, nous fîmes des courses. C'était une façon de me montrer son pouvoir sur moi, je le savais.

J'observai, le visage fermé, Sergei me faire parader dans plusieurs boutiques de luxe, choisissant pour moi les tenues les plus chères. Chaque fois, il soupirait et haussait les sourcils.

— Oh Seigneur. Tu me dois déjà tellement. Mais ne t'inquiète pas, je serai un ami très généreux.

Il passait alors sa langue sur ses lèvres lentement, de manière suggestive, comme s'il léchait une glace... ou une queue. Cela me donnait envie de vomir.

Partout, Oleg était là, une présence silencieuse qui nous suivait de près, le regard fouillant continuellement autour de lui, la bosse sous son aisselle rappelant qu'il était armé.

Pendant cette tournée des magasins de luxe, mon esprit n'arrêtait pas de tourner, de s'agiter, de comploter, cherchant un moyen de m'échapper.

Mais Oleg veillait, se plaçant stratégiquement devant les issues dans les magasins. Je savais qu'il fallait que je m'échappe, mais je n'avais pas de téléphone, ni d'argent, et plus de carte d'identité.

Je ne connaissais personne ici, je n'avais aucun ami vers qui me tourner pour m'aider dans cette foutue ville.

Luka était en tournée et mon père... Il avait clairement fait comprendre qu'il ne voulait plus rien avoir affaire avec moi.

Mon pouls s'accéléra quand j'aperçus deux types en uniforme de la police de Las Vegas. Oleg dirigea alors sa main vers son arme, me faisant passer un message très clair. Sergei se rapprocha de moi, soufflant son haleine fétide sur ma joue :

— Ce ne serait pas très intelligent de faire ça, gloussa-t-il. Et ce serait dommageable pour ces jolies filles avec qui tu danses.

Je me figeai. Je me sentais déjà coupable pour ce qui était arrivé au Coréen. Je ne prendrais pas de risque avec les filles.

Je m'efforçai à rester immobile, mais intérieurement, je suppliais les flics de regarder dans ma direction. Quand ils disparurent au loin, Sergei éclata d'un rire moqueur.

— Tu n’es vraiment pas le héros pour lequel tu te prends.

Il avait raison. Je n’avais rien fait. J’étais un lâche.

Mes épaules s’affaissèrent. Le téléphone d’Oleg se mit alors à sonner et je l’entendis prononcer le nom de Volkov quand il tendit l’appareil à Sergei. Il se mit à parler rapidement en russe, mais ses petits yeux gourmands ne me quittaient pas. J’avais l’impression que c’était de moi qu’on parlait s’il continuait de me fixer comme ça. Je laissai tomber ma tête dans mes mains.

Qu’est-ce que je vais faire maintenant ?

Des gens se faisaient battre comme plâtre, on en retenait d’autres en otages et nous, nous faisons des courses.

C’était écœurant.

Sergei raccrocha. Pendant que nous nous dirigions vers une nouvelle boutique, il donna une tonne d’instructions à Oleg. Cette fois, c’était un magasin de fournitures de danse. Cela me redonna un peu le moral. C’était un lieu familier avec ses odeurs de cuir, d’huile de coco pour les pieds. Cela me rappelait qu’il y avait quelque chose au-delà du cauchemar que j’étais en train de vivre.

Oleg ne nous suivit pas à l’intérieur, mais resta sur le seuil, se contentant de hocher la tête à quelque chose que Sergei lui avait dit.

Je ne comprenais pas très bien ce qui se passait. C’était une sorte de jeu, je le savais, mais s’ils avaient l’intention de me tuer, pourquoi continuer ce cirque ?

C’était une façon de me manipuler, de me retourner le cerveau, de me briser. Je savais que Sergei voulait coucher avec moi. C’était hors de question. Plutôt mourir. Même s’il était fort possible qu’il apprécie cette expérience.

J’essayai d’ignorer la façon dont il me regardait et choisit une paire de chaussons de danse latine avec le talon réglementaire de cinq centimètres ; je pris aussi des chaussures vernies de danse de salon. C’était mes outils à moi.

Les chaussures de danse de salon ressemblent à des pompes normales pour homme sauf que la semelle est en daim et qu’elles sont bien plus légères, même avec la tige centrale en métal pour les renforcer et le rembourrage supplémentaire.

Je choisis les meilleures parce qu’un danseur peut se blesser gravement avec des chaussures bon marché. Mes derniers achats obligatoires étaient un pantalon de danse latine et un tee-shirt noir à manches longues avec un sous-vêtement intégré. Les Américains appellent ça des *mantys*, c’est-à-dire une culotte pour homme.

La fascination qu’exprimait le visage de Sergei alors que je choisissais ce vêtement me retourna à nouveau l’estomac. Il avait le regard fixé sur le tee-shirt

et le slip intégré ; cela ressemblait un peu à un teddy pour femme. C'était un peu étrange au départ lorsque vous enfillez un. Nous en utilisions tous : cela maintenait parfaitement le pénis et tout le reste et donnait une allure sans aucun défaut à la silhouette – sans pan de chemise qui dépassait lorsque vous dansiez.

Mais il n'arrêtait pas de me regarder. Cela commençait à m'inquiéter sérieusement.

Une fois nos achats terminés dans la boutique de fournitures de danse, son humeur changea.

L'ironie permanente, les sous-entendus, les allusions sexuelles furent remplacés par quelque chose de bien plus sombre.

En tant que danseur professionnel, j'avais souvent été confronté à la méchanceté. J'avais l'habitude des costumes déchirés, des chaussons introuvables avant d'entrer sur scène. J'avais vu des gens délibérément coincés par d'autres dans un coin de scène pour qu'ils ne puissent pas danser leur rôle. J'avais été témoin de toutes les formes de mépris, de jalousie ou de coups de poignard dans le dos. Je croyais vraiment avoir tout vu. Mais plonger dans le regard de cet homme c'était comme avoir un aperçu de l'enfer.

Oleg ouvrit la portière de la limousine et Sergei se glissa sur le douillet siège en cuir en poussant un soupir de soulagement. Puis, il tapota la place libre à ses côtés. J'écarquillai les yeux.

— Viens t'asseoir, ordonna-t-il. Papa a envie de jouer.

Il écarta les jambes en m'adressant un large sourire.

Oh putain !

Je restai planté sur place, figé par le dégoût et la terreur. Oleg m'envoya alors un violent coup de poing dans les reins. La douleur aiguë se diffusa dans tout mon corps. Je poussai un petit cri et je m'effondrai sur le siège arrière de la limousine, mon visage à quelques centimètres de l'entrejambe de Sergei.

— Parfait !

Il éclata de rire et plaça sa main sur ma nuque, collant mon visage contre sa braguette. Il bandait et je réprimai un haut-le-cœur en essayant de tourner la tête.

— Quel petit ingrat ! dit-il en riant à nouveau.

J'entendis un petit bruit métallique et je sentis quelque chose de froid venir se poser à la base de ma nuque. Je savais qu'il s'agissait d'une arme, même si je ne pouvais pas la voir. Je me pétrifiai, le cœur battant follement.

— Personne ne peut te voir à travers les vitres teintées, dit-il sur le ton de la conversation. On ne t'entend pas non plus. Et devine quoi ? Tout le monde s'en foutrait de toute façon. Tu n'es qu'un autre de ces innombrables et insignifiants

migrants sans visage.

Il appuya encore plus fermement le canon de son revolver contre ma nuque, l'enfonçant dans ma chair alors qu'il commençait à le faire glisser le long de ma colonne vertébrale.

— Et dire que je t'ai acheté tous ces beaux vêtements. Eh bien, il faut me remercier convenablement maintenant, dit-il aimablement. Ce n'est pas beaucoup demander. Tu ne crois pas ?

La pression qu'il exerçait sur ma nuque se relâcha et je parvins à me redresser. Mes muscles étaient bandés, prêts à l'action, prêts à fuir.

Sergei sourit sournoisement.

— Les portières sont verrouillées, mais tu peux le vérifier, si tu veux. Oh, tu trembles. Pauvre garçon ! Je vais le faire pour toi alors, poursuivit-il en actionnant les poignées de la voiture. Tu vois, c'est fermé.

Il s'appuya à nouveau contre le dossier, son arme toujours à la main, les yeux fixés sur moi. Il adorait chaque seconde de cette confrontation. C'était un grand malade qui prenait son pied dans ces petits jeux de pouvoir. J'allais mourir.

— Baisse ma braguette.

J'avais la bouche sèche. J'avais envie de crier, mais je ne pus émettre qu'un faible coassement.

— Va te faire foutre !

— Oui, c'est bien ce que j'avais en tête. On va commencer par une pipe.



Chapitre 4

ASH

Tout ce que je pouvais faire, c'était le foudroyer du regard, lui montrer toute la haine et le dégoût qu'il m'inspirait. Mon cœur battait la chamade et tout en moi me poussait à me battre ou à m'enfuir. Sergei poussa un soupir d'agacement. Il s'empara de ma main et la coinça contre la portière à l'aide de son revolver.

— Si je dois te demander une nouvelle fois de baisser ma braguette, je te casse un doigt et je te casserai les autres un par un jusqu'à ce que tu fasses ce que je te dis. Ou alors je te casserai le pied. Tu es un danseur, tu dois savoir ça, Aljaž, combien y a-t-il d'os dans un pied humain ? Je crois qu'il y en a beaucoup.

Je secouai la tête, mon souffle bloqué dans ma gorge.

— Va te faire foutre ! répétai-je, plus fort cette fois.

Il asséna un grand coup de crosse de revolver sur mon auriculaire, brisant les os net. Une douleur fulgurante me traversa et je poussai un hurlement, en essayant de retirer ma main, mais il me frappa une seconde fois et le bruit écœurant des os qui éclataient dans mon index retentit dans la voiture.

— Je ne suis pas très patient comme mec, grogna-t-il, en ouvrant sa fermeture Éclair et en sortant son sexe en érection. Suce-moi !

— Je vais l'arracher avec mes dents et te le cracher à la gueule ! criai-je, ma vue troublée par l'intensité de la douleur.

Je luttai pour rester conscient, en me réfugiant dans le coin de la limousine, les yeux brûlants de haine. J'étais sur le point de péter un câble et de me jeter sur ce salopard. C'est ce que j'aurais fait s'il ne m'avait pas tenu en joue avec son revolver. Je haletai, la respiration hachée, et mes lèvres s'étirèrent dans un rictus rageur. J'aurais voulu avoir une arme, j'aurais voulu le tuer et débarrasser le monde de sa présence nuisible.

Il poussa un autre soupir et appuya sur un bouton, entraînant la descente de la vitre qui séparait l'arrière des places à l'avant. Sur le siège passager était assise la fille de l'aéroport, la très jeune fille, dont je ne connaissais pas le nom. Son visage était maculé par les larmes et elle avait un œil gonflé à moitié fermé. La peau de ses bras et de son cou était meurtrie de marques violettes et elle me regardait avec une expression suppliante, désespérée. Sa bouche semblait articuler des mots silencieux.

Instinctivement, je me penchai vers elle, mais Sergei me balança une gifle, m'obligeant à reporter mon attention sur lui.

— Suce-moi et avec le sourire... ou je laisse Oleg l'achever cette fois.

Celui-ci entoura le cou de la jeune fille de sa main et commença à serrer. Ses yeux semblaient exorbités et des petits vaisseaux sanguins explosèrent faisant rougir le blanc, mais ses pupilles continuaient à me fixer, à m'observer, me suppliant de lui venir en aide.

Ses petites mains se plantèrent dans les grosses pattes d'Oleg, mais cela le fit rire.

— Le temps passe... chantonna Sergei.

— Enfoiré !

Je donnai un grand coup de poing dans le dos du siège avant, totalement impuissant et fou de rage.

— C'est ce que ma mère me disait, dit-il dans un sourire qui s'élargit encore quand il eut jeté un coup d'œil à la jeune fille. Oh, Seigneur, elle est devenue toute bleue. Je ne pense pas qu'elle tiendra le coup longtemps.

Le corps de la jeune fille s'affaissa dans les mains d'Oleg, mais il continua à maintenir la pression ; ses énormes doigts se crispèrent encore autour du cou très fin et des spasmes secouèrent le corps de la fille.

J'avais envie de vomir et l'odeur musquée du sexe de Sergei empuantissait l'atmosphère confinée du véhicule.

Le corps de la jeune fille tressaillit à nouveau et je me mis à hurler, mais Sergei se contenta de me sourire en désignant de sa main armée son sexe dressé.

Je pressai les paupières pour ne plus voir la fille. Des larmes d'indignation me brûlaient les yeux.

Je me penchai et pris son sexe dans ma bouche. Si je ne regardais pas, cela pourrait rester irréel.

Mais je pouvais le sentir dans ma bouche, le respirer, le goûter. Il s'enfonça profondément entre mes lèvres et je fus pris d'un haut-le-cœur. Puis il m'arracha des cheveux en tirant brutalement dessus.

— Hmm, on dirait que tu as déjà fait ça avant.

Ne fais pas de mal à la fille. Ne fais pas de mal à la fille...

Son petit sexe commença des va-et-vient dans ma bouche, me faisant monter les larmes aux yeux. Il prenait son pied, je le savais. Son membre tressaillit et quand il jouit dans un petit soupir, son sperme salé vint se répandre sur ma langue.

Je me reculai brutalement, incapable de réprimer mon haut-le-cœur cette fois-

ci, et je vomis sur ses genoux.

Il hurla de rage et abattit brutalement la crosse de son arme contre ma tempe. Ce geste me fit basculer en arrière et ma tête vint heurter la vitre de la voiture.

Des étoiles dansaient devant mes yeux, j'étais à deux doigts de perdre connaissance.

— Tu me le paieras très cher ! glapit-il, puis il hurla quelque chose en russe.

La limousine s'arrêta quelque temps plus tard et lorsqu'Oleg me tira hors de la voiture par ma main brisée, la douleur explosa à nouveau.

Ça y est. C'est la fin.

J'en étais absolument certain. Je ne pouvais pas dire pourquoi, mais de toute façon, c'était mieux comme ça.

Je tombai à genoux sur le sol en béton, certain que je prenais mon dernier souffle. Je crachai sur les pieds d'Oleg. Dévoré d'une haine violente, je relevai la tête et plantai mes yeux dans les siens. Tout semblait tellement dérisoire maintenant : mes rêves, tout ce que j'avais déjà accompli... Tout était réduit à un tas de cendres devant moi. J'allais mourir sur un sol en béton.

Une paire de chaussures brillantes surgit alors dans mon champ de vision et le son caractéristique du cran de sûreté qu'on déverrouille me fit relever la tête. Je fixai le canon de l'arme de Sergei, attendant qu'il tire, attendant qu'une explosion de lumière se termine dans les ténèbres. Son doigt se crispa sur la gâchette au moment où nos regards s'accrochèrent. Il fronça les sourcils et sa phalange se mit à trembler. Mon ventre se tordit, toujours dans l'attente de la balle. Mais elle ne vint jamais.

Sergei fit demi-tour et quelques secondes plus tard, la limousine démarra. Je clignai des yeux, choqué, soudain totalement conscient de ce qui m'entourait. La fille ! Je luttais pour me remettre debout, essayant de voir si elle était toujours vivante, mais les vitres teintées m'empêchèrent de voir à l'intérieur du véhicule et je restai planté là, à regarder la voiture prendre de la vitesse et s'éloigner.

Je m'effondrai ; mon visage et mes mains entrèrent en contact avec le béton froid. J'étais trop fatigué pour bouger. Je fermai les yeux. J'étais de nouveau proche de l'inconscience et je l'attendais avec envie – ce serait une bénédiction.

Mais les souvenirs de ce qui venait d'arriver commencèrent à remonter à la surface et mon estomac se révolta à nouveau. Je crachai une gorgée de bile acide. Ma vue se voila à nouveau – je sentis le sang couler de la blessure à la tête provoquée par le coup de crosse. De nouveaux haut-le-cœur secouèrent mon estomac, mais je ne pouvais plus rien vomir. Je crachais simplement de la salive. Ma vision s'obscurcissait régulièrement et j'avais mal absolument partout. Mes

doigts cassés ressemblaient à deux brindilles tordues.

Je m'assis avec précaution.

Je suis vivant.

J'éclatai de rire. Puis je me mis à pleurer. Je ne sais pas combien de temps je restai assis comme ça, au bord de la crise de nerfs.

Quand je parvins enfin à maîtriser mes nausées, je m'agenouillai en tremblant de tous mes membres et essayai d'observer ce qui m'entourait à la faible lumière de l'éclairage d'un parking souterrain. Les sacs contenant tous nos achats étaient éparpillés autour de moi. Je touchai ma blessure à la tête avec ma main valide et mes doigts revinrent couverts de sang. Mon autre main pulsait sans répit et je la tenais contre ma poitrine. Je me demandai si je pouvais trouver quelque chose qui pourrait me servir d'attelles et avec quoi je pourrais les attacher.

Mes pensées volaient dans toutes les directions, je n'arrivais pas à me concentrer sur quelque chose de précis ou pour agir en conséquence. Je me sentais souillé et violé, dégoûté au-delà de ce qui était possible. J'avais toujours un goût de vomissure dans la bouche et je crachais sur le sol régulièrement. Mon corps tremblait violemment sous l'effet du choc, de la douleur et de l'adrénaline.

Je fermai les yeux quand une nouvelle vague de nausées m'assaillit. Je me penchai en avant, posant ma main valide sur mon genou en essayant de réguler ma respiration.

Je vais m'en sortir.

Je me relevai en hurlant :

— Je vais m'en sortir !

— Il y a quelqu'un ? demanda une voix de femme qui me fit faire volte-face, manquant de perdre l'équilibre.

— Oh, c'est toi, Ash ?

Est-ce que j'étais Ash ? Je ne savais plus vraiment. Je n'étais plus celui qui était arrivé à Las Vegas. Ni même celui qui s'était réveillé ce matin.

Les talons de Trixie claquèrent sur le sol en béton quand elle se rapprocha de moi. Elle portait un pantalon rose vif.

C'était totalement surréaliste que je sois planté là à la regarder comme un imbécile. Je frissonnai de froid, encore nauséux.

Ses yeux dérivèrent vers le sang qui maculait un côté de mon visage et vers mes doigts tordus que je serrais toujours contre ma poitrine.

— Oh, souffla-t-elle. C'est Sergei qui t'a fait ça ?

— Tu le savais ? demandai-je en la regardant soudain dans les yeux.

Elle hocha la tête.

— Il m’a appelée afin que je vienne te chercher.

Son ton était devenu très professionnel et froid. Elle n’avait pas l’air choquée du tout.

— Je suis désolée.

— Il y avait une jeune fille, dis-je, la voix cassée encore. C’est Oleg qui la garde...

— Écoute ce que je te dis, me coupa-t-elle sèchement. Oublie tout ce que tu as vu et entendu.

— Mais...

— Tu ne m’écoutes pas, siffla-t-elle. Tu n’as eu qu’un tout petit aperçu de ce dont ils sont capables. Si tu tiens à la vie, oublie *tout* !

Elle se baissa pour ramasser les sacs et commença à s’éloigner en martelant le sol de ses talons.

Je restai sur place. Je devrais appeler la police – Seigneur, il fallait que je fasse quelque chose.

— Écoute, aboya-t-elle, en se retournant, le regard mauvais. Tu as une photo prouvant ce qui t’est arrivé ? Une vidéo sur ton téléphone ? Non, bien sûr que non. Tu n’as aucune preuve ! Et même si quelqu’un acceptait de t’écouter, tu serais mort avant que le jour se lève.

— Il l’a tuée ! Je le sais ! Ça ne te fait rien ?

— Ce qui me fait quelque chose, c’est de ne pas être la suivante, répliqua-t-elle, furieuse, à voix basse.

— Alors je me tire ! Je vais partir et aller en parler à quelqu’un. J’achèterai un billet en ligne et...

— Ils vont te surveiller... et je te déconseille de faire confiance à la police. Tu n’y arriveras jamais, coupa-t-elle d’une voix cassante.

Elle me fixa, soutenant mon regard sans ciller. Je passai une main lasse sur mon visage, frustré. Cela attira son attention sur mes doigts brisés.

— Je vais m’occuper de toi.

Je secouai la tête.

— Il doit bien y avoir un moyen de me tirer de là !

— Bien sûr, mon chéri. Les pieds devant, lança-t-elle avant de m’adresser un petit sourire. Avec un peu de chance, Sergei t’oubliera. Puisque tu lui as donné ce qu’il voulait.

— Je ne lui ai rien donné du tout ! crachai-je, les yeux étrécis par la colère et la rage au ventre.

— Oh, dit-elle doucement.

— Quoi ? De quoi parles-tu ?

Elle ignore délibérément ma question.

— Je me tirerai d'ici.

Elle haussa les épaules, visiblement peu impressionnée.

— C'est ce qu'ils disent tous.

Quand elle fit demi-tour et commença à s'éloigner, je ne savais pas trop quoi faire. Je n'avais aucun endroit où aller. Alors, pour cette fois, je la suivis.

J'essayai de bien enregistrer la topographie des environs et d'oublier ma douleur.

Nous étions dans la pénombre, il y avait peu de lampes allumées. Des voitures luxueuses étaient rangées dans des espaces numérotés : des Porsches, des Ferraris, une Aston Martin et deux coupés Jaguar.

J'avais peur. J'avais beaucoup de chance d'être encore en vie. Mais si je continuais à poser des questions à propos de la fille, je ne le resterais pas longtemps. Peut-être que si je tenais à ma vie, je ferais bien de suivre les conseils de Trixie et me la fermer. Mais pouvais-je faire ça ? Je n'en étais pas certain. Et qu'arriverait-il à cette jeune fille si elle était toujours en vie ? Où allaient-ils l'emmener ? Il fallait que j'en parle à quelqu'un, mais en qui pouvais-je avoir confiance ?

Je bouillonnais de rage et de frustration – il ne faudrait pas grand-chose afin que j'explose.

Et si tu fais ça, tu es mort.

J'étais un putain de lâche.

— On dirait que tu t'es trouvé des fringues sympas, lança Trixie en fouillant dans les sacs.

Je la fixai, interloqué, le sang continuant à dégouliner le long de mon visage. Vingt minutes auparavant, je pensais que j'allais mourir et maintenant Trixie souriait et faisait des blagues. Elle refusait de voir mon sang et mes doigts cassés – elle ne voulait rien savoir de l'agression, voire des deux meurtres, dont j'avais été le témoin. Cela n'avait aucun sens. Je secouai la tête, complètement perdu.

Je n'avais plus confiance en rien.

Elle me conduisit au poste de secours de la salle de spectacle. J'entendais les danseurs qui répétaient sur la scène et je sentais les vibrations de la musique.

Je réalisai soudain que cette réalité cohabitait avec la violence dont j'avais été témoin ces dernières heures et que c'était les mêmes personnes qui en étaient à l'origine.

Danser, en public, c'était ma vie. Mais tout cela avait été souillé.

Trixie fronça les sourcils en regardant ma main qui avait doublé de volume. Les doigts que Sergei avait cassés avaient pris une teinte violette et ressemblaient à deux saucisses Kranjska⁴.

— Nous allons mettre de la glace.

Trixie me guida jusqu'à un tabouret et m'ordonna de m'asseoir pendant qu'elle allait chercher deux packs de glace dans le gros réfrigérateur. Je plaçai ma main entre les deux packs, le temps qu'elle nettoie la plaie de ma tête.

— Tu auras une cicatrice, dit-elle. C'est caché par tes cheveux heureusement, mais tu aurais eu besoin de points de suture...

Elle s'interrompt.

— Mais je n'en aurai pas.

— Voilà, tu commences à comprendre.

Nous nous observâmes pendant plusieurs longues secondes. Ce fut Trixie qui détourna le regard la première.

Lorsque ma main commença à dégonfler, elle me débarrassa des deux packs de glace sans me dire ce qu'elle allait faire. Elle s'empara de mes doigts et les redressa d'un seul geste.

La douleur fut insupportable et des papillons noirs voletèrent devant mes yeux. Je ne savais pas si j'allais tomber dans les pommes ou vomir.

Finalement, je ne fis ni l'un ni l'autre, mais je vacillai sur mon siège. Pendant ce temps, Trixie immobilisa mes doigts grâce à des attelles, comme une pro, et les emmaillota dans un gros pansement.

Je suppose qu'elle ne faisait pas cela pour la première fois.

— Garde les attelles pendant sept jours. Après, il faudra que tu fasses quelques exercices pour assouplir tes doigts. Et dans cinq ou six semaines, ils seront comme neufs.

J'acquiesçai d'un hochement de tête, mais je bouillais de rage à l'intérieur. Il faudrait que je trouve un moyen d'arrêter ces salauds. D'une manière ou d'une autre.

— Tu ferais mieux d'aller répéter.

Je ne bougeai pas de mon siège, le regard fixé sur elle. Elle haussa les épaules et quitta la pièce.

Je restai assis quelques minutes à regarder mes doigts bandés, puis je pris la direction des coulisses. Elaine ouvrit la bouche en me voyant, elle semblait furieuse. Mais quand elle vit le sang sur mon tee-shirt et ma main pansée, elle ne dit rien. Je crus même voir une lueur d'émotion dans son regard, mais comme ce

fut très bref, je n'en étais pas certain.

— Sois prêt dans dix minutes, lança-t-elle.

Deux doigts cassés, un mal de tête tenace, une plaie au crâne qui aurait nécessité des points de suture, des côtes douloureuses à cause des coups de pied et... je ne voulais pas penser au reste.

Elaine n'était pas très contente de me voir. Peut-être craignait-elle que Sergei traîne plus dans les parages maintenant. Rien que de penser à ce que Trixie m'avait dit, le nœud dans mon ventre se reforma.

Quand les autres danseurs me découvrirent, un brouhaha choqué flotta dans toute la pièce. Elaine les reprit vivement et tout le monde retourna à sa place en me jetant des regards interrogateurs au passage.

Pendant un instant, je crus qu'Yveta allait dire quelque chose, mais elle se mordit les lèvres et se tut. L'expression de Gary se tendit quand il vit le sang sur mon visage et ma main enflée, mais il ne prononça aucun mot lui non plus. On aurait dit une épidémie de silence. Et j'étais aussi affecté que les autres par cette maladie.

Je me réveillai avec l'impression que j'étouffais, que la main d'Oleg était autour de mon cou. Je donnai un coup de pied involontaire et quelqu'un cria.

— Aïe ! Espèce d'abruti !

Haletant, les mains tremblantes, j'allumai la petite lampe de chevet et je découvris Gary accroupi au pied de mon lit, la main sur son nez qui pissait le sang.

— Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez toi ? gémit-il, en prenant la direction de la salle de bain, le sang gouttant sur la moquette bon marché.

Je rejetai brusquement les couvertures et je le suivis.

— Qu'est-ce que tu m'as fait ?

— Quoi ? Qu'est-ce que moi j'ai fait ? C'est moi qui perds tout mon sang là !

Sa voix était étouffée par le gant mouillé qu'il pressait sur son visage et son nez, qui faisait déjà le double de sa taille normale.

— Tu hurlais et tu te débattais dans ton sommeil. J'ai essayé de te secouer pour te réveiller et tu as failli me casser le nez !

Oh, merde.

Je passai ma main valide dans mes cheveux trempés de sueur. J'avais dû rêver. Je croyais qu'Oleg revenait me chercher, qu'il allait essayer de me tuer, comme...

Je ne voulais pas aller au bout de ma pensée, mais la sensation d'avoir le

souffle coupé, d'avoir la trachée écrasée... cette impression se tortillait comme une anguille au fond de mon crâne.

Et ses yeux... les yeux de la jeune fille : je les voyais tout le temps, me suppliant de l'aider, de la sauver.

— Je suis désolé, dis-je maladroitement. Je faisais un cauchemar.

— C'est toi le cauchemar !

Je ne pouvais pas lui en vouloir. C'était chiant un colocataire qui se mettait à hurler la nuit et qui, quand tu essayais de le réveiller, te collait un coup dans le nez.

Je m'emparai d'une serviette et commençai à éponger les taches de sang sur la moquette. Gary s'assit au bout de son lit, le gant humide toujours plaqué contre son nez.

Je relevai la tête et je le surpris me regardant, mais il se contenta de hausser les épaules.

— Que veux-tu que je te dise ? Tu es complètement à la masse, mais tu es super sexy.

Apparemment, il me pardonnait. Je commençais à me rendre compte que Gary aboyait plus qu'il ne mordait.

Je fis un geste en direction de son nez.

— Il est cassé ?

— Non. Dieu merci. Mon chirurgien plastique piquerait une crise. C'était quoi ce cauchemar ? demanda-t-il en me regardant.

— Oleg.

Gary frissonna.

— Beurk, ce monstre. N'en dis pas plus.

— Je rêvais qu'il me tuait...

— NE DIS RIEN !

Je grimaçai en entendant ces mots.

— Personne ne veut rien savoir. Cet endroit est pourri. La peur ici c'est comme... un cancer qui est à l'intérieur de chacun. Comment peux-tu supporter ça ?

— Ce n'était pas à ce point avant, confessa Gary. J'ai peur. Et c'est le cas de tout le monde après ce qui t'est arrivé tout à l'heure. Tu sais ce que je vais faire ? Rien du tout. Je n'ai rien vu, rien entendu et je ne dirai rien.

— Mais...

La voix de Gary se réduisit à un murmure :

— Les gens disparaissent mystérieusement. Mon précédent colocataire, Erik,

était comme toi. Il pensait pouvoir tout changer. Un jour, il n'était plus là. Officiellement, il est rentré chez lui en Pologne. Officieusement, rien n'est moins sûr. Il se dit que Sergei a envie de devenir le chef ici et qu'avec l'aide d'Oleg, cela pourrait bien arriver. C'est une lutte de pouvoir en fait. Et toi, mon vieux, tu t'es mis juste au milieu du champ de bataille.

Gary abandonna la serviette et se recoucha.

— Cette conversation est terminée. Et si tu te remets à crier dans ton sommeil, je te balance un verre d'eau glacée dessus, c'est plus sûr.

Gary remonta la couverture sur lui et se coucha sur le côté, dos à moi en soupirant ostensiblement. Je venais de me faire engueuler par un type en pyjama *Hello Kitty* en colère. Mon cerveau était hyper actif après tout ce qui s'était passé, mais j'avais mal partout. Je restai allongé dans le lit étroit en m'efforçant de me calmer. J'allais attendre de comprendre comment tout fonctionnait ici et après...

— Hé, Gary !

— Qu'est-ce que tu veux encore ? demanda-t-il d'une voix particulièrement agacée.

— Je peux t'emprunter ton téléphone ? Il faut que j'envoie un mail.

Gary grommela pendant quelques secondes avant de me balancer son appareil.

— Je te le redis encore une fois, fais attention à qui tu impliques dans cette histoire. Ces hommes sont dangereux.

Je m'assis, le téléphone sur les genoux. J'écrivis un mail à Luka, lui résumant rapidement ce que j'avais entendu et vu. Je ne m'attendais pas à une réponse rapide, il était en tournée, mais dans les minutes qui suivirent, il me répondit. Son message était court et sans ambiguïté :

Va voir les flics.

Je jetai un coup d'œil à Gary dont les ronflements sonores résonnaient dans la chambre ; son nez gonflé amplifiait encore le bruit.

C'est impossible.

La réponse arriva quelques temps plus tard :

J'ai 1000 euros. Ils sont à toi, mon frère, si tu en as besoin. Je peux acheter ton billet de retour quand tu veux.

J'avais très envie de lui demander de se procurer ce billet, mais sans mes papiers, c'était peine perdue. Je fermai le téléphone et m'étendis à nouveau.

Cependant, chaque fois que je fermais les yeux, je voyais le visage de la jeune fille. J'avais envie d'extirper cette image de mon cerveau. Au bout d'une heure de cette torture, j'étais prêt à m'arracher mes propres yeux. Puis je finis par

glisser dans un sommeil peuplé de rêves horribles et sombres qui affleuraient à ma conscience ; ma peau était parcourue de frissons glacés.

Ma vie n'avait pas été qu'un champ de roses jusqu'à maintenant, mais je n'avais jamais eu peur. Tout le monde finit par mourir. Tout le monde. Mais j'avais vraiment cru que ma dernière heure était arrivée. Et je n'arrêtais pas d'y penser. Je ne savais plus vraiment qui j'étais. Tout ce que je voulais maintenant, c'était ressentir autre chose que cette peur paralysante.

Deux mois auparavant, mon plus gros souci était que Jana rompe notre partenariat. Aujourd'hui, un tueur de la mafia complètement cinglé envisageait soit de me baiser soit de me tuer.

Le lendemain, la vie reprit son cours comme si de rien n'était. Le nez de Gary était encore vaguement enflé, mais il n'y fit pas allusion. À la table du petit déjeuner, personne ne m'adressa la parole ou ne vint s'asseoir près de moi. Même Gary garda un silence inhabituel.

Puis Trixie entra dans la pièce et les conversations étouffées s'éteignirent complètement.

— Monsieur Volkov veut te voir, dit-elle en claquant des doigts.

Personne n'osait me regarder, même si je vis que Gary me lançait un coup d'œil inquiet avant de se détourner rapidement. Je n'aurais même pas pu dire ce que je ressentais. Je ne savais même plus si j'espérais survivre à tout ça.

Cette fois, Trixie me conduisit au bureau de Volkov où il trônait comme un roi en son royaume.

— Ce petit malentendu avec Sergei est regrettable, dit-il en se penchant pour voir ma main. Que veux-tu, il ne peut pas résister quand il repère une jolie petite gueule, même si je dois bien avouer que tu ne me fais aucun effet à moi... Ne le prends pas mal.

— Je le prends très bien, finis-je par grogner après une longue pause qui fit froncer les sourcils à Volkov.

— Donc, nous n'en parlons plus, d'accord ?

Si je voulais l'ouvrir, c'était maintenant ou jamais, mais j'avais l'impression que ma langue était paralysée.

— Sergei m'a dit que tu nous devais de l'argent ?

Volkov parlait d'une voix égale, agréable, l'odeur de la violence dissimulée par celle d'une eau de toilette coûteuse.

— Je... mes vêtements ont été vandalisés.

— Peut-être préférerais-tu le rembourser directement ?

Je comprenais très bien ce qu'il suggérait et pendant un instant, je crus que j'allais vomir. Je m'abstins de répondre.

— Ou alors je lui rembourse ce que tu lui dois et toi, tu me paies après. On peut se faire de très bons pourboires en travaillant dans la boîte de nuit.

Je fronçai les sourcils ; je ne comprenais pas.

— Des pourboires... En tant que danseur ?

Volkov sourit.

— Va prendre un verre au bar après le spectacle. Tu verras, les femmes, dans le public vont te payer sans problème. Tu t'occupes d'elles, tu leur fais plaisir. Tu vois où je veux en venir ?

Il s'arrêta, les yeux fouillant les miens.

— Je pense que ce n'est pas dans ton intérêt de devoir de l'argent à Sergei. Ou à moi. Mais c'est toi qui vois.

Maintenant, je comprenais.

J'étais en enfer.



Chapitre 5

LANEY

Trente-six jours plus tard

— C'est ridicule ! Tu n'es pas en état d'aller où que ce soit !

Collin était fou de rage. Il était là debout, soufflant comme un taureau en colère, les tendons saillant sur son cou épais, une veine battant sur son front.

— Par tous les saints, Laney ! Appelle et annule tout ça. C'est Las Vegas. Ce n'est pas si important pour toi.

Je le fixai, les lèvres tremblantes de colère. Je détestais avoir l'air faible quand j'étais tellement énervée.

— Non, ce n'est pas important ! Je le sais très bien ! C'est seulement ma vie. Ma vie normale.

— Ne sois pas aussi mélodramatique, se moqua Collin.

— Je ne le suis pas. Pas du tout, mais quelle différence cela fera-t-il si je reste ici ? Je ne changerai pas, quel que soit l'endroit où je me trouve. Autant m'amuser alors. Et ça fait huit mois que nous préparons ça avec Vanessa et Jo. J'ai envie d'y aller.

— C'est ridicule, dit Collin à nouveau, visiblement furieux que je ne suive pas son avis. Je ne peux pas t'accompagner à Vegas. Je travaille. J'ai des responsabilités. Prendre des risques comme ça avec ta santé, c'est égoïste.

Je le regardai, bouche bée.

— Tu crois vraiment que je suis égoïste ?

Cela me faisait de la peine qu'il pense une chose pareille. Ne me connaissait-il donc pas ?

— Oui, tout à fait, je te trouve égoïste. Je ne pourrai pas m'occuper de toi si tu vas là-bas et...

— Je ne te *demande* pas de t'occuper de moi, je n'en ai pas *besoin*.

— Bien sûr que si, aboya-t-il.

Nous nous regardâmes par-dessus la table de la cuisine. Ce maudit fauteuil roulant. Les gens me réduisaient à cela trop souvent.

Je pris une grande inspiration. Si je restais calme, cela le rassurerait ou du moins, cela donnerait plus de poids à mon argumentation.

Je détestais parler de mon état de santé. C'était trop *ennuyeux*.

— Je ne suis plus une enfant. Je peux très bien me débrouiller seule.

Collin rejeta ce que je venais de dire d'un revers de main.

— Comment ? Comment vas-tu t'y prendre pour emporter ton fauteuil jusqu'à l'aéroport ? Et tes bagages ? Est-ce que tu y as même songé ?

Je me sentais insultée qu'il puisse avoir une aussi mauvaise opinion de moi et qu'il croie que je ne pouvais rien organiser sans son aide. Collin secoua la tête.

— Je me soucie de toi, c'est tout, dit-il sur un ton moins dur.

— Alors, arrête d'essayer de me contrôler et laisse-moi vivre ma vie, dis-je doucement.

Les articulations de Collin devenaient blanches tellement il serrait sa tasse de café, comme si c'était une bouée de sauvetage.

— C'est ce que tu penses ? Que j'essaie de te contrôler ?

— Parfois, oui. Je sais que ce n'est pas ce que tu entends faire... mais je veux aller à Vegas.

— Très bien, répondit-il sèchement, en posant si brutalement sa tasse sur la table que du café se renversa sur sa main. Tu ne veux pas que je te « contrôle » ?

Il mimait les guillemets avec ses doigts.

— Pas de problème. J'en ai assez, Laney. Tellement marre. Tout ce que j'ai essayé de faire, c'est de t'aider et chaque fois, je me fais attaquer.

Il se leva et me toisa de sa large carrure.

— C'est fini, je ne m'occupe plus de toi.

Puis il s'empara de sa veste et tourna les talons.

J'entendis claquer la porte de mon appartement, me laissant seule, dans le silence.

— Mais je ne veux pas que tu t'occupes de moi, dis-je à la pièce vide.

Laney la nulle, c'est comme cela qu'on m'appelait à l'école. Je voulais un petit ami, pas une nounou.

Collin avait raison en partie. Ce n'était pas facile de voyager avec un fauteuil roulant. Il fallait être très organisé, envisager toutes les éventualités. Combien de personnes voyageaient avec des rustines pour réparer un pneu crevé à part les cyclistes, bien sûr ?

Il avait fallu que je paie un médecin pour me faire une autorisation confirmant que j'étais apte à me déplacer parce qu'il fallait que je m'adapte aux conditions. Je devais réserver un taxi capable de transporter mon fauteuil, équipé d'une rampe et d'un système de levage. Il fallait que je prévoie mon accueil à l'aéroport, en espérant qu'il n'y ait pas de problème sur le lieu et l'heure de rendez-vous. J'aurais pu demander de l'aide à mes amis ou ma famille, mais

justement, ce n'était pas le but. J'avais vingt-neuf ans et j'étais une femme indépendante. Je ne voulais pas dépendre des autres sauf si je ne pouvais pas faire autrement.

Mais il fallait que je choisisse ma compagnie aérienne avec soin. Les règlements et les lois n'étaient pas toujours bien adaptés, contrairement à ce qu'on disait. La bonne volonté était aussi importante, sinon plus.

Je devais informer la compagnie aérienne du type de handicap dont je souffrais et du modèle de mon fauteuil roulant. Ceux qui étaient propulsés par les mains étaient bien plus simples que les électriques, dont les batteries étaient un vrai casse-tête pour la compagnie. Chaque partie du fauteuil devait être étiquetée à mon nom, si une venait à disparaître. J'espérais pouvoir garder le coussin avec moi dans l'avion. Et je pouvais compter sur un embarquement à proximité de l'endroit où mon fauteuil serait rangé en soute.

J'avais passé deux heures à réorganiser mes conditions de voyage. J'avais fait la grimace en découvrant la facture, même si une partie était prise en charge par mon assurance. Par expérience, je savais aussi qu'il ne fallait pas se fier aux mails. Avoir quelqu'un directement en ligne permettait d'obtenir de meilleurs résultats en général. Mais pas toujours.

— Avez-vous la possibilité de vous déplacer sur une courte distance, Madame ?

L'employée de la compagnie aérienne parlait poliment, vérifiant chaque point de sa liste de questions.

— Pas aujourd'hui, répondis-je en soupirant.

— Parfait, Madame, nous vous ferons embarquer avant les autres passagers. Il faudra simplement vous présenter trois heures avant l'heure de décollage.

J'espérais que la compagnie me surclasserait. Cela arrivait parfois. Mais si ce n'était pas le cas, je demanderais un siège proche d'un hublot. Cela paraissait plus simple d'avoir une place vers l'allée... jusqu'au moment où la personne assise près du hublot devait se rendre aux toilettes et vous enjamber pour y aller.

La place près du hublot permettait de m'y appuyer lors de l'atterrissage en plus.

J'appelai enfin l'hôtel pour leur demander s'il disposait de chambres pour handicapés.

— À l'étage le plus bas, s'il vous plaît.

Il n'y a plus d'ascenseur en cas d'incendie.

Et comme j'avais vraiment tout prévu, je demandai à l'hôtel quelle était la largeur des portes des chambres pour handicapés, y compris celle de la salle de

bain. Pas la peine de réserver une chambre et de découvrir sur place que mon fauteuil ne passait pas l'entrée.

Pour le moment, tout allait bien.

Si la douche était de plain-pied, ils n'étaient pas certains qu'il y ait un fauteuil roulant adapté disponible. Je demandai poliment qu'ils se renseignent, mais fourrai plusieurs sacs-poubelle dans ma valise. S'il le fallait, je pourrais protéger le coussin de mon fauteuil ainsi. Ce n'était pas la meilleure solution ; les sacs-poubelle glissaient sous les fesses. C'était souvent le meilleur moyen de se casser la figure.

Enfin, j'emportai une paire de gants pour pousser le fauteuil. C'était étonnant la vitesse à laquelle ils s'usaient.

Ma valise était déjà à moitié pleine, il fallait que je pense maintenant aux vêtements qu'un voyage à Las Vegas exigeait. Je pensais prendre mon jean skinny favori, mais les vêtements amples étaient bien plus confortables lorsque nous étions assis toute la journée. C'est ennuyant d'être aussi raisonnable.

Je n'étais pas obligée d'utiliser un fauteuil roulant tout le temps, seulement les jours – ou les semaines, voire les mois – où j'étais en crise. Je ne pouvais pas marcher alors. Même respirer était douloureux.

Aujourd'hui, j'étais dans une situation intermédiaire : marcher me faisait mal. Même me mettre sur mes pieds me demandait plusieurs minutes et m'arrachait des larmes. Je haletai péniblement, essayant d'éteindre l'incendie qui brûlait dans mes articulations en priant afin que les médicaments fassent effet et calment la souffrance aiguë.

Certains jours, une simple canne suffisait, pour que je me déplace lentement comme une vieille dame, grimaçant de douleur à chaque pas, en essayant, en vain, de redresser mes épaules pour éviter de passer pour une bossue.

Mais les autres jours, la plupart en fait, j'étais comme n'importe quelle femme de vingt-neuf ans, mais une qui portait des chaussures confortables et prenait ses médicaments avec une régularité impeccable.

Assise à mon bureau ou à la table d'un restaurant, je me sentais presque normale.

J'avais prévu de danser avec Vanessa et Jo en baskets, celles avec des semelles recouvertes d'un gel spécial. Il était inconcevable dans mon état de porter des talons hauts, la plupart du temps, mais ce week-end, je serais capable d'en mettre.

Je jetai un regard à mes Louboutins abandonnés sous la chaise de la chambre et je souris. Leurs semelles rouges peu discrètes me faisaient de l'œil. Je ne

pouvais peut-être pas marcher, mais je pouvais frimer avec mes chaussures de luxe.

Et l'ironie de la situation ne m'échappait pas.

Je constatais souvent amèrement que le handicap entraînait une perte de dignité.

Il y avait les portes que vous ne pouviez pas atteindre, celles qui étaient trop lourdes à ouvrir en position assise, les boutiques où il était impossible d'entrer et, si vous y parveniez, la circulation était très difficile – n'oublions pas les rampes trop inclinées ou mal positionnées. Il y avait également les regards de pitié ou irrités des gens qui butaient sur vous, ceux qui voulaient bien faire, mais s'y prenaient très mal en parlant avec toutes les personnes autour de vous en vous évitant soigneusement. Mais le pire dans tout cela, c'était les toilettes pour handicapés.

Isolées, sales et terribles.

Il y avait celles qui défiaient l'entendement : avec des escaliers, deux rampes inaccessibles, des portes qu'on ne pouvait pas ouvrir, assis dans son fauteuil, sans poignées où s'accrocher ou avec des poignées fixées trop haut, ou... J'aurais pu continuer ainsi indéfiniment. Mais cela avait-il le moindre intérêt ?

J'étais écarlate et je transpirais abondamment lorsque j'atteignis enfin ma porte d'embarquement à O'Hare. Les muscles de mes bras étaient tétanisés par l'effort, mon cou et tout mon dos me faisaient mal. Je devais contrôler mon bagage à main, en équilibre instable sur mes cuisses crispées. J'étais très près d'admettre que Collin avait raison, mais je refusais de reconnaître ma défaite.

Quelque chose en moi restait convaincu que cela valait le coup : Las Vegas allait être extraordinaire.

— Voyagez-vous seule, Madame ?

L'hôtesse à la porte d'embarquement ne semblait pas outrageusement inquiète, mais un peu surprise de me voir non accompagnée.

— Oui, souris-je, j'ai laissé mon ami à la maison. C'est un week-end entre filles.

Elle me répondit par un sourire poli.

— Je vais m'occuper de votre embarquement en priorité, Madame, si vous le voulez bien.

Alors qu'elle s'emparait de son téléphone, mon moral plongeait dramatiquement. Je doutais fortement d'avoir toujours un compagnon en rentrant à la maison. Collin était tellement en colère, plus que je ne l'avais vu depuis longtemps. Mais j'ignorais quelle était la raison de cette fureur. Pourquoi cela le

gênait-il autant que je voyage seule ? Voulait-il que je reste dépendante de lui ? N'aurait-il pas dû se réjouir que je ne baisse pas les bras ? J'étais du genre « ça passe ou ça casse ». N'aurait-il pas dû être fier de ma détermination ?

Je secouai la tête. Peut-être que j'étais égoïste de l'inquiéter. Mais quel risque prenais-je en me rendant dans un hôtel où une carte bancaire résolvait tous les problèmes ?

Non, j'avais eu raison de rester sur mes positions. Je dépendais déjà beaucoup d'autres personnes. J'avais *besoin* de ce week-end. Plus difficile c'était de m'y rendre, plus important il devenait.

Pour faire le premier pas, je lui envoyai un selfie pris devant la porte d'embarquement avec un court message.

J'y suis presque. Je t'aime.

Mon doigt plana au-dessus du bouton « envoyer ». Je relus deux fois le message et effaçai les trois derniers mots avant de l'envoyer.

J'avais l'impression de courir un marathon, mais malgré mon angoisse, ou peut-être grâce à mon organisation minutieuse, la compagnie aérienne assura.

Trois heures plus tard, j'étais assise près d'un hublot, observant O'Hare devenir minuscule au fur et à mesure que l'avion prenait de la hauteur. L'enchevêtrement plutôt laid de bâtiments en béton et de pistes laissa la place à des nuages cotonneux qui se pressaient contre le plexiglas.

Quatre heures et deux films plus tard, l'avion amorça sa descente à travers la barrière de nuages et le paysage pâle et désolé du Nevada vint à ma rencontre.

Le sable et la poussière parsemés de petits espaces herbeux laissèrent la place à des routes rectilignes puis à des immeubles très élevés. La brume de chaleur transformait les montagnes en toile de fond fantomatique.

De mon petit hublot, je voyais le Pyramid Hotel qui scintillait sous le soleil impitoyable, rappelant la fonction première de cette ville.

Las Vegas.

Ce simple nom faisait naître tout un faisceau d'espoirs mêlés de drames et de paillettes hollywoodiennes, et peut-être un peu d'obscurité, suggérée par des films qui avaient romancé les aspects les moins reluisants et les plus sombres de la cité.

Aujourd'hui, ce nom évoquait aussi un lieu accueillant pour le tourisme familial et j'étais venue profiter des soins au spa et des bains de soleil au bord de la piscine avec mes amies. J'en profiterais aussi pour aller voir quelques spectacles et oui, bien sûr, dépenser quelques dollars aux machines à sous.

J'étais très contente de revoir Vanessa et Jo. Mais j'étais fatiguée ; autant de

m'être fait du souci que pour le voyage lui-même. Et je n'étais pas encore dans ma chambre. Un nœud se forma alors dans mon estomac : mon transfert jusqu'à l'hôtel était-il prêt ? Le changement de réservation avait-il déjà été fait ? Ce week-end serait-il le désastre prédit par Collin ?

— Nous allons commencer notre descente sur l'aéroport international McCarran de Las Vegas.

Désastre ou pas, j'allais bientôt le savoir.

L'avion se posa dans un dernier soubresaut brutal et les passagers commencèrent à se lever et à fouiller dans les compartiments à bagages au-dessus de leur siège, impatients que les portes s'ouvrent.

Je les observai, attendant tranquillement jusqu'à ce que je sois la dernière dans l'appareil. En général, les gens en fauteuil roulant débarquaient les premiers, mais comme j'avais demandé une place près d'un hublot, c'était plus simple d'attendre jusqu'à ce que tout le monde soit sorti.

Un steward s'approcha avec un fauteuil roulant léger qui allait me permettre de gagner l'aéroport et de récupérer le mien, robuste, vieux, noir et fidèle.

C'est le moment que je craignais le plus. Je me déplaçai lentement, grimaçant de douleur quand mes articulations protestèrent et tressaillant quand mes pieds touchèrent le sol.

— Je peux vous aider ? demanda le steward, en observant ma pénible progression.

— Non, il vaut mieux que je me débrouille toute seule, répondis-je sur un ton bref, les dents serrées par la douleur. Merci.

Je soulevai les accoudoirs et glissai maladroitement d'un siège à l'autre, les bras tremblants sous le poids de mon corps. Je laissai échapper une petite exclamation et un soupir de soulagement en me laissant enfin tomber dans le fauteuil.

Le steward avait l'air aussi soulagé que moi et nous échangeâmes un sourire complice.

— Bienvenue à Las Vegas !

Lorsque les gens voient un fauteuil roulant, ils vous regardent avec pitié ou avec dégoût.

Une toute petite partie d'entre eux me traitaient comme n'importe qui : ils étaient plutôt indifférents.

Et il y avait mes vieux amis qui avaient cessé depuis longtemps de voir le fauteuil et ne s'intéressaient qu'à moi.

— Laney !

Tout le monde se retourna en entendant les cris perçants de Vanessa qui se dirigeait vers moi, titubant sur ses talons de treize centimètres, lestée par le poids considérable d'une énorme valise.

— Oh mon Dieu ! Est-ce que ce sont des Louboutins ? Je suis tellement fière de toi ! s'écria Vanessa, me serrant tellement fort contre elle que je ne pus réprimer une grimace de douleur et un rire en même temps. Et pourquoi es-tu dans ce Vieux Tas de Tôle ? ajouta-t-elle en donnant un coup de pied dans une de mes roues.

— Aucune idée, ce sont des choses qui arrivent, répondis-je en grimaçant.

— Tu pourras boire au moins ?

— Bien sûr que oui ! répondis-je en riant.

— Dieu merci ! Nous avons vraiment besoin de nous éclater !

En vérité, je n'étais pas censée boire avec mes médicaments, mais ce week-end était dédié à la détente et au lâcher-prise. Je prendrais un ou deux verres et je ferais attention. La plupart du temps.

Être dans un fauteuil roulant, ivre, n'était pas une expérience que je souhaitais revivre, même si le souvenir que j'en avais me faisait encore sourire.

Vanessa pensait visiblement à la même chose.

— J'essaierai de ne pas te pousser dans une fontaine cette fois, dis-je en lui adressant un large sourire. Je devrais peut-être ajouter une ceinture de sécurité à ce truc.

— Je pourrais t'attacher au fauteuil, remarqua Vanessa, en me faisant un clin d'œil.

— Tu penses à un truc coquin, Ness ?

— Non, tu n'es pas mon genre. Désolée, ma chérie !

— Comment se fait-il que tu sois à l'aéroport, je croyais que ton vol depuis Seattle avait atterri depuis deux heures.

Vanessa leva les yeux au ciel.

— En effet, mais pas mes bagages. J'ai attendu le vol suivant. Enfin, peu importe, j'ai tout récupéré maintenant. Même si cela ne m'aurait pas déplu de devoir refaire ma garde-robe ici.

Je souris. Vanessa avait une joie de vivre contagieuse. Rien ne ruinait son moral très longtemps.

— Bon, par quoi commençons-nous ? Les machines à sous, le dîner ou danser ?

Le sourire de Vanessa s'évanouit soudain.

— Oh, désolée, j’avais oublié que tu étais dans ton fauteuil.

Je la pris par la main.

— C’est une des choses que je préfère chez toi. Tu ne vois que moi, pas le fauteuil. Et tu vas danser, crois-moi ! Je veux te voir secouer ton popotin et travailler ton déhanché. Tu n’y couperas pas !

Vanessa s’agenouilla à côté de moi sur le sol dur et m’enveloppa délicatement de ses bras.

— Nous allons nous éclater ! dit-elle avant de me jeter un petit coup d’œil sournois. Et comme on dit : ce qui se passe à Las Vegas, reste à Las Vegas. Il faut que nous te trouvions un beau gosse.

J’éclatai de rire en désignant mon fauteuil.

— Je crois que j’ai peu de chances que ça arrive. En plus, tu n’oublieras pas Collin, par hasard ?

Vanessa se redressa brusquement.

— Saint Collin ? Comment pourrais-je l’oublier ?

Je levai les yeux au ciel en entendant le surnom que Vanessa lui donnait.

— Il est gentil !

— C’est un rabat-joie. Chaque fois que je le rencontre, il me donne l’impression d’être une délinquante.

— Il n’a peut-être pas tort, répliquai-je en riant.

Mais je soupirai aussi en me rappelant notre dispute juste avant que je parte.

— J’ai l’impression que nous avons plus ou moins rompu, pour le moment.

— Plus ou moins ? Comment ça ?

Je racontai à Vanessa notre échange et ses yeux se mirent à briller de colère.

— Il a vraiment essayé de t’empêcher de partir alors qu’il savait que nous serions là ?

Je haussai les épaules tristement.

— Il m’a dit que j’étais égoïste.

— Quel con !

— Je ne sais pas, Ness. Je me disais qu’il avait peut-être raison. Il s’inquiète beaucoup pour moi et...

— Non, il se trompe, répliqua fermement Vanessa. Il devrait te soutenir inconditionnellement.

— C’est ce qu’il fait, c’est juste que...

— Non, Laney ! Si tu avais envie de faire de la chute libre, il devrait t’aider à réaliser ce rêve, pas te dire que c’est impossible ou trop dangereux, tout le temps. Ce n’est pas *sa* vie, mais la tienne.

— Je sais, mais...

— Plus de « mais », sauf si c'est dans la phrase « mets la main aux fesses sexy et musclées d'un cowboy ! » Marché conclu ?

Elle me tendit la main et je la serrai, en souriant. Elle arrivait toujours à me dérider.

— Marché conclu.

Une demi-heure plus tard, nous étions à l'hôtel et je pus enfin me détendre.

Ma chambre était exactement comme je l'avais demandée et totalement équipée pour les handicapés. Ils m'avaient même trouvé un siège pour la douche. Je donnai un pourboire à l'homme qui m'avait conduite dans ma chambre. Je décidai que si tout continuait sur cette lancée, j'écrirais à la direction de l'hôtel pour les remercier.

— Il était très mignon, constata Vanessa en défaisant ma valise. Tu veux que je t'aide à te préparer ?

— Tu en as fait assez, dis-je, reconnaissante.

— Ce n'est pas ce que je te demande, répliqua Vanessa, en haussant un sourcil. As-tu besoin d'aide ?

— Ça va aller. Merci, ma douce.

Vanessa me fit un clin d'œil et m'envoya un baiser avant de prendre la direction de sa chambre.

Jo serait bientôt là. Nous devons nous retrouver toutes les trois dans ma chambre et après, nous irions prendre un verre avant de tester les machines à sous, de dîner et enfin d'aller danser. Ou plutôt dîner et rester assise.

Cinq heures plus tard, je commençais à fatiguer.

J'avais gagné sept dollars à la machine à sous – champagne ! – puis j'avais dégusté un délicieux homard au dîner. Nous étions ensuite revenues à l'hôtel pour prendre un dernier verre et danser.

Vanessa et Jo s'éclataient sur la piste et j'étais bien décidée à ne pas gâcher leur soirée en me plaignant d'être fatiguée.

— Allez, tu n'es pas une mauviette, marmonnai-je. Tu auras tout le reste de ta vie pour te reposer, mais là, tu es à Las Vegas, quand même !

Je jetai un coup d'œil en direction de la piste de danse bondée, cherchant mes amies du regard et souris en découvrant un cowboy coiffé d'un large Stetson, qui dansait maladroitement, planté derrière Vanessa. Il essayait d'attirer son attention en agitant les hanches dans tous les sens, complètement à contretemps. C'était mignon, malgré tout.

J'aperçus alors un homme qui captura toute mon attention.

C'était sans doute le plus bel homme de la boîte, même s'il n'était pas le plus grand et le plus musclé. Mais il dansait avec une grâce élégante qui lui donnait l'allure d'un pur-sang au milieu de chevaux de trait.

Mon Dieu ! Il sait danser, lui !

Je fus surprise de découvrir sa partenaire : une femme de petite taille, un peu ronde, écarlate et essoufflée. Il était difficile de les imaginer en couple et encore plus qu'il était en train de la draguer.

Pourtant, ils ne dansaient pas comme un frère et une sœur. Ou une mère et son fils. Mon sourire s'effaça, parce qu'il n'y avait qu'une seule explication. Il devait être un de ces hommes dont j'avais entendu parler, un gigolo, même si on ne les appelait plus comme ça. C'était déprimant.

J'observai la femme s'arrêter de danser clairement à bout de souffle et au bout de ses compétences. Elle avait envie de tout laisser tomber et elle cherchait une échappatoire du regard.

Il la saisit par le bras et mit plusieurs secondes à la relâcher, visiblement avec beaucoup de réticence. J'avais retenu mon souffle pendant toute cette petite scène.

Je pris une grande bouffée d'air, sans les quitter des yeux, curieuse de voir ce que l'homme allait faire.

Il se passa la main dans les cheveux en fouillant la pièce du regard. Il passait en revue les femmes, semblant cocher une liste mentale dont lui seul connaissait le contenu.

Son regard finit par tomber sur moi et un large sourire étira ses lèvres. Il se dirigea d'un pas décidé vers moi et instinctivement, je m'enfonçai dans mon fauteuil et je croisai les bras sur ma poitrine en signe de défense.

— Salut, je m'appelle Ash. Tu es toute seule ?

Je lui souris poliment.

— Non, je suis avec des amies.

— Je ne les vois pas, remarqua-t-il en m'observant intensément. Tu veux danser ?

Il me tendit la main et je le regardai, les yeux écarquillés. Il voulait me faire tourner dans mon fauteuil ou quoi ? Croyait-il que j'étais désespérée à ce point ?

Son culot me fit éclater de rire.

— Non, je ne danse pas.

Il fronça les sourcils, la main toujours tendue vers moi.

— Mais tu aimes danser ?

Je le fixai, plongeant mon regard dans le sien. Il avait l'air surpris, ennuyé. *Il*

n'a pas vu mon fauteuil ?

N'est-ce pas précisément ce que je voulais ? me demandai-je. *Un homme qui me voit, moi au lieu de mon fauteuil ?*

Mon regard s'adoucit en croisant le sien, intense et sombre.

— Qu'est-ce qui te fait croire que j'aime danser ?

— Tu es en boîte, tu ne bois pas. Tu es donc probablement venue pour danser. Allez, viens danser, s'il te plaît.

La déception me fit pousser un grand soupir. Il était très séduisant, mais il ne comprenait pas le mot non. J'avais été très claire sur le fait que je ne voulais pas danser.

Il me tendit à nouveau la main, mais je secouai impatientement la tête.

— Va te trouver quelqu'un qui en a envie.

Il me regarda, les yeux écarquillés de surprise, puis il sourit en se penchant sur la table, le visage à quelques centimètres du mien.

— Peut-être que c'est avec toi que j'ai envie de danser.

— Eh bien, j'espère que tu es patient, répliquai-je, avec un petit rire froid.

Mais en même temps, je ne pouvais pas m'empêcher d'admirer son visage trop séduisant. Sa peau dorée était tendue sur des pommettes anguleuses ; ses lèvres étaient pulpeuses et semblaient douces. Des sourcils noirs formaient un arc parfait au-dessus de ses yeux sombres. Je remarquai alors un grain de beauté en forme de larme sous son œil gauche, une parfaite imperfection.

— Je danse très bien, lança-t-il, comme s'il était vexé par mon refus.

Soudain, je craquai. C'était sans doute le résultat de la fatigue, de ma dispute avec Collin, de ma frustration de me retrouver dans ce damné fauteuil roulant alors que ce week-end représentait beaucoup pour moi.

— Je n'ai pas envie de danser !

— Mais tout le monde est là pour ça !

— Eh bien, pas moi !

— Tu t'amuserais certainement.

— Je n'en doute pas, dis-je, sarcastique. Ta dernière partenaire avait l'air de s'éclater comme jamais.

Il piqua un fard et détourna les yeux.

Sa réaction me surprit. Je l'avais vexé.

Je me sentis alors coupable de passer mes nerfs sur lui, mais, bon sang, ne pouvait-il pas me laisser tranquille ?

— Peut-être que j'ai envie de danser avec une jolie fille pour une fois, lança-t-il doucement en me jetant un regard sous ses longs cils sombres.

Je ne le croyais pas. Pas une seconde. Je lui lançai un coup d'œil dédaigneux et détournai la tête.

— Tu ne sais pas ce que tu manques, chuchota-t-il.

Révoltée, je crispai les mâchoires.

— Laney, est-ce que cet homme t'importune ?

Je poussai un soupir de soulagement lorsque Vanessa et Jo me rejoignirent, la mâchoire serrée, les yeux menaçants.

Ash eut l'air soudain nerveux, son regard passant de mes amies aux vigiles vers la sortie. Il commença à battre en retraite, les mains levées en signe de reddition.

— Je lui demandais simplement si elle voulait danser, c'est tout. Je n'ai rien fait de mal.

Jo lui lança un regard incrédule et se planta devant lui, les mains sur les hanches.

— Tu veux remonter dans la chambre ? demanda Vanessa.

J'acquiesçai, me sentant soudain au bord des larmes. Jo continuait à le foudroyer du regard.

Vanessa passa derrière moi pour prendre le pashmina qui était accroché au dossier de mon siège. Ensuite, elle desserra les freins de mon fauteuil roulant et m'éloigna de la table.

Ash me regarda, bouche bée.

— Tu penses toujours que je suis jolie ? demandai-je, les yeux embués par les larmes.



Chapitre 6

ASH

Je m'éloignai de la table, choqué et brûlant d'humiliation.

Elle était vraiment jolie, la fille dans le fauteuil roulant. D'une beauté naturelle, pas artificielle comme tant de filles que j'avais croisées à Vegas. Elle avait des cheveux d'une chaude couleur miel qu'elle avait laissés libres et qui tombaient en une vague lisse et brillante. Elle portait peu de maquillage, simplement un peu de mascara et du gloss.

Elle m'avait attiré même si je savais que je n'étais pas son type. Plus maintenant.

Cela me fit penser au genre d'hommes que j'étais devenu. Un prostitué, ni plus ni moins. Mais je pouvais continuer à danser.

Et comme si la soirée n'était pas déjà assez horrible, j'aperçus Sergei traverser le hall bondé dans ma direction, Oleg dans son sillage.

Je fis demi-tour, disparaissant au milieu des touristes.

Deux semaines. C'est le temps qu'il m'avait fallu pour céder aux sirènes du fric. Je me dégoûtais.

C'était arrivé un soir, après la répétition. Il m'avait envoyé un autre message, exigeant de l'argent et que nous nous rencontrions.

Je savais ce que cela voulait dire si j'acceptais – il avait toujours été clair sur le fait qu'il voulait me baiser pour que je rembourse mes soi-disant dettes.

Il avait commencé en faisant passer ses messages par Trixie ou Gary, demandant que je lui rende son argent... ou proposant « un dîner avec son danseur préféré ».

Hors de question ! Mais l'argent que j'avais réussi à économiser de mon modeste salaire n'était qu'une infime partie de ce que je devais. Et le montant augmentait chaque jour. C'était du racket. Mais je ne pouvais absolument rien y faire. C'était tellement énervant de savoir que j'avais cinq mille euros qui dormaient tranquillement dans une banque slovène, mais que je n'avais encore trouvé aucun moyen d'y accéder.

J'avais évité Sergei, mais je n'avais toujours pas d'argent et je commençais à manquer de temps. Gary m'avait proposé un prêt, mais en voyant la peur qui se dessinait sur son visage, j'avais compris qu'il y aurait des rétorsions. J'avais

passé des heures à tourner tout cela encore et encore dans ma tête.

Et puis, il y avait eu cette fois où j'étais allé dans un café pas très loin de l'hôtel. Je cherchais simplement un endroit paisible où boire et oublier tout ça. Mais je n'étais pas assis depuis très longtemps lorsqu'une femme m'avait rejoint au bar.

— Vous buvez tout seul ?

J'avais levé les yeux, surpris quand j'avais compris que c'était bien à moi qu'elle s'adressait.

— Oui, avais-je répondu, le regard fixé sur ma bière déjà à moitié vide.

J'en aurais bien pris une autre, mais je n'avais pas les moyens, pas avec la menace de Sergei au-dessus de ma tête, comme une épée de Damoclès.

La femme s'était installée sur le tabouret voisin du mien, faisant ainsi remonter sa courte jupe sur ses cuisses.

— Votre petite amie vous a posé un lapin ?

J'avais secoué la tête.

— Votre petit ami alors ?

J'avais brusquement relevé la tête et l'avais foudroyée du regard.

— Non !

Elle m'avait adressé un sourire de prédateur et avait pressé ma cuisse de la main.

— Je voulais juste savoir. Vous prenez un whiskey ? Une autre bière ?

Cette fois, je l'avais regardé attentivement.

Elle était séduisante, plus âgée que moi. Peut-être une quarantaine d'années. Mais elle était bien conservée et sentait bon. Je m'étais alors souvenu de ce que Volkov m'avait dit sur le moyen de me faire des pourboires. J'avais fermé les yeux pour essayer de chasser ce souvenir et avait pris une grande inspiration. Le parfum délicat de la femme avait envahi mes narines et lorsque j'avais à nouveau soulevé les paupières, elle me regardait en fronçant les sourcils.

— Vous allez bien ?

Son inquiétude était touchante. Yveta et Gary évitaient de me poser des questions comme ça parce qu'ils avaient peur que j'y réponde et leur dise des choses qu'ils n'avaient pas envie d'entendre.

Non, je n'allais pas bien. En fait, je n'allais pas bien depuis que mon avion s'était posé sur cette piste qui allait tout droit en enfer.

— Désolé. J'ai passé une mauvaise journée, avais-je répondu, en me forçant à lui sourire, ce qui avait fait s'éclaircir ses yeux. Je m'appelle Ash.

— Et moi, Melissa.

Nous nous étions serrés la main et Melissa avait indiqué d'un geste au barman que nous voulions deux autres whiskeys.

— Aux nouveaux amis ! avait-elle dit en entrechoquant nos deux verres. Au fait, tu as un accent très mignon.

J'avais dégusté un moment le feu que le whisky allumait dans ma gorge, en regardant ma nouvelle « amie » sans lui répondre. Je ne voulais pas qu'elle me pose d'autres questions. J'avais alors décidé de détourner la conversation.

— Tu es en vacances ? avais-je demandé poliment.

— Mon Dieu, non ! avait-elle dit en riant. Je suis en séminaire. Pour mes affaires. Je ne viendrais jamais ici de mon propre chef, avait-elle continué avant de me jeter un coup d'œil. Désolée, ce n'était pas très correct de ma part. Mais je préfère la plage. Et toi ?

— Je travaille ici.

— Vraiment ? Que fais-tu ?

— Je suis danseur.

Avant, j'étais fier d'annoncer cela, mais plus maintenant. Ma voix était froide, sans émotion.

— Oh, j'aurais dû m'en douter, avait souri Melissa, en détaillant mon corps sans se gêner, une lueur gourmande ombrant son regard.

Après, il ne lui avait pas fallu très longtemps pour m'inviter à l'accompagner dans sa chambre « pour prendre un verre tranquillement. » Cela avait pris moins de vingt minutes. Elle avait été directe, très femme d'affaires. Elle n'avait avancé aucune raison pour me draguer. Peut-être n'y avait-il rien à expliquer : elle était célibataire, elle ramassait un inconnu dans un bar pour passer un bon moment en sa compagnie, pas plus.

J'avais dû faire un effort pour parler, prêt à lui demander de l'argent. Mais j'avais hésité, pris d'un doute au dernier moment. Peut-être était-elle une policière sous couverture ?

Gary m'avait dit qu'ils faisaient ça – ils attendaient que les mecs ou les nanas demandent du fric.

L'ironie de la situation m'avait fait sourire. J'avais justement besoin d'un flic ; si elle ne l'était pas, cela ne changerait rien.

Mais une fois dans la chambre, j'avais découvert qu'elle était tout sauf sous couverture. Dès que la porte s'était refermée, elle avait retiré sa robe et elle avait la main sur la fermeture de mon pantalon avant même que la porte se soit entièrement refermée.

Melissa me plaisait, mais j'avais éprouvé une telle horreur à l'idée de me

prostituer que je n'étais pas arrivé à maintenir mon érection.

— Tu as beaucoup bu ? avait-elle soupiré en massant mon sexe, mou sous mon boxer.

Sous le coup de l'humiliation et de la colère, j'avais repoussé sa main.

Pas assez pour cela, avais-je pensé.

J'avais résolument chassé les problèmes de mon esprit et je m'étais concentré sur le souvenir de la nuit super chaude que j'avais passée avec Yveta. Cela avait été efficace et mon sexe avait commencé à se raidir. J'avais posé ma main en coupe sur mon sexe, le regard fixé sur Melissa.

Elle avait passé la langue sur ses lèvres et s'était dirigé vers moi tandis que je retirais ma chemise et que je me débarrassais de mon pantalon qui était déjà à mes pieds. Lorsqu'elle avait été assez près de moi, j'avais décroché son soutien-gorge et je l'avais jeté par terre. Je m'étais mis à jouer avec ses seins qui m'avaient paru à peu près naturels et qui pesaient lourdement dans mes mains.

Je l'avais baisée sur le lit, les yeux clos, essayant de faire apparaître le visage d'Yveta derrière mes paupières, d'imaginer ses longues jambes musclées nouées autour de ma taille alors que je la prenais violemment dans les coulisses après que tout le monde fut parti.

J'avais juste gardé assez de conscience pour m'assurer que Melissa jouisse avant que je fasse un truc complètement stupide comme l'appeler par le mauvais prénom.

Elle avait fait glisser ses ongles le long de ma colonne en arquant le dos tout en tressaillant autour de moi.

Je m'étais retiré sur-le-champ, même si je n'avais pas encore joui. Je ne pense pas qu'elle l'ait remarqué.

Elle m'avait adressé un sourire endormi. Elle était toute rouge et avait un regard repu.

— Tu peux y aller si tu veux, avait-elle dit en bâillant. Tu trouveras de l'argent sur la table.

J'avais baissé la tête et je m'étais rhabillé le plus vite possible.

J'avais trouvé une petite pile de billets sur la table. Je les avais ramassés et j'avais quitté la pièce à toute vitesse.

J'avais compté l'argent dès que j'avais quitté l'hôtel. Il y avait 145 dollars. Plus cinq billets d'un dollar.

Je survivrai, m'étais-je dit.

Cela avait été plus facile après. Je repérais mieux mes cibles et je négociais un meilleur tarif. Trois ou quatre fois par semaine, je sortais me trouver une femme.

Ce soir, j'avais commis l'erreur de me laisser aller à danser. J'avais été tellement concentré sur la musique, sur le rythme, que je n'avais pas remarqué que ma partenaire n'arrivait pas à me suivre.

Et j'avais vu ensuite cette fille aux yeux tristes. Mon Dieu, j'avais eu envie de danser avec elle, de me sentir moi-même à nouveau, de danser avec une femme simplement pour le plaisir. Découvrir son fauteuil roulant avait été un grand choc. Je n'étais pas concentré ce soir.

Je songeai à Sergei, à ses messages et son impatience grandissante. Même si la nuit était suffisamment chaude pour faire couler un filet de sueur le long de mon échine, je frissonnai.

Je savais ce qu'il voulait vraiment. Il ne l'aurait pas. Jamais.

Je sortis en soupirant de l'hôtel et commençai à marcher sur le Strip.

Il fallait que je trouve une autre femme. J'en avais la nausée rien qu'à y penser. Je commençai à marcher dans la rue, évitant les touristes aux grands yeux émerveillés, mon humeur de plus en plus sombre.

Par ailleurs, je n'avais rien appris de plus à propos de la jeune fille. Personne ne l'avait vue. Personne n'était au courant de quoi que ce soit. Yveta et Galina avaient refusé toutes les deux d'en parler. Nous n'évoquions pas plus Marta.

Après la soirée avec Volkov, elles s'étaient prudemment tenues à distance pendant deux jours. Mais rapidement, la situation était redevenue normale et Yveta avait continué à me draguer. Elle était sexy et ce qu'elle m'offrait était agréable... d'où la partie de jambes en l'air dans les coulisses. Galina avait accepté d'évacuer leur chambre pendant un moment pour que nous poursuivions la soirée ensemble au lit. Pendant quelques heures, j'avais pu oublier mes soucis. La jouissance d'Yveta avait été une façon de me confirmer ma virilité. J'étais un homme et j'avais besoin de me sentir comme tel. C'était tellement pathétique... Mais je ne contrôlais rien du tout. J'avais besoin d'Yveta en ce moment et la façon dont elle s'accrochait à moi, son souffle chaud dans mon cou me disant qu'elle aussi avait besoin de... moi... de ça.

Mais les petits mots de Sergei, ses « cadeaux » avaient commencé à arriver plus fréquemment, parfois plusieurs fois par jour. Il me proposait toujours et encore de rembourser ma dette en assistant à des « soirées privées » ou « en dansant pour des amis ».

Je les ignorais systématiquement. Alors les menaces avaient commencé.

Quel est ton doigt préféré ?

Ça, c'était arrivé hier.

Bizarrement, la personne à qui je pouvais me confier, c'était Gary, mais il

refusait toujours de parler aux flics ou de m'aider à retrouver la gamine.

Alors, je baisais des touristes pour quelques centaines de dollars.

Une vague de honte me submergea. C'était tellement minable. C'était ce que je ressentais, mais je le faisais encore et encore. Gary s'en doutait, mais ne disait rien. Yveta n'en avait aucune idée et parlait d'organiser des « rencards » et envisageait l'avenir avec optimisme.

J'admirai les lumières clignotantes des enseignes – c'était la façon tapageuse de Vegas de souhaiter la bienvenue à ses visiteurs.

J'étais en plein milieu d'une ville américaine surpeuplée et je ne m'étais jamais senti aussi seul.

Pour chaque personne qui me frôlait, je n'étais qu'un simple inconnu qui se promenait et souhaitait se payer du bon temps. Mais il y avait une face sombre à Las Vegas et cette partie me tenait par les couilles. Chaque jour qui passait pouvait être le dernier... et je serais peut-être content que ce soit le cas.

C'est à ce moment que j'aperçus un visage perdu au milieu de la foule.

— Marta !

Décontenancée, elle cligna des yeux. Une expression choquée, puis d'espoir et de peur à la fois illumina ses yeux ternes.

Je la vis observer autour d'elle, le visage tendu, puis elle bifurqua rapidement dans une allée entre un magasin de vidéos pour adultes et une boutique élégante.

— Marta ?

Sa silhouette disparaissait dans l'obscurité et la seule chose qui ressortait était son visage très pâle aux yeux lourdement maquillés.

— Je me souviens de toi.

— Oui ! C'était la première nuit à l'aéroport, tu étais avec la petite fille.

— Tu l'as revue ?

Je hochai la tête lentement.

— Oui. Une fois.

— Est-ce qu'elle va bien ?

— Je ne sais pas, répondis-je, en mentant éhontément. Et toi ?

— J'ai tellement peur, dit-elle, la voix tremblante. Je crois que je pourrais mourir ici et personne n'en saurait jamais rien.

Elle agrippa mon bras, ses yeux me suppliant de lui venir en aide.

— Ils me donnent de la drogue et m'obligent à coucher avec leurs amis. Ils disent que je leur dois mon billet d'avion, que si je m'enfuis, ils me rattraperont et me tueront. Je crois que c'est vrai, ils ont des armes. Et des filles ont déjà disparu. Deux depuis mon arrivée.

C'était exactement ce que je pensais, en pire probablement.

— Est-ce que tu peux prévenir la police ?

En posant la question, je connaissais déjà la réponse. Elle secoua frénétiquement la tête et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule en direction des lumières de la rue.

— J'ai peur, répéta-t-elle.

Je plongeai la main dans ma poche.

— J'ai 430 dollars. Je peux te les donner et...

Marta secoua à nouveau la tête. Ses bras fins tremblaient et elle claquait des dents tout en continuant à me planter ses ongles dans le bras.

— Ils me rattraperont !

La rage et la frustration qui étaient devenues si familières bouillonnèrent une fois de plus en moi. Je foudroyai du regard les joyeux touristes qui voyaient plus les lumières que les ombres. Quel ne serait pas leur étonnement si j'allais les supplier de m'aider !

Je sais ce qu'ils diraient. Je sentais d'ici leur peur et leur confusion, leur fausse compassion, leur réticence à s'impliquer. C'était tellement plus facile de continuer son chemin.

Et c'est ce qui me rendait le plus malade ; j'étais comme eux.

Mais je savais aussi que si je m'étais opposé à Oleg ce jour-là, je serais mort. Sergei aurait appuyé sur la gâchette et je n'aurais été qu'un immigrant de plus à disparaître.

Marta frissonnait toujours dans l'air chaud du désert ; je compris soudain que ce n'était pas que le froid qui la faisait trembler ainsi. Il y avait des marques de piqûres au creux de son bras. Le corps plein de vigueur de la danseuse, quelques semaines auparavant, était en train de s'étioler, de pourrir sur pied. Mais il y avait encore de l'espoir dans ses yeux, qui s'accrochaient aux miens, me suppliant de la sauver.

— Où vis-tu ?

Elle se mordit la lèvre, le regard volant sans cesse vers l'entrée de l'allée.

— Ils me gardent dans une caravane, à environ trente minutes de la ville. C'est épouvantable. Nous sommes quatre. Je suis supposée entraîner des hommes à l'hôtel. Je n'ai pas beaucoup de temps, ils me surveillent.

— Donne-moi l'adresse et...

Et que feras-tu ? Que vas-tu bien pouvoir faire pour l'aider ?

Le visage de Marta prit une expression encore plus désespérée.

— Tu veux vraiment m'aider ?

— Je vais essayer. Donne-moi l'adresse.

— C'est l'hôtel de l'autre côté de la rue, là-bas, mais après que les hommes... ils me reconduisent dans cet horrible endroit. Je ne sais pas exactement où c'est. C'est sec, poussiéreux, il fait très chaud. C'est près d'un ranch, je crois. J'entends les vaches la nuit. Et la route est proche, peut-être à huit cents mètres.

Ce n'était pas grand-chose, mais j'enregistrais tout avec la plus grande attention.

— Quand ils me ramènent là-bas, nous partons dans cette direction, poursuivit-elle en me montrant l'ouest. En direction du coucher du soleil, mais un peu plus au nord. Et c'est tout droit pendant environ vingt minutes.

Elle jeta à nouveau un coup d'œil en direction de la rue.

— Promets-moi que tu feras quelque chose. Je n'en peux plus.

Je grimaçai en sentant ses ongles s'enfoncer dans mon bras.

— Je te le promets.

— S'il te plaît ! dit-elle, les yeux brillants de larmes. S'il te plaît !

Puis, elle détala et regagna la rue où elle se perdit dans la foule.

Je m'appuyai contre le mur, le revêtement rugueux frottant mon dos à travers mon tee-shirt.

Je n'en pouvais plus. Les battements de mon cœur s'accélérent, mes paumes devinrent moites. Je les passai sur mon pantalon pour les essuyer et je pris une grande inspiration.

Puis je rejoignis moi aussi le flot ininterrompu de personnes qui marchaient sur le Strip, cherchant un policier des yeux.

Je commençai à marcher plus vite, bousculant les touristes qui flânaient. Plusieurs semaines auparavant, j'avais mémorisé où était le poste de police le plus proche ; il était situé à moins de deux kilomètres. J'avais conservé cette information pour le moment où je serais prêt. Prêt à prendre le risque.

J'y étais presque, vraiment tout proche, quand une limousine aux vitres teintées ralentit à mon niveau. La vitre descendit dans un doux bruissement.

— Ah, te voilà ! Je commençais à penser que tu n'avais pas envie de me parler. J'allais me vexer.

Sergei était tout sourire et j'aperçus Oleg sur le siège du conducteur.

— J'ai 430 dollars, dis-je, sachant parfaitement que c'était loin d'être suffisant.

— Oh Aljaž ! dit-il en riant. Je vaudrais tellement plus que ça. En plus, tu me dois 4000 dollars.

— Les vêtements n'ont pas coûté si cher, c'est impossible, répliquai-je

furieusement.

— N’oublie pas les intérêts, dit-il, moqueur. Et tu sais, papa en a assez d’attendre.

— Je vous donnerai le reste demain.

Je demanderais à Gary de me les prêter. Je n’avais plus le choix même si cela me dérangeait de l’impliquer dans mes affaires.

Sergei soupira et tapota ses doigts sur le bord de la vitre.

— Monte.

Je jurai en slovène et lui montrai le majeur de la main dont il m’avait brisé deux doigts. Puis je fis volte-face et commençai à courir dans la direction opposée. Je venais d’énervé un homme vraiment dangereux.

J’entendis alors des bruits de klaxon et en jetant un coup d’œil par-dessus mon épaule, j’aperçus Oleg qui faisait demi-tour s’introduisant de force dans une file de voitures.

Je me mis à courir plus vite, zigzagant au milieu de la foule. Je m’éloignais du poste de police et je me rapprochais de l’hôtel. Je calculai mentalement combien de temps il me faudrait pour changer de direction et me rendre au commissariat. Mais un regard derrière moi me permit de voir que la limousine s’était arrachée à la file de voitures et fonçait vers moi.

Je courais à pleine vitesse quand j’arrivai à proximité de l’hôtel. J’escaladai l’escalier de secours extérieur et rentrai dans ma chambre dont je claquai la porte.

Gary sursauta et prit un air très étonné en me découvrant.

— Tu m’as foutu une peur pas possible, mon joli, s’écria-t-il avant de dire en voyant mon expression : qu’est-ce qui s’est passé ?

— Sergei.

Le visage de Gary perdit toutes ses couleurs quand je prononçai ce nom.

— Maintenant, il dit que je lui dois 4000 dollars et j’ai essayé d’aller à la police, mais il m’a rejoint avant. Qu’est-ce que je peux faire maintenant, bon sang !

Je faisais les cent pas dans la pièce, les mains dans les cheveux, aussi effrayé que frustré.

— Seigneur, n’essaie même pas ! dit Gary qui était livide maintenant.

— Alors quoi ? Je vais attendre ici jusqu’à ce qu’il me trouve et me tue ? Putain, non ! Je me tire, ce soir. Je n’ai pas le choix. J’achèterai un billet de bus... je ferai du stop jusqu’à la ville voisine.

Gary secoua la tête.

— C’est impossible. Mais je vais appeler Elaine.

— Elaine ?

— Ben oui ! Elle s’est crevée le cul à monter ce nouveau spectacle, elle ne va pas laisser Sergei emmerder son étoile montante.

— Il ne l’écouterà pas... Il est complètement dingue, protestai-je.

— Je sais, mais Volkov écoute Elaine. Il a investi pas mal d’argent dans cette salle et ce spectacle. Calme-toi, Ash. Laisse-moi l’appeler.

Je hochai brièvement la tête, mais continuai à aller et venir dans la pièce le temps qu’il sorte son téléphone. J’écoutai la conversation urgente qui s’ensuivit, le cœur battant de plus en plus vite, m’attendant à voir Oleg surgir dans la chambre.

Finalement, Gary raccrocha.

— Elle va parler à Volkov tout de suite. Elle dit d’attendre ici sans bouger. Ne sors pas d’ici.

— C’est tout ? Elle va juste aller lui *parler* ?

— Tu t’attendais à quoi ? Tu croyais qu’elle lui collerait un flingue sur la tempe ?

— Quelqu’un devrait le faire.

Gary poussa un grand soupir, mais ne me contredit pas.

LANEY

Je mis plus de deux heures le lendemain matin à me préparer et à rejoindre les autres au restaurant de l’hôtel pour le petit déjeuner. J’avais passé quarante-cinq minutes à charger mes photos d’hier sur ma page Facebook et à lire mes mails. J’étais toujours allongée dans mon lit en attendant que les médicaments fassent effet.

Quand j’eus l’impression que j’avais assez patienté, j’obligeai mon corps perclus de douleurs et tout raide à s’extraire du lit.

Il n’y avait rien de plus pénible que de se réveiller la vessie pleine, mais de devoir attendre pour aller aux toilettes.

Si Collin avait été là, il m’aurait installée dans mon fauteuil.

Mais je ne regrettai pas longtemps son absence parce que s’il avait été ici, il m’aurait obligée à retourner dans ma chambre juste après le dîner hier soir. Et je n’aurais pas vu Vanessa et Jo s’éclater sur la piste.

Et je n’aurais pas rencontré cet homme superbe. Quel était son nom déjà ? Ash ?

Il avait été tellement choqué de découvrir mon fauteuil. Je devais bien

reconnaître que j'éprouvais un certain plaisir qu'il ait commencé à me draguer sans savoir que j'étais handicapée, même s'il était bien le genre d'hommes que je pensais. Cela faisait longtemps que ça ne m'était pas arrivé.

Même Collin n'avait jamais vraiment flirté avec moi. Nous nous étions rencontrés à la faculté, nous appartenions au même groupe de travail. Nous avions commencé à prendre le café ensemble, puis à dîner tous les deux, et avant que je le réalise moi-même, tout le monde avait pensé que nous étions en couple. Y compris Collin.

C'était un homme bien. Il pouvait être incroyablement prévenant, mais aussi totalement indélicat, me parlant de mon travail comme si c'était un passe-temps parce que je travaillais à la maison. Il avait toujours raison aussi. Ce qui impliquait que moi, j'avais toujours tort. Nous nous disputions souvent à cause de ça.

Et quand j'étais en crise, il m'étouffait littéralement. Je ne m'en étais jamais vraiment rendu compte, mais maintenant que j'étais à Las Vegas, je remettais certaines choses en perspective.

Vivre avec des douleurs chroniques est une leçon de patience, mais de compréhension aussi. Ce qui n'est pas assez, ou trop, ou trop fréquent. Ce qui est nécessaire, qu'on doit laisser tomber. J'apprenais progressivement à pardonner à mon corps de ne pas être en parfait état de marche, d'être imparfait. Au bout du compte, il faudrait que je me pardonne à moi-même, mais j'avais encore du mal.

Collin ne m'avait pas renvoyé de message, donc je supposai que nous avions rompu.

Cela me rendait triste, nous étions amis depuis près de dix ans. J'avais même pensé qu'un jour, nous nous marierions, mais Collin ne m'en avait jamais parlé et je ne le souhaitais plus vraiment.

Je me dirigeai seule vers le restaurant. Je découvris Vanessa qui était en train de draguer le serveur. Il était mignon et visiblement très intéressé. Je souris intérieurement et jetai un coup d'œil à Jo qui observait la scène, amusée.

Le serveur me repéra alors et écarquilla les yeux. J'entendis les derniers mots de Vanessa :

— Alors on se retrouve, toi, avec tes amis et moi, avec les miennes, c'est bien ça ?

Mais le serveur secoua la tête, m'évitant soigneusement du regard.

— Ah, en fait j'avais oublié que nous avions déjà prévu quelque chose. Ça ne va pas le faire. Désolé, ajouta-t-il avant de se tourner vers moi, un demi-sourire aux lèvres. Que puis-je vous servir comme boisson, Madame ?

Quels que soient les plans qu'il avait en tête, ils n'incluaient visiblement pas une femme en fauteuil roulant. Ma gorge se serra, mais je gardai la tête haute et commandai du café au serveur qui s'éloigna comme un voleur.

— Quel connard ! lança Vanessa à haute voix. Ça va ?

— Bien sûr. Ne t'inquiète pas pour ça !

— Bon, dit Jo, changeant délibérément de sujet. Je pense que nous devrions aller au spa aujourd'hui, puis nous faire bronzer au bord de la piscine, puis draguer les employés de la plage, enfin dîner et aller voir un spectacle. J'ai pris des tickets pour celui qui a lieu ici. C'est moitié prix si vous logez à l'hôtel et nous serons au premier rang puisque nous avons une amie en fauteuil.

Elle me fit un clin d'œil.

— En tout cas, ça a l'air formidable avec de vraies show-girls d'ici. Ça nous donnera des idées.

J'éclatai de rire.

— Je ne me colle pas des glands sur les tétons !

— Moi non plus, grimaça Vanessa. La dernière fois que j'ai tenté le coup, j'ai dû gratter la colle. J'avais les mamelons tout irrités pendant des jours.

— Aïe !

— Comme tu dis !

ASH

J'étais dans un état lamentable. Hyper tendu, je n'avais presque pas fermé l'œil de la nuit. Nous venions de terminer une répétition et j'étais étendu sur une chaise longue alors qu'Yveta appliquait sur mon visage et ma poitrine de l'autobronzant. Ses paumes avaient viré à l'orange.

Elle m'en voulait, je le voyais bien. J'avais refusé de flirter avec elle et de la rejoindre après le spectacle ce soir.

Elaine était allée plaider ma cause auprès de Volkov et avait obtenu qu'il interdise à Sergei de m'approcher. Il fallait espérer que cela suffirait à le convaincre. J'avais aussi mis mon orgueil de côté et demandé que Gary me prête de l'argent.

Bon sang, j'espérais que la parole de Volkov valait quelque chose. Elaine m'avait dit qu'il assisterait au spectacle ce soir, en tout cas c'était la rumeur qui courait. J'y comptais bien. Avec le patron dans les parages, Sergei se tiendrait certainement à carreau.

J'étais dans un état de nerf pas possible. J'avais toujours le trac avant le spectacle, mais c'était stimulant, un flot d'adrénaline qui me boostait. Mais ce

soir, j'avais l'estomac tellement noué que j'avais l'impression que j'allais être violemment malade.

Yveta ajouta un peu de fard à joues, un trait d'eye-liner et poudra ensuite mon visage et ma poitrine avec un fard chatoyant.

— Tu as fini ?

Je savais que je lui parlais mal, comme un salaud ingrat.

Yveta s'éloigna pour terminer son propre maquillage. La loge était minuscule et il n'y avait pas d'endroit spécifique pour Gary et moi. Nous étions cantonnés dans un petit coin de la pièce et nous avions ordre de ne pas regarder quand les filles étaient nues. Gary s'en moquait éperdument et moi, j'avais vu plus de seins nus dans des loges que n'importe quel homme en verrait dans sa vie. Je n'étais pas totalement indifférent, mais ce soir, elles pouvaient se coller des brillants sur leur sexe nu, je m'en fichais comme de ma première dent.

Je gardais difficilement mon calme et mes doigts tambourinaient mes cuisses.

— Oh pour l'amour de Dieu ! Tu ne pourrais pas te calmer un peu ? siffla Gary. Tu me rends nerveux. Nom d'une pipe ! Est-ce que je change de pied dans la première ?

— Quoi ?

— Dans la *contra botafogo*... Est-ce que je change de pied ?

Je hochai la tête en pensant à autre chose.

— Oui, deux changements de pied en un temps.

Gary soupira.

— Tu as entendu qu'Elaine envisage d'ajouter un numéro de *West Coast Swing* ?

Il s'interrompit et me lança un boa en plumes dessus.

— Tu m'écoutes ?

Je lui jetai un regard furieux et il recula d'un pas.

— Désolé, marmonnai-je.

— Seigneur Dieu ! Détends-toi, d'accord ? Fais des étirements, quelque chose !

Il avait raison, je sentais que j'étais prêt à faire n'importe quoi, comme m'enfuir par exemple. Mais peut-être qu'Elaine avait raison. Peut-être que le pire était derrière moi.

Je commençai à étirer mes muscles, me lançant dans l'échauffement habituel.

— Tu es vraiment souple, lança Gary qui me regardait, l'œil critique.

Je grognai, en essayant de me concentrer sur les étirements de mes épaules et de mon dos plutôt que sur les milliers d'idées qui me traversaient la tête.

— Plus que cinq minutes, les garçons, cria Neal.

L'agitation augmenta d'un coup et l'odeur de l'autobronzant, de la sueur et du parfum se déploya en même temps que les filles se rassemblaient. Elles nous dominaient largement avec leur coiffe en plumes d'autruche. Elles n'étaient que faux cils, paillettes et costumes parsemés de petits brillants.

Yveta était toujours en colère et j'en étais la cause.

— Tu es magnifique.

Elle me regarda, ravie.

La musique se lança et quelque chose explosa en moi, même si le rythme me calmait en même temps. Je jaillis sur la scène, en pris possession, illuminé de l'intérieur, sous les applaudissements et les hurrahs du public. Je conduisis chaque fille au centre de la scène puis enchaînai sur notre danse en couple avec Yveta, en compétition avec Gary et Galina.

Le public nous soutenait, nous transcendait.

C'était mon moment de gloire !

LANEY

— C'est lui ! m'exclamai-je.

— Qui, lui ? demanda Vanessa en observant les danseurs qui pirouettaient devant nous.

— Le type de l'autre nuit. Dans le club. Waouh ! Il est... Waouh !

— Tu as raison ! lança Jo, tout excitée. Il ne mentait pas quand il a dit qu'il savait danser. Il est super s-e-x-y !

Il ne mentait pas. Cette idée me réchauffa le cœur. Il était vraiment danseur, pas un gigolo. Alors s'il n'avait pas menti à propos de ça, peut-être qu'il pensait vraiment que j'étais jolie.

Il portait la même tenue que l'autre soir, un pantalon noir ajusté et une chemise noire également, sauf que celle-ci était coupée à la taille et couverte de brillants et de paillettes qui scintillaient sur le tissu soyeux.

Je souris, ravie, et m'installai plus confortablement pour voir le spectacle.

Il s'appelait Ash.

Quand il était sur la scène, les lumières semblaient plus brillantes, la chorégraphie plus sexy, l'atmosphère électrique. La sorte de battle avec l'autre homme avait été fantastique, chacun d'eux essayant de surpasser l'autre. Mais pour moi, il n'y avait même pas eu de compétition. Ash dégageait une aura de *sex appeal*, sa poitrine musclée brillait sous les projecteurs et la testostérone coulait à flots dans son sang quand on le voyait balancer ses hanches ou caresser

des doigts les bras des danseuses.

Je ressentis, à ma grande surprise, une pointe d'envie. Comment pouvais-je être jalouse alors que je n'avais parlé qu'une seule fois à cet homme ?

Je jetai un coup d'œil prudent autour de moi, puis sortis mon téléphone et pris une photo. Cela me ferait un petit souvenir : le mec le plus sexy à m'avoir draguée.

Cette idée me fit sourire.

Je fus beaucoup moins intéressée par le spectacle lorsque les deux hommes quittèrent la scène et que les filles formèrent une ligne pour danser le french cancan. Ma vessie me rappela alors que j'avais bu trois Mimosas.

— Il faut que j'aille aux toilettes, murmurai-je à l'oreille de Jo.

— Tu veux que je t'y conduise ?

Je sursautai intérieurement. Je détestais qu'on me donne l'impression d'être en maternelle, mais je souris à Jo. Ce n'était pas de sa faute.

— Non, pas de problème. Profite du spectacle. Tu me diras tout ce que cet homme aura fait s'il revient pendant mon absence.

Jo agita les sourcils.

— Je devrais peut-être me rapprocher pour pouvoir faire sa connaissance avec mes mains.

Je fis un petit geste de la tête en direction de la scène et dis :

— Si tu te rapproches encore, tu te retrouveras assise sur ses genoux.

— Si seulement, soupira Jo. Allez, vas-y ! À tout à l'heure !

Je n'avais pas envie de rater le spectacle, mais je ne savais pas où étaient les toilettes et l'expérience m'avait appris que ce serait une erreur d'attendre que ça devienne trop urgent.

L'ouvreuse me désigna une porte qui se trouvait vers la sortie de secours et je fis rouler mon fauteuil dans cette direction. En entendant la pulsation des basses, j'en déduisis que je ne me trouvais pas très loin des coulisses de la scène.

Le couloir était mal éclairé et très long. Je commençais à avoir mal aux bras et je me demandai au bout d'un moment si l'ouvreuse ne s'était pas trompée.

Je finis enfin par repérer le petit panneau indiquant les toilettes. Au moins, je serais plus tranquille que pendant l'entracte.

Maudissant la sueur qui dégoulinait dans mon dos et sous mes bras, je poussai la porte.

— Tu crois que tu peux m'échapper, pauvre merde ! hurlait une voix d'homme. Je vais baiser ton cul tellement fort que de la merde sortira de tes yeux.



Chapitre 7

LANEY

Une exclamation étouffée m'échappa et les quatre ou cinq hommes qui se trouvaient dans la pièce firent volte-face. Ils me regardèrent tellement froidement que je restai pétrifiée.

J'étais figée sur place, incapable de bouger ; je contemplais la scène qui se jouait devant moi.

Un homme était suspendu par deux autres. Ils tenaient ses bras dans une poigne de fer, sa tête penchait sur le côté. Il était nu, ses vêtements déchirés, éparpillés par terre. Une chemise déchiquetée pendait toujours à l'une de ses épaules. Des marques rouges marquaient ses côtes, là où les hommes l'avaient bourré de coups de poing.

Pire encore, le dos et les fesses de l'homme étaient lacérés. Une des brutes qui l'entourait avait encore à la main une ceinture de cuir qui lui avait permis de lui infliger cette violente et humiliante punition.

Il baissa alors le bras et jeta un coup d'œil au cinquième homme attendant visiblement des ordres.

Je dus ravalier la bile qui montait dans ma gorge quand le petit homme en costume fourra son sexe en érection dans son pantalon, une expression de rage froide se peignant sur ses traits.

Je venais d'interrompre quelque chose de terrible, d'horrible, auquel je n'étais pas supposée assister.

La tête de l'homme nu se releva et il me jeta un regard par-dessus son épaule, les yeux injectés de sang.

Avec horreur, je compris qui c'était.

— Ash !

Son nom avait été comme arraché à ma bouche. Cet homme superbe, ce danseur... le type sexy et sûr de lui avait disparu. Il ne restait plus à la place qu'un fantôme fracassé et abimé.

Son regard était flou et semblait incapable de faire le point.

— Va-t'en ! coassa-t-il avant de répéter, plus fort : va-t'en de là !

Je restai bouche bée... puis je me mis en mouvement.

Alors que je fonçai avec mon fauteuil vers la porte, le petit homme hurla un

ordre. Je me propulsai aussi vite que possible dans le couloir, le cœur battant la chamade et le souffle court.

J'entendis des pas précipités et je commençai à prier.

Je vous en supplie, mon Dieu ! Aidez-moi !

Les pas étaient de plus en plus près, derrière moi. L'homme hurla alors quelque chose.

Je me mis à prier encore plus frénétiquement, les yeux écarquillés par la peur, les muscles de mes bras tétanisés par l'effort que je devais produire pour accélérer encore mon fauteuil, mes jambes inutiles sous moi.

Je crois que Dieu dût m'entendre, car je vis soudain des personnes qui avançaient dans ma direction. Ils marchaient tranquillement dans le couloir mal éclairé.

— Ah te voilà ! C'est un véritable labyrinthe dans ce coin-là, dit Vanessa. J'ai pensé que ce serait mieux que nous venions à ta rencontre... Oh mon Dieu ! Que s'est-il passé ? Est-ce que tu vas bien ?

— Voulez-vous que j'appelle un médecin, madame ? demanda, inquiète, l'ouvreuse qui avait accompagné Vanessa.

— Au secours ! hurlai-je, le cœur battant à toute vitesse, mes poumons luttant pour se remplir d'air. Il y a des hommes là-bas !

Vanessa et l'ouvreuse regardèrent derrière moi et l'homme qui s'était lancé à ma poursuite hésita.

— Il est armé ! hurla Vanessa. Merde, appelez la police !

Elle sortit alors son téléphone portable.

L'homme fit demi-tour et se mit à courir en direction des toilettes.

— Merde ! Merde ! Merde ! souffla Vanessa. Je n'ai pas de réseau. Tirons-nous d'ici !

L'ouvreuse était visiblement d'accord avec elle, elle se mit aussitôt à courir vers la salle, nous abandonnant à notre triste sort. Vanessa balança son téléphone sur mes genoux et se cramponna aux poignées de mon fauteuil.

— Non, hurlai-je désespérée. Il est blessé ! Il faut que nous l'aidions !

— Qui est blessé ? cria Vanessa à son tour en poussant le fauteuil de plus en plus vite.

— Stop ! braillai-je à nouveau, mais Vanessa avait trop peur pour m'écouter. Stop !

Je me jetai hors du fauteuil et j'atterris lourdement sur la moquette bon marché, sentant chaque articulation s'enflammer sous le choc. C'était tellement douloureux que les larmes me montèrent aux yeux.

— Laney ! Oh, mon Dieu, Laney !

Vanessa essayait de me redresser, mais mon corps était trop lourd dans son inertie.

— Va chercher de l'aide ! bafouillai-je. Ness ! Va chercher de l'aide !

Elle était partagée entre l'envie désespérée de m'aider et celle de s'enfuir.

— Je ne vais pas te laisser là ! cria-t-elle, la voix suppliante. Aide-moi à te soulever, Laney ! Aide-moi !

— Non ! Va chercher quelqu'un ! Vite ! dis-je la voix altérée par la douleur brûlante qui me traversait.

Le visage torturé par l'angoisse, Vanessa se redressa et se mit à courir.

— Je reviens tout de suite ! hurla-t-elle une dernière fois, par-dessus son épaule.

Je restai étendue, la joue posée sur la moquette rugueuse. Les images horribles de la scène à laquelle je venais d'assister défilaient dans ma tête et je tremblais de tous mes membres.

Ce que j'ai vu ! Oh mon Dieu !

Le corps meurtri d'Ash, les grosses brutes, l'homme qui tenait son sexe à la main, l'air complètement cinglé et hurlant sur Ash.

Ils voulaient le violer.

L'horrible vérité me brisait le cœur et je fus prise de sanglots irrépressibles. La rage, le choc, la panique et la souffrance. C'était beaucoup trop.

Je peinais à respirer, torturée par la peur, le chagrin et l'impuissance. Je haletai sous la panique qui menaçait de me submerger. Je sentis alors des mains douces se poser sur mes bras, mes épaules, me soulevant délicatement pour m'asseoir.

— Tu vas bien ?

Ash.

Sa voix était rauque et cassée, mais son regard était bien clair. Il examina mon visage, ses yeux inquiets plongeant dans les miens puis fouillant le couloir derrière nous.

— Tu vas bien ? demanda-t-il à nouveau. Tu veux que je te réinstalle dans ton fauteuil ?

Je hochai la tête sans un mot, hoquetant en essuyant les larmes et la morve qui me coulait du nez. Ash grogna lorsqu'il me souleva dans ses bras et m'installa dans mon fauteuil.

Je vis qu'il grimaçait quand il s'éloigna. Le fait de m'aider avait dû lui faire très mal.

Je posai une main tremblante sur son bras, mes doigts s'accrochant au tissu

lacéré.

— Et toi, comment vas-tu ? bégayai-je.

Il déglutit et lança un nouveau coup d'œil derrière lui.

— Il vaut mieux que nous partions. Ce n'est pas sûr ici.

ASH

J'avançais aussi vite que possible dans le corridor, poussant à toute vitesse le fauteuil et ignorant la douleur qui me déchirait le corps à chaque pas. Je sentais des bouts de tissu arrachés à mes vêtements adhérer à ma peau à vif dans mon dos et sur mes fesses. Le sang coulait dans ce qu'il me restait de tee-shirt. J'avais peur de secouer cette fille. Elle avait déjà mal, mais je n'avais guère le choix. Je ne savais pas combien de temps Oleg mettrait à nous rattraper.

Son arrivée m'avait sauvé la vie.

Si elle n'était pas entrée, Sergei aurait labouré mon cul jusqu'au sang. C'est ce qu'il m'avait promis juste après avoir essayé de baiser ma bouche et que j'avais menacé de vomir sur lui à nouveau.

Quand Oleg était revenu en disant qu'il y avait encore plus de témoins potentiels dans le couloir, Sergei avait pointé son arme sur ma tête, bavant de rage. Mais Oleg lui avait hurlé dessus et l'avait entraîné hors des toilettes. Je n'arrivais pas à croire qu'ils m'avaient épargné.

J'avais rampé avec la peau en feu et j'avais récupéré mes vêtements déchirés. Je les avais enfilés sur mon corps en sang, me faisant gémir tellement la douleur était intense.

J'avais déjà vomi une fois à cause du choc, mais maintenant j'étais dominé par une peur encore plus intense.

Elle avait vu leurs visages, elle avait été témoin de ce qu'ils m'avaient fait. Elle était donc en danger.

— Où est ta chambre ? chuchotai-je, la bouche si près de ses cheveux qu'une bouffée de son shampooing à la noix de coco emplit mes narines.

— Sur la gauche. C'est la 113.

Quand nous traversâmes le hall, les gens nous observèrent, mais je les ignorai.

Une fois arrivés devant la porte de sa chambre, je lui pris doucement son sac des mains et partis à la recherche de sa carte.

Nous étions à peine entrés que son téléphone commença à sonner furieusement. Cela sembla la sortir de son hébètement. Elle répondit, les yeux fixés sur moi. Je l'observai, méfiant, le souffle court.

Quelques secondes plus tard, j'entendis des voix devant la porte de la

chambre.

Je jetai un coup d'œil dans le judas en espérant que ce n'était pas l'autre grosse brute.

Mais je reconnus tout de suite les personnes que j'avais vues la soirée précédente.

— Ce sont tes amies, murmurai-je, le soulagement perceptible dans mon ton.

— Fais-les entrer, s'il te plaît, me supplia-t-elle, la voix brisée.

J'ouvris le battant et deux femmes me tombèrent presque dans les bras.

— Laney ! Laney ! Est-ce que tu vas bien ?

— Oui, tout va bien, dit-elle, les larmes qui coulaient sur ses joues démentant ses paroles. Je vais bien.

Laney. Elle s'appelle Laney.

— Donne-moi mon téléphone, demanda la plus grande des deux, la brune. Je vais appeler les flics.

— Non, hurlai-je en lui arrachant son appareil.

Elles se tournèrent toutes les trois vers moi, la peur, mais aussi la colère se reflétant sur leurs visages.

— Il ne faut pas appeler la police, répétei-je, la voix ferme. Ce n'est pas sûr.

La brune secoua la tête furieusement.

— Cet homme a une arme ! Mon amie a été agressée et...

— Ash aussi, dit Laney doucement.

La brune tourna la tête si vite qu'elle manqua de se faire un torticolis.

— Quoi ?

— J'ai tout vu dans les toilettes, reprit Laney, toujours aussi doucement. Quatre hommes... ils l'agressaient.

— Alors, il faut appeler la police ! reprit la brune en haussant la voix visiblement très en colère.

— Nous ne pouvons pas leur faire confiance.

Elles me firent face toutes les trois à nouveau.

Laney répliqua vivement, vexée :

— Mon père est agent de police ! C'est l'homme le plus honnête que je connaisse ! Comment oses-tu...

— Nous ne pouvons pas faire confiance aux flics d'ici, la coupai-je, moi aussi très en colère. Je ne peux faire confiance à personne !

Je pris la direction de la porte en foudroyant Laney du regard.

— Il t'a vue. Il faut que tu partes. Va voir ton père puisqu'il est policier. *Surtout, ne reste pas ici cette nuit !*

Moi aussi, j'allais me tirer. Tenter ma chance de partir comme ça, c'était toujours mieux que d'être coincé dans cette nasse, ici.

— Attends !

Impatient, je me retournai vers Laney.

— Tu es blessé, dit-elle, la voix plus douce. Nous pouvons t'aider.

— Il vaut mieux que nous ne nous mêlions pas de ça, Laney, protesta la petite brune.

Elle foudroya son amie du regard.

— Tu n'étais pas là. Tu n'as pas vu ce qu'ils étaient en train de lui faire ni ce qu'ils envisageaient. Il *faut* que nous l'aidions, dit-elle avant de faire une pause, le temps de chasser sa peur. En plus, je suis déjà mêlée à tout ça. Je les ai vus, comme il l'a fait remarquer. Et ils m'ont vue.

La blonde me regarda en fronçant les sourcils.

— Tu es couvert de sang, dit-elle en s'approchant de moi. Tes vêtements en sont trempés.

— Il faut que j'y aille, dis-je entre mes dents serrées. Il faut que je me tire !

La blonde m'ignora complètement et tira sur un des pans déchirés de mon tee-shirt. Elles poussèrent toutes les trois un cri horrifié en découvrant les traces de sang sur mon corps.

— Tu n'iras nulle part dans cet état, dit la blonde sur un ton catégorique. Vanessa, va me chercher ma trousse de secours dans notre chambre et...

— Il va me retrouver et il me tuera ! grognai-je en repoussant sa main. Il faut que je parte maintenant.

Laney secoua la tête.

— Personne ne sait où tu es. Tu es en sécurité...

— Il t'a vue ! hurlai-je, énervé qu'elle ne comprenne pas le danger qu'elle courait. Il a vu une fille dans un fauteuil roulant ! Combien de temps crois-tu qu'il lui faudra pour te mettre la main dessus ?

Ses yeux s'écarquillèrent sous la peur, mais elle secoua à nouveau la tête.

— Nous avons quelques minutes devant nous. Il ne sait pas que je loge dans cet hôtel.

Un vertige me saisit soudain m'obligeant à m'agripper à la poignée de la porte.

La blonde claqua des doigts.

— Vanessa, va faire nos bagages et ramène tout ici ! Vite ! Laney, prépare tout ce que tu peux ici. Et toi, dit-elle en me désignant du doigt, enlève tous tes vêtements.

Une bouffée de colère échauffa mon visage, mais quand elle me vit hésiter, elle tendit la main vers le bouton de mon pantalon. Je fis un saut en arrière comme si elle m'avait brûlé. L'image de Sergei amorçant exactement le même geste flotta devant mes yeux.

Je distinguai la soudaine lueur de pitié dans le regard de la blonde. Elle avait compris. Un flot d'humiliation m'envahit alors et je fermai les yeux.

— Je vais te soigner, dit-elle calmement. Je suis infirmière. Tu peux aller dans la salle de bain.

Je hochai la tête, je savais que j'avais besoin d'aide. Je me glissai dans la salle de bain, ébloui par la vive lumière.

LANEY

Jo disparut avec Ash dans la salle de bain et j'entendis la douche couler. Mon estomac se souleva en imaginant le sang d'Ash teinter l'eau de rouge et celle-ci disparaissant progressivement dans l'évacuation du siphon.

Je restai assise dans ce stupide fauteuil, inutile et terrifiée, incapable de faire quoi que ce soit.

Quatre minutes plus tard, Vanessa frappait à la porte. Quand je l'ouvris, elle était déjà en jean et ballerines et elle traînait derrière elle deux valises à roulettes rebondies, visiblement bourrées de vêtements mal pliés.

Vanessa se dirigea droit vers le lit et balança toutes mes affaires dessus.

— Il faut que nous trouvions des vêtements pour Ash, lança-t-elle soudain, en réalisant que les siens étaient totalement inutilisables. C'est son vrai nom, Ash ? Il n'a pas l'air d'être américain, poursuivit Vanessa, sur un ton distrait, en prenant mes vêtements et en les jetant dans ma valise.

— Je ne sais pas d'où il vient. Ness, c'est toi la plus grande... Aurais-tu un pantalon de sport, un tee-shirt ou une chose qu'il pourrait porter ?

Vanessa me regarda, les sourcils froncés avant de dénicher dans sa valise un tee-shirt immense et froissé et un bas de jogging gris.

— Je ne sais pas si ça ira... Il est vraiment grand.

— Je pense que ce n'est pas le souci pour le moment.

— Tu as raison.

Elle posa les vêtements près de la porte de la salle de bain afin que Jo puisse les trouver facilement.

— Qui sont ces hommes ? demanda-t-elle. Qu'est-ce qu'ils lui ont fait ?

Je ne savais pas qui ils étaient, mais j'avais compris quelles étaient leurs activités.

— Je crois qu'ils l'ont fouetté avec une ceinture.

Vanessa eut un hoquet horrifié et je ne continuai pas, incapable de lui décrire le reste. Je ne savais pas en plus ce qu'Ash en penserait. Ce n'était pas à moi de raconter ça. Il devait être traumatisé par ce qui était arrivé. La scène passait en boucle dans ma tête et je sentais que je devenais livide. J'imaginai ce qui aurait pu se produire si ces brutes avaient eu le temps de terminer ce qu'ils avaient commencé.

Jo sortit de la salle de bain, en retirant ses gants en latex, tachés de sang.

— J'ai fait ce que j'ai pu, dit-elle, sur un ton professionnel sous lequel perçait la colère. Mais il a été vraiment violemment frappé et la boucle de la ceinture... a causé d'autres blessures. Il lui faudrait des soins plus importants et du repos.

— Il faut surtout qu'il parte d'ici, dis-je avec fermeté.

— Je crois que nous devrions tout de même appeler la police, me contredit Vanessa. Nous ne savons rien de cet homme. Il pourrait être un dangereux criminel.

— Ouvre les yeux, Ness ! criai-je. C'est un danseur ! Un *danseur* ! Je m'en fiche s'il a des dettes de jeu... ou si c'est un junkie... ou quoi que ce soit d'autre ! Il a besoin de nous !

Vanessa me fixa en se mordillant la lèvre.

— En tout cas, reprit Jo, rien n'indique qu'il soit drogué. Et si c'est un criminel, c'est toi qui as des liens avec la police. Va voir ton père. Tu devrais même l'appeler tout de suite. Il pourrait...

— Si je fais ça, il va contacter les flics d'ici. Tu le sais très bien.

Nous nous regardâmes toutes les trois sans rien dire.

— Et Ash alors ? Nous ne pouvons pas l'abandonner ici !

Au même moment, Ash sortit de la salle de bain dans un nuage de buée. Il portait le pantalon de jogging beaucoup trop court de Vanessa. Il arrivait bien au-dessus de ses chaussures brillantes, qui pouvaient faire croire qu'il se rendait à une fête.

Ses mouvements étaient raides et manquaient de la grâce élégante qui m'avait tellement plu quand je l'avais vu la première fois. Ses yeux sombres croisèrent mes prunelles grises.

— Tu devrais suivre le conseil de tes amies. Rentrez chez vous. Ce n'est pas sûr pour vous ici.

— Et toi ?

Il haussa les épaules, ce qui le fit grimacer.

— Je vais trouver un moyen de transport.

— Tu n’es pas en état de faire cela, dis-je avec fermeté. Je vais te prendre un billet d’avion. Où veux-tu aller ?

Ash fronça les sourcils.

— Je ne peux pas prendre l’avion, répondit-il froidement. Ils m’ont pris mes papiers et les aéroports ne sont pas sûrs non plus.

La frustration me fit grincer des dents.

— Et le bus ?

— Ils surveillent la gare routière. Il doit déjà être à ma recherche maintenant.

— Donc il va falloir que nous prenions une voiture. Tu sais conduire ?

Ash hocha la tête, l’air inquiet.

— Oui, cependant je n’ai ni argent ni papiers.

— Moi, si.

— Mais tu n’es pas au top de ta forme, répliqua Jo, sérieusement inquiète.

— Je le sais bien, répondis-je avec le plus grand sérieux. Je vais louer la voiture et Ash conduira.

— Jusqu’à Chicago ? Tu es folle ? Cela vous prendra trois ou quatre jours !

— C’est la seule façon de lui permettre de quitter cette ville, dis-je plus déterminée que jamais. Et nous n’avons pas de temps à perdre à discuter de ça maintenant.

Là-dessus, nous étions tous d’accord.

Jo s’occupa de régler la note de l’hôtel pendant que Vanessa appelait un taxi.

Nous étions en train de nous entasser dans la voiture venue nous chercher lorsqu’un véhicule de police se gara tranquillement le long du trottoir. Je compris que cela tournerait mal si nous étions découverts. Quitter une scène de crime et ne pas témoigner de ce que l’on a vu lorsqu’un homme a sorti une arme en public... Cela ne donnerait rien de bon.

Je quittai mes amies à l’aéroport, leur promettant de leur donner des nouvelles. L’embarquement de l’avion de Vanessa pour Seattle commencerait dans moins d’une heure. Jo prenait le vol de nuit pour Boston. Elle avait loué également une voiture pour Ash et moi avec sa carte bancaire, en espérant que ça brouillerait la piste de la femme en fauteuil roulant.

À peine trente minutes plus tard, j’avais pris place sur le siège passager d’une Chrysler 200 que conduisait Ash dans la plaine sombre et désertique. La fatigue s’abattit alors sur moi, mais j’avais toujours aussi peur et mon cerveau turbinait, m’empêchant de dormir.

Ash avait les épaules courbées et les mâchoires crispées par la tension.

— Je comprendrais très bien que tu n’aies pas envie d’en parler, commençai-

je prudemment en jetant un coup d'œil à son profil. Mais pourquoi ces hommes voulaient-ils te faire du mal ?

Il garda le silence si longtemps que je crus qu'il ne me répondrait pas. Quand il parla enfin, ce fut sur un ton bas et calme, mais frémissant de colère contenue.

— Je suis venu à Las Vegas pour danser. J'ai vraiment cru que c'était la chance de ma vie, dit-il, dans un rire amer. Mais je me suis vite rendu compte que je travaillais pour la Bratva.

— Qui ?

— La mafia russe.

— Oh mon Dieu !

La mafia. Ce simple mot faisait surgir dans mon esprit d'horribles images, et après ce que j'avais vu...

— Je suis là depuis presque six semaines, poursuivit Ash, d'une voix tendue. Ils m'ont pris mon passeport et mon téléphone en premier. Ils m'ont prévenu ensuite que la gare routière et l'aéroport étaient sous surveillance et que la police était corrompue. Ton père est policier, c'est ça ? demanda-t-il en me jetant un regard en coin.

— Oui, il est capitaine dans le 13^{ème} district de Chicago. Tu seras en sécurité là-bas.

Ash se tourna vers moi, incrédule.

— Il n'y a aucun endroit sûr !

Il jura furieusement et ses jointures blanchirent tellement il serrait fort le volant. Je me reculai un peu face à cette colère.

Je pris enfin conscience de notre situation. Je ne connaissais pas cet homme, pourtant, tout en moi me poussait à l'aider. Mais là, tout de suite, il me faisait peur.

— Il saura quoi faire, Ash. Il faut juste que tu me fasses confiance.

Il garda le silence un moment avant de me jeter un coup d'œil rapide.

— Tu connais mon nom.

Je lui souris faiblement.

— Tu me l'as dit hier soir quand nous nous sommes rencontrés.

Il hocha la tête.

— Je m'en souviens.

Mais à voir son regard assombri, ce n'était pas un bon souvenir.

— Et toi, c'est Laney. J'ai entendu tes amies t'appeler ainsi.

Ash frappa brutalement le volant attirant mes yeux sur ses mains. Tout était parfait chez cet homme. Les grosses brutes avaient évité de frapper son visage au

moins. Je me demandais bien pourquoi.

Je m'efforçai de contempler le paysage nocturne, en vain ; mon regard revenait toujours sur Ash. Ses yeux formaient une fente étroite à cause de la douleur et de la concentration. Un muscle tressautait sur sa joue.

Regarder comme ça devait être très pénible. Je cherchai un moyen de dissiper un peu la tension, mais ce fut Ash qui prit la parole le premier :

— Ça te dérange si je mets la radio ?

— Pas de problème. Quel genre de musique écoutes-tu ?

— J'aime tout, dit-il en se relâchant un peu. Tout ce sur quoi je peux danser.

— Oh, bien sûr, murmurai-je.

Ash me jeta un coup d'œil avant de tourner le bouton de la radio. Il chercha une station, passant rapidement sur plusieurs qui diffusaient de la country pour s'arrêter sur une autre bien plus rock.

— De *Copacabana* à *Hotel California* ?

Ash haussa les épaules, l'ombre de son magnifique sourire qui avait illuminé la scène quelques heures auparavant naissant sur ses lèvres.

— Oui, c'est un peu ça. J'ai beaucoup écouté de musique américaine en grandissant.

La relative normalité de notre conversation, après les horreurs des dernières heures, me soulagea.

— D'où viens-tu ?

— De Slovaquie.

Il me jeta un coup d'œil, comme s'il lui semblait évident que je connaisse ce pays. J'étais mortifiée d'avouer que cela ne me disait rien, mais je supposai qu'il avait l'habitude de ce genre de réaction, car il continua en découvrant mon expression :

— Cela faisait partie de l'ex-Yougoslavie. Nous sommes indépendants depuis 1991.

— On dirait que tu répètes ça souvent.

— Oui, on peut dire ça, dit-il en hochant la tête.

— Waouh ! Tu viens d'un pays plus jeune que l'Amérique, lançai-je, taquine.

— La *Carmines Rotunda* est une église qui a été construite au douzième siècle, répliqua-t-il en haussant les sourcils.

— Oh, dis-je, me sentant complètement ignare.

Ash haussa les épaules.

— C'est un petit pays de seulement deux millions d'habitants.

Un silence embarrassant s'installa le temps que nous trouvions un autre sujet

de conversation. Évidemment, nous reprîmes la parole en même temps.

— Vas-y en premier, dis-je, gênée.

Il me regarda du coin de l'œil et il humecta ses lèvres en s'agitant nerveusement sur son siège.

— Il y a une fille...

Bien sûr, pensai-je tristement.

— Oui ?

— Elle a des problèmes, dit Ash rapidement, comme si plus il parlait vite, plus ce serait facile à annoncer.

Je fronçai les sourcils, en essayant de donner un sens à ces mots.

— Elle est enceinte ?

Ash parut étonné.

— Non, je ne crois pas. C'est possible, je ne sais pas, mais elle a des problèmes. On la force à... coucher avec des hommes, tu comprends ?

— C'est une... prostituée ?

— Non. Oui. Enfin, elle ne veut pas l'être. Elle est danseuse, comme moi. Je l'ai rencontrée le jour où je suis arrivé et une autre fois seulement, hier soir. Ils la retiennent à l'extérieur de la ville. Je ne sais pas où exactement.

Sa voix avait pris un ton tendu, presque désespéré, me suppliant presque.

— C'est une ferme, je pense. Elle m'a dit qu'ils étaient armés, qu'ils la surveillaient. Mais maintenant que nous avons la voiture, peut-être que nous pouvons la retrouver ?

J'étais parcourue par un flot d'émotions. J'avais honte, mais je ressentais de la jalousie qu'Ash eut une petite amie ; j'étais aussi choquée par ce qui était arrivé à cette pauvre fille, mais j'étais également horrifiée qu'Ash puisse envisager que nous allions défier des types de la mafia russe, *armés* qui plus est.

C'était un vrai cauchemar. J'avais envie plus que jamais d'appeler mon père. J'avais besoin du réconfort de ses conseils dans ce moment où j'étais tellement à bout de nerfs. J'avais besoin de sa clarté d'esprit. Je louchai discrètement sur mon téléphone en lui répondant :

— Euh, Ash, cela ne me paraît pas une très bonne idée. Tu viens de me dire qu'ils sont armés et qu'ils la surveillent. Je me suis déjà retrouvée en face du canon d'un pistolet ce soir et j'en tremble encore. Je ne sais pas comment nous pourrions nous y prendre. Mais si elle est retenue contre son gré, nous devrions prévenir la police.

Bon sang ! Je n'avais pas de réseau !

— Comment s'appelle-t-elle ?

Ash secoua la tête avec impuissance.

— Marta. Je n'en sais pas plus ! En fait, je ne sais rien du tout ! J'ai seulement promis de l'aider !

Et il frappa à nouveau violemment le volant, me faisant sursauter. J'en lâchai mon téléphone.

Ash me jeta de nouveau un regard en coin avant de fixer à nouveau son attention sur la route.

— Je suis désolé. Je... peux... Est-ce que ton père... peut... faire quelque chose ?

Je touchai délicatement son bras.

— Quand tu feras sa connaissance, dis-lui tout. Il t'aidera. Je t'en fais le serment.

Ash fronça les sourcils avant d'acquiescer d'un mouvement de tête nerveux.

Le ruban sombre et velouté de la route se déroulait devant nous, dans la nuit. Les étoiles étaient comme des têtes d'épingle, loin à l'horizon, tellement loin. La lumière des phares se perdait dans l'obscurité et cela donnait l'impression que nous étions seuls au monde.

Un long silence s'installa à nouveau entre nous avant qu'Ash reprenne la parole :

— Merci.

Je ne me réveillai pas en remontant lentement à la surface, encore dans les brumes floues d'un rêve, mais dans une grande inspiration brutale qui me donna l'impression que mon corps brûlait. La sensation soudaine de douleur me réveilla instantanément.

Les larmes me montèrent aux yeux et je pris une grande inspiration laborieuse. Je n'ouvris les yeux que lorsque je fus capable de contrôler la douleur. J'étais seule dans la voiture, l'aube commençant à dessiner des traits plus clairs dans le ciel.

Je tournai prudemment la tête et découvris Ash à quelques pas de la voiture, penché sur le fossé en train de vomir violemment.

J'eus instinctivement envie de le rejoindre, mais mon corps s'y opposa, m'obligeant à rester dans la voiture. J'attrapai mon sac d'où je sortis mes médicaments. J'avalai les pilules en buvant une bouteille d'eau que j'avais achetée à l'aéroport. Il valait mieux ne pas les prendre l'estomac vide, mais je n'avais pas du tout envie de manger le *Snickers* qui était la seule nourriture que j'avais sur moi.

J'essayai de me redresser un peu, mais mes articulations protestèrent et je restai bloquée dans une douloureuse position bancale. Les minutes s'égrenèrent, mais Ash ne revenait pas ; il était toujours au bord du fossé avec, maintenant, la tête renversée en arrière et il regardait le ciel.

La brume matinale se dissipait et le soleil avait peint le paysage en gris et en brun qui virait maintenant au rouge et au doré au fur et à mesure qu'il montait sur l'horizon. Je découvris, horrifiée, que le dos du tee-shirt d'Ash était couvert de taches sombres qui ne pouvaient être que du sang séché.

Il fit enfin demi-tour et prit la direction de la voiture ; son expression changea quand il s'aperçut que j'étais réveillée et que je l'observais. Nous échangeâmes un regard gêné.

— Je suis désolé si je t'ai réveillée.

— Non, pas du tout.

Il haussa les épaules, ce qui lui arracha une grimace.

— La route se sépare en deux juste devant nous et je ne sais pas quelle direction prendre.

S'il y avait une autre raison à son arrêt, il ne voulait pas l'admettre.

Je sortis mon téléphone et je fis la grimace quand je constatai qu'il était mort de chez mort. Je n'avais plus de batterie depuis la nuit dernière au moins et je me souvenais fort bien où j'avais laissé mon chargeur dans la chambre d'hôtel la veille.

Je le rangeai dans mon sac ; je fouillai dans la boîte à gant à la recherche de la carte fournie par l'agence de location.

— Il faut que nous prenions la 70. Elle mène à Denver.

— Den-ver, répéta Ash en détachant les syllabes d'un nom qu'il ne connaissait visiblement pas. D'accord.

— Tu es en état de conduire ? Tu as l'air... fatigué.

— Pas de souci.

Je hochai la tête, même si j'étais loin d'être convaincue.

— Euh... il faut que j'aille aux toilettes, dis-je, très gênée.

Le front d'Ash se plissa d'inquiétude.

— Bien sûr, je suis désolé.

— Non, non, pas de problème. Seulement... je... je ne peux pas... faire, là dehors, tu comprends ?

Ash m'adressa un petit sourire.

— Oui, je sais, c'est plus facile pour un homme.

— Oui, on vise et on tire, hein ?

J'avais parlé sans réfléchir, mais l'idée qu'Ash avait probablement fait ça, avait touché son sexe, me fit rougir d'embarras.

— Je suis désolée !

Mais Ash eut un petit sourire en coin.

— Je crois que nous en avons assez vu tous les deux pour ne plus être embarrassés par ce genre de détails.

Je ne savais pas trop quoi lui répondre, mais une image du corps dégoulinant de sang et nu d'Ash suspendu entre les deux brutes surgit devant mes yeux.

— Je devrais appeler mon père, dis-je en battant rapidement des cils.

— Il est encore très tôt, fit remarquer Ash.

Il était 5 h 47 au tableau de bord de la voiture.

— Il est déjà réveillé à cette heure. Chicago est sur un autre fuseau horaire. Il me faut un téléphone en revanche, le mien n'a plus de batterie.

— Que vas-tu lui dire ?

Je plantai mon regard dans le sien. Je ne m'étais pas rendu compte que ses yeux étaient si clairs, plus noisette que chocolat... et magnifiques. Je bafouillai une réponse :

— Tout.

Ash hocha la tête en silence. Il monta en voiture, grimaçant légèrement lorsqu'il s'assit sur le siège conducteur. Puis il mit le contact et démarra. Je lui jetai un coup d'œil.

— Tu as été malade.

Ses épaules se raidirent.

— Oui.

Il n'avait visiblement pas envie d'en parler. Je n'en fis plus mention.

Au bout d'une vingtaine de minutes, la nécessité de faire un arrêt pipi se fit plus impérieuse. Ma vessie était tellement pleine que mes bras, mes jambes et mes yeux se croisaient.

Heureusement, l'effet des médicaments se faisait sentir et je pouvais bouger plus facilement. Ash se gara devant le premier *dîner* sur la route.

Sans que j'aie besoin de le lui rappeler, il alla chercher mon fauteuil et le plaça devant ma portière ouverte. Je m'installai lentement dans le fauteuil et je m'affalai au fond du siège en soupirant, le temps qu'Ash déplie les cale-pieds. Faire quelque chose d'aussi basique me coûtait tellement d'efforts.

Je ne pus retenir un sourire quand je vis Ash descendre son pantalon de jogging le plus bas possible sur ses hanches, pour éviter qu'il ne lui arrive trop haut sur les mollets. Quand il leva les yeux, il découvrit l'amusement sur mon

visage.

— J'ai l'air ridicule, dit-il en faisant la moue. On dirait un clown.

J'éclatai de rire, le premier depuis ce qui semblait être une éternité.

Il n'était pas aussi tiré à quatre épingles que d'habitude, c'était certain. Sa barbe naissante faisait une ombre noire sur ses joues et son menton, lui donnant un air plus brut de décoffrage, très différent de celui que je lui connaissais, bien plus sophistiqué.

Un sourire léger, mais bien réel étira ses lèvres.

Il fut soudain pris de frissons et je regrettai de ne pas lui avoir pris quelque chose de plus chaud que ce fin tee-shirt. Il faudrait que nous nous arrêtions très vite pour acheter quelque chose.

Il me poussa en direction du *dîner*. L'expression fermée de la serveuse s'adoucit quand elle aperçut mon fauteuil. Et voilà, c'était bien de la pitié.

Ash me conduisit jusqu'à la porte des toilettes et s'arrêta, hésitant.

— Tu peux...

— Oui, ne t'inquiète pas, je peux me débrouiller, dis-je vivement en poussant la porte avec mon fauteuil.

Mon Dieu, quel soulagement de pouvoir enfin relâcher la pression de ma vessie. Le plaisir d'uriner dans de véritables toilettes était vraiment sous-estimé. On devrait écrire des poèmes à ce sujet.

Ash était toujours là quand je ressortis. Je m'attendais à le voir déjà attablé, une tasse de café dans les mains. Mais non, il me poussa jusqu'à une table dans un coin et prit place en face de moi.

Il joua un moment avec le menu grasseyé et me jeta un coup d'œil gêné, refusant de croiser mon regard.

— Commande ce qui te fait plaisir, dis-je, l'air de rien.

Ash ferma le menu et croisa les bras en regardant par la fenêtre.

— Je n'ai pas faim. Merci.

— Écoute, dis-je en me penchant vers lui, la main posée sur son coude. Le chemin jusqu'à Chicago est très long ; je compte sur toi. Je ne peux pas conduire dans cet état. J'ai besoin de toi alors, s'il te plaît, mange quelque chose.

Il leva les yeux sur moi et m'observa un moment, son regard fouillant le mien. Puis, il hocha la tête. Il avait peut-être accepté ma proposition avec réticence, mais quand la serveuse apporta l'assiette de bacon, d'œufs et de pancakes que je lui avais commandée, Ash dévora le tout.

J'avais un peu mal à l'estomac à cause des médicaments que je n'avais pas pris en même temps que mes repas. Je mangeai autant qu'il m'était possible

avant de repousser mon assiette.

Ash la suivit des yeux sans rien dire.

— Tu veux terminer ? Comme ça, nous ne gâcherons rien.

Ash sembla hésiter, puis la faim l'emporta. Il transféra tout ce que j'avais laissé dans son assiette et l'avalait rapidement.

Je me demandai comment il pouvait rester si mince s'il mangeait tout le temps comme ça. Moi, il suffisait que je regarde un pancake pour le retrouver le lendemain, avec un de ses petits frères, sur mes hanches. La vie n'était pas juste.

Puis le souvenir de ce qu'Ash avait dû traverser me revint en mémoire. Non, la vie n'était vraiment pas juste.

Ash conduisit pendant les huit heures qui suivirent. La route commençait à s'élever dans les montagnes et le ciel devenait d'un bleu cristallin. La température chutait aussi, plus nous montions.

Nous ne parlions pas beaucoup : nous écoutions la radio, laissant les kilomètres défiler et nous éloigner des criminels que nous avions affrontés.

Je commençais à me sentir plus en sécurité, plus optimiste sur le futur d'Ash qui restait très silencieux. Je réussis à somnoler un peu sous l'effet de la fatigue extrême et des médicaments, mais j'aurais donné n'importe quoi pour un bon lit.

Nous nous arrêtâmes enfin dans un Super 8 près de Denver.

Ash dormait littéralement debout et, moi aussi, enfin l'équivalent quand on était dans un fauteuil roulant.

Nous étions comme deux zombies récemment réanimés ; Ash trébucha dans le hall du motel en me poussant péniblement. La bonne nouvelle était qu'il y avait une chambre libre ; la mauvaise était qu'il n'y en avait qu'une et que nous devrions la partager.

J'étais tellement crevée que je m'en moquais éperdument. Quant à Ash, il avait l'air d'être incapable de mettre un pied devant l'autre.

Il poussa la porte de la chambre et nous contemplâmes le confortable et très grand lit. Il n'y avait pas de divan. Ash ouvrit la bouche, visiblement sur le point de dire quelque chose, mais je coupai court à toute argumentation qu'il s'apprêtait à développer en agitant la main.

— Je m'en fiche, je veux juste dormir.

Ash hocha la tête, l'air exténué et lâcha mon sac sur un côté du lit avant de s'effondrer, la tête dans le matelas, sur l'autre.

Quelques secondes à peine après, son souffle devint régulier et ses lèvres sensuelles s'entrouvrirent : il dormait profondément. Il n'avait même pas retiré ses chaussures.

J'hésitai un instant avant de faire avancer mon fauteuil et de m'approcher de ses pieds. Je dénouai prudemment ses lacets, puis retirai délicatement une chaussure puis l'autre. Ash marmonna quelques mots incompréhensibles dans son sommeil, ses longs doigts s'agitant sans cesse, puis il redevint totalement immobile.

Soulagée de ne pas l'avoir réveillé, je me dirigeai vers la salle de bain.

J'aurais adoré prendre une douche, mais c'était trop compliqué. Je me contentai de me laver le visage et de me brosser les dents.

En revenant dans la chambre, j'observai Ash, toujours profondément endormi. Il semblait plus jeune malgré la barbe sombre qui mangeait ses joues.

Cette façon de dormir paisiblement évoquait la jeunesse. Peut-être que le sommeil effacerait les horribles choses qu'il avait vécues, au moins pour quelques heures.

Je remarquai alors la chair de poule qui hérissait la peau de ses bras. Je n'arriverais jamais à tirer le dessus de lit qui était coincé sous lui, sans le réveiller. Je dirigeai, à la place, mon fauteuil vers le placard. Je poussai un grand soupir en découvrant la couverture de secours, soigneusement pliée, mais hors de portée pour moi.

Je me résignai alors à retirer ma veste et à la placer sur ses épaules. Je ne pouvais rien faire de mieux.

Je réussis à m'extirper péniblement de mon jean et farfouillai sous mon tee-shirt pour dégrafer mon soutien-gorge. Je gardai tout le reste.

Puis, je m'installai sur le lit et essayai de me détendre, allongée à côté de cet étranger qui dormait à mes côtés. L'agréable chaleur de son corps était réconfortante et je finis par sombrer dans un sommeil profond qui me libéra de mes douleurs.



Chapitre 8

ASH

Mon pouls s'emballa me tirant immédiatement du sommeil. Complètement alerte, j'observai autour de moi à la recherche d'une menace, mais tout était calme. Les battements de mon cœur commencèrent à ralentir, mais je tremblais encore de tout mon corps – de froid, mais également à cause des images horribles de mon dernier cauchemar.

Mon cœur manqua un battement lorsque je réalisai que je n'étais pas seul dans le lit. Mais je reconnus alors la masse de cheveux blonds couleur de miel sur l'oreiller et la jolie femme à qui ils appartenaient. La fille dans le fauteuil roulant.

Je m'agrippai frénétiquement à sa veste en jean, toujours drapée sur mes épaules. Elle avait son parfum, un mélange de noix de coco et de fleurs. C'était délicat, comme elle.

Je me laissai pénétrer par le calme absolu jusqu'à ce que la boule au creux de ma poitrine disparaisse.

Le souvenir de mon cauchemar commença à s'évanouir et la lumière du jour réactiva des réminiscences plus agréables. J'observai la fille – la femme, en fait – allongée près de moi, vraiment pour la première fois.

Je remarquai qu'elle avait des taches de rousseur sur le nez et les joues qui avaient été dissimulées par le maquillage hier. Des lignes délicates partaient de ses yeux et venaient entourer sa bouche. Elle avait des poignets fins et ses épaules très minces pointaient sous son tee-shirt. Elle semblait avoir des bras solides, sans doute à force de pousser son fauteuil. Que lui était-il arrivé ? Un accident, peut-être ? Mais elle marchait un peu, je l'avais vue, mais avec lenteur et avec beaucoup de difficultés.

La culpabilité renforça encore mon mal de tête. J'aurais dû le lui demander. J'étais tellement absorbé par mes propres problèmes que je n'y avais même pas pensé.

Encore une raison de m'en vouloir. Après Marta, la fille, peut-être même Yveta et Gary. Il aurait pu leur arriver n'importe quoi depuis mon départ.

Je me frottai les tempes en essayant de soulager mon mal de crâne. J'étais déshydraté : j'avais bu trop de café et pas assez d'eau.

Je jetai à nouveau un coup d'œil à celle qui dormait paisiblement à côté de moi.

Laney.

Elle était jolie. Je ne m'étais pas trompé là-dessus la première fois. Elle n'était pas très belle, pas du genre à être repérée dans une foule, mais maintenant que je l'avais remarquée, je ne parvenais pas à l'oublier. J'avais rencontré beaucoup de très belles femmes : des danseuses, des amies, des petites amies. La danse de salon était un milieu très glamour, dans lequel tout le monde se préoccupait de son apparence. Courbes gracieuses, silhouette impeccable, mains élégantes, mouvements fluides, tout était soigné, quoi qu'il en coûte. Mais le glamour n'était que la façade qui dissimulait un travail très dur.

La plupart de mes petites amies avaient été des danseuses. J'avais essayé de sortir avec des filles qui n'étaient pas de ce milieu, mais elles finissaient toujours par être jalouses du temps que je passais à répéter avec mes partenaires. Elles n'aimaient pas la promiscuité que cela impliquait avec les danseuses et détestaient les danses les plus sensuelles, surtout la rumba.

Mais sortir avec des danseuses n'était pas forcément simple non plus. Quand la relation amoureuse s'arrêtait, le partenariat dans la danse aussi et cela fichait en l'air des mois voire des années d'entraînement. C'est ce qui était arrivé avec Jana, ma dernière partenaire qui voulait que nous développions notre relation. Nous avons commencé à sortir ensemble et elle en avait immédiatement déduit que nous pouvions passer au stade suivant, celui de vivre ensemble. Ce que je ne voulais pas. Alors elle m'avait largué pour un ancien champion du monde qui avait le double de son âge. C'était une des raisons pour lesquelles j'avais répondu à cette annonce pour Las Vegas. Mais ce qui m'attirait chez Laney, c'était sa chaleur, sa douceur et sa force.

Elle m'avait percé à jour aussi. Complètement. Quand j'étais au fond du trou. Et elle m'avait aidé, sauvé. Elle continuait à le faire.

Elle était tellement, *tellement* courageuse.

Je m'assis prudemment. La peau de mon dos et de mes fesses n'était que douleur incendiaire. Comme si l'on me plantait des couteaux encore et encore. J'avais très envie de prendre une douche, mais l'autre fille, l'infirmière, avait posé des pansements sur les parties les plus lacérées et je ne pouvais pas les atteindre.

Je serrai les dents en repensant à la ceinture qui me flagellait, à la boucle métallique qui mordait ma chair, aux grognements de Sergei qui se masturbait en regardant.

Je luttai contre la nausée et la honte qui me submergèrent. Je ne voulais plus jamais y penser. Jamais. J'abandonnais tout ça à mes cauchemars.

Laney avait fait preuve de tellement de courage quand tout cela était arrivé. Mon Dieu, cela faisait-il seulement deux jours ? Elle ne s'était pas évanouie, n'avait pas crié ; elle avait organisé notre fuite et pris des décisions, elle m'avait aidé à me sauver.

Une vague de gratitude m'envahit.

Le corps encore raide, je pris la direction de la salle de bain pour satisfaire un besoin naturel.

Je regardai avec envie la brosse à dents de Laney, mais l'utiliser me paraissait mal. Je frottai mes dents avec mon doigt et un peu de dentifrice à la place.

Mon Dieu, j'avais vraiment besoin d'une douche, mais je refusais de demander à Laney de m'enlever mes pansements, ce serait trop humiliant. Je ne voulais pas qu'elle se souvienne à cette occasion dans quel état elle m'avait trouvé – faible et brisé.

Lorsque je revins dans la chambre, elle était assise sur le lit et se frottait les yeux.

— Salut, lançai-je.

Elle écarquilla les yeux et tira anxieusement le drap plus haut sur sa poitrine, mais pas assez vite pour que je ne distingue pas la courbe de ses seins et de ses tétons érigés sous son tee-shirt. Un éclair de chaleur me traversa et je dus détourner le regard.

— Salut, répondit-elle en tirant encore un peu plus sur le drap.

Je cherchai quelque chose à dire pour briser le silence embarrassant qui s'installait, mais rien ne me vint à l'esprit. Qu'étais-je supposé dire à la femme qui m'avait sauvé la vie, une femme que je connaissais à peine, mais avec qui je venais de partager un lit ?

— Je...

Je m'arrêtai, incapable de continuer. Je haussai les épaules.

— Merci, finis-je par balbutier.

— Pour quoi ? demanda Laney en fronçant les sourcils.

Pour m'avoir sauvé la vie. Pour m'avoir épargné les projets sadiques de ce cinglé. Pour me faire confiance.

Mais je ne prononçai aucun de ces mots. Au lieu de ça, je désignai d'un geste de la tête sa veste en jean plié au bout du lit, là où je l'avais laissée.

— Merci pour ta veste.

— Je t'en prie, dit-elle gentiment.

Nous nous observâmes encore quelques instants puis je montrai son fauteuil de la main.

— Tu veux que je t'aide ?

— Non, je peux me débrouiller, merci. Je me sens mieux en fait aujourd'hui, donc ça devrait être plus facile ; un peu plus rapide aussi.

Elle rit, mais cela semblait un peu forcé.

Je fronçai les sourcils à mon tour.

— Tu n'en as pas besoin tout le temps ?

— Non. En fait, pas très souvent. C'est juste lorsque je suis en crise.

— C'est quoi ton problème ?

Il me fallut cinq bonnes secondes avant de réaliser à quel point ma question sonnait mal.

Laney haussa un sourcil.

— Mon petit ami dit qu'aimer Buffy est un problème parce que c'est une série pour ados et que j'ai vingt-neuf ans. Je ne suis pas d'accord : Buffy est une sacrée dure à cuire. C'est ce que tu veux dire quand tu me demandes quel est mon problème ?

Je grimaçai et baissai la tête.

— Je suis désolé. Je voulais juste...

Laney m'adressa un petit sourire.

— Je sais ce que tu voulais dire. Et la réponse est la polyarthrite rhumatoïde.

Je reconnaissais le premier mot.

— Je croyais que c'était une maladie qui ne touchait que les personnes âgées ? dis-je sur un ton hésitant.

Je devais vraiment avoir l'air perdu, car Laney enchaîna rapidement :

— Tu parles d'arthrose en fait. Les gens confondent souvent. C'est lié au vieillissement, une usure des articulations. La forme dont je souffre se déclenche à n'importe quel âge, parfois dès la naissance si tu n'as pas de chance ou si tu es unique en ton genre, dit-elle en riant amèrement. Mes articulations peuvent s'enflammer et devenir très douloureuses, parmi d'autres symptômes. J'ai besoin de mon fauteuil les mauvais jours, mais le plus souvent, je me sens suffisamment bien pour m'en passer. C'est une question de chance.

— Il n'y a pas de médicaments ?

— Si, enfin ça dépend. On peut la contrôler dans une certaine mesure, c'est un traitement qu'on doit ajuster. Mais on n'en guérit pas, dit-elle avant de reprendre, un petit sourire aux lèvres. Parfois, le meilleur médicament, c'est de faire ce dont on a envie, histoire de se rappeler que c'est bon de vivre et que

c'est déjà un sacré cadeau.

Son sourire s'élargit comme si elle croyait vraiment à ce qu'elle disait et agita sa main dans ma direction.

— Vas-y, pose tes questions, je vois que tu en as encore.

Je m'assis au bord du lit et fixai le fauteuil vide.

— Tu l'as toujours eue ?

— Cette maladie ? Depuis l'âge de sept ans. Je t'en prie, ne me dis pas que tu es désolé.

Je lui jetai un bref coup d'œil.

— Tu détestes ça, hein ?

— Tu t'en es rendu compte ? répliqua Laney avec ironie.

— C'est de la façon que tu regardais la serveuse hier dans le *dîner*. C'était impressionnant.

— Oh zut ! J'essaie d'éviter ça, rit à nouveau Laney en fronçant le nez. Mais parfois, je ne m'en rends pas compte.

Je souris à mon tour.

— Je vois ce que tu veux dire ! Les amis de mon père ont toujours cet air navré quand ils apprennent que je suis danseur. Ils pensent que... dis-je en m'interrompant le temps de trouver le bon mot en anglais. Ils pensent que c'est efféminé, terminai-je, le sourire s'effaçant sur mon visage.

Je la fixai avec intensité, en essayant de lui faire comprendre ce que je voulais dire.

— Je ne suis pas gay.

Le rire bruyant de Laney nous surprit autant l'un que l'autre.

— C'est vrai ! m'écriai-je sur la défensive. Quand je dis aux gens que je fais de la danse de salon, ils en concluent forcément que je suis homosexuel. Chaque fois !

— Les gens adorent les stéréotypes parce que c'est prévisible, reprit-elle en secouant la tête. Mais pourquoi pratiques-tu ce genre de danse ? Qu'est-ce qui t'a attiré vers ce style au départ ?

— Le Paso Doble, répondis-je immédiatement. C'est si intense, si viril. C'est l'homme en face de ses propres démons, sa faiblesse.

Laney arqua les sourcils. Elle n'avait visiblement jamais vu les choses ainsi, mais elle comprenait. Pas comme moi, mais elle le comprenait.

— N'importe quelle femme devinerait même à un millier de kilomètres que tu n'es pas homosexuel. Tu es tellement...

Elle s'interrompit brusquement et j'inclinai la tête en l'enjoignant à terminer

sa phrase.

— Je suis tellement quoi ?

— J'allais dire : tellement mâle, marmonna Laney, en s'éclaircissant la gorge.

— Les gays peuvent être très mâles.

— Oui, je sais. Je voulais simplement dire que c'était évident que tu n'étais pas gay. Oh, mon Dieu, je m'y prends tellement mal !

Elle piqua un fard et ses yeux dérivèrent vers mon corps. Mes épaules se décontractèrent et je lui souris largement, en me rapprochant d'elle, sans la quitter des yeux.

— Tu crois vraiment que c'est évident que je ne suis pas gay ? Je pourrais être encore plus clair à ce sujet... mais tu as un petit ami.

Je lui adressai un sourire triomphant puis pris mes distances à nouveau.

Elle étrécit les yeux. Puis elle me prit complètement par surprise lorsqu'elle empoigna un oreiller et me le jeta à la figure. Je levai les bras par pur réflexe évitant ainsi de justesse de le prendre en pleine tête.

Une fois la surprise passée, je lui lançai un regard mauvais. Elle se mit à hurler quand elle comprit que j'allais lui renvoyer l'oreiller. Je me souvins alors qu'elle était handicapée et que la lutte n'était pas très égale. Je laissai tomber l'oreiller en haussant les épaules avec espièglerie.

— Désolé.

Son visage laissa transparaître une émotion entre agacement et tristesse. Je compris que j'avais fait le mauvais choix.

— Il faut que j'aille aux toilettes, marmonna-t-elle.

Je lui avais fait de la peine ; je me serais bien donné un grand coup de pied aux fesses. Je n'avais jamais rencontré une personne handicapée. Je n'avais aucune idée de ce que devait être mon attitude et le fait que j'oublie tout le temps qu'elle était dans un fauteuil roulant m'étonnait.

— Tu ne pourrais pas regarder ailleurs ? demanda-t-elle. Je me sens un peu exposée, là.

— Tu n'as qu'à prétendre que je suis gay.

— Retourne-toi !

Je pivotai sur moi-même, les mains sur les hanches, lui présentant mon dos.

Le silence se fit soudainement.

— Comment vas-tu ? demanda-t-elle précautionneusement. Ton dos ?

Je me raidis.

— Ça va, mentis-je.

— Permets-moi d'en douter, reprit-elle doucement. Tu n'as pas à me cacher ta

douleur, Ash. Surtout à moi.

Accablé, je laissai tomber ma tête sur ma poitrine. Je jetai un bref coup d'œil par-dessus mon épaule et je découvris qu'elle m'observait avec attention, son regard balayant mon dos, son visage exprimant toute la compassion que je lui inspirais. Elle devait voir le sang frais qui imbibait mon tee-shirt.

— C'est douloureux, reconnus-je. J'ai vraiment besoin d'une douche. Il faut juste... Pourrais-tu m'aider à retirer les pansements ?

— Bien sûr. Donne-moi seulement... une petite minute, d'accord ?

Elle glissa dans son fauteuil, en essayant de dissimuler ses sous-vêtements.

Elle semblait pouvoir se déplacer plus facilement.

Je n'entendis pas l'eau de la douche couler. Comment s'y prenait-elle pour faire tout ça, surtout quand elle avait... comment disait-elle ? Une crise ?

Je retirai mon tee-shirt et regardai les traces de sang, les sourcils froncés. C'était pire que ce que je pensais.

Quelques minutes plus tard, Laney réapparut. Ses yeux s'emplirent de larmes dès qu'elle aperçut mon dos. Je ne voulais pas qu'elle pleure à cause de ce que ces enfoirés m'avaient fait. Elle se mit alors à parler, s'efforçant à garder une voix posée :

— OK. Laisse-moi voir.

Elle retira un par un les bandages. Je me doutais que j'avais déjà des bleus. Un coup d'œil dans le miroir me le confirma : mon dos était un kaléidoscope de couleurs allant du noir au violet.

— Peux-tu te mettre à genoux afin que je puisse atteindre tes épaules ?

Je m'agenouillai devant elle, les pieds sous son fauteuil et les cuisses pressées contre ses genoux. Je sentais ses mains trembler légèrement contre mon dos. Mais même si elle demeurait très délicate dans ses gestes, je ne pouvais pas retenir mes gémissements de douleur et mes muscles tressaillaient.

Je savais déjà que je garderais des traces indélébiles, que je serais marqué à jamais.

Je ne pourrais jamais oublier l'œuvre d'Oleg ni les souvenirs horribles. Si cela restait très laid, j'aurais du mal à retrouver un travail dans la danse. Les gens viennent voir ces spectacles pour se détendre, pas pour voir une nouvelle version de Quasimodo.

Je ne porterais sans doute plus très souvent des gilets de Paso Doble.

La colère et la frustration m'envahirent à nouveau. Je n'échapperais jamais à la *Bratva*.

Je sentais les mains fraîches de Laney sur ma peau brûlante. J'aimais la façon

dont elle me touchait, avec délicatesse, mais sans hésitation. Elle savait ce qu'était la souffrance et cela ne l'effrayait pas. Elle ne se laissait pas abattre par la douleur. Je serrai les dents : j'étais peut-être marqué à vie, mais je ne laisserais pas Sergei gagner.

D'amères images de vengeance envahirent mon esprit tourmenté. Je n'avais jamais possédé d'armes auparavant, mais j'en avais très envie maintenant.

Si ce monstre se présentait devant moi à l'instant, j'appuierais sur la détente. J'étais certain à cent pour cent que je le ferais. Et cela ne me faisait... rien.

C'était comme si l'intensité des émotions qui m'avaient balayé ces dernières semaines m'avait vidé totalement. Je me sentais vide, je n'avais plus rien en moi.

Je devrais peut-être m'en inquiéter. La danse était ma passion, mais elle venait de mes tripes. Si je n'avais plus de passion, que me restait-il ?

Même cette idée n'était qu'une crainte lointaine et sans grande importance, comme si je regardais cette vie pourrie de l'autre côté d'un panneau vitré.

Laney toucha alors un point particulièrement sensible et je frissonnai, retenant mon souffle pour ne pas gémir.

— Désolée, murmura-t-elle.

Je me raidis quand elle tira sur la ceinture de mon pantalon pour découvrir la partie supérieure de mes fesses afin de détacher un pansement. Puis, une sensation très différente m'envahit.

Merde ! Pas maintenant !

Je posai mes mains sur mon sexe, tentant de cacher la bosse qui se formait sous le jogging. Laney n'avait pas besoin de voir ça. Elle me prendrait pour un cinglé que la souffrance excitait.

Puis une question me traversa l'esprit : Pouvait-elle avoir des relations sexuelles ? Cela lui ferait-il mal ? En avait-elle déjà eues ?

Elle avait un petit ami, mais cela signifiait-il que...

Je repoussai toutes ces idées, essayant de me concentrer sur les panneaux du plafond que je me mis à compter.

Heureusement, je n'avais plus d'érection ou presque lorsqu'elle termina.

Elle était toute rouge cependant. Avait-elle vu quelque chose ?

— Je vais aller prendre ma douche, dis-je en désignant la salle de bain du pouce.

— Attends ! Il faudrait... balbutia Laney. Je devrais prendre une photo. Cela fera une preuve.

Mon visage se figea.

— Ton amie en a déjà pris une. Et je te rappelle que tu n'as plus de batterie.

Je fis alors demi-tour et allai m'enfermer dans la salle de bain.
J'étais une bonne action pour elle. Pas un homme digne d'elle.

LANEY

J'entendis l'eau commencer à couler et je m'enjoignis mentalement à bouger.

Il avait été violenté et abusé. Il avait peut-être été violé, je n'en savais rien.

Et puis en plus, c'était difficile d'être aussi près de lui, de le toucher de façon aussi intime. Ash était tellement...

Un éclair de culpabilité me traversa en pensant à Collin. Plus ou moins. Nous étions séparés, non ? Il n'avait jamais répondu à mon dernier message. Enfin, il me semblait.

Ce que j'éprouvais pour Ash était compliqué. Je voulais l'aider, veiller sur lui, le sauver même. Mais il m'attirait aussi. Ce qui n'était pas mal en soi sauf si je me laissais aller dans cette direction.

Je soupirai.

Note à moi-même : ne sauver que des mecs moches la prochaine fois.

Ash resta dans la salle de bain tellement longtemps que je commençai à me demander ce qu'il faisait là-dedans. Mais quand il émergea de la pièce quelque temps plus tard avec seulement une serviette nouée autour de sa taille, il me précisa qu'il y était obligé.

— J'ai lavé mes vêtements. Ils étaient pleins de sang. Je les ai mis sur le sèche-serviette. Je pense qu'ils seront à peu près secs dans peu de temps. Ou pas.

Il m'adressa un petit sourire me faisant comprendre que des vêtements humides étaient le cadet de ses soucis.

Je lui rendis son sourire un peu difficilement.

— Il y a un Walmart tout près, dis-je, m'efforçant à conserver le ton banal d'une conversation. Je vais aller voir si je peux te trouver des jeans et quelques tee-shirts ou...

Ash leva une main interrompant mes mots laborieux.

— Non, merci. Tu en as déjà fait beaucoup. Je ne peux pas prendre...

— Ash, dis-je en lui coupant la parole gentiment. Tu ne prends rien, c'est moi qui te le donne. Nous sommes une équipe.

Il ferma les yeux et marmonna quelque chose dans sa langue.

— Je te rembourserai. Tout.

— Et que penses-tu de cette idée, c'est un truc auquel j'ai pensé comme ça, proposai-je prudemment. Je suis certaine que tu vois ce que je veux dire : je fais ça afin que tu le fasses toi aussi.

Ash me jeta un regard interloqué.

— Je ne comprends pas.

— Je t'ai aidé parce que je le pouvais et parce que je le voulais. Peut-être qu'un jour, tu verras quelqu'un qui a besoin de ton assistance, et tu feras comme moi : tu l'aideras parce que tu pourras le faire. Et ils feront la même chose après. Aider les autres pour qu'ils le rendent en faisant la même chose, tu comprends ?

Ash déglutit et j'observai le mouvement subtil et érotique de sa pomme d'Adam.

— Tu es quelqu'un de bien.

Vraiment ? Étais-je une fille bien ? Désirer un homme traumatisé pendant que mon petit ami – ex-petit ami – est resté à la maison ?

Ash ne me quittait pas des yeux.

— Quel est ton nom ? Ton nom de famille ?

Je souris. Il voulait que nous ayons ce genre de conversation ? Pas de problème.

— Hennessey. Laney Hennessey. Nous sommes d'origine irlandaise et Américains depuis cinq générations. Et toi ?

— Aljaž Novak. Mon père s'appelle Jure. C'est comme George pour vous.

J'attendis un peu, mais il n'ajouta plus rien.

— Tu n'as pas d'autre famille ?

Il secoua la tête.

Pas de mère ? De frère et sœur ?

Je trouvais ça incroyablement triste. Je repris en m'efforçant de garder un ton enjoué :

— Eh bien, si je devais te parler de la mienne, nous en aurions pour un bon moment.

Les lèvres d'Ash se retroussèrent dans un demi-sourire.

— Mes vêtements sèchent et je ne peux aller nulle part avec ma serviette. Nous avons le temps.

Oui, j'étais vraiment une femme généreuse, je protégeais toutes les autres de cette planète en retenant cet homme vêtu simplement d'une serviette et aux abdos que je n'arrivais pas à compter tellement ils étaient nombreux.

— Hum, mon public est captif ! dis-je pour le taquiner. C'est toi qui l'auras voulu. Mon père s'appelle Brian et il est capitaine dans la police, comme tu le sais déjà. Ma mère, c'est Bridget, elle est femme au foyer. J'ai trois sœurs : Bernice, Linda et Sylvia. Elles sont mariées respectivement à Al, Joe et Mario et ont à elles trois, sept enfants. Mon oncle Donald est pompier et sa femme

s'appelle Carmen. Ils ont quatre enfants, mes cousins : Stephen, Paddy, Eric et Michael. La sœur de ma mère, Lydia, est mariée à mon oncle Paul et ils ont deux enfants, Trisha et Amelia. Ça va ? Pas trop perdu ? Parce qu'il y a encore une tonne de petits cousins et d'amis tellement proches qu'ils font presque partie de la famille.

— Waouh ! souffla Ash en secouant la tête. Ça fait du monde !

— C'est génial, la plupart du temps, dis-je en souriant. Mais parfois, une grande famille... Je suis la plus jeune de tous mes cousins, donc c'est comme si j'avais six paires de parents et une douzaine de frères et sœurs ; ils se mêlent de mes affaires tout le temps. Tu devrais venir à la maison pour Thanksgiving, c'est de la folie, ajoutai-je en secouant la tête.

J'attendis qu'Ash enchaîne sur sa famille, mais il ne dit rien, gardant une expression lointaine sur le visage. Je savais déjà qu'il ne s'entendait pas très bien avec son père et il n'avait jamais parlé de sa mère. Peut-être était-elle morte ? Ou peut-être que ça ne me regardait absolument pas.

Je m'éclaircis la gorge.

— Pourquoi ne passerais-tu pas une commande à l'un des restaurants qui ont laissé des menus de plats à emporter ? Pendant que nous attendons la livraison, j'irai faire un tour au Walmart pour voir ce que je peux y trouver ?

Ash joua avec le rebord de sa serviette, les traits fermés. Je poussai un soupir.

— Nous en avons déjà parlé, lui rappelai-je gentiment. Tu me rembourseras en aidant les autres plus tard. Quelle est ta pointure de chaussures ?

— 46, marmonna-t-il après un moment d'hésitation.

— Pardon ? demandai-je en haussant les sourcils, éberluée.

Ash releva la tête en entendant la surprise dans ma voix, puis il secoua la tête comme s'il s'éclaircissait les idées.

— 16 en taille américaine. Excuse-moi.

— J'ai eu peur un instant, dis-je en riant.

Je jetai un coup d'œil à ses pieds nus, réalisant soudain qu'un mâle pratiquement nu s'offrait à ma vue. Même assis au bord du lit d'un motel, il était élégant. Ses mollets musclés étaient surmontés de cuisses larges et solides et au-dessus de la serviette apparaissait un ventre plat strié par ses abdos qui se soulevaient à chaque inspiration. Sa poitrine était sculptée elle aussi, mais sans excès. Et puis, il y avait les traces de coups.

Je détournai le regard avant de croiser ses yeux. Je ne voulais pas qu'il devine ce que je pensais.

— Ta taille de pantalon ?

— 30 de tour de taille et 34 d’entrejambe.

— D’accord. Je reviens très vite, dis-je, ma voix bien trop joyeuse pour être sincère. Commande ce que tu veux, je meurs de faim !

Je laissai quelques billets sur la table basse en passant.

— Tu n’as pas tes chaussures, me fit remarquer Ash sèchement.

— Je n’en ai pas besoin, répondis-je en omettant de préciser qu’il me serait impossible d’enfiler mes Louboutins ce matin.

— Il fait froid dehors, Laney.

Mon Dieu, j’adorais la façon dont il prononçait mon prénom.

J’avais l’impression que chaque fois que je le regardais dans les yeux ou que je m’égarais dans la contemplation de son magnifique corps musclé, je perdais quelques points de QI.

— Tes chaussures ! ordonna-t-il.

Mes baskets étaient dans ma valise, mais je ne pouvais pas atteindre mes pieds pour enfiler des chaussettes ou lacer mes chaussures. Je m’en passerais aujourd’hui.

— Je n’en ai pas besoin, répliquai-je refusant d’admettre devant lui que je ne pourrais pas les mettre moi-même.

— Quelle tête de mule !

Sa voix avait pris un ton légèrement amusé et il n’avait pas tort. Mais être têtu, c’était utile parfois. C’était une façon de refuser la souffrance, de se sortir du lit alors que mon corps hurlait qu’il n’en avait pas envie.

Oui, j’étais une tête de mule.

— Je...

Je m’interrompis quand je vis qu’Ash n’attendait pas ma réponse, mais au contraire allait fouiller dans ma valise dont il sortit une paire de chaussettes rouges.

— Ça va, ça ? demanda-t-il, avec beaucoup d’hésitation.

Je hochai la tête en silence. Il revint s’agenouiller devant moi et m’enfila la première chaussette avec dextérité. Il agissait simplement, sans se poser de question, sans mise en scène.

Les larmes me montèrent aux yeux et je contemplai la tête brune penchée sur moi. Ses cheveux étaient encore humides.

Il plaça ensuite mes pieds gonflés dans mes baskets et les laça de façon très lâche. Puis il me tendit ma veste et mon sac à main.

— Comme ça, tu n’auras pas froid.

— Merci, dis-je, la voix faible.

Il ouvrit la porte et je roulai sur le seuil. L'air vif qui m'accueillit me fit du bien et je m'éloignai du motel.

La gentillesse d'Ash m'avait bien plus touchée que je voulais le reconnaître. Je ne comprenais pas très bien pourquoi.

ASH

Une fois Laney partie, je me mis à faire les cent pas dans la petite pièce.

J'étais tourmenté sans relâche par mes souvenirs. J'avais envie de m'arracher une partie du cerveau pour ne plus me souvenir de rien. Mais c'était impossible. Au contraire, ils me hantaient. En plus, je commençais à envisager ce qui se passerait à Chicago. Peut-être qu'elle ne voudrait plus rien avoir à faire avec moi. Il faudrait que j'avoue *tout* à son père si je voulais qu'on arrête et qu'on juge Sergei et Oleg et que Volkov soit mis hors d'état de nuire. Il faudrait alors que je confesse à quel point j'avais été faible et naïf et avec quelle facilité ils m'avaient trompé. J'allais aussi devoir avouer avoir vu Oleg assassiner une fille sans que je réagisse. Et laisser pour mort un cuisinier coréen. Et faire de Marta une prostituée. J'avais tout vu, je savais tout cela, mais je n'avais rien fait.

Il faudrait aussi que je confie ce que Sergei m'avait fait. Deux fois.

Ce souvenir insoutenable me donna un haut-le-cœur et je fonçai vers la salle de bain pour vomir. Je tombai à genoux devant les toilettes et pressai ma poitrine nue contre la cuvette. Des larmes brûlantes de fureur se pressèrent derrière mes paupières et je les essuyai rageusement. Puis, je frappai de toutes mes forces la cuvette en porcelaine. Ces enfoirés ne gagneraient pas cette fois.

Je me rinçai la bouche et revins m'asseoir au bord du lit pour commander le petit déjeuner.

Je me forcerais à manger, à résister.

LANEY

Les gens me regardaient avec curiosité alors que je déambulais dans les rayons du Walmart. Je n'étais pas étonnée.

La plupart le faisaient en douce, mais quelques-uns ne se cachaient pas. Si j'avais été naïve, j'aurais dit qu'ils étaient inquiets pour moi, mais non. Ils étaient juste curieux.

Je m'appliquai à choisir des vêtements pour Ash. J'avais été tellement pressée de sortir de cette chambre qui me rendait claustrophobe. Ash avait une telle présence qu'il occupait tout l'espace. Il débordait de virilité. Il se dégageait de

lui un flot de testostérone. Je pense qu'il ne s'en rendait même pas compte, cependant je l'avais surpris à mater mes seins ce matin, au réveil. Cela n'avait été qu'un petit coup d'œil, enfin deux, mais c'était bien ça. Que des gens puissent penser qu'il était gay me laissait pantoise. Mais visiblement, cela ne lui plaisait pas du tout.

Je suppose que penser qu'un danseur était forcément homosexuel, c'était comme déduire qu'une femme en fauteuil avait forcément besoin d'aide. Nous étions tous les deux obligés de lutter contre les préjugés et cela durerait toute notre vie. Après notre conversation, cette comparaison me paraissait tout à fait juste.

J'achetai deux jeans, des tee-shirts et un manteau à Ash, ainsi que des produits de toilette, de l'ibuprofène, des boxers et des chaussettes. J'étais un peu mal à l'aise d'acheter des sous-vêtements à un homme que je connaissais à peine, mais après tout ce que nous avons déjà traversé ensemble, c'était le cadet de mes soucis.

Heureusement, je trouvai également un chargeur de téléphone. Ce serait un soulagement de pouvoir être en contact avec le reste du monde. Je me demandai à quel point Vanessa et Jo m'en voulaient.

Je retournai à l'hôtel, avec tellement de sacs empilés sur mes genoux que je voyais à peine où j'allais. C'était un peu dangereux. Ils pouvaient dégringoler n'importe quand. Il faudrait alors que je compte sur la gentillesse des passants. Une fois encore.

Mais je fis le chemin du retour sans incident et Ash ouvrit la porte dès qu'il m'entendit arriver.

— Des vêtements et un chargeur, dis-je, en désignant du menton la montagne de sacs.

La chambre sentait la nourriture. J'étais ravie que cela ait été livré pendant mon absence. Nous avions tous les deux trop faim pour déballer mes achats avant de manger. Je branchai mon téléphone pendant que nous nous chargions en nourriture pour la journée. Nous étions assis sur le lit, Ash enveloppé dans une couverture.

Toutes les deux ou trois secondes, mon téléphone vibrait annonçant un appel manqué ou un nouveau message.

— Je crois que les gens s'inquiètent pour toi.

Je hochai la tête, la bouche pleine d'œufs et de bacon.

— Je suis certaine que Jo et Vanessa ont saturé ma messagerie. Je les appellerai dès que nous serons dans la voiture.

— Et ton petit ami ?

Je fis la grimace.

— Je ne sais pas trop. Peut-être. Nous nous sommes plus ou moins séparés. Il ne voulait pas que je vienne à Las Vegas.

Je lâchai un petit rire gêné.

— Il semblerait qu’il avait raison, ceci dit, même s’il disait ça pour de mauvaises raisons.

Ash baissa la tête et se mit à fixer son assiette à moitié vide.

— Je ne pourrai jamais te dire à quel point je te suis reconnaissant d’être venue.

Je restai silencieuse et Ash leva lentement les yeux vers les miens. Nous partagions quelque chose, je le sentais.

Il baissa à nouveau le regard et se remit à manger. Ce moment spécial était passé, mais je ne l’avais pas imaginé. En revanche, je ne savais pas comment l’interpréter.

Manger notre petit déjeuner ainsi, côte à côte sur un lit, créait une étrange intimité entre nous. Normalement, cela n’arrivait que lorsqu’on sortait avec quelqu’un, pas quand... on était comme nous, quoi que nous soyons l’un pour l’autre. Il était encore trop tôt pour nous dire amis. Je connaissais à peine Ash et il ne savait vraiment rien de moi.

Après avoir bu nos cafés, je lui tendis les sacs remplis de vêtements.

— J’ai oublié de te demander ta taille de chemise, alors tu pourrais bien te retrouver avec tes vêtements de clown à nouveau, dis-je en souriant pour essayer d’adoucir mes propos.

Ash sortit d’un sac un lot de trois boxers gris foncé. Il n’avait pas l’air de savoir comment réagir non plus ; une lueur d’émotion traversa brièvement son regard. Je lui tournai le dos et il en enfila un rapidement.

Le jean ne lui allait pas trop mal, il était seulement un peu large à la taille, mais le tee-shirt à manches longues lui convenait bien mieux. Il y en avait deux autres dans le sac : un bleu marine et un bleu pâle.

J’avais également acheté un gros manteau noir, des gants et un bonnet assortis qui seraient indispensables à Chicago. J’avais pris des baskets également. Des chaussettes. Une brosse à dents. Mais j’avais oublié un rasoir.

Ash termina de s’habiller et se tourna vers moi.

— Comment suis-je ?

Je dus étouffer mon soupir. *À couper le souffle.* C’était la pure vérité, mais je répondis autre chose.

— Pas mal, mais la serviette a prouvé quelque chose.

— Vraiment ? demanda-t-il en entrant dans mon jeu. Elle a prouvé quoi ?

Impossible de lui dire ce que cette petite serviette étroitement nouée autour de sa taille avait fait naître dans ma tête. J'improvisai :

— Hum... que tu aimes bien traîner comme ça, décontracté...

— Quoi ? Cela veut dire quoi ?

Je souris. Son anglais était tellement bon qu'il était facile d'oublier que certaines expressions lui échappaient.

— Ça veut dire que tu es quelqu'un de détendu... pas très impliqué.

Ash me jeta un regard irrité.

— Non, mais ce n'est pas ce que je voulais dire, ajoutai-je rapidement. C'était une blague idiote. Excuse-moi.

Il hocha la tête avec raideur, en évitant mon regard. Il commença à ramasser ses affaires en silence, le visage figé.

Je poussai un soupir et pris mon téléphone, passant en revue la longue liste d'appels manqués et de messages non lus. J'envoyai de brefs messages à Jo et Vanessa pour les rassurer et leur dire que nous serions à la maison ce soir. Enfin, plutôt très tôt demain matin si Ash pouvait conduire pendant une quinzaine d'heures. Peut-être que je me sentirais assez bien pour prendre le relais pendant quelques heures.

Je fus très étonnée de découvrir plusieurs messages de Collin. Cela avait commencé la nuit dernière. Il voulait savoir comment j'allais, mais il était impossible de savoir s'il pensait que nous étions encore en couple ou pas.

Je lui envoyai un court message rassurant à lui aussi. Je lui annonçai mon retour la nuit prochaine.

Ash était toujours silencieux quand il m'aida à prendre place dans la voiture. Même s'il était en colère, sa façon de s'occuper de moi, délicate et respectueuse, était toujours la même.

Je voulais m'excuser une nouvelle fois de ma plaisanterie douteuse, mais je m'abstins. Il était peut-être plus malin de passer à autre chose.

Je préfèrai faire défiler mes contacts pour passer un nouvel appel.

— Papa, c'est moi.



Chapitre 9

LANEY

Je poussai un gémissement de frustration et balançai mon téléphone, les yeux fermés. Le moins qu'on puisse dire, c'est que la conversation avec mon père avait été compliquée. Selon lui, je méritais d'être arrêtée pour avoir fui la scène d'un crime, j'étais totalement irresponsable, je ne respectais pas mes devoirs civiques... Je me demandais s'il ne m'arrêterait pas lui-même à mon arrivée.

Il ne m'avait pas écoutée quand je lui avais dit que je me rendrais au commissariat avec Ash demain matin. Il voulait nous accueillir avec une voiture de patrouille.

— Cela avait l'air difficile.

Je jetai un coup d'œil à Ash, un sourire fatigué étirant mes lèvres.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Papa va nous rejoindre chez moi cette nuit. J'ai essayé de le convaincre d'attendre demain, mais voilà, tu sais ce que c'est, les parents.

— Est-il au courant de ce que dit la police de Las Vegas ? demanda Ash avec méfiance.

Je grimaçai.

— Euh, eh bien, ils veulent nous interroger, répondit-je prudemment. L'employé de la salle se rappelle avoir vu un homme armé.

Ash écarquilla les yeux et se tourna brièvement vers moi.

— Ils pensent que c'est moi ?

— Non ! Non, cependant ils n'apprécient pas trop que nous ayons fui.

Ash crispa les mains sur le volant jusqu'à ce que ses jointures blanchissent. Il était livide sous son hâle.

— Si ton père me renvoie là-bas, ils me tueront.

Je posai la main sur son bras en espérant que mon contact le rassurerait.

— Il ne fera pas cela, je te le jure.

Il me jeta un regard incrédule qui révélait qu'il ne croyait pas que j'avais le pouvoir d'empêcher quoi que ce soit.

J'avais très peur qu'il ait raison. Mais je ferais tout ce qui était en mon pouvoir pour le protéger.

C'était agaçant. Mon père n'avait pas écouté un mot de ce que j'avais dit, ce

qui n'augurait rien de bon. Mais je savais comment le gérer : j'avais observé ma mère le faire pendant des années ; elle avait été un excellent professeur. Alors plutôt que d'essayer de le faire changer d'avis et l'entendre m'accabler de reproches, je repris mon téléphone et tapai tout ce dont je me souvenais depuis mon arrivée à Las Vegas jusqu'à maintenant. Je demandai à Jo de m'envoyer la photo du dos d'Ash et l'ajoutai à mon dossier. Puis, j'envoyai le tout à mon père. Avec un peu de chance et du temps, il comprendrait à quel point il se trompait.

Nous étions dans le Nebraska, au milieu d'un paysage ondulé de collines, quand nous reprîmes une conversation :

— Je me pose des questions sur ton tatouage.

Du coin de l'œil, je vis Ash tressaillir comme si je l'avais tiré d'une réflexion si profonde qu'il m'avait totalement oubliée.

— A-t-il une signification particulière ?

Ash eut l'air vexé.

— Bien sûr ! Pourquoi marquerais-je mon corps sans que cela ait un sens ?

Je pensai immédiatement à son dos couvert de cicatrices.

— Je suis désolé, je suis... commença Ash en soupirant.

Il ne termina pas sa phrase et je le regardai en secouant la tête.

— Pas de soucis. Mais tu sais, certaines personnes se font faire des tatouages parce qu'ils aiment un dessin ou des mots. Et puis tu peux entrer dans un salon de tatouage et choisir le tien dans un catalogue.

— Tu en as, toi ? demanda Ash en arquant un sourcil, une lueur moqueuse dans les yeux. En tout cas pas sur tes jambes ou sur tes bras. Pas dans ton cou non plus. Mais où donc Laney pourrait-elle avoir un tatouage ?

Je lui jetai un regard d'avertissement, mais il se contenta de sourire. J'aimais quand il était comme ça : joueur et sexy.

— Non, je n'ai aucun tatouage. Je n'ai jamais trouvé quelque chose d'assez important pour le graver de façon permanente sur ma peau. Alors, le tien ? D'où vient-il ?

Ash fronça les sourcils, son expression amusée disparaissant immédiatement.

— C'est une... carte, répondit-il avec hésitation, luttant pour exprimer ses idées. Une carte de ma vie. Des trucs qui me sont arrivés. Des choses importantes. Quand il m'arrive quelque chose de nouveau, je rajoute un dessin. Le premier, je l'ai fait quand ma mère est décédée, j'avais seize ans.

Je continuai à lui poser des questions après ça, mais plus légères. Nous parlâmes de musique et de danse. Beaucoup de danse. J'étais fascinée par ce monde tout nouveau pour moi. Les yeux d'Ash scintillaient et l'homme qui avait

dominé la scène de Las Vegas fit sa réapparition.

Nous parlâmes aussi de mon travail : rédiger des exercices de rédaction pour les étudiants, puis de Chicago. C'était comme une sorte de premier rendez-vous, une de ces conversations du genre « dis-moi tout ». Et contrairement à beaucoup d'hommes que je connaissais, Ash semblait aussi intéressé par moi que je l'étais par lui.

Il était pressé de découvrir la ville, stressé aussi, car la fin du voyage signifiait... nous ne savions ni l'un ni l'autre ce que cela impliquerait.

Au crépuscule, nous nous arrê tâmes quelque part au milieu de l'Iowa. Ash était épuisé et nous avions faim tous les deux. Il sortit péniblement de la voiture, détendant sa grande silhouette en grimaçant. Alors qu'il était en train de se diriger vers le coffre de la voiture pour sortir mon fauteuil, je le rappelai.

— Je crois que je peux y arriver. Avec un peu d'aide.

— Bien sûr, dit-il en pivotant sur lui-même pour venir m'ouvrir la portière.

Collin aurait discuté. Il aurait lancé un interrogatoire complet pour évaluer mon état de santé et ensuite, il serait allé chercher le fauteuil. Parce qu'il savait mieux que moi ce qui me fallait.

J'avais l'habitude de penser que lorsqu'il faisait ça, c'était sa manière de prendre soin de moi. Mais c'était aussi une façon de me contrôler. Ash me croyait lorsque je disais que je pouvais marcher.

Son bras était chaud et je m'accrochai à lui. Il posa son autre main sur mon coude pour assurer mon équilibre. Seuls quelques centimètres nous séparaient. La chaleur que dégageait son corps me réchauffa dans l'air frais.

Une fois que je me tins debout, Ash passa son bras autour de ma taille et nous prîmes ainsi la direction du *dîner*.

L'idée qu'on pouvait nous prendre pour un couple tellement amoureux qu'il ne pouvait pas se séparer me traversa soudain l'esprit.

Je me demandai ce qui arriverait lorsque nous serions à Chicago.

ASH

— Nous sommes arrivés.

Je sentis la petite main de Laney qui se posait sur ma cuisse et me secouait.

— Nous sommes arrivés, répéta-t-elle.

J'étais complètement shooté tellement j'avais dormi profondément, mais un flot d'adrénaline me traversa et je me redressai sur mon siège.

Chicago !

Nous avons réussi.

La première chose que j’aperçus fut une voiture de police dans la large artère. Le gyrophare s’alluma quelques secondes révélant les traits tirés de Laney.

— C’est mon père.

Elle avait parlé sur un ton rassurant.

La portière de Laney s’ouvrit brusquement et un courant d’air froid s’engouffra dans le véhicule, faisant voler ses longs cheveux devant son visage. Il faisait quarante degrés de moins que dans le désert, mais je préférais ça. Je ne voulais plus jamais sentir cet air sec.

Laney était déjà dans les bras de son père. Il l’inspectait de la tête aux pieds comme s’il voulait vérifier qu’elle avait encore tous ses bras et ses jambes.

Je descendis de la voiture avec raideur. Les mains dans les poches, je regardai Laney et son père.

Il ne lui ressemblait pas du tout. Il était grand et lourd. Il avait un cou de taureau, des cheveux roux flamboyant et il était rubicond alors que sa fille était pâle et petite. Ses yeux se posèrent sur moi.

— C’est lui ?

Son ton n’avait rien d’amical et Laney chuchota quelque chose, sur un ton furieux. Il se renfrogna encore plus. Il fit alors un signe de tête à un autre agent de police qui surgit devant moi. Instinctivement, je reculai, me plaquant contre la portière.

Le choc provoqua une telle douleur que ma vision s’obscurcit. Je devais lui avoir fait peur parce que dans la seconde qui suivit je me retrouvai plaqué sur le capot de la voiture, la pommette écrasée contre le métal glacé. Je jurai, mais je m’immobilisai tellement la douleur était intense.

— Billy Jenkins, arrête ça tout de suite, hurla Laney.

— Tout va bien, Billy, dit le père de Laney. Il ne fera rien, il n’est pas assez idiot pour ça.

Il lâcha mon bras aussi vite qu’il me l’avait pris. Je me redressai lentement, le cœur battant la chamade. J’étais épuisé et furieux, mais la réaction de Laney me donnait envie de sourire. Elle se tenait devant deux énormes flics, les poings serrés.

— Je n’arrive pas à y croire, gronda-t-elle, rageuse. Ce n’est pas un criminel !

Puis elle s’empara de ma main et marcha en direction d’un imposant bâtiment de grès rouge.

— Tu as bien mérité de porter nos sacs et mon fauteuil, Billy Jenkins, cria-t-elle. Et après tu pourras aller rendre la voiture chez Hertz.

Elle ne prit même pas la peine d’attendre la réponse, mais me permit de

l'aider à marcher vers le bâtiment. Elle ne ralentit que lorsqu'elle commença à monter les six marches de l'escalier en s'agrippant à la rampe.

Je me demandai comment elle faisait quand elle était en pleine crise.

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule, mais son père ne fit rien pour nous arrêter. Il avait l'air un peu agacé et de ne pas tout comprendre, cependant il n'avait pas l'intention de s'opposer à elle. Il secoua la tête en me foudroyant du regard. Je comprenais très bien le message : *si tu merdes avec ma fille, tu prendras cher.*

— Je suis désolée, dit Laney, la voix tendue alors que nous attendions l'ascenseur.

Elle ignora délibérément le petit reniflement ironique de son père.

— Tu vas bien ?

Je hochai la tête en jetant un coup d'œil furtif à notre garde du corps.

— Tu as bien pris tes médicaments ? demanda le père de Laney, d'une voix grinçante.

— Oui, papa.

Nous gardâmes le silence pendant que l'ascenseur montait. J'étais surpris que Laney ne me lâche pas la main. Son père avait remarqué lui aussi.

— Tu as lu mon mail ? demanda-t-elle sur un ton autoritaire.

— Oui.

— Et ?

— Attendons d'être à l'intérieur pour en parler.

Je jetai un coup d'œil à Laney me demandant ce que contenait ce mail, mais elle me répondit d'un bref mouvement de tête.

Son appartement était petit, mais très ordonné. Le divan occupait un large espace, mais permettait tout de même de circuler avec un fauteuil roulant. L'autre meuble très imposant de la pièce était une grande bibliothèque où étaient alignés de grands formats, des livres de poche, des verres à vodka et des photos encadrées. Je reconnus Laney, plus jeune, entre ses deux amies ; il y en avait d'autres, probablement avec des membres de sa famille ; sur une dernière, un type costaud avait un bras sur son épaule. Pourquoi gardait-elle un cliché avec son ex ?

Une porte-fenêtre s'ouvrait sur un tout petit balcon. Les rideaux étaient ouverts ; l'éclairage public illuminait la chambre d'une lueur orangée. En levant les yeux, on distinguait un petit bout de ciel étoilé entre deux gratte-ciel.

Cette envie de voir plus de choses, plus loin que l'horizon me parlait.

Laney se laissa tomber dans un fauteuil capitonné en laissant ainsi à son père

et moi, le canapé.

Mais au lieu de s'asseoir, son père alla chercher une lourde chaise dans la cuisine et s'installa juste en face de moi.

— Papa, dit Laney, d'une voix volontaire très contrôlée. Ce n'est pas un suspect, c'est mon ami.

Je croisai son regard et elle m'adressa un petit sourire complice qui fit se gonfler une veine sur le front de son père.

— Tu ne connais rien de cet homme, répliqua-t-il vivement.

— Nous avons passé les cinquante dernières heures environ, ensemble, dans une situation très critique. Tu m'as toujours dit qu'on en apprenait beaucoup sur les gens dans des moments extrêmes.

Le père de Laney eut l'air très agacé qu'on lui renvoie au visage ses propres mots. Mais il n'en avait pas terminé. En fait, j'étais convaincu que ce n'était que le début.

— Selon les données de l'immigration, Aljaž Novak a quitté ce pays il y a un mois. Tu ne sais pas du tout qui est cet homme.

— Ils m'ont pris mon passeport, grognai-je en amorçant un geste pour me relever.

— Restez assis ! aboya le père de Laney avec agressivité.

Elle lui jeta un coup d'œil furieux.

— Papa, l'avertit-elle.

Je la regardai à nouveau en me rasseyant. Mon sang bouillonnait dans mes veines. Ces enfoirés ! Dieu seul savait qui utilisait maintenant mon passeport. Cela pouvait être pour n'importe quoi : le trafic de drogue, d'armes ou même de personnes. Cette seule idée me rendait malade.

— Il ne peut pas prouver son identité, reprit le père de Laney, toujours aussi furieux.

— Mais si ! crachai-je. Allez voir sur le site de la fédération de danse slovène ; ma photo y est.

Laney sortit son téléphone et lança rapidement une recherche. Un sourire s'épanouit sur son visage quand elle tomba immédiatement sur ma photo et elle la montra à son père.

— Eh bien, concéda-t-il, c'est mieux que rien. Nous allons vérifier le reste avec votre ambassade.

— Je ne mens pas !

Soudain, la porte s'ouvrit à la volée faisant sursauter tout le monde. Il s'agissait de l'homme de la photographie. Il était plus imposant que moi. Mais

s'il avait eu des muscles un jour, ils étaient maintenant noyés sous une grosse bedaine et un double menton.

— Collin ! s'exclama Laney, très surprise. Que fais-tu ici ?

Il s'arrêta brusquement et la foudroya du regard.

— Tu plaisantes ?

— Je lui ai demandé de passer, dit le père de Laney en regardant sa fille avec étonnement.

Il ne comprenait pas sa colère.

— Je suis venu parce que je tiens à toi, répliqua Collin avec raideur avant de poser le regard sur moi.

J'essayai de garder une expression neutre, mais c'était difficile. Il ne m'avait pas fallu plus de trois secondes pour conclure que ce type était un sale con. Le soulagement aurait dû mettre à genoux n'importe quel homme digne de ce nom. Il aurait dû dire à Laney combien il l'aimait et tuerait quiconque lui avait fait du mal, qu'il remuerait ciel et terre pour vivre avec elle. En tout cas, il ne serait pas resté planté devant elle comme s'il avait un balai dans le cul.

Abruti.

J'adorais jurer dans une autre langue et mon vocabulaire s'était considérablement développé depuis que je connaissais Gary.

Tête de nœud. Face de cul. Abruti.

Je m'appuyai contre le dossier du canapé, les bras croisés et je fixai cet imbécile de petit ami de Laney. Ou son ex-petit ami ou quoi qu'il soit.

Collin se tourna vers elle.

— J'ai pensé que ça serait bien que je vienne après tout ce que tu as traversé. Il ne faut pas que tu restes seule.

— Je ne le suis pas, répondit-elle froidement. Ash est là.

Le père de Laney et le connard commencèrent à crier tous les deux pendant que je me tournais vers elle, éberlué. Une fois encore.

— Mais où croyez-vous qu'il allait coucher ? demanda-t-elle avec impatience quand ils eurent fini de brailler. Il ne peut pas aller s'installer dans un hôtel.

Elle se tourna alors vers son père qu'elle foudroya du regard.

— Et ne me dis pas que tu avais envisagé de lui offrir l'hospitalité dans l'une de tes cellules, s'il te plaît.

— Je ne veux pas qu'il reste là !

— Pourtant c'est ce qui va arriver !

— Mais...

— Ce n'est pas négociable, papa.

— Alors heureusement que Collin est là, lança son père, le menton en avant. Tu ne sais pas ce que cet homme pourrait...

— Nous avons passé les deux derniers jours ensemble, répliqua Laney brièvement. Y compris la nuit dernière. Je pense que je connais Ash assez bien maintenant.

Collin resta silencieux, mais son visage vira au rouge brique.

— Oh par tous les saints ! Nous n'avons pas couché ensemble !

Je m'agitai sur le canapé, plutôt gêné, et tous les regards se posèrent sur moi.

— OK. Nous avons partagé un lit, mais c'est parce qu'il n'y avait plus d'autres chambres, confessa Laney. C'est tout !

— Je reste ici ! gronda Collin.

— Ash aussi, répliqua Laney.

Son père regarda sa montre en toussotant.

— Il faut que vous veniez tous les deux au poste pour faire votre déclaration à propos de cette fusillade...

Je n'étais pas certain d'avoir une totale confiance en la police et ces mots m'inquiétèrent.

— Et il faut aussi que nous portions plainte pour ce qui est arrivé à Ash, ajouta vivement Laney.

— Très bien, dit son père, en me regardant, les yeux étrécis. Présentez-vous à neuf heures pile au poste et...

— Papa ! Il est déjà deux heures du matin ! Je vais dormir tard et je prendrai ensuite un très long bain. Nous viendrons après le déjeuner et ce n'est pas la peine de nous faire envoyer chercher parce que je n'ouvrirai pas la porte.

Son père grogna encore quelques secondes avant de la prendre dans ses bras et de la serrer très fort contre lui en lui murmurant quelque chose à l'oreille. Cela fit monter les larmes aux yeux de Laney.

— Je t'aime aussi, papa. Et ne t'inquiète pas. Je vais bien. À demain.

Son père partit, nous laissant tous les trois seuls.

Collin commença à parler, mais Laney leva la main pour l'interrompre.

— Collin, je suis fatiguée et assez en colère contre toi. Je crois que la dernière chose que tu m'aies dite avant mon départ pour Las Vegas était « c'est fini ».

Voilà, cela confirmait ce que je pensais : Collin était un abruti.

— J'étais en colère, marmonna-t-il.

— J'avais compris.

Puis, elle se radoucit et se frotta les yeux jusqu'à les faire rougir.

— Bon, nous parlerons de tout cela plus tard.

— Je reste, répéta-t-il en me foudroyant du regard.

— Je suis trop fatiguée pour me disputer avec toi. D'accord, reste. Tu peux aider Ash à préparer le canapé. Tu sais où se trouvent les draps propres.

Elle marcha d'un pas décidé vers une porte qui devait donner sur sa chambre.

Une fois qu'elle fut à l'intérieur, Collin se tourna vers moi, le regard noir.

— Si tu touches ma petite amie, je...

— Elle a dit que vous étiez séparés.

Il s'interrompit, l'air furieux et mal à l'aise à la fois.

— C'était un malentendu.

— Pour elle, ça avait l'air très clair.

— Laisse-la tranquille, d'accord ?

Il me lança un regard menaçant. Je secouai la tête, partagé entre incrédulité et amusement.

— La mafia russe m'a torturé et m'a collé une arme sur la tempe. Mais tu te prends pour qui ? Laney a plus de couilles que toi. Ou alors tu lui as donné les tiennes. Reviens me parler quand tu les auras retrouvées.

Le visage de Collin vira au violet et une grimace déforma ses traits, révélant ses dents. Il essayait de me faire peur. En pure perte. On aurait dit un ballon sur le point d'exploser.

— Espèce de voyou ! Tu crois que je vais laisser un faux-cul dans ton genre s'introduire dans sa vie ? Tu sais ce que je pense ? Tu as tout inventé ! Tu n'as même pas une trace de coup !

J'éclatai de rire. Impossible de me retenir. Ce type était presque drôle. Je riais d'ailleurs tellement fort que je n'entendis pas Laney qui revenait dans la pièce.

— Que se passe-t-il ?

— C'est ton *ami*, siffla Collin. Il est un peu cinglé, je crois.

Mon rire s'éteignit aussitôt.

— Espèce de connard !

— Ça suffit ! hurla Laney en se plantant entre nous deux, les bras levés. Arrêtez tout de suite ! Je suis fatiguée et je ne suis pas du tout, mais alors pas du tout en état de supporter ces conneries d'adolescents immatures et machistes.

Elle pointa un doigt en direction de Collin.

— Si tu continues, tu prendras la porte tellement vite que tu ne comprendras pas ce qui t'arrive. Et, toi, dit-elle menaçante, en se tournant vers moi, juste... arrête !

Elle me balança un oreiller que j'attrapai d'une main.

— Il faut traverser ma chambre pour aller dans la salle de bain, alors si tu as

besoin de faire ta toilette ou je ne sais quoi, vas-y maintenant. Sinon tu peux pisser par la fenêtre, je m'en balance !

Je lançai l'oreiller sur le canapé et me dirigeai vers la chambre de Laney. Je fronçai les sourcils en découvrant son lit. Je n'aimais pas du tout l'idée que cet abruti allait dormir avec elle, surtout avec moi juste de l'autre côté de la porte.

Je pris ma brosse à dents dans mon sac et fit une rapide toilette. Je retirai mon tee-shirt et faillis le déposer dans la corbeille de linge sale avant de me rappeler que je ne resterais pas longtemps ici. Je ne savais pas où je dormirais la nuit prochaine. Probablement dans une cellule si le père de Laney avait son mot à dire.

Je passai la main sur ma barbe de plus en plus épaisse sur mes joues et mon menton. Cela commençait à me gratter. J'irais acheter un rasoir dans la matinée.

Putain ! Il faudrait que j'emprunte de l'argent à Laney pour me procurer un rasoir jetable avant de pouvoir virer de l'argent de mon compte en banque. Je n'avais aucune idée comment j'allais m'y prendre sans papier d'identité, mais j'étais trop crevé pour m'en soucier maintenant.

Je retraversai la chambre de Laney, foudroyant du regard le lit une nouvelle fois. Je me dirigeai vers le divan. Les yeux de Collin s'écarquillèrent quand il découvrit les traces noire, jaune et violette qui maculaient ma poitrine, mon ventre et mes bras.

Je jetai un coup d'œil à Laney qui me regardait avec inquiétude.

— Comment va ton dos ?

— Ça va.

— Attends, je vais regarder. Assieds-toi sur le canapé. Je vais te mettre de la crème antiseptique.

— Ça va.

— Tais-toi. Assieds-toi. Et arrête de me contredire.

Je me laissai tomber sur le canapé, sans faire attention au cri d'horreur que Collin poussa en voyant mon dos pour la première fois. Il devait être affreux. Il me faisait un mal de chien.

Collin quitta la pièce. Je ne savais pas si c'était parce que c'était un dégonflé ou parce qu'il n'aimait pas voir sa petite amie – peut-être – passant de la pommade dans le dos d'un autre homme. Si c'était les deux, c'était très bien. En tout cas, elle était gentille et c'était inattendu et très agréable. Touchante, même. Elle était totalement sincère, sans artifice.

— Tu aimes ça, hein ?

— Quoi ?

- Énerver Collin.
- C'est un abruti, dis-je sans prendre la peine de le nier.
- Il n'est pas si mal...
- Tu m'avais dit que vous aviez rompu.
- Techniquement, oui.
- Alors, dis-lui de partir.
- C'est impossible.
- Pourquoi pas ? Tu es chez toi.
- D'abord, parce qu'il appellerait mon père, reprit-elle en soupirant.
- Non, mais quel crétin !
- Et d'autre part, il faut que nous parlions.
- C'est tout de même un abruti.
- Ash ! Ça suffit !

Je restai silencieux. Sa voix était à la fois fatiguée et stressée. Après tout ce qu'elle avait fait pour moi, il était hors de question que je lui fasse de la peine. Je ne savais rien de leur relation hormis ce qu'elle m'en avait dit et ce que je venais de voir.

Ses mains qui étalaient la crème étaient délicates et apaisantes – elle chassait la souffrance. Je ne pus m'empêcher de me laisser aller contre elle. Elle sentait toujours la noix de coco, mais le parfum était plus faible maintenant. Ses doigts descendirent dans mon dos juste au-dessus de la ceinture de mon jean. Ils massaient, soulageaient. Soudain, ses mains disparurent.

— À demain, dit-elle. Dors bien.

Je hochai la tête et même si j'étais éreinté, je savais déjà que dès que je fermerais les yeux, je verrais ces horreurs.

Laney hésita un instant puis se pencha et déposa un baiser sur ma joue.

— Tout va s'arranger.

Mais je ne la croyais pas.

Je restai assis sur le canapé, la tête entre les mains pendant longtemps.



Chapitre 10

ASH

Si la situation avait été embarrassante pendant la nuit, elle fut encore pire au matin. Le connard déambulait dans l'appartement comme s'il était chez lui et m'ignorait complètement. Je m'attendais plus ou moins à ce qu'il se mette à pisser sur les murs pour marquer son territoire.

Il était bâti comme un lutteur, mais ses muscles avaient ramolli et son gros ventre débordait par-dessus le pantalon de son pyjama. Sa poitrine était couverte d'une épaisse toison qui allait jusqu'à ses épaules et son ventre. Le type devait être allergique à la cire.

Ce n'était pas vraiment important : s'épiler était obligatoire dans mon métier pour mettre en valeur les pectoraux et les abdominaux. Certains d'entre nous rasaient aussi leurs aisselles parce que les costumes pour le Paso Doble et les poils sous les bras étaient peu appréciés du public.

Quand Laney sortit de sa chambre, je dus réprimer un sourire. Elle était adorable dans son pyjama des Minions, les cheveux ébouriffés et le visage encore ensommeillé. Elle semblait fatiguée aussi et je me demandai si elle avait passé une bonne nuit.

Elle répondait par monosyllabes aux questions de Collin et comme il ne s'adressait qu'à elle, la conversation était plus que guindée. En dehors d'un « b'jour » marmonné par Laney, aucun des deux ne s'adressait à moi. Je m'assis dans un coin, dressant mentalement une liste de mots pour décrire Collin. Elle était dans l'ordre alphabétique : ça commençait par « abruti ». Je restais bloqué sur la lettre « q ». Il n'y en avait pas dans ma langue.

Collin partit enfin travailler. J'en étais un peu surpris : si Laney avait été ma petite amie, je l'aurais accompagnée chez les policiers, juste pour lui tenir la main pendant qu'elle ferait sa déposition. Ce type était vraiment nul. Bon, qu'est-ce que je pouvais placer dans ma liste après « pauvre type » ?

La porte était à peine fermée derrière lui que Laney se planta devant moi, le regard noir.

- Arrête ça tout de suite !
- Je n'ai rien dit !
- Je t'entends penser !

Je réprimai un sourire qui menaçait de s'épanouir en un gros éclat de rire. Je m'installai confortablement contre le dossier du canapé et la regardai, un sourcil relevé.

— Et je pense quoi ?

Laney fronça les sourcils et resserra la ceinture de sa robe de chambre.

— Collin m'aime, affirma-t-elle. Il essaie juste de me laisser respirer.

Je ne répondis pas. Je n'avais pas envie de me disputer avec elle. Je fermai les yeux, me demandant à quel point aujourd'hui serait une journée de merde.

Je passai la main sur ma barbe en me grattant le menton.

— Tu veux te raser ? demanda Laney. J'ai des rasoirs jetables si tu as besoin.

Bonne nouvelle. Et j'adorais qu'elle devine tout comme ça.

— Merci. Oui, ça commence à me rendre fou.

— OK. Pourquoi n'irais-tu pas t'occuper de ça maintenant parce qu'après, je vais certainement passer au moins une heure à faire trempette.

— Je pourrais te frotter le dos pour te remercier de t'être occupé du mien, répliquai-je en plaisantant à moitié.

— Oh, c'est très généreux de ta part, sourit Laney. Mais je crois que je vais pouvoir m'en sortir seule. Allez, va te doucher !

Je lui adressai un sourire ironique et me dirigeai vers la salle de bain. Taquiner Laney était devenu mon passe-temps favori.

Je pris une douche. Je me délectai de l'eau chaude même si elle provoquait une douleur aiguë chaque fois qu'elle touchait mon dos ou mes fesses. Je rasai ma barbe naissante et enfilai un des tee-shirts à manches longues que Laney avait achetés. J'aurais voulu être déjà au lendemain. L'angoisse recommençait à me nouer le ventre, me traversant comme une spirale glaciale. Comment cela allait-il se passer cet après-midi ?

Et si la police ne me croyait pas ? Ce serait déjà assez difficile de tout raconter, mais si en plus, ils n'accordaient pas foi à mes déclarations...

Je pressai les paupières, m'efforçant de réguler ma respiration. Quand je les rouvris, je contemplai mon reflet fraîchement rasé qui m'observait, le regard vide. Ce visage que les autres trouvaient séduisant et que je méprisais.

Je crachai sur le miroir et regardai ma salive dégouliner.

Laney frappa alors à la porte.

— Ash ! Tu es là-dedans depuis un temps infini et j'ai très envie de faire pipi ! Dépêche-toi !

Je pris une grande inspiration, essuyai le miroir et ouvris la porte.

— Désolé ! marmonnai-je.

Le sourire de Laney s'effaça quand elle m'aperçut. Je devais avoir l'air aussi mal que je me sentais.

— Tu vas bien ? demanda-t-elle avant de pousser un grand soupir. C'est une question stupide. Je t'ai... entendu, au milieu de la nuit. Tu criais. J'étais sur le point de venir te voir, mais quand je suis arrivée à la porte, ça s'est arrêté.

— Désolé, répétai-je en la dépassant.

Je détestais me sentir aussi faible. J'avais espéré que personne ne m'avait entendu.

— Ash, dit-elle gentiment. Tu n'as pas à t'excuser.

— Tu crois ?

J'avais parlé avec amertume. Je croisai les bras sur ma poitrine. Je n'arrivais pas à la regarder dans les yeux.

— Définitivement non.

Je ne répondis pas.

Laney restait plantée là en tortillant l'ourlet de sa robe de chambre.

— Je voudrais te parler d'autre chose... Tu sais, personne ne t'accuse de quoi que ce soit. Tu ne vas pas être arrêté...

Je gardai le silence. Qu'aurais-je pu dire ? Reconnaître que j'étais mort de peur ?

— Mais je pense que tu devrais prendre un avocat.

Mon souffle se bloqua dans ma poitrine.

— Elle s'appelle Angela, c'est une amie à moi. Nous nous sommes rencontrées à la fac. Je l'ai appelée tôt ce matin et elle va nous rejoindre au commissariat. Ça te va ? Elle est très gentille.

Je hochai la tête sans répondre. J'en étais incapable.

Laney soupira une nouvelle fois et me laissa m'éloigner.

Je me mis à faire les cent pas dans le salon. Je me sentais oppressé, mais je ne savais pas où aller. La paranoïa commençait à me guetter, faisant se hérissier ma peau, me donnant l'impression que j'étais au bord de l'explosion. Je me détestais d'avoir tellement peur de sortir de chez Laney. Je voyais les hommes de la *Bratva* partout. Mon cœur battait la chamade, mon pouls ressemblait à celui d'un cheval au galop.

Il n'y avait qu'une seule chose qui me calmait à tous les coups. Il fallait que je danse.

Je pris le téléphone de Laney et fouillai dans ses playlists.

L'espace était exigü, mais ce n'était pas grave. Mon public était dans mon autre vie, celle d'avant. Je dansai parce que c'était nécessaire, parce qu'à cet

instant, j'avais tout perdu sauf ça.

C'était le jazz, la danse de salon, la salsa, le hip-hop. C'était tout et rien. C'était purement ça. Je dansai sans que personne regarde. Parce que mon corps avait besoin de bouger, plus qu'il avait besoin d'air.

Plus vite. Tourner. Se pencher. Se jeter en avant dans un futur hors d'atteinte.

Ce furent quelques applaudissements qui firent éclater la bulle dans laquelle j'étais. Je fis volte-face et découvris Laney qui m'observait, les yeux brillants d'admiration.

— C'était... je ne sais même pas comment définir ce que je viens de voir. Mais c'était merveilleux. Magnifique.

Haletant, je laissai ma tête tomber sur ma poitrine, les mains sur les hanches.

Je n'avais pas prévu qu'elle me voie. Je ne lui répondis donc pas, pas plus que je la regardai.

Laney dut se sentir gênée, comme si elle avait violé mon intimité, parce qu'elle changea immédiatement de sujet.

— Tu appréhendes cet après-midi ?

Je la regardai, les sourcils froncés, et hochai lentement la tête, refusant de croiser ses yeux.

— C'est normal. Mais n'oublie pas... Tu es un survivant. Tu as subi bien plus pénible qu'un interrogatoire par des policiers, d'accord ?

Je fis la grimace et je m'apprêtais à discuter quand je me retournai. Elle ne portait qu'une fine robe de chambre. Elle piqua un fard quand elle vit que mes yeux balayaient son corps de bas en haut. Le simple contact de sa main sur mon bras me fit frissonner et courir un bref éclair d'excitation dans mon sexe.

Je repoussai vivement sa main en me maudissant, puis j'allai me planter devant la fenêtre.

— Bon, dit Laney d'une voix que je trouvai tendue. Nous allons bruncher : petit déjeuner-pizza ! C'est une tradition ici.

Je me forçai à sourire.

— D'accord, ça a l'air...

Horrible.

J'avais d'épouvantables nausées et l'image de Sergei pointant son arme sur moi, ses yeux de cinglé me promettant une mort certaine tournait en boucle dans ma tête.

Mon Dieu, ça me donnait envie de m'arracher les yeux.

— Puis-je utiliser ton téléphone ? demandai-je brusquement. Il faut que j'appelle... chez moi.

— Oh, bien sûr ! Je suis désolée, j’aurais dû y penser plus tôt. Vas-y.

— Merci.

— Je vais m’habiller pendant ce temps-là.

C’était le milieu de l’après-midi en Europe de l’Est et il y avait de bonnes chances que Luka soit occupé. Mais il répondit au bout de deux sonneries seulement.

— Bon sang, Ash ! Je me suis fait un ulcère à force de me demander où tu étais ! Tu n’as pas répondu à mes mails. Comment vas-tu ? Où es-tu ?

Quand je lui racontai ce qui m’était arrivé, il fut très choqué, mais soulagé que j’aie quitté Las Vegas. C’était un vrai plaisir de parler ma propre langue, mais au bout de quelques minutes, je commençai à m’inquiéter du coût de cette conversation. En plus, il me posait trop de questions sur Laney. Je raccrochai en promettant de le tenir au courant régulièrement maintenant.

Quand Laney revint dans le salon, elle portait un jean, un tee-shirt et pas une trace de maquillage. C’était étonnant de la voir marcher. Cela me rabaisait encore. Au moins quand elle était dans son fauteuil, je pouvais l’aider. Je me sentis encore plus bête de penser un truc pareil.

— Tout va bien ? demanda-t-elle, l’air inquiet.

Je lui répondis par un petit sourire.

— Je crois. Ce sera difficile comme je n’ai pas de papiers d’identité. Ton père m’a dit qu’il appellerait l’ambassade, mais...

— Il le fera, répliqua-t-elle sèchement.

— Parce que ça l’intéresse ? demandai-je amèrement. Encore de la main d’œuvre pas chère venant d’Europe de l’Est. Je n’ai encore jamais croisé un Américain qui a déjà entendu parler de la Slovaquie.

Elle détourna le regard, l’air coupable et je poussai un grand soupir. J’étais en train d’insulter son père, son pays, je la mettais mal à l’aise alors qu’elle essayait de m’aider.

Je changeai de sujet.

— Tu marches très bien aujourd’hui.

Laney m’adressa un sourire radieux et des petites rides apparurent au coin de ses yeux.

— Je sais ! Quel soulagement ! Les crises sont courtes chez moi, en général, mais parfois elles durent une quinzaine de jours.

Je voulais en savoir plus sur sa maladie, mais Laney ne m’en laissa pas l’opportunité.

— Allez, viens, nous allons prendre notre petit déjeuner. Ou un brunch. C’est

moi qui paie.

— Je te rembourserai dès que possible, marmonnai-je.

Laney poussa un soupir.

— Ash, tu as noué mes lacets.

— Tes lacets ? demandai-je, déconcerté.

— Tu m’as enfilé mes chaussettes et tu as attaché mes lacets quand je ne pouvais pas... simplement parce que tu ne voulais pas que je sorte pieds nus.

— Oui. Et alors ?

— Merci.

— Pour des... chaussettes ?

— Pour avoir remarqué que j’en avais besoin.

— Je ne comprends pas.

Laney m’adressa un petit sourire.

— Je sais. Mais tu m’as aidée alors que j’en avais besoin et moi je te rends la pareille.

Je ne mangeai pas grand-chose de ma pizza du petit déjeuner. Mon angoisse devait être contagieuse, car Laney finit par demander à la serveuse de nous préparer une boîte pour emporter notre nourriture.

En arrivant au niveau de la voiture, je devais avoir l’air sur le point de péter un câble, car Laney prit ma main et la serra.

Seigneur, ça faisait mal !

Je grognai et lui arrachai ma main.

— Désolée ! s’exclama Laney, horrifiée.

Je secouai la tête en serrant ma main contre ma poitrine en attendant que la douleur s’estompe.

— Qu’est-ce que... j’ai fait ?

Je grimaçai.

— Je me suis cassé les doigts il n’y a pas longtemps. Ils me font encore mal parfois.

— Que t’est-il arrivé ?

Je ne répondis pas et Laney pâlit en comprenant ce qui avait dû se passer.

— Oh, dit-elle doucement, l’air peiné.

Le trajet jusqu’au poste de police se fit en silence. Je m’en voulais de lui avoir fait de la peine. Encore une fois. Tout ce qu’elle voulait, c’était me réconforter. Même pour ça, je n’arrivais pas à me comporter correctement.

Je fus parcouru d’un frisson en découvrant le commissariat. C’était un

bâtiment en béton, affreux, bas et trapu, avec des fenêtres banales. Je me débattais déjà contre l'idée d'être enfermé là-dedans. Je n'avais jamais aimé les espaces confinés, mais depuis que j'avais été retenu dans la voiture de Sergei, cette détestation était devenue de la panique.

Mes mains se mirent à trembler et je déglutis plusieurs fois en essayant de contrôler ma nausée.

— Tout va bien se passer, dit Laney en se garant sur le parking.

Je la regardai ; j'avais terriblement envie de la croire.

— Ash, dit-elle doucement en caressant ma joue. Tout ira bien.

Je clignai des yeux et pris une grande inspiration tremblante. Puis je m'appuyai contre sa main. Nous restâmes ainsi quelque temps, sans rompre le contact, les yeux fermés. Lorsque nous entrâmes dans le bâtiment, elle s'empara de mon autre main.

Le père de Laney nous rejoignit dès que l'agent à l'accueil le prévint.

— Bonjour, ma puce !

Il fronça les sourcils quand il remarqua nos mains jointes et il prit aussitôt un ton professionnel.

— Nous sommes prêts. Laney, ce sont Mark et Luis qui s'occuperont de toi. Monsieur Novak, vous irez avec les inspecteurs Petronelli et Ramos. Et Angela Pinto, que voici, sera votre avocate.

Une femme grande et aux formes épanouies nous sourit et serra Laney brièvement contre elle.

— Angie ! Je te remercie de prendre notre affaire en main.

— Je t'en prie, Laney. Je suis ravie.

— Je te présente mon ami, Ash.

Angela jeta un regard inquisiteur à Laney avant de se tourner vers moi pour me serrer la main. Je marmonnai quelques mots inintelligibles et me laissai guider dans les couloirs.

On aurait cru que je marchais dans le couloir de la mort. Laney m'offrit un sourire d'encouragement, que je ne pus pas lui rendre.

— Avez-vous besoin d'un interprète, monsieur Novak ?

— Ash ? insista Laney comme je ne répondais pas.

— Hein ? Euh, non. Merci.

— Eh bien, si vous en êtes certain...

Je hochai brièvement la tête. Il était inconcevable de rallonger encore cette épreuve même si j'avais envie de vomir. Ou de m'enfuir.

La salle d'interrogatoire était brillamment éclairée et plutôt spacieuse, mais

sans aucune ouverture. Une vague de panique inattendue menaçait de me submerger. Soudain, je m’imaginai enfermé ici avec Oleg et je luttais pour reprendre ma respiration comme si j’étais en train de me noyer. Je fermai les yeux et essayai de contrôler mon souffle.

Je n’arrivais pas à empêcher mon corps de se préparer à se défendre contre une menace qui n’était probablement même pas réelle. Pourtant il pouvait se passer des choses terribles dans un poste de police, non ? Je me mis à trembler de façon incontrôlable.

— Est-ce qu’on pourrait donner un verre d’eau à monsieur Novak, s’il vous plaît ?

J’entendis la voix d’Angela, mais il me fallut plusieurs minutes pour me calmer et à ce moment-là, un agent de police revenait avec un gobelet d’eau. Je le fixai en me demandant si je serais capable de le prendre sans le renverser. Je réussis à boire une gorgée avant que l’eau commence à déborder.

— Nous pouvons reporter cet entretien à plus tard, dit Angela, ce qui lui valut un regard irrité de la part d’un des agents présents.

— Non, répondis-je, la voix rauque. Je veux en finir au plus vite.

— Entretien avec Aljaž Novak. Sont présents les inspecteurs Derek Petronelli, Oscar Ramos et l’avocate de monsieur Novak, Angela Pinto. Monsieur Novak, pouvez-vous nous donner votre nom complet, votre date de naissance et votre adresse, pour cet enregistrement.

— Aljaž Novak. Je suis né le 15 mars 1992.

— Quelle est votre adresse ? Pour cet enregistrement.

— Je vivais chez un ami, Luka Kokot dans mon pays. C’est cette adresse que vous voulez ?

Cela ne leur serait pas très utile puisqu’il était en tournée.

— Pouvez-vous nous dire où vous avez rencontré mademoiselle Hennessey.

— À Las Vegas. Elle était dans une boîte de nuit dans un hôtel avec ses amies. Nous avons parlé seulement quelques minutes.

— Et ?

— Elle est retournée dans sa chambre.

Et moi j’ai continué à chercher une fille pour la soirée.

— Je ne l’ai pas revue avant... quand tout est arrivé.

Ma réponse fut accueillie par un petit silence. Quand je levai les yeux, je les vis échanger des regards lourds de signification.

— Pouvez-vous nous dire quelles ont été les circonstances qui vous ont conduit à Las Vegas ?

Je pris une grande inspiration pour tenter de maîtriser mes nerfs.

— J'étais à la recherche d'une nouvelle partenaire sur un site que j'utilise régulièrement...

— Une partenaire sexuelle, vous voulez dire ? me coupa l'inspecteur Ramos.

Quoi ? Je levai les yeux, étonné. Puis je compris ce qu'il sous-entendait.

— Non, non, une partenaire de danse. Je fais de la danse de salon. Je me suis séparé de ma dernière partenaire et j'étais à la recherche d'une nouvelle capable de participer à des compétitions. Ce n'est pas évident de trouver quelqu'un avec qui on est compatible. J'ai cliqué sur un lien proposant des partenaires disponibles et cela m'a conduit sur un site offrant des emplois à Las Vegas.

— Vous étiez déjà danseur en Slovénie à cette époque ?

— Non, cela ne permet pas de vivre là-bas.

— Quel était votre emploi alors ?

— Je travaillais dans le bâtiment.

Et je détestais ça.

— OK. Que s'est-il passé ensuite ?

— J'ai envoyé par mail mon CV et ils m'ont répondu dès le lendemain. Ils m'ont dit que j'étais exactement la personne qu'ils recherchaient et qu'ils allaient s'occuper de mon visa. Je n'avais que mon billet d'avion à acheter. Tout s'est fait très vite.

— Cela vous a-t-il étonné ?

— Pas vraiment. J'avais obtenu leur nom sur ce site spécialisé dans la danse ; j'ai cru que tout était normal.

— Continuez.

— En revanche, quand je suis arrivé, je me suis dit qu'il y avait un problème.

— Pourquoi ?

— Un type, Oleg, est venu me chercher à l'aéroport dans un minivan. Il y avait quatre filles à l'intérieur qui semblaient être des danseuses.

— Que voulez-vous dire ?

— Elles étaient minces, musclées et elles ont une certaine posture. Sexy. Vous voyez ?

Derek Petronelli était un type énorme qui avait l'air du genre à aimer un peu trop les *donuts*, mais si je me fiais à l'expression de son visage, il avait très envie de rencontrer des filles qui ressemblaient à des danseuses.

— Que s'est-il passé ?

Je me frottai les yeux. Cela me semblait énorme maintenant. J'avais été d'une telle naïveté ; mais j'avais tellement d'espoir ce soir-là.

— Il y avait deux filles, Yveta et son amie Galina. Deux Russes. Et puis, il y avait Marta, une Ukrainienne, d'après Yveta. Je n'ai jamais su le nom de la quatrième fille. Nous avons pensé qu'elle ne parlait pas anglais... ni russe. Elle était jeune. Dans les seize ans, je pense. Oleg nous a pris nos passeports. Cela ne m'a pas plu, mais je ne voulais pas faire d'histoire dès le premier soir. Lorsque nous sommes arrivés à l'hôtel, ils nous ont dit de prévenir nos familles que nous étions bien arrivés, puis ils nous ont pris nos téléphones. J'avais vraiment un mauvais pressentiment, mais je ne savais pas quoi faire. Puis, le jour suivant, j'ai rencontré Sergei.

— Quel est son nom de famille ?

— Je ne sais pas. On l'appelait juste Sergei. Le seul nom de famille que je connaisse, c'est celui du grand patron, Volkov.

Petronelli regarda son collègue puis fixa de nouveau son attention sur moi.

— Pourriez-vous identifier ces personnes si nous vous montrions des photos ?
Je serrai les dents et hochai la tête.

— Je n'oublierai jamais leur visage.

— D'accord. Nous essaierons ça. Que s'est-il passé après qu'on a pris vos téléphones ?

Je poursuivis mon récit en évoquant notamment le Coréen et ma certitude qu'il avait été battu à mort.

— Mais vous n'en êtes pas certain ?

Les policiers échangèrent un nouveau regard entendu et je me mis à transpirer. Ils ne me croyaient pas, je n'avais aucune preuve de ce que j'avançais. J'arrivais au moment où il faudrait que je parle de la jeune fille... et de ce que j'avais subi. Mon pouls s'accéléra quand j'eus terminé de parler de notre séance shopping.

— Sergei est alors monté dans la limousine et il a dit : « Papa veut jouer. » Je savais ce qu'il voulait dire. Je lui ai dit que...

Je jetai un coup d'œil à Angela qui hocha la tête, le visage sérieux en m'enjoignant à continuer.

— Je lui ai dit d'aller se faire foutre. Il a ri, dit que justement c'était l'idée. Puis Oleg m'a frappé par-derrière et je suis tombé dans la voiture. Sergei a alors sorti une arme. Il me l'a collée sur la nuque. Je sentais le métal froid contre mon cou. Je me souvins avoir pensé que s'il me tirait dessus, il prendrait une balle dans les couilles.

Je pris une gorgée d'eau en essayant d'ignorer le tremblement de mes mains.

— Il n'a pas arrêté de me répéter qu'il fallait que je le suce, mais je refusais. Je ne suis pas un homo !

Je fixai les deux inspecteurs, mais ils me regardaient, impassibles.

— Je ne suis pas gay, répétais-je en abattant violemment mon poing sur la table.

— C'est bon. Nous allons faire une petite pause, dit Angela calmement.

J'agrippai le rebord de la table et me forçai à continuer. Si je m'arrêtais maintenant, je n'étais pas certain de pouvoir terminer mon témoignage.

— Il a coincé ma main contre la porte et m'a frappé avec son arme. Il m'a brisé ce doigt. Comme je ne voulais toujours pas le sucer, il m'en a cassé un autre. J'avais peur de m'évanouir, mais je suis resté conscient. J'étais tellement en colère, plus qu'effrayé en fait. Il m'a demandé combien il y avait d'os dans mon pied, parce qu'il allait tous me les briser. Je lui ai dit que je lui arracherais la queue avec mes dents et que je la cracherais.

Je ressentais exactement le même sentiment d'humiliation et je ne pouvais plus regarder personne en face.

— Il a alors appuyé sur un bouton et la vitre entre les sièges avant et arrière s'est baissée. Oleg... il était avec la fille... la plus jeune. Elle pleurait et j'ai vu qu'on l'avait battue. Oleg a commencé à l'étrangler. Je n'avais jamais vu les yeux de quelqu'un sortir de leur orbite comme ça. Ils sont devenus tout rouges, la partie blanche en fait, et je me suis dit : « *mon Dieu, toutes les veines de ses yeux sont en train d'exploser !* » Elle ne m'a pas quitté du regard pendant tout ce temps. Ses lèvres sont devenues bleues et elle griffait les mains d'Oleg, mais il riait. Et Sergei... aussi. Il a dit qu'elle n'en avait plus pour longtemps. Et... et... je ne voulais pas qu'elle meure. Soudain, elle n'a plus bougé. Il allait vraiment la tuer. Il *aimait* ça. Sergei aussi. Ces deux salauds complètement cinglés...

J'enfouis mon visage dans mes mains.

— Alors je l'ai fait. Ce qu'il voulait. Oleg riait toujours et Sergei...

J'eus un haut-le-cœur, mais réussis à me retenir de vomir en ravalant la bile qui remontait dans ma gorge et menaçait de m'humilier encore davantage.

— Quand il a terminé... cela m'a rendu malade et j'ai vomi sur lui. Il était tellement en colère qu'il m'a hurlé dessus et m'a frappé sur la tête avec son arme. J'ai vraiment cru qu'il allait m'abattre, mais il a simplement ouvert la portière et m'a jeté dehors. Il a levé son arme et l'a pointée sur moi. Je croyais que c'était la fin. Mais je n'en avais plus rien à faire.

Je relevai la tête, mais je ne voyais plus la pièce.

— La fille... je crois qu'il l'a tuée devant moi et je n'ai *rien* fait !

Les derniers mots sortirent dans un hurlement et Angela posa gentiment sa main sur mon bras. Ce simple contact me fit exploser et je renversai la chaise en

me levant brusquement en faisant un bond en arrière.

Un silence consterné s'établit dans la pièce. Angela me regarda avec inquiétude.

— Nous allons faire une pause maintenant, dit Petronelli.

Angela acquiesça et ferma son carnet.

— Entretien suspendu à 15 h 24.

— Je suis désolé.

Mais je ne savais plus très bien à qui je m'adressais.

Trois heures plus tard, j'étais seul dans la salle. J'étais éreinté sans plus aucune sensation, hormis celle, sourde, de honte. J'étais trop épuisé pour en avoir quelque chose à faire.

Ils m'avaient posé des centaines de questions : qui j'avais vu, ce qui avait été dit, qui était le motard, si j'avais aperçu de la drogue, si on m'en avait donné, ce que Volkov avait dit, où était Marta quand je l'avais vue, ce qu'elle avait dit, où était le bordel où elle était retenue, comment j'espérais rembourser Sergei, combien de fois j'avais couché avec des femmes contre de l'argent, pourquoi je n'étais pas allé trouver la police quand j'en avais eu la possibilité. Et j'avais revécu cette horrible nuit au cours de laquelle Oleg m'avait fouetté avec sa propre ceinture pendant que Sergei se masturbait.

Puis ils avaient pris des photos de mon dos et de mes fesses, échangeant tranquillement des commentaires sur les marques.

Le pire était sans doute que tout cela se passait sous les yeux de l'amie de Laney.

C'était une erreur d'avoir accepté qu'elle soit là. Elle avait eu un comportement très professionnel, mais maintenant, elle savait. Elle savait et elle me jugeait, qu'elle le veuille ou non.

Mais je suppose que Laney aurait fini par apprendre tout cela d'une manière ou d'une autre. Si ce n'était pas par Angela, ce serait par son père.

Justement, l'avocate revenait. Elle posa une tasse de café noir devant moi et prit place en face de moi. Je n'aimais pas le café sans sucre et sans crème, mais j'appréciai de serrer une tasse chaude dans mes mains.

— Comment allez-vous ?

Je faillis éclater de rire et Angela m'adressa un sourire triste.

— C'est normal que vous vous sentiez mal, mais vous vous en êtes très bien sorti. Ils ont recueilli beaucoup d'informations sur lesquelles enquêter et ils pourront les communiquer à la police de Las Vegas.

Je la regardai, les sourcils arqués.

— Je sais ce qu'on vous a dit, mais il y a de bons policiers là-bas, qui vont mener l'enquête. L'affaire ne sera pas enterrée.

Je restai silencieux. Je voulais qu'on rende justice à la jeune fille, à Marta et à tous les autres.

Mais la sentence que méritait Sergei et Oleg, c'était d'être fusillé ou pendu, pas un procès et de la paperasse bien propre.

— Nous avons contacté votre ambassade et ils vont vous envoyer un nouveau passeport. Cela risque de prendre un petit moment, d'autant plus que celui que vous aviez a été utilisé illégalement. Ils sont prêts à vous délivrer des papiers d'identité provisoires afin que vous puissiez avoir accès à votre compte en banque en Slovénie et que vous puissiez vous faire refaire votre carte bancaire. Mais cela prendra une quinzaine de jours, ne soyez pas étonné. Je vais faire de mon mieux pour qu'ils accélèrent le processus... Malheureusement, cela signifie que vous ne pourrez pas prendre un avion tout de suite. En plus, à cause de l'enquête en cours, ils préféreraient que vous restiez un peu. Mais votre ambassade m'a accordé la permission de vous donner deux cents dollars et de vous trouver un hôtel. Laney m'a dit que vous étiez le bienvenu chez elle, termina-t-elle en souriant.

Stupéfait, je levai la tête.

— Elle accepterait que je reste chez elle ?

— Oui.

Je croisai le regard d'Angela et lus le message silencieux qu'elle m'adressait. Je secouai la tête.

— Son père ne sera pas d'accord.

Angela se mit à rire doucement.

— Si vous croyez que le père de Laney peut lui interdire quoi que ce soit une fois qu'elle a pris une décision, vous ne la connaissez pas très bien.

— Et le co... son copain ?

— La réponse est la même, répondit Angela, toujours souriante et parfaitement consciente de ce que j'avais failli dire.

Elle sortit une liasse de billets et me les tendit.

— Elle vous attend dehors.

Je me levai lentement. Laney m'attendait. Je n'avais pas eu conscience comme j'avais besoin d'entendre ces mots, de savoir que mon sort préoccupait quelqu'un, que je n'étais pas seul.

J'ouvris la porte et dès qu'elle me vit, elle se jeta dans mes bras.

Je ne m'attendais pas à cela et je reculai d'un pas, mon dos heurtant douloureusement le mur. Laney me serra de toutes ses forces.

Une fois la surprise passée, je m'autorisai à goûter à la chaleur et à la douceur de ce petit corps pressé contre le mien. J'enroulai mes bras autour d'elle en l'étreignant délicatement et je laissai mon front tomber dans le creux de son cou comme si j'avais fait ça toute ma vie.

Laney était toute rose quand elle prit un peu de recul. Je m'attendais à ce qu'elle me bombarde de questions, mais elle s'en abstint. Dieu merci, elle s'en abstint.

— Viens, dit-elle. Sortons d'ici.

Je hochai la tête laissant Laney me tirer par le bras.

— Je sais où nous allons fêter ça.

Je la regardai, les sourcils froncés.

— Que fêtons-nous ?

Laney leva les bras au ciel.

— La vie ! Nous allons fêter le fait que nous sommes vivants !



Chapitre 11

LANEY

Angela nous rejoignit dans un bar que je connaissais qui se trouvait à un pâté de maisons du commissariat.

Ash insista pour payer puisqu'il avait enfin de l'argent, même si nous ne le voulions ni l'une ni l'autre, mais argumenter sur ce sujet aurait rendu les choses encore plus inconfortables.

C'était une soirée de fête silencieuse, avec un Ash mutique, qui n'ouvrait la bouche que pour répondre aux questions qu'on lui adressait directement.

Je me doutais que revivre ce qu'il avait vécu avait dû être traumatisant. Mais j'étais totalement sincère quand j'avais dit que je voulais célébrer le fait d'être vivants. Et il avait la vie devant lui.

Le fait qu'Angela semblait elle aussi tendue n'arrangeait rien. Elle jetait des coups d'œil inquiets à Ash, plongé dans la contemplation intense de sa bouteille de bière dont il arrachait petit bout par petit bout l'étiquette.

— Bon, il faut vraiment que je rentre, lança Angela. Laney, tu veux bien me raccompagner ?

Ash se leva poliment en même temps que nous et fit un signe de tête à Angela en marmonnant un petit « merci » entre ses dents. Il évitait son regard et je me demandai s'ils s'étaient disputés d'une façon ou d'une autre.

— Laney, dit Angela, une fois à l'extérieur dans la fraîcheur de la nuit. Je t'aime comme une sœur, donc je vais me comporter de façon totalement peu professionnelle et te dire que ce type m'inquiète beaucoup.

— Ash ? Pourquoi ?

— Tu sais que je ne peux pas te le dire, mais je veux juste que... tu dois rester loin de lui. Je suis très sérieuse. L'extérieur est magnifique, je reconnais, mais il est terriblement blessé à l'intérieur. Si tu t'impliques un peu plus, il t'entraînera dans sa chute. J'ai déjà vu ça. Je sais que tu adores sauver les gens, mais dans ce cas précis, laisse tomber.

— Que veux-tu dire, par, j'aime sauver les gens ?

— Enfin, Laney ! Tu le sais très bien. Tu as essayé d'empêcher Collin de devenir un parfait connard ennuyeux depuis dix ans et regarde comme ça a bien marché !

— Tu ne comprends pas ! dis-je, sèchement, tellement j'étais frustrée.

— Alors, explique-moi ! Prouve-le-moi. Parce que ce que tu fais pour ce type va bien au-delà de ce qu'on fait pour un étranger normalement.

J'aurais voulu me fâcher, mais Angie était seulement inquiète pour moi.

— Je... C'est difficile à expliquer. Mais si tu avais été là... quand tu assistes à une scène pareille, tu ne peux pas t'empêcher de vouloir faire quelque chose. Il était tellement mal. Je n'avais pas le choix.

Elle n'était pas convaincue, c'était évident. Peut-être avait-elle l'habitude en tant qu'avocate de juger sur des faits et à partir de preuves. Ou peut-être était-ce parce que nous étions amies depuis dix ans et qu'elle ne m'avait jamais vu agir ainsi auparavant.

Elle poussa un soupir et me prit dans ses bras.

— Réfléchis bien, d'accord ?

Elle disparut dans la nuit avant que je puisse répondre.

Ce qu'elle m'avait dit m'avait mise hors de moi. Qu'elle soupçonne qu'il y avait quelque chose entre Ash et moi était très loin de la réalité. De plus, Collin s'était excusé de son comportement avant mon départ pour Vegas.

Je pense que le fait que j'étais très près d'être grièvement blessée ou même tuée avait été un choc pour tous les deux. Nous n'allions pas jeter à la poubelle une relation de dix ans après une seule dispute.

Il n'était pas très content qu'Ash dorme sur mon canapé pour un temps indéfini, mais ce n'était pas négociable. Quoi qu'Angela pense, je n'essayais pas de *sauver* Ash. Il était certes passé par des expériences très traumatisantes, mais j'avais déjà discerné chez lui des traces de l'homme qu'il était avant : amusant, gentil et sexy.

Dans une quinzaine de jours, il disposerait d'un nouveau passeport et il pourrait rentrer chez lui. Il n'était pas question que je le laisse s'installer dans un hôtel anonyme où il ne connaîtrait personne.

Je me retournai pour aller le chercher, mais je découvris avec surprise qu'il m'avait suivie et qu'il était appuyé contre le mur, une cigarette aux lèvres.

Je détestais la fumée de cigarette. J'avais obligé Collin à arrêter dès notre second rendez-vous. Je n'étais pas certaine que j'aurais encore cette influence aujourd'hui.

— Mais comment peux-tu fumer ? demandai-je en le foudroyant du regard. Tu es danseur, bon sang.

— Il n'y a rien que tu aimes, qui n'est pas forcément bon pour toi ?

Ash le rigolo était de retour. J'étais ravie qu'il fasse sa réapparition, mais cela

ne suffirait pas afin que je lâche l'affaire.

— Où as-tu trouvé cette cigarette ?

— Une femme me l'a donnée, marmonna-t-il, la cigarette toujours aux lèvres.

Il prit une profonde inspiration et lâcha la fumée dans l'air nocturne.

— Bien sûr, dis-je, en haussant les yeux au ciel.

— Pourquoi « bien sûr » ?

— Comme si tu ne savais pas ce dont je parle ! Un seul sourire et elle était prête à tout, je parie.

Ses lèvres s'étirèrent et il se rapprocha de moi en éloignant sa cigarette.

— Ça marche avec toi ?

Oh, mon Dieu, si tu savais !

— Je suis totalement immunisée, dis-je en relevant le menton. J'ai un petit ami.

Ash se renfrogna.

— Tu t'es remise avec le connard.

— Arrête de l'appeler comme ça !

— L'abruti ? Le trouduc ? L'enfoiré ? Hé, au fait, tu connais un synonyme qui commence par « q » ?

Il fit une pirouette pour éviter le coup que je m'apprêtais à lui asséner sur l'épaule.

— Arrête de te comporter comme un idiot !

— J'avais déjà le « i », me dit-il, un large sourire aux lèvres.

Ash le Joyeux était adorable, même s'il était très énervant. Je posai mes mains sur mes hanches.

— Excuse-toi ! Tout de suite !

Ash joignit les mains comme pour une prière, la cigarette coincée entre ses lèvres boudeuses.

— Je suis désolé, dit-il toujours hilare.

Je rentrai dans le bar et but une large rasade bien méritée de bière pour essayer de me calmer. Ash s'arrêta en chemin pour parler à une femme aux cheveux teints en roux. Il avait l'air de la remercier, j'en déduisis que c'était elle qui lui avait offert une cigarette.

Je n'avais pas à m'inquiéter pour lui. Il trouverait sans doute tout ce dont il avait besoin en demandant aux femmes qu'il croiserait. Mais je me rappelais aussi son expression ravagée, le sang dans son dos, ses hurlements quand il m'avait demandé de quitter ces toilettes à Vegas. Je me souvenais aussi de son expression de terreur sur le chemin du poste de police, son désespoir et son

épuisement après son entretien.

Ash me rejoignit et me prit la main.

— Danse avec moi Laney.

— Quoi ? Ici ?

Je jetai un regard affolé autour de moi et remarquai que deux couples avaient pris place sur la minuscule piste de danse et s'agitaient en rythme sur une musique rapide.

— C'est impossible.

— Pourquoi ? demanda-t-il en me tirant en direction de la piste.

— Je... je... je n'aime pas danser.

Ash fit volte-face et me fixa.

— Mais... tout le monde aime danser.

Son expression choquée me fit rire.

— Eh bien, non. Pas moi.

Il me jeta un regard entendu, plaça mes deux mains autour de son cou et rapprocha nos corps. Il poussa une cuisse ferme entre les miennes puis se pencha vers moi, me caressant la joue de son haleine qui sentait la cigarette.

— Ne t'inquiète pas. Même si tu ne sais pas danser, avec moi, ça ne se verra pas.

Non, mais quel petit con prétentieux !

Il venait de me mettre le nez dans mes problèmes de coordination qui faisait que j'étais incapable de taper mes mains en rythme et de danser.

Ses mains étaient posées sur mes hanches et il utilisait tout son corps pour contrôler le mien. Le tempo de la musique commençait à prendre possession de moi, tout comme la chaleur de ses doigts et la lueur de contentement dans ses yeux. Pour la première fois de ma vie, je dansais et j'aimais ça.

— Détends-toi, murmura-t-il. On dirait que tu as un balai dans le cul.

J'explosai de rire.

— Mais tu es tellement grossier !

— Tu trouves ? Mais tu vois, ça a marché, n'est-ce pas ?

Et il fit tourner ses hanches en me forçant à épouser ses mouvements.

Je jetai un coup d'œil sur l'endroit où nos corps étaient réunis et remarquai un léger tressaillement à son entrejambe ; un petit mouvement juste suffisant, afin que je le voie.

Je m'empourprai et je fus soudain incapable de le regarder dans les yeux. Mais je continuai à danser, à bouger en rythme mon petit corps trop raide. Et j'adorais ça.

Mais soudain, je me demandai ce que Collin dirait s'il nous voyait comme ça, mes seins pressés contre la poitrine d'Ash, ses mains sur mes hanches. Je ralentis peu à peu et je me frottai le front – les deux prochaines semaines seraient longues.

Ash écarta mes mains de ma tête et se mit à me masser les tempes, ses longs doigts dessinant des cercles sur ma peau brûlante.

Puis il me fit me retourner, plaquant mon dos contre sa poitrine musclée et ses mains glissèrent dans mon cou. Ses pouces s'enfoncèrent dans mes muscles tendus m'arrachant un gémissement.

— Oh mon Dieu ! Tu as des mains magiques.

J'avais parlé sans réfléchir. Je m'attendais à ce qu'Ash fasse une blague, me disant qu'il le savait déjà très bien, mais quand je lui jetai un coup d'œil furtif, je vis que son visage affichait un air sérieux et qu'un petit pli avait pris place entre ses sourcils tellement il se concentrait sur ses gestes.

— Tes muscles sont très noués, dit-il, sur un ton grondeur. Tu aurais bien besoin d'un massage. Cela t'aiderait.

Ses pouces s'enfoncèrent à nouveau, provoquant une douleur délicieuse qui m'arracha un nouveau soupir.

— J'en fais parfois, mais sans doute pas assez souvent. C'est en fonction de mes revenus.

Ash sortit les billets qu'Angela lui avait donnés et les plaça dans mon sac.

— Voilà, ça devrait suffire pour un massage, murmura-t-il.

— Ash, non !

Il fit comme s'il ne m'avait pas entendu. Je sortis alors les billets et les fourrai dans sa main, reculant pour qu'il ne me les donne pas à nouveau.

— C'est le seul argent que tu as ! Ne le fiche pas en l'air comme ça pour un massage !

— Alors c'est moi qui le ferai. Je m'y connais en muscles noués ou coincés, crois-moi. Plus que je le voudrais parfois, ajouta-t-il dans un petit rire.

C'était très tentant, mais...

— S'il te plaît, Laney, dit-il, la voix basse et révélant son émotion. Je n'ai rien d'autre à t'offrir.

— Ash...

— S'il te plaît.

Je ne pouvais pas refuser.

J'avais dû boire plus que je le pensais. J'avais probablement voulu noyer la légère inquiétude que la présence d'Angela avait créée. Quand je tentai de

m'éloigner de lui, je vacillai. Ash m'aida à mettre mon manteau, passa un bras sur mes épaules et nous marchâmes ainsi jusqu'à la maison.

C'était agréable. Je me sentais en sécurité.

Mais une fois dans l'appartement, l'impression de gêne revint de plus belle.

Ash se dirigea vers le réfrigérateur et en sortit deux bouteilles d'eau. Cela mit en évidence son délicieux derrière moulu dans son jean. Je secouai la tête. Je ne pouvais même pas m'empêcher de le manger des yeux dès qu'il se penchait pour prendre un truc dans le réfrigérateur. Comment allais-je faire pour vivre avec lui ?

Il me tendit une bouteille, puis me demanda d'aller dans ma chambre. Il m'ordonna de me mettre en pyjama et de me coucher sur le ventre.

Une fois que je fus prête, il entra dans ma chambre. Il monta sur le lit et s'installa à califourchon sur moi, me prenant totalement au dépourvu. Ses cuisses étreignaient mes hanches.

Puis il se pencha en avant et je sentis son souffle chaud contre mon cou le temps qu'il prenne un tube de crème et qu'il s'en mette sur les mains.

L'odeur de *Jacinthe Sauvage* imprégna rapidement l'air et il enfonça ses doigts dans mes muscles. Bon sang, ça faisait du bien ! Il savait vraiment ce qu'il faisait.

Je me répétais en boucle que cela n'avait rien d'érotique – tu parles, oui ! Ses mains glissèrent sous mon top afin qu'il puisse masser ma peau nue. J'étais très excitée, mais je luttai contre ce désir totalement inapproprié.

J'ai un petit ami, psalmodiai-je silencieusement. *J'ai un petit ami*.

Pendant trente minutes, il massa mon cou, mes épaules, mon dos, mes bras et mes jambes jusqu'à ce que ses doigts magiques me transforment en une masse de chair sans plus aucune tension.

Je sentis ses lèvres effleurer furtivement mes cheveux lorsqu'il me couvrit d'un plaid. En quelques secondes, j'étais endormie.

Je me réveillai, assoiffée, peu après minuit. Je n'avais bu que quelques bières, pas assez pour qu'une personne normale ait la gueule de bois. Mais mon corps ne réagissait jamais comme celui de tout le monde.

Je traversai le salon sur la pointe des pieds pour prendre deux cookies, histoire que je n'avale pas mes cachets d'ibuprofène l'estomac vide. Je remarquai qu'Ash avait laissé les rideaux ouverts, ce qui me permit de contempler son visage magnifique, qui paraissait plus jeune dans le sommeil.

Mais il ne dormait pas et je me figeai sur place.

Il était étendu sur le canapé, la poitrine nue presque lumineuse grâce à l'éclairage dans la rue. Une main était posée là, mais l'autre...

Le drap fin était repoussé sur ses cuisses et il se caressait. Ses longs doigts qui avaient massé mon corps si consciencieusement plus tôt dans la soirée étaient refermés sur son sexe érigé et allaient et venaient, son pouce venant essuyer son large gland. Ses yeux étaient clos, sa bouche entrouverte et sa respiration était essoufflée.

Je savais que j'aurais dû m'en aller tout de suite, le laisser dans l'intimité, ne pas le mater comme une voyeuse perverse. Mais c'était impossible. J'étais hypnotisée par la vision d'Ash en train de se donner du plaisir, sa main accélérant progressivement ses gestes, sa poitrine musclée se soulevant de plus en plus rapidement.

Il marmonna quelque chose dans sa langue et à l'expression crispée de son visage, je me doutais qu'il était proche de l'orgasme. Et Seigneur, c'était la chose la plus sexy qu'il m'avait été donnée de voir. Je sentis ma propre excitation alors que je continuais à l'observer, à me gorger de cette vision, imaginant bien plus de choses que j'aurais dû : moi, avec lui. Lui, en moi.

Ses hanches commencèrent à se soulever rythmiquement et il jouit, des gouttes opalescentes tombant sur son ventre.

Il cria alors mon prénom, les yeux grands ouverts, fixés sur moi.

Mortifiée d'avoir été prise en flagrant délit de voyeurisme, je bafouillai une excuse et m'enfuis vers ma chambre, oubliant ma soif et mon mal de tête.

La dernière chose que je vis, ce fut son regard intense qui me suivait et son sexe d'un pourpre encore très foncé qui reposait sur son ventre musclé.

ASH

Elle avait détalé comme une biche effrayée. Mais elle m'avait observé, je le savais. Si elle avait été si choquée de me découvrir en train de me masturber, pourquoi n'avait-elle pas quitté la pièce tout de suite ?

J'empoignai mon tee-shirt sale et l'utilisai pour me nettoyer, puis je remontai mon boxer.

Une partie de moi était heureuse qu'elle ait assisté à cela, à quelque chose qui mettait en évidence ma masculinité et non pas mon statut de pauvre petite victime qu'elle avait envie de plaindre. Mais une autre partie le regrettait. Elle me mettrait certainement à la porte demain matin.

Je mis du temps à m'endormir après ça, mais quand je sombrai dans le sommeil, je ne fis pas de cauchemars cette fois-ci, mais j'entendis de la musique

et je rêvai de Laney.

Le lendemain, je compris qu'elle était toujours très gênée, car elle mit un temps infini à émerger de sa chambre. J'avais très envie d'aller aux toilettes et j'envisageais sérieusement de me soulager dans l'évier si elle ne se dépêchait pas.

Elle finit par se traîner dans le salon en marmonnant un « bonjour » et en évitant soigneusement mon regard.

Après ma douche, elle était toujours aussi bizarre.

— Je suis désolé pour la nuit dernière, commençai-je.

— Oh non, c'est moi qui suis navrée, bafouilla-t-elle.

— Tu veux que je m'en aille ?

Elle me regarda alors.

— Non ! Pourquoi dis-tu ça ?

— Je te mets mal à l'aise.

— Non, pas du tout, mentit-elle en resserrant la ceinture de sa robe de chambre.

Je la regardai, un sourcil arqué et elle s'empourpra.

— Sincèrement, rien ne t'oblige à partir, dit-elle. J'ai simplement oublié que ta chambre est dans mon salon. J'aurais dû frapper ou m'annoncer d'une manière ou d'une autre.

— Je ne crois pas que je t'aurais répondu.

Elle était si écarlate maintenant que je me demandais jusqu'à quel point elle pouvait rougir.

— Oublions tout ça, bougonna-t-elle en me tournant le dos pour fouiller dans le réfrigérateur. Tu veux des gaufres ?

— Non, merci. Je vais y aller.

Elle fit volte-face, un air de détresse sur le visage.

— Mais ce n'est pas la peine que tu partes ! Je viens de te le dire ! Je le pensais vraiment !

— Mais non ! J'ai envie de rester jusqu'à...

Jusqu'à quand en fait ?

— ... un peu plus longtemps. Je voulais juste dire que j'allais sortir voir si je peux me faire un peu d'argent.

Elle me regarda en haussant les sourcils.

— En faisant quoi ?

Je lui lançai un regard noir.

— Je sais faire beaucoup de choses. Serveur, vendeur, employé dans le

bâtiment...

Elle posa une main apaisante sur mon bras.

— Je voulais dire que ça serait difficile sans papier d'identité ou visa.

— Oh, répondis-je en haussant les épaules. On trouve toujours des employeurs qui te proposent de bosser au noir. Tu te fais trop de soucis, Laney. À plus tard.

— Attends ! appela-t-elle, en fouillant dans son sac. Voilà mon adresse si tu te perds, et prends ça.

Elle me tendit un billet de vingt dollars.

— Je ne peux pas continuer à accepter ton argent comme ça, dis-je sèchement.

Elle soupira avant d'avancer d'un pas et de fourrer le billet dans la poche de mon jean.

— C'est le tien ! Tu as mis tous tes billets dans mon sac. Il te faut de l'argent pour manger et pour ton ticket de bus. Je t'en prie, prends-le. Je me sentirai plus tranquille.

— Tu es encore en train de voler à mon secours, Laney ? murmurai-je en prenant la direction de la porte.

Ce ne fut pas aussi facile que je l'espérais. Je visitai cinq sites de construction et chaque fois, on me demanda ma carte d'identité. J'étais près d'abandonner. Je n'aimais pas ce boulot en plus.

Alors que je m'apprêtais à quitter le dernier chantier, un homme avec un casque sur la tête me fit un signe de tête pour me faire comprendre qu'il voulait me parler.

Je le suivis jusqu'à un endroit où le contremaître ne pouvait pas nous voir.

— Tu es russe, polonais ?

— Slovène.

— Tu as déjà travaillé sur des chantiers ?

— Oui, j'ai bossé avec un charpentier, des plaquistes, des peintres, des maçons et des plombiers.

— OK, OK, très bien. Va sur le site à l'angle de Washburne et South Racine. C'est dans University Village. Demande Viktor.

— Merci, vieux !

— Dis-lui qu'il doit vingt dollars à Bruno pour lui avoir trouvé de la main-d'œuvre.

Je hochai la tête, mémorisai l'adresse et décampai.

C'était un chantier de rénovation ; on transformait une ancienne école en

immeuble d'habitations. On me donna un casque, un marteau-piqueur en me recommandant de ne pas le laisser tomber sur mes baskets parce que je ne serais pas assuré, puis on me désigna mon poste de travail. C'était surtout de la démolition.

C'était ennuyeux, épuisant et salissant. Les plaques de plâtre qui s'effondraient dégageaient une poussière épaisse. Elle pénétrait partout, dans mes yeux, mes narines, mes cheveux et mes vêtements. Mais ça me faisait du bien de faire fonctionner mes muscles. J'étais tout raide à force d'être resté assis si longtemps en voiture ou ailleurs. J'avais toujours mal aux côtes là où Oleg m'avait frappé et la peau de mon dos me tirait, mais ça valait mieux que rester chez Laney et la voir dépenser encore plus d'argent pour moi.

Pendant que j'utilisais le marteau-piqueur, je me demandai si Gary et Yveta allaient bien. J'espérais qu'ils n'avaient pas eu d'ennuis à cause de moi. Il n'y avait aucune raison ; les hommes de Sergei devaient rechercher Laney. À cette idée, je me rembrunis.

J'aurais voulu entrer en contact avec mes amis, mais c'était trop dangereux pour eux comme pour moi.

Je déplaçai le marteau-piqueur une nouvelle fois, sentant mes muscles qui n'avaient plus l'habitude de tant travailler se tendre. J'imaginai que je frappais le visage d'Oleg avec cet engin. Ses dents sauteraient de sa mâchoire et voleraient en l'air dans un brouillard sanguinolent.

— Eh mec ! Vas-y plus doucement !

Je posai le marteau-piqueur par terre en haletant. Je jetai un coup d'œil aux trois hommes qui me regardaient, interloqués.

— Tu attaques le boulot plutôt agressivement, mec, lança un type de petite taille qui était musclé comme un culturiste.

— J'ai juste envie d'avoir encore du boulot demain.

Il haussa les sourcils et m'indiqua que c'était l'heure de la pause déjeuner avant de s'éloigner, accompagné de ses amis.

Cinq heures plus tard, quand je pris le chemin du retour, mes sourcils étaient blancs à cause de la poussière et j'avais le visage grisâtre. J'avais une sale tête et mal partout, mais cinquante dollars en poche. J'avais l'impression d'être le roi du monde.

Laney actionna le bouton d'entrée quand je sonnai à sa porte. Lorsqu'elle m'aperçut, elle en resta bouche bée.

— Que s'est-il passé ? On dirait que tu t'es roulé dans de la farine !

— J'ai trouvé un boulot. C'est un truc d'ouvrier, mais ils veulent que je

revienne demain.

Je sortis l'argent et le glissai dans la poche de son jean, exactement comme elle avait fait ce matin avec moi.

Laney éclata de rire et fit mine de me frapper sur l'épaule comme je passais à côté d'elle. Mais lorsqu'elle sortit les cinq billets de dix dollars de sa poche, son visage se décomposa.

— Mon Dieu ! Tu as travaillé toute la journée pour cinquante dollars ! C'est de l'esclavage !

Une flambée de colère s'alluma alors en moi.

— Mais je suis un esclave ! hurlai-je. C'était le cas à Las Vegas, ça l'est ici. Les gens se foutent de savoir comment on construit leurs maisons, les femmes se moquent de savoir comment on nettoie leurs intérieurs ou qu'on importe des filles pour baiser avec leurs maris. Et tout le monde se fout que des gens comme Volkov aient pignon sur rue la journée dans le monde des affaires. On arrive là-bas et on disparaît dans un puits sans fond. Ce qui arrive à Vegas, reste à Vegas, n'est-ce pas ? Je n'ai rien ! Pas même mon nom. Je ne suis rien ! Personne !

Je lui pris les billets des mains et les jetai en l'air avant de sortir en claquant la porte si fort que cela ébranla tout l'immeuble.

Je l'entendis qui me rappelait, mais je dégringolai les escaliers, trop en colère pour attendre l'ascenseur.

J'avais fait cinquante mètres dans la rue quand je l'entendis crier de douleur.

Complètement paniqué, terrifié de ce que j'allais découvrir, je piquai un sprint dans la rue, bousculant des gens qui rentraient chez eux dans l'air glacé du soir.

Laney était allongée au pied des escaliers très raides qui conduisaient à son palier. Elle frissonnait, simplement couverte d'un fin tee-shirt et elle se tenait la jambe droite à deux mains.

J'arrivai en dérapant devant elle et m'accroupis.

— C'est ma cheville, cria-t-elle, les larmes perlant au coin de ses yeux.

Je la soulevai et la serrai contre ma poitrine.

— Je suis désolé ! Mon Dieu, pardon !

Elle ne répondit pas, mais elle enfouit sa tête dans le creux de mon cou qu'elle entourait de ses bras, frissonnant de froid et de douleur.

Je la portai jusque dans l'appartement et l'allongeai sur le canapé. Je relevai doucement la jambe droite de son pantalon, mais elle tressaillit de douleur.

— N'y touche pas !

— Laisse-moi regarder, Laney.

— Non, ce jean est trop serré. Tu ne pourras pas... Aide-moi à aller jusqu'à la

salle de bain, s'il te plaît.

Elle commença à se redresser, mais poussa un cri et je la rattrapai au vol. Je la portai cette fois jusqu'à son lit et l'allongeai avec précaution.

— Il faut que j'enlève mon jean.

— OK.

Je lui tournai le dos le temps qu'elle fasse descendre son pantalon, en gémissant.

Sa cheville était toute gonflée, et la culpabilité me submergea.

— Je vais te chercher de la glace, marmonnai-je.

Elle n'en avait pas dans le congélateur, mais je trouvai un sac de petits pois. Je l'enveloppai dans une serviette et vins le placer sur sa cheville.

Je m'assis près d'elle sur le lit et essuyai les larmes qui avaient coulé sur ses joues.

— Je ne voulais pas t'insulter, dit-elle entre deux hoquets. Je suis désolée de t'avoir fait de la peine.

— Laney, s'il te plaît. Je me suis comporté comme un gros con. On aurait dit ton petit ami.

Cela la fit sourire et elle me regarda. Des larmes restaient accrochées à ses cils.

— Que se passe-t-il ici ?

Nous n'avions entendu ni l'un ni l'autre la porte s'ouvrir.

Collin se tenait sur le seuil de la chambre et nous foudroyait du regard. Nos cuisses se touchaient et nous étions très près l'un de l'autre.

— Collin. Je ne t'attendais pas, murmura-t-elle sur un ton las.

— Est-ce que tu couches avec lui ? tonna-t-il.

Je me relevai d'un bond, les poings serrés, mais Laney interrompit ce qui était sur le point d'arriver, quoi que ce soit.

— Ne sois pas ridicule ! Je me suis blessée à la cheville et Ash est en train de m'aider.

Collin nous jeta un regard suspicieux avant de fixer son attention sur le pied de Laney.

— On dirait qu'il est foulé. Que s'est-il donc passé ?

— J'ai glissé dans l'escalier, répondit-elle tranquillement en le regardant quitter la pièce.

— Seigneur, Laney ! Tu es tellement maladroite ! Combien de fois t'ai-je dit que tu ne devrais pas vivre dans un appartement où il a des escaliers ? Ça devait arriver ! Inévitablement ! Quand est-ce que tu écouteras les conseils ?

Écouter Collin disputer Laney était insupportable. Il ne pouvait pas prendre soin d'elle, tout simplement ? Je filai dans la cuisine et remplis la bouilloire. Puis je fouillai dans les placards. Je ne l'avais vu boire que du café, mais il vaudrait mieux un calmant maintenant.

Je finis par dégotter une boîte de sachets de camomille. Une de mes ex ne jurait que par ça et vantait ses propriétés apaisantes. Cela ne l'avait pas empêchée de me balancer un mug à la tête quand j'avais rompu avec elle, mais c'était une autre histoire.

Je plaçai le sachet dans l'eau fumante et le retirai quand cela me sembla approprié. On aurait dit du foin à l'odeur et j'espérai qu'elle aimerait.

Je revins dans la chambre, le mug à la main ; Collin grognait encore. Cette fois, il parlait de déménager dans un appartement adapté. Laney fixait le mur, le visage figé.

— Je t'ai apporté une infusion, dis-je en déposant le mug devant elle. Bois-la pendant que c'est chaud.

Mon retour fit taire Collin qui essaya de m'intimider en me lançant un regard incendiaire. Je haussai les épaules et pris la direction de la salle de bain.

LANEY

Heureusement, ma cheville n'était que légèrement foulée. Elle avait commencé à dégonfler dès qu'Ash avait posé le sac de petits pois congelés dessus. Je n'écoutai pas un mot du sermon de Collin, c'était comme un bruit de fond.

Il finit par remarquer que je ne lui prêtais aucune attention. Je m'attendais à me disputer avec lui, mais il s'adoucit au contraire. Cela me rappela pourquoi je restais avec lui. Je parvins même à presque oublier qu'il m'avait accusé de coucher avec Ash. Presque.

Honnêtement, c'était normal que cela paraisse bizarre aux yeux des autres. Je partageais mon appartement qui ne disposait que d'une chambre avec un homme que je connaissais à peine. Je sortais avec Collin depuis une dizaine d'années et nous n'avions jamais vécu ensemble et maintenant, Ash s'installait chez moi.

Et pour aller vraiment au fond des choses, je ne trouvais pas si facile de vivre avec quelqu'un, même si Ash faisait son possible pour m'aider et être le plus discret possible. C'était voué à l'échec. Avoir un danseur de plus d'un mètre quatre-vingt-cinq dans son salon n'était pas facile à ignorer. Il avait une telle présence – même quand il se contentait de respirer.

Je pense que Collin se sentait un peu coupable de m'avoir accusée de coucher avec Ash, cependant il ne m'échappait pas qu'il ne s'était pas excusé.

Il avait même réussi à être aimable avec Ash pendant que nous mangions des plats chinois que j'avais fait livrer.

Ash était très poli lui aussi, mais froid, répondant aux questions sans instaurer aucune conversation.

Au bout d'un verre de vin, j'étais prête à aller me coucher et Collin m'aida à regagner ma chambre. Il me fit clairement comprendre qu'il voulait arranger les choses entre nous et nous finîmes par coucher ensemble. C'était sympa, cela faisait un moment que ce n'était pas arrivé.

J'entendis la porte de l'appartement claquer à un moment. Je fus légèrement distraite à la pensée que je n'avais pas donné de clé de l'appartement à Ash. Peut-être avait-il pris la mienne ?

Il avait dû revenir, même si je ne l'avais pas entendu, car lorsque Collin se réveilla le lendemain, Ash n'était plus là et la literie était soigneusement pliée à côté du canapé ; il y avait une tasse sale dans l'évier.

Je travaillai toute la journée sur de très ennuyeux guides pour les étudiants, sans cesser de penser une seconde à Ash. Comment allait-il ?

L'inspecteur Petronelli téléphona plus tard dans la journée et demanda à lui parler ; je dus mentir et lui dire qu'il était sorti prendre l'air.

— Quand il rentrera, pouvez-vous lui demander de passer au poste ? Nous avons quelques questions à lui poser.

— Bien sûr, répondis-je. Nous viendrons dès que possible. Avez-vous prévenu son avocate ?

— Je crois, dit-il en s'éclaircissant la gorge. Votre présence n'est pas nécessaire, Mademoiselle Hennessey.

— Nous viendrons tout à l'heure, répétai-je et je raccrochai.

Quand Ash revint à la maison, il garda la même distance glaciale qu'il avait affichée la veille. J'étais un peu vexée qu'il se comporte ainsi, surtout après tout ce que nous avons traversé ensemble. Mais quand il sortit de la douche en finissant d'enfiler son tee-shirt, j'aperçus des griffures toutes fraîches sur sa poitrine. Je compris comment il avait passé la nuit.

Il écarquilla les yeux quand je lui dis que l'inspecteur Petronelli voulait lui parler. Il n'avait pas l'air ravi, mais ne discuta pas.

Il sortit de la poche de son jean une liasse de billets.

— Voilà cent dollars, dit-il. J'ai bossé toute la journée, cette fois.

— Je ne veux pas de ton argent, Ash.

— Et je ne veux pas du tien, cracha-t-il. Je te rembourse pour les vêtements, l'hôtel, la location de la voiture et la bouffe !

Puis il marcha à grandes enjambées en direction de la buanderie. Je restai figée sur place, choquée et triste. Je ne voulais pas qu'il ait l'impression qu'il me devait quelque chose. Quel stupide orgueil masculin !

Vingt minutes plus tard, il se glissait sur le siège passager de ma Mini Cooper, pliant ses longues jambes pour s'installer dans l'espace exigu.

— Désolé, marmonna-t-il.

— C'est bon.

Le trajet jusqu'au poste de police fut silencieux jusqu'à ce qu'il me demande s'il pouvait mettre la radio. J'aurais dû y penser. La musique l'apaisait.

L'inspecteur Petronelli nous rejoignit dès qu'il sut que nous étions arrivés. Il me lança un regard peu aimable confirmant qu'il aurait préféré que je ne sois pas là.

— Merci d'être venu, Monsieur Novak. Nous avons juste quelques questions supplémentaires à vous poser. Veuillez me suivre jusqu'à la salle d'interrogatoire. Mademoiselle Hennessey, vous pouvez vous asseoir dans la salle d'attente.

— Non, merci, Derek, répliquai-je en lui adressant un sourire hypocrite. Je vais rester avec Ash.

Celui-ci me jeta un coup d'œil surpris, mais ne dit rien. L'inspecteur, quant à lui, cacha mal son agacement.

— Mademoiselle Pinto nous attend là-bas. Mais je préfère vous prévenir que votre père sera furieux contre moi de vous avoir laissé assister à cette entrevue.

Quand nous arrivâmes, l'autre inspecteur, Oscar Ramos discutait avec Angie. Lorsqu'il m'aperçut, il lança un regard interrogateur à Petronelli qui haussa les épaules.

— Salut, Angie, merci d'être venue.

— C'est naturel, répondit-elle.

Elle me serra brièvement dans ses bras avant d'ajouter :

— Bonjour Ash.

Il hocha la tête sans répondre puis s'assit sur l'une des chaises en plastique dur ; ses jambes étaient agitées et tressautaient nerveusement.

— Merci d'être venu, Monsieur Novak. Nous avons quelques questions supplémentaires à vous poser, surtout sur vos collègues à Las Vegas.

Angie fronça les sourcils et demanda :

— Ses collègues ?

— Monsieur Novak a parlé d'une femme nommée Marta que nous avons depuis identifiée comme Marta Babiak, précisa-t-il avant de se tourner vers Ash.

Faisait-elle partie du réseau de prostitution dont vous nous avez parlé ?

— C'est ce qu'elle m'a dit, répondit Ash, l'air tendu. Vous le savez ça.

— Et Yveta Kuznets et Galina Bely ? Étaient-elles, comme vous, obligées de se prostituer ?

Je poussai un petit cri d'exclamation. Ash s'était prostitué ? Il me jeta un coup d'œil avant de presser les paupières, le visage tordu par une grimace, comme s'il souffrait.

Angie plongea ostensiblement le nez dans ses notes. Elle savait déjà.

Oh mon Dieu. Ash avait dû se prostituer. C'était ce que j'avais cru la nuit de notre rencontre, mais c'était terrible de voir que mes soupçons étaient confirmés. Avait-il encore beaucoup de secrets ?

— Non, elles faisaient partie du spectacle, c'est tout, répondit calmement Ash, en évitant mon regard. Ce sont des danseuses.

— D'après les services de l'immigration, Marta Babiak a quitté les États-Unis il y a trois semaines.

Ash fixa Petronelli, les traits déformés par un rictus amer.

— Vous y croyez vraiment ?

Petronelli ignore sa question.

— Nous voudrions vous soumettre quelques photos, dit-il en me jetant un coup d'œil furtif. Ce matin, le corps d'une femme d'origine caucasienne, d'environ vingt-cinq ans a été retrouvé dans le désert près de Las Vegas.

Oh non, je ne m'attendais pas à cela du tout.

— Et vous pensez que c'est Marta ? demanda Ash, la voix rauque.

— Nous aimerions éliminer cette possibilité, dit Petronelli en me jetant à nouveau un coup d'œil. Il vaudrait peut-être mieux que vous ne regardiez pas, Mademoiselle Hennessey.

Je préfèrai suivre son conseil sans discuter et fermai les yeux en m'adossant à ma chaise.

Au bout d'un moment, Ash dit d'une voix étouffée :

— Ce n'est pas Marta.

— Vous êtes certain, monsieur Novak ?

— Je ne l'ai jamais vue.

Un lourd silence s'installa et quand je rouvris les yeux, je découvris Ash, la tête entre les mains.

— Vous en êtes certain ? Parce que d'après vos déclarations, vous ne l'avez vue que trois fois et très brièvement, dont deux fois la nuit.

— Mon client vous a déjà répondu.

— J'en suis certain, affirma Ash, sans lever la tête et les deux inspecteurs échangèrent un regard qui montrait qu'ils le croyaient cette fois.

Quand Petronelli glissa les photos dans un dossier, j'aperçus brièvement le corps nu d'une femme, dans un paysage désertique, les membres tordus à des angles bizarres. J'eus un haut-le-cœur.

— Entretien terminé à...

Ash le coupa en prononçant alors sur un ton monocorde quelques mots qui révélaient son stress :

— Vous pouvez en savoir plus sur Yveta et Gary ? S'ils sont toujours dans le spectacle, ça va. Et il y a Galina aussi. J'aimerais... Il faut que je sache.

— Nous allons nous renseigner, assura Petronelli.

Ash ferma les yeux à nouveau.

— Encore une petite chose, monsieur Novak. L'inspectrice Susan Watson aimerait vous parler. Elle a déjà travaillé avec des victimes de viol et vous pourriez...

Ash releva brusquement la tête, son agacement et sa colère parfaitement visibles.

— Non ! Je n'ai pas... Ils ne m'ont pas violé !

— Mais ce n'est pas seulement...

— NON ! Je ne suis pas une victime !

Il se leva d'un bond et sortit en trombe de la pièce.

Je jetai un coup d'œil gêné à Angie et aux deux inspecteurs, puis je suivis Ash.

Il n'était pas dans le hall et je me demandai un instant s'il n'avait pas carrément quitté les lieux, avant de l'apercevoir juste devant la porte principale, en train de faire les cent pas comme un lion en cage.

Quand il se tourna vers moi, je lus dans ses yeux toute la honte, la culpabilité et la peur qu'il ressentait. Ses mains tremblaient un peu alors qu'il les passait dans ses cheveux.

— Ils sont peut-être morts. À cause de moi. Comme cette fille. Ce qu'ils lui ont fait...

Il frissonna et déglutis à plusieurs reprises.

— Tu n'en sais rien.

— Si. Si j'avais dit à quelqu'un...

— Tu serais certainement mort. Ces gens sont le mal incarné. Ce n'est pas de ta faute.

Il ne prit même pas la peine de me contredire, mais je savais bien qu'il ne me

croyait pas.

À peine rentré dans mon appartement, Ash me dit qu'il allait faire un tour. Je n'essayai pas de le retenir. Je lui confiai un double des clés et un des billets de vingt dollars qu'il m'avait donnés.

Il ne discuta pas cette fois, mais il opina du chef et ouvrit la bouche, pour la refermer aussitôt en secouant la tête. Je le suivis des yeux lorsqu'il emprunta le trottoir, marchant à grands pas jusqu'à ce qu'il disparaisse.

Nous nous installâmes dans un bien étrange ménage à trois : Ash était silencieux et distant, Collin parlait sans cesse et de façon condescendante.

C'était épuisant. Il aurait été plus facile de dire à Ash de partir, mais je n'en avais pas le courage.

Un jour, mon père m'invita à déjeuner dans un restaurant italien près du commissariat. Cela n'arrivait pas très souvent, donc je me doutais bien que cela avait un rapport avec Ash.

Je n'avais même pas eu le temps de finir ma première bouchée de gressin que l'interrogatoire commença.

— Comment va Collin ?

— Très bien, merci. Il est très occupé, comme d'habitude.

— Et ton invité ?

— Ça va.

— Pas de soucis particuliers ?

— De quel genre ?

— Comment Collin prend le fait qu'il y a un autre homme qui vit chez toi ? demanda mon père d'un air las.

— Il n'est pas trop fan, mais ce n'est pas à lui d'en décider. Pourquoi me demandes-tu ça, en fait ?

— Je m'inquiète de te savoir seul avec lui. Tu ne le connais pas.

— Il ne me fera aucun mal, papa. C'est impossible.

— Tu ne sais pas ce dont il est capable.

— Je le connais mieux que toi.

— Laney ! Réveille-toi ! Il a trempé dans des affaires très louches avec des gens dangereux.

— Ce n'est pas de sa faute ! Il était juste au mauvais endroit au mauvais moment. Ash est un homme bien.

— Pourquoi l'aides-tu comme ça ? Pourquoi le laisses-tu vivre auprès de toi ? Pourquoi te sens-tu responsable de lui ? Parce que ce n'est pas le cas ! Tu en as

déjà bien trop fait.

Mon père n'avait pas complètement tort. Je me sentais responsable d'Ash. Je l'avais ramené ici à Chicago et l'avais impliqué dans ma vie. J'avais simplement voulu l'aider au départ. Je voulais être charitable, je pense. Sauf que les actes de charité sont souvent impersonnels : on fait un don, on rédige un chèque et c'est tout. Mais avec Ash, c'était différent. J'avais vu son visage et j'avais assisté, aux premières loges, à ce qu'il avait subi. C'était très personnel.

Et puis maintenant que nous partageons mon appartement et du temps ensemble, j'avais commencé à apprécier l'homme qu'il était ou celui qu'il tentait d'être.

Il était gentil et attentionné. Il m'aidait sans m'étouffer. C'était un homme bien et respectable. Je détestais le voir aussi accablé, alors chaque sourire qu'il m'adressait était comme une petite victoire personnelle.

Je pris une grande inspiration et essayai de fournir des explications les plus rationnelles possible, ce qui n'était pas facile, parce qu'en ce qui concernait Ash, je n'étais pas certaine de pouvoir faire preuve de raison et de logique.

— Parce qu'il faut bien que quelqu'un le fasse. Moi, je le peux. Parce que depuis qu'il est dans ce pays, sa vie a explosé, ici, aux États-Unis, le pays de la liberté. On a fait de lui un esclave sur notre territoire ! C'est la vérité, papa ! Et je pense que ce qu'Ash nous a dit n'est que le sommet de l'iceberg. Je me suis renseignée sur le sujet : tu sais combien il y a d'esclaves ici, aujourd'hui ? Là, à Chicago ? Des centaines ! Des milliers ! Des dizaines de milliers dans tout le pays chaque année. Des esclaves liés au trafic de drogues, à la prostitution, au travail forcé. C'est toi le flic, papa, je ne t'apprends rien.

Son visage aux traits durs s'adoucit.

— Je sais, Laney, ma chérie. Ce que je te demande c'est *pourquoi, lui*.

— Je viens de te le dire, répondis-je en rougissant.

— C'est bien ce que je pensais, soupira papa en secouant la tête.

Nous terminâmes notre repas sans plus évoquer le nom d'Ash.

Ash rentra tard ce soir-là. Dès qu'il eut franchi le seuil, il fonça dans la salle de bain et commença à se laver les mains. Il était bien plus morose depuis l'entrevue avec les inspecteurs. Chaque nouveau jour qui passait sans lui donner de nouvelles de ses amis le plongeait davantage dans la dépression. Il avait l'air fatigué en permanence et je savais qu'il ne dormait pas bien parce que je l'entendais chaque nuit. Il avait aussi changé physiquement en trois semaines. Sa silhouette élancée était plus musclée, ses biceps plus développés. Je suppose que

c'était logique puisqu'il travaillait dans le bâtiment. Je n'avais jamais vu quelqu'un d'aussi bien bâti, hormis à la télévision.

Lorsqu'il se fut lavé les mains quatre fois, il les sécha avec soin. Elles devenaient calleuses. Je souris en le voyant prendre un peu de ma crème à la rose pour les mains.

— Ash se met des trucs de filles, chantonnai-je sans réfléchir pour essayer d'alléger l'atmosphère.

Une étrange expression traversa son regard et ses yeux se mirent à briller d'une lueur inquiétante. Puis il se détourna de moi et sortit de la pièce.

Oh, oh.

Je le rejoignis ; il était assis sur le canapé, la tête entre les mains.

— Ash...

— Je ne suis pas une fille, grogna-t-il. Mais je ne suis pas un homme à tes yeux.

— Hein ?

— Tu me nourris, tu m'offres un toit, un endroit où dormir. Mais je ne peux pas te rembourser suffisamment. Je ne peux pas travailler sans risque. Je ne peux même pas danser. Je ne suis rien !

Il se leva d'un bond et sortit dans la nuit.

Non, mais quelle idiote j'étais !

J'étais assise sur mon lit et j'essayais de trouver le courage de planter la petite aiguille dans ma cuisse. Cela ne faisait pas mal, mais ça picotait. Je détestais vraiment ça, c'est tout.

Les larmes me montèrent aux yeux et je maudis ma faiblesse, ce corps stupide qui avait besoin d'être bourré de produits chimiques pour fonctionner normalement. Je détestais être aussi dépendante.

J'entendis Ash qui rentrait et me concentrai sur les bruits étouffés qu'il faisait dans la cuisine : l'eau qui coulait dans l'évier, la machine à café. Le bruit sourd de ses lourdes bottes tombant par terre. Je l'entendais moins maintenant qu'il s'était déchaussé et qu'il marchait en chaussettes. Puis j'entendis la musique ; il avait trouvé mon iPhone et écoutait Bruno Mars.

Il frappa à ma porte et passa la tête dans l'entrebâillement.

— Laney, est-ce que je peux...

Il s'interrompit quand il me vit. Je piquai un fard et cachai mes jambes nues, même s'ils les avaient déjà vues auparavant.

— Que fais-tu ? demanda-t-il, la voix plus aiguë que d'habitude.

— Je suis une droguée, tu te souviens ? répondis-je dans un rire gêné.

Ses yeux s'écarquillèrent et il me fit un bref signe de tête quand il comprit ce que je voulais dire.

— Ce sont tes médicaments.

— Oui, et là j'essaie juste de rassembler mon courage. Je fais pourtant ça toutes les semaines, mais je suis... idiote, tu sais.

Il s'avança d'un pas dans la chambre.

— Ça te fait mal ?

— Non, pas vraiment, soupirai-je. C'est plus l'idée qui me fait peur. Je t'ai dit, c'est idiot.

Il s'assit sur le lit tout à côté de moi ; il irradiait la chaleur et le réconfort.

— Je peux le faire pour toi... si tu veux.

J'étais tellement étonnée que j'avais l'impression que mes yeux jaillissaient de ma tête. Dès que j'agitais une seringue devant les yeux de Collin, il manquait de s'évanouir.

— Je l'ai déjà fait, dit-il en haussant les épaules. Ma mère était diabétique, j'avais l'habitude de l'aider.

— Je ne sais pas.

— Je ne te ferai pas mal, affirma-t-il, en se penchant vers moi pour me prendre doucement la seringue des mains.

Avant que j'aie le temps de protester, il pressa l'aiguille contre ma peau, appuya sur le piston. C'était déjà fini.

Il replaça le capuchon en plastique sur l'aiguille et la posa sur ma table de nuit sans un mot.

Nous venions de partager un moment étrangement intime.



Chapitre 12

LANEY

La porte s'ouvrit à la volée, me faisant sursauter. Je laissai tomber le couteau que je tenais à la main, soulagée de ne pas m'être coupé un doigt en éminçant des oignons. Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule, prête à dire tout le mal que je pensais de lui à Ash, mais le sourire épanoui qui illuminait son visage me coupa dans mon élan.

J'avais tellement l'habitude de le voir impassible que mon cœur fit un bond de joie dans ma poitrine et qu'une sensation de chaleur m'envahit.

Ses yeux sombres étincelaient et les fossettes dans ses joues avaient fait leur réapparition après une longue absence. Bien trop longue. Il marcha à pas vifs dans ma direction, le bonheur irradiant littéralement de lui.

Sans s'arrêter, il me prit dans ses bras et me fit tourner, me donnant l'impression d'être à la fois gracieuse et étourdie.

— Que se passe-t-il ? m'exclamai-je en riant à moitié.

— Nous avons quelque chose à fêter ! cria-t-il en valsant dans ma petite cuisine, mes pieds flottant au-dessus du sol.

Sa joie était contagieuse et je me mis à rire et à glapir en même temps alors qu'il continuait à nous faire tourner.

— Pourquoi rions-nous ? demandai-je en hoquetant.

— J'ai une audition, cria-t-il. Une véritable audition dans une véritable salle de spectacles. Pour un rôle de danseur !

— Oh mon Dieu ! Comment est-ce arrivé ? Quand ? Où ? Comment ? Est-ce que je t'ai déjà demandé quand ? Qu'est-ce que c'est ? Ash, pose-moi, je n'arrive pas à respirer !

Je glissai le long de sa poitrine, rougissant au fur et à mesure que je sentais chaque plat et méplat de son corps musclé. Je finis par me retrouver le visage pressé contre son cœur. J'écoutai ses battements frénétiques qui commençaient à se calmer maintenant qu'il me berçait tendrement contre lui, ses hanches ondulant souplement au rythme d'une lente rumba.

— C'est ce que j'attendais depuis un moment, murmura-t-il, son souffle venant caresser mon cou quand il enfouit son visage dans mes cheveux. Allons fêter ça quelque part, où tu veux, de la manière dont tu veux.

Je m'apprêtais à lui rappeler qu'il économisait de l'argent et que je n'avais pas les moyens de payer non plus, mais je me retins. Ash était un homme fier, et lui rappeler qu'il n'avait pas grand-chose le blesserait. Je ne voulais pas gâcher ce moment de bonheur.

— Bonne idée !

Ash me prit par la main et me tira en direction de la porte.

— Attends ! dis-je en riant. J'ai besoin de quelques minutes pour me changer et tu es toujours en tenue de travail.

Ash jeta un coup d'œil à son jean sale et à ses bottes au bout renforcé avant de me sourire tristement.

— Je devrais prendre une douche, je crois.

Il se baissa pour délayer ses chaussures de sécurité et ne me jetez pas la pierre, mais je ne pus m'empêcher de mater ses fesses. Je savais que je n'aurais pas dû, mais son derrière était magnifique : musclé, rond et donnant envie de le pincer tellement il remplissait parfaitement son jean.

Lorsqu'il se redressa, je détournai rapidement le regard.

— Oh, j'ai oublié de te dire : tu as du courrier, dis-je en désignant la table basse du salon.

Ash fronça les sourcils et jeta un regard noir à l'enveloppe brune comme si elle était dangereuse.

— Cela vient de l'ambassade.

Il la déchira et en sortit plusieurs feuilles de papier puis il poussa un juron en slovène.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ils ne veulent pas m'envoyer mon passeport encore. L'enquête n'est toujours pas terminée.

Mon cœur manqua un battement.

— J'ai des papiers d'identité temporaires en revanche, mais je ne sais pas si cela sera suffisant afin que je puisse accéder à mon compte bancaire, ajouta-t-il en se renfrognant encore plus.

— Nous nous occuperons de ça demain, lançai-je vivement. Ce soir, nous avons une chose à fêter, tu te souviens ?

Ash sourit, sa bonne humeur revenant immédiatement. Il prit la direction de la douche, dans ma chambre, abandonnant ses vêtements sur le chemin.

— Tu mets une pagaille pas possible ! lançai-je à son dos, mais cela ne me préoccupait pas vraiment. Et il faut que tu me racontes ton audition en entier !

Il me répondit d'un rire joyeux et je me surpris à regarder la porte de ma

chambre en souriant bêtement. Ash le bienheureux était beau à voir. Et cela faisait longtemps que je ne l'avais pas vu ainsi.

Nous avons fini par trouver un modus vivendi pour le partage de l'espace exigü de mon appartement. Lorsqu'un de nous deux était dans la salle de bain, cela interdisait à l'autre d'être dans la chambre. Cela fonctionnait, plus ou moins et nous évitait des moments embarrassants à voir la nudité de l'autre.

Mais comme Ash était pressé de sortir, je profitai de sa douche pour entrer dans ma chambre afin de me trouver quelque chose à porter dans mon dressing.

J'étais en train de sortir un jean skinny et un top en soie quand la porte de la salle de bain s'ouvrit. Entouré d'un nuage de vapeur, Ash entra dans la pièce, complètement nu avec sa serviette à la main.

Il me fallut plusieurs secondes avant que je retrouve mes esprits et que je me détourne alors qu'Ash s'empressait de nouer la serviette autour de sa taille, dissimulant ainsi à ma vue ce dont la nature l'avait généreusement pourvu. J'avais parfaitement pu m'en faire une idée, même au repos.

— Excuse-moi, marmonnai-je. Je... hum... je vais t'attendre dans le salon.

Je me précipitai hors de la chambre, les joues écarlates.

Peu de temps après, la porte de ma chambre s'ouvrit et Ash sortit, vêtu d'un jean propre et en train d'enfiler un tee-shirt noir tout simple. Il portait de la tête aux pieds des vêtements qui sortaient du supermarché et pourtant il avait l'élégance d'un mannequin.

Je passai à toute vitesse à côté de lui et il me jeta un regard amusé et interrogateur.

— J'en ai pour deux minutes.

Il m'en fallut vingt, mais je pris le temps d'utiliser le fer à friser et à coiffer mes ternes cheveux raides. Cela me permit également de me remettre de ma gêne.

Lorsque je revins dans le salon, Ash avait rangé ses vêtements sales et nettoyé la cuisine. L'oignon à moitié émincé était dans une sorte de Tupperware. Il avait été habitué à faire ça.

La pointe de jalousie qui me traversa me surprit.

— Allons-y, lança-t-il en me jetant mon épaisse veste en duvet à travers la pièce.

Il portait un manteau qui provenait des surplus de l'armée lui arrivant aux chevilles et un bonnet en laine qui descendait sur son front. Il était tellement différent de d'habitude que je clignai des yeux en l'admirant. Il avait un petit air dangereux, celui qu'ont les types que vous n'avez pas envie de croiser dans une

allée mal éclairée. Mais il était superbe.

Emmitouflés tous les deux, nous avançâmes avec difficulté dans les rues glacées. Nous étions à cinq semaines de Thanksgiving, les magasins étaient brillamment illuminés et bourrés de clients.

Le vent glacial faisait voler mes cheveux devant mes yeux et je glissai sur le trottoir verglacé. Ash passa son bras sur mes épaules et m'attira contre lui. J'entourai alors sa taille, m'en voulant de trouver cela tellement agréable. Collin avait-il raison ? Était-ce vraiment impossible qu'un homme et une femme soient amis ? Ou était-ce simplement impossible pour Ash et moi ?

Sans même avoir besoin de nous concerter, nous prîmes la direction d'un petit pub irlandais familial qui était au bord du lac. La nourriture était bon marché et l'atmosphère était chaleureuse et décontractée.

Nous étions un vendredi soir, il y avait donc beaucoup de monde, mais Ash réussit à nous trouver deux tabourets bas près du feu. Je transpirais à grosse goutte quand je retirai mon manteau. C'était bien la peine d'avoir fait de tels efforts pour être présentable !

Ash ôta lui aussi son manteau et attira immédiatement l'attention de plusieurs femmes et même de deux gays. Il l'avait peut-être remarqué, mais ne le montra pas. Il se dirigea vers le comptoir.

La serveuse avait déjà pris ma commande, deux *Sheperd Pies*, le plat favori d'Ash, quand il revint avec des pintes de bière.

Collin aurait acheté une bouteille de champagne et aurait insisté pour que nous allions dans un restaurant français si nous fêtions quelque chose.

— Santé !

— *Na zdravje !*

— Bon, tu vas tout me raconter maintenant ? demandai-je avec impatience en cognant mon verre contre le sien.

L'excitation d'Ash était contagieuse et à la fin de son récit, j'étais assise au bord de mon siège, sur le point de renverser mon verre.

— Demain ! Ton audition est demain ? Mais tu ne devrais pas, je ne sais pas... Te préparer ?

Ash sourit.

— J'y pense. J'ai besoin de ton iPhone. Tu peux me le prêter ?

— Bien sûr. Quelle musique vas-tu utiliser ?

— Je ne suis pas encore certain. Je peux te l'emprunter cette nuit pour écouter pendant que tu dors ?

ASH

J'allais manquer le boulot pour aller à cette audition, ce qui signifiait que j'allais être viré. J'avais l'impression que Viktor connaissait pas mal de monde, ce qui me compliquerait la tâche pour retrouver du travail dans ce secteur. Je m'en moquais. Je détestais ce job et tous les jours, cela me rappelait à quel point le sang qui coulait dans mes veines – celui de mon père – était misérable.

Je passais devant ce vieux théâtre tous les jours en rentrant à la maison... je veux dire chez Laney. En général, il était fermé, mais un soir, je l'avais trouvé brillamment éclairé et une affiche à l'extérieur signalait qu'ils organisaient des auditions. Au départ, je n'avais pas pensé à m'arrêter, je croyais qu'ils cherchaient des acteurs. Puis, j'ai vu une fille arriver avec un gros sac et une paire de chaussures de salsa à la main.

C'était comme si je voyais un arc-en-ciel ou si je buvais un café tout frais. C'était comme croiser une jolie femme, sentir son parfum favori et le suivre aveuglément, parce qu'il était impossible de faire autrement.

J'étais entré derrière la danseuse, effrayant au passage la femme qui contrôlait les entrées.

— Puis-je vous aider ? avait-elle demandé avec dédain en me détaillant de la tête aux pieds.

Je devais avoir l'air ridicule avec mon manteau qui provenait des surplus de l'armée, mes chaussures de sécurité et mon jean baggy couvert de poussière. Je ressemblais à tout sauf à un danseur.

— L'audition est-elle ouverte aux danseurs ?

— Oui, et nous avons beaucoup de travail, avait-elle grogné en essayant de me chasser d'un mouvement de main.

Elle devait avoir au moins quatre-vingts ans, ne devait pas dépasser le mètre cinquante et faire la moitié de mon poids. Mais je ne l'intimidais pas du tout, je l'agaçais. C'était plutôt amusant.

— Des garçons aussi ou seulement des filles ?

— Jeune homme, nous sommes vraiment très occupés !

— Je suis danseur, avais-je dit en lui adressant mon plus beau sourire, celui qui fonctionnait en général très bien avec les femmes.

— Nous ne sommes pas dans une sorte de club de Hip Hop, avait-elle aboyé. Nous recherchons des danseurs expérimentés.

— Oui, madame, je comprends. J'ai été deux fois finaliste du *All-Stars International Ten Dance*... dans mon pays.

Elle avait cligné des yeux puis avait tapoté son épais dossier avec son stylo. Elle m'avait regardé, les yeux plissés.

— Hum, très bien. Alors, dites-moi dans quelle danse peut-on voir une *syncopated separation* ?

J'avais souri.

— Dans le Paso Doble, ma danse préférée.

Elle avait haussé un sourcil et je lui avais souri alors qu'elle cherchait une autre question à me poser.

— Bien, très bien même ! Et qu'est-ce qu'un *ocho* ?

— C'est un pas de tango, le tango argentin. Ce nom vient d'une figure en forme de huit que font les femmes dans cette danse.

Je lui avais fait une petite démonstration. Difficile avec mes chaussures de sécurité !

Elle avait esquissé un petit sourire.

— Quel est votre nom ?

— Ash Novak.

— Eh bien, monsieur Novak, nous n'avons plus de place pour les auditions de ce soir...

Mon visage avait dû refléter l'intensité de ma déception, car sa propre expression s'était adoucie.

— Mais je vous propose de venir demain matin à dix heures. Venez avec votre musique et préparez une petite chorégraphie. Et s'il vous plaît, ne portez pas aux pieds ce type de monstruosité.

Je m'étais penché pour déposer un petit baiser sur sa peau parcheminée.

— Bien sûr, madame !

J'avais couru tout le reste du chemin jusqu'à la maison. Celle de Laney.

Je passai une grande partie de la nuit à écouter de la musique et à réfléchir à une chorégraphie. Je rejetai plusieurs idées dont j'étais seulement à moitié satisfait puis je pris deux heures d'un sommeil peu reposant jusqu'à ce que j'entende Laney s'activer dans sa chambre.

Elle ouvrit la porte avec prudence et jeta un coup d'œil méfiant dans le salon. Elle faisait ça depuis qu'elle m'avait surpris me masturbant.

— Tu as trouvé ce que tu allais danser ?

Pas même un « bonjour » comme d'habitude, ni un « salut ». Elle s'était réveillée avec mon audition en tête. Comme moi. Je la pris dans mes bras et la fis tourner.

— Oui, je crois !

Elle éclata de rire et tira sur mon tee-shirt afin que je la repose.

— Tu as choisi ta musique ?

— Soit *Raise Your Glass* de Pink pour un combo cha-cha et Paso, ou bien...

— Ou bien ? répéta-t-elle, tout excitée.

— *Hunter* de Pharell Williams. C'est un mash-up de samba et de hip-hop.

La joie sur son visage pâlit un peu.

— Quoi ? Tu n'aimes pas ?

J'étais tellement sûr de moi. La réaction mitigée de Laney m'affectait bien plus que je le souhaitais.

— Non, ça a l'air bien, dit-elle en souriant faiblement.

— Laney ! Dis-moi ce qui ne va pas, s'il te plaît.

— Je ne suis pas une experte en danse, Ash.

— Mais tu as certainement une opinion !

— Bon, d'accord, mais si c'est une mauvaise idée, promets-moi que tu ne feras rien de stupide.

Je lui lançai un regard impatient et elle poursuivit :

— Tu devrais danser une rumba.

Je ne répondis pas et elle me fixa en se mordillant la lèvre.

— Et pourquoi devrais-je danser une rumba ? C'est... pas très tape-à-l'œil.

— Justement !

— Chaque fois que je regarde *Danse avec les Stars*, c'est toujours ce que les célébrités invitées dansent mal. Mais tu es tellement...

Je n'étais pas certain de bien la comprendre. Qu'est-ce que cette émission de télé avec des danseurs amateurs avait à voir avec... tout ça ?

— Je suis tellement... ?

— Macho ! lança-t-elle en rougissant.

Sa réponse fit naître un large sourire sur mes lèvres.

— Merci, répondis-je en lui faisant un clin d'œil.

— Arrête ! dit-elle en riant. Je suis très sérieuse. Une rumba super machiste serait... sexy.

Elle était rouge tomate cette fois et j'étais certain que si je touchais sa joue, elle serait brûlante.

Elle claqua des doigts.

— James Bay, *Let it go*.

— Vas-y, mets-la.

Elle brancha son iPhone et chercha dans sa playlist. J'attendis avec impatience. Soudain, j'entendis les premiers accords de guitare et je sus

immédiatement qu'elle avait raison.

Just let it be

Why don't you be you

*And I'll be me*⁵

J'avais déjà en tête la façon dont je bougerais, les émotions que je laisserais filtrer sur mon visage, la position de mes bras, du bout de mes doigts.

— C'est parfait, Laney ! Merci !

Je pris son visage en coupe et déposai un baiser sur ses lèvres pulpeuses.

Elle poussa un petit cri d'exclamation et tangua sur ses jambes.

— Ça va ?

— Euh oui, dit-elle en hochant la tête, tout essoufflée.

— Je vais aller prendre une douche, dis-je en me dirigeant à grandes enjambées vers la chambre. Après il faudra que je répète.

— Ash !

— Oui ?

— Ne te rase pas !

Je me retournai pour la regarder.

— C'est que... la femme, hier... Elle a pensé que tu étais un ouvrier sur un chantier, n'est-ce pas ?

— Oui, je suppose.

— Tu te souviens ce que nous avons dit sur les stéréotypes ? Un mec du bâtiment qui danse une rumba... Ils se souviendront de toi.

Je haussai les sourcils, étonné, et je lui souris.

— Je ne me raserai pas.

L'heure suivante, j'utilisai le salon de Laney comme salle de répétition.

Je lui demandai même de me filmer avec son téléphone. J'étais habitué aux salles de danse avec des miroirs afin que je puisse vérifier ma technique. Cela me dérangeait de ne pas voir ce que ça donnait. Regarder sa vidéo m'aiderait.

J'avais hâte d'être au théâtre. Je passai en revue dans ma tête la liste de ce qu'il me fallait : une grande bouteille d'eau, OK ; une serviette, OK ; mes chaussons, OK ; des bananes, j'en achèterais quelques-unes sur le chemin. Laney avait tapé un CV pour moi et elle m'avait pris en photo. Une fois qu'elle eut terminé, ce CV avait l'air très pro. Je n'avais pas de genouillères, de chaussons de danse latine ou de partitions. J'espérais qu'ils seraient indulgents sur ces points. Il fallait seulement que je les épate totalement avec ma prestation.

Lorsque je sortis de la douche, Laney était assise sur le divan. D'habitude, elle était dans la cuisine en train de préparer le petit déjeuner ou déjà en train de

travailler sur son ordinateur.

— Tu vas bien ?

— Juste un peu raide. Ça va.

Je la fixai avec attention. Elle se sentait bien depuis plusieurs semaines.

— Ash, tout va bien ! Vas-y ! Sinon tu vas être en retard.

Elle fit un geste de la main pour me chasser, j'en profitai pour la saisir et déposer un baiser sur ses doigts.

— Souhaite-moi bonne chance !

— De la chance ! dit-elle en riant. Mais tu n'en as pas besoin. Tu es extraordinaire !

— *Moj sonček* !

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda-t-elle alors que je courais déjà vers la porte.

Je ne répondis pas. Je savais que ça allait l'agacer prodigieusement. Et elle était tellement adorable quand elle était énervée. Son sourire parvenait à illuminer les tréfonds de mon âme.

Je n'avais pas pris de petit déjeuner, j'étais trop tendu. C'était une mauvaise idée, la journée pouvait être très longue ; on pouvait me rappeler jusqu'à quatre fois.

Je m'arrêtai dans une épicerie pour acheter six bananes presque trop mûres : du sucre lent et du sucre rapide. Le meilleur cocktail.

La file devant le théâtre était aussi longue qu'hier, ce qui était un peu déprimant. Quelques personnes étaient venues ensemble ; six garçons faisaient des figures de street-dance aussi. Ils étaient plutôt bons, mais s'ils n'avaient pas plus de technique, ils ne seraient probablement pas pris. Sans technique, on se blesse et aucun maître de ballet ne voulait de danseur blessé quand on a huit spectacles par semaine.

Je portais un tee-shirt très serré, histoire de mettre en évidence mes pectoraux et mes abdominaux que mon travail sur le chantier avait contribué à améliorer.

Le théâtre était chauffé, mais je conservai mon sweat-shirt en m'échauffant. Nous passions par groupe de trente ; la scène serait chargée.

Enfin, on appela mon nom. Mais tout le monde avait eu la même idée que moi : se placer devant pour voir ce que la chorégraphe voulait et pour que le directeur de casting vous voie. Des filles plutôt petites se frayèrent un chemin en donnant des coups de coude. Eh oui, la danse était un monde compétitif.

Je restai derrière en me doutant qu'ils feraient alterner les lignes à un moment ou à un autre, justement pour voir tout le monde. J'étais grand, ce n'était pas un

problème pour moi.

Je retirai mon sweat que je jetai sur le côté. Ça y était. Il fallait que je me concentre maintenant. Être très attentif, écouter, regarder, apprendre la chorégraphie, montrer à la chorégraphe que l'on comprenait son style, donc qu'on pourrait s'intégrer au spectacle, quel qu'il soit.

Le début était un mash-up de différentes danses latines avec un peu de jazz. On remarquait tout de suite qui était entraîné et qui ne l'était pas, même si je ne prenais pas beaucoup de temps à regarder autour de moi. C'était le meilleur moyen pour se planter. En plus, si vous ne pensez pas à la musique ou à la danse, votre visage devient inexpressif.

Quatre des garçons qui faisaient de la street-dance n'avaient aucune idée des pas à suivre. Les autres ne s'en sortaient pas mal, mais je ne pensais pas qu'on les garderait. J'étais le seul garçon dans mon groupe à faire toute la première chorégraphie. On ne s'arrêtait jamais en audition, même quand on était paumé. Que feriez-vous dans un vrai spectacle ? Vous sortiriez de scène ? Non, vous continueriez, sauf si vous en étiez incapable physiquement.

Je me souvins de Gary qui m'avait dit qu'il avait dansé avec un pied cassé. Cela me fit perdre ma concentration ; je me demandai comment il allait, ce qui me valut un froncement de sourcils de la part de la chorégraphe.

Malgré cela, on appela mon nom à la fin de ce premier tour. Je restais. Pour le moment.

À mon avis, il y aurait encore trois tours. Ce ne serait pas facile.

J'avais vingt minutes pour manger et m'hydrater avant le second tour. Cette fois, c'était une musique plus ethnique avec un style hip-hop, et le garçon à côté de moi qui s'en était très bien sorti le tour d'avant galérait. Il devait avoir une formation classique et avait certainement plus de mal avec ce style bien plus moderne où l'on devait être très souple sur ses jambes et où l'on pliait beaucoup les genoux. Malgré tous ses efforts, il était trop raide, il avait les jambes trop tendues. Il ne passa pas ce tour.

À ce stade, je transpirais abondamment et les autres garçons avaient retiré leur tee-shirt. Cela m'était impossible. Les lacérations dans mon dos commençaient à cicatriser, mais les marques étaient fraîches et je ne voulais pas avoir à répondre à des questions. Je voulais seulement oublier.

Quand la femme que j'avais rencontrée au pub m'avait griffé la poitrine, je l'avais presque assommée en la repoussant violemment. Les souvenirs étaient trop pénibles afin que je laisse quelqu'un d'autre me marquer. Elle n'avait pas apprécié. De toute façon, elle ne me plaisait pas plus que ça. J'étais revenu au

pub et j'y étais resté jusqu'à la fermeture.

C'était ce que je faisais dès que ce connard venait. Je ne voulais pas l'entendre quand il était avec Laney. Cela ne durait jamais très longtemps, c'était déjà ça. Pourquoi restait-elle avec ce type qui ne tenait pas une minute ?

Pour le troisième tour, nous passions en couple. Ils nous testèrent avec différents partenaires. La musique était de la salsa et il fallait danser collé-serré avec une personne qu'on venait de rencontrer. Une minuscule blonde se frottait tout contre moi.

Mes amis qui ne dansaient pas me demandaient toujours si ça m'excitait de faire ça, mais quand vous le faites tout le temps, il y a peu de risques d'avoir une érection intempestive. Cela avait peut-être été le cas un moment, quand j'étais encore adolescent, mais la danse vous prend tellement d'énergie que vous n'en avez plus assez après pour penser au sexe. C'est comme courir un sprint avant un marathon sans cesser de sourire et en faisant votre possible pour que ça ait l'air de ne demander aucun effort. En plus, elle transpirait, vous aussi, cela donnait deux personnes suantes, puantes, glissantes, haletantes dont le travail dépendait l'un de l'autre.

Donc, oui, cela pouvait arriver, surtout aux danseurs peu expérimentés ou quand votre partenaire était toute nouvelle. La plupart des professionnels se contrôlaient très bien.

Une grande danseuse asiatique remplaça la précédente. Elle était plus lourde, mais bien meilleure. Si j'avais recherché une partenaire pro, j'aurais pu être intéressé. Si je n'étais pas pris à l'issue de cette audition, je lui demanderais peut-être si elle ne voulait pas participer avec moi à des compétitions.

Mais je fus sélectionné pour le tour suivant. Et cette fois, c'était le moment de faire mon show.

J'étais fatigué, j'avais mal partout, mais je pensais à Laney. La première fois que je l'avais vue, assise, seule à cette table, je n'avais pas deviné qu'elle était dans un fauteuil roulant. J'avais eu envie de danser avec elle et Dieu seul savait que c'était toujours le cas. Mais elle était avec le connard et moi, je dansais tout seul.

From nervous touch and getting drunk

*To staying up and waking up with you.*⁶

C'était exactement ce que je ressentais et je me perdis dans la musique. J'étais chez moi.

LANEY

J'attendais son retour anxieusement. J'espérais vraiment que cette audition s'était passée comme il l'espérait. Il était en retard, et je ne savais pas si c'était bon signe ou pas. Je ne connaissais rien à son monde, hormis que lorsqu'il était parti ce matin, il était plus heureux que je l'avais vu de toute ma vie.

Il était plus de dix-huit heures, bien plus tard que je ne l'attendais, quand Ash franchit le seuil de mon appartement, l'air épuisé.

— Alors ?

Un sourire magnifique s'épanouit sur son visage.

— Je l'ai eu ! hurla-t-il.

— Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu !

Il me souleva, me serrant très fort contre lui pour me faire tourner comme une poupée.

— C'était génial ! dit-il, la bouche enfouie dans mes cheveux. Je veux dire que j'ai tout déchiré.

Il se dirigea vers le canapé où il s'effondra en me serrant toujours étroitement. Instinctivement, son bras entourait mes épaules et sa tête roula sur le dossier.

Il me parla de Rosa, la chorégraphe ; de Mark, le metteur en scène ; de Dalano, le producteur ; et de différents membres de la troupe et du staff technique.

Il me racontait toujours sa journée avec animation lorsqu'il se pencha pour ouvrir le modeste sac de sport que je lui avais prêté et il en sortit ses chaussons et ses vêtements de danse trempés de sueur.

— Je vais lancer une machine, me dit-il. Tu as quelque chose à laver de ton côté ?

Une grosse enveloppe bourrée de papiers tomba sur le sol.

— Qu'est-ce que c'est ?

Ash haussa les épaules.

— Mon contrat. Je dois le remplir et le ramener lundi. Ça te dérangerait d'y jeter un coup d'œil avec moi ? Je déteste lire ces trucs, surtout en anglais, dit-il avant de se mettre à sourire. Je me suis acheté un nouveau téléphone, tu pourras m'envoyer des messages comme ça.

Puis il disparut vers le sous-sol avec ses affaires de danse à laver et ma propre lessive de la semaine.

Je souriais moi aussi quand je ramassai la liasse de papiers et quand je commençai à lire le contrat. Il serait payé huit cent cinquante dollars par

semaine, ce qui m'impressionna. Mais il me fallut seulement quelques minutes de lecture pour réaliser qu'Ash allait avoir un gros problème. J'avais été tellement excitée par son succès que j'en avais oublié des petits détails comme un visa de travail et un numéro de sécurité sociale.

C'était fini avant même de commencer : jamais ils n'accepteraient qu'il danse dans ces conditions. Un contremaître sur un chantier de construction pouvait prendre le risque pour un ouvrier payé à la journée même, ici, à Chicago où tout était très encadré. Mais le théâtre n'accepterait jamais qu'il danse sans avoir des papiers en règle.

Depuis qu'il était rentré hier, Ash était un autre homme : heureux, sûr de lui, amusant. Il avait réussi à obtenir un visa temporaire auparavant, il pouvait certainement y parvenir une nouvelle fois. Ce n'était pas mission impossible.

J'ouvris mon ordinateur et commençai frénétiquement à lancer des recherches. *De quel genre de visa a-t-il besoin ? Comment peut-il se le procurer ? En combien de temps ?*

Les réponses étaient très claires.

Ash était actuellement sans papier et par conséquent, un migrant illégal. Mais comme quelqu'un avait utilisé son passeport pour sortir des États-Unis, il n'était plus dans ce pays non plus.

Mon cerveau turbinait à plein régime. Il devait bien y avoir un moyen de l'aider, une dispense spéciale quelconque. Le pape avait-il le bras assez long pour dispenser des visas de travail ? Probablement pas.

Mais que Dieu me pardonne, c'est comme cela que j'eus une idée.

Parce que c'est juste au moment où je pensais ça que je lus une phrase qui me stoppa net dans mes recherches : *il est possible d'obtenir une carte verte grâce au mariage avec un citoyen américain si vous n'avez plus un visa en cours de validité.*

Un frisson me parcourut comme le début d'une solution. Non, c'était une idée idiote. Non.

Je parcourus tout le site Internet, persuadée qu'il devait y avoir une autre solution.

Tout dépend de votre capacité à prouver que vous êtes entré aux États-Unis légalement.

C'était son cas.

Il faudra aussi prouver que votre mariage est réel et pas un simple moyen de détourner les lois de l'immigration aux États-Unis. Cela peut être fait en fournissant des preuves comme des photos, un certificat de mariage, des

justificatifs de domicile, des relevés bancaires, une attestation d'assurance ou une quittance de loyer à votre nom et à celui de votre conjoint(e), citoyen(ne) américain(e).

Après tout ce qu'Ash avait traversé, après tout ce que mon merveilleux pays lui avait apporté, n'avait-il pas droit à cette chance ?

Je pouvais l'aider.

La seule chose que j'avais à faire, c'était épouser Ash.



Chapitre 13

LANEY

Je commençais à transpirer à grosses gouttes. Mais où avais-je la tête ? J'étais la fille d'un agent de police et j'envisageais de contourner la loi. Et Collin ? Comment allait-il réagir ? Il était déjà jaloux d'Ash. Peut-être que si je lui expliquais, il comprendrait ? Mais, oui, bien sûr.

La voix d'Ash me fit sursauter.

— Qu'en penses-tu, Laney ? Ça fait un beau paquet d'argent, n'est-ce pas ? Il faudra que tu viennes pour la première. Je t'achèterai une nouvelle robe, un truc haut de la gamme, euh, haut de gamme, tu vois ? Sur Michigan Avenue.

Ash était un peu essoufflé ; il avait remonté en courant les quatre volées de marches qui nous séparaient du sous-sol, mais il avait toujours un sourire épanoui aux lèvres. Celui que je lui adressai était bien plus pâle.

Il comprit immédiatement que quelque chose n'allait pas.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu as l'air malade.

— Écoute... assieds-toi un instant. Il faut que je te dise quelque chose.

— Tu es enceinte.

— Non ! Bien sûr que non !

— Tu veux que je parte ?

— Non ! Bon sang ! Laisse-moi parler !

Nos regards s'accrochèrent et Ash serra les lèvres de colère.

— Je ne suis pas enceinte, mon Dieu, non ! Et je ne te demande pas de t'en aller, m'exclamai-je avant de faire une pause et de continuer en prenant une grande inspiration. Il y a un souci avec ton contrat.

Il courba un peu les épaules et l'inquiétude lui fit froncer les sourcils.

— Quel souci ?

— Tu n'as pas de visa, répondis-je en soupirant.

Il haussa les épaules, visiblement peu impressionné.

— Je vais en demander un. J'en ai déjà eu.

— Ce n'est pas si facile. Sans ton passeport, tu n'existes pas. Et même quand cette histoire sera tirée au clair, ce qui pourrait prendre des semaines, tu n'as aucune garantie qu'on t'accordera un autre visa. Tu seras un sans-papier.

— Un sans... quoi ?

— Un sans-papier. Un immigrant illégal.

— Mais...

— Je suis désolée.

— Tu penses qu’il faudra des semaines ?

Non, je pense qu’ils ne te le donneront pas.

Ash se leva et commença à faire les cent pas. Puis il marcha à grands pas vers le balcon, ouvrit la porte-fenêtre à la volée. Un courant d’air glacial s’engouffra dans la pièce.

Il agrippa la rambarde métallique de toutes ses forces et se pencha en avant. Dangereusement en avant.

— Ash !

En entendant mon cri paniqué, il me jeta un coup d’œil par-dessus son épaule. Son regard était totalement vide. Il secoua la tête et rentra précipitamment en fermant la porte derrière lui, mais l’air froid stagna dans le salon. Il se laissa tomber sur le canapé et sa tête vint heurter le mur derrière lui.

— C’est fini, hein ? La *Bratva* a gagné. Je vais rentrer chez moi la queue entre les jambes.

— Tu vas... quoi ?

Il agita la main avec impatience.

— Comme un chien. La queue entre les jambes. Qu’est-ce qu’il me reste à faire ?

— Tu pourrais te marier avec moi.

Je marmonnai ces mots tellement doucement que je n’étais pas vraiment certaine d’avoir envie qu’ils les entendent.

Pourtant, c’est ce qu’il se passa.

Le choc pétrifia les traits de son visage.

— Oublie ça tout de suite. C’est une idée idiote.

Je me levai et filai dans la cuisine pour aller cacher mon embarras.

Ash me suivit et s’appuya contre le mur pendant que je fouillais dans le réfrigérateur à la recherche de jus de fruit. À l’ananas. *Pourquoi est-ce qu’il achète toujours celui à l’ananas ?*

Le silence était insupportable. J’entendais mon pouls battre dans mes oreilles – le rugissement de l’humiliation.

— Tu accepterais de m’épouser ?

Il avait parlé aussi doucement que moi, mais je l’entendis très clairement moi aussi.

Est-ce que je l’épouserais ?

Je fermai la porte du réfrigérateur et me tournai vers lui. Son beau visage n'exprimait rien et sa voix était monocorde.

— Comme ça, tu pourrais obtenir ta carte verte.

— Et Collin ?

— Nous divorcerions au bout de deux ans.

Une expression que je ne parvins pas à interpréter passa brièvement sur son visage.

— Ce serait un mariage blanc ?

— Eh bien... oui.

Il avait pensé que je voulais quelque chose d'autre ?

— Et tu ferais ça ? Pour moi ?

Je haussai les épaules, très mal à l'aise sous son regard intense.

— Nous sommes amis. Je veux t'aider. Mais, euh, nous devrions probablement n'en parler à personne.

Son front se plissa quand il fronça les sourcils.

— Tu as honte de moi ?

— Mais non, Ash ! Bien sûr que non. C'est juste qu'un mariage blanc est illégal.

Il poussa un grand soupir et ferma les yeux.

— Je ne veux pas te créer des ennuis, Laney.

— Je n'en aurai pas. À condition que nous soyons discrets.

ASH

Je n'arrivais pas à dormir. Peu importe le nombre de fois où je m'étais retourné sur le canapé inconfortable en essayant de me vider la tête, je n'arrêtais pas de penser à Laney.

Quand elle avait suggéré la première fois que nous pourrions nous marier, cela m'avait coupé le souffle. Je n'avais jamais rencontré une femme qui ne m'avait ne serait-ce que donné l'idée du mariage. Le seul engagement que j'avais envisagé, c'était à mon art, la danse.

Mais épouser Laney... Je ne détestais pas cette idée. Je n'arrivais pas à croire qu'elle pourrait faire ce geste pour moi : mettre sa vie en suspens, une fois de plus, afin que je puisse avoir ma chance.

Cette femme était tellement altruiste. Mais...

Je ne pouvais pas accepter. C'était illégal, avait-elle dit, mais en plus, cela ficherait sa relation avec le connard en l'air. Je m'en moquais de lui, mais je ne voulais pas lui faire de mal à elle. Elle ne méritait pas ça.

Je lui avais dit que la nuit nous porterait conseil, parce que je ne savais pas quoi dire d'autre.

J'en eus vite assez de me tourner et me retourner tout seul dans ce qui me servait de lit.

Je vérifiai que la porte de la chambre de Laney était fermée, puis je fis le tour du petit salon en déplaçant les meubles pour dégager un espace pour danser. Cette nuit, j'avais besoin de quelque chose qui me calme et me permette de me recentrer.

Les gens pensent que la rumba est la danse de l'amour, mais pour moi, c'est plutôt celle de la passion. Elle peut exprimer la colère, la tristesse, l'égoïsme, le drame, la jalousie ; elle est à la fois cathartique et l'amour... Toutes les émotions fortes. Je préfère aussi la rumba flamenco à sa cousine sage, la rumba de salon. Cette danse est un mix de rumba, de Paso et de Flamenco. Elle est d'une grande intensité. Il faut être pleinement concentré pour bien la danser. Exactement ce dont j'ai besoin tout de suite.

Laney a laissé son iPhone dans la cuisine, je n'ai qu'à le brancher sur la station d'accueil et régler le volume avant que la mélodie de *Take Me To Church* de Hozier se diffuse doucement dans la pièce.

C'était ce que mon corps connaissait : la musique et le mouvement, la concentration exclusive qui provenait du fait qu'on était porté par la musique, les paroles, cette synergie parfaite qui s'instaurait entre la danse et la chanson.

Je dansai jusqu'à ce que mon corps dégouline de sueur et que mes muscles crient grâce. Mais c'était surtout mon esprit qui avait besoin d'évasion, de fuir mes pensées qui s'agitaient comme des abeilles furieuses et dont le dard me piquait profondément et me poussait à l'honnêteté.

Tu ne peux pas la laisser faire ça.

Mais elle veut t'aider.

C'est une grosse erreur. Tu le sais. Empêche-la de faire ça.

Tais-toi ! Laisse-moi tranquille !

Cela ne signifie rien de particulier. Tu ne pourras jamais être avec elle. Elle appartient à un autre homme.

C'est un connard.

Elle l'aime.

Je ne crois pas.

On s'en fout de ce que tu crois, elle n'est pas à toi.

Arrête !

— Ash ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Laney était sur le seuil de sa chambre, frottant ses yeux encore pleins de sommeil.

Je fis volte-face, regrettant de l'avoir réveillée avec mes délires.

— Excuse-moi.

Je coupai la musique.

— Tu peux continuer, je sais que la musique et la danse t'aident.

— Pas ce soir, répondis-je en soupirant.

— Tu n'arrêtes pas d'y penser, hein ? demanda-t-elle en hochant lentement la tête. Au mariage. Avec moi.

— Oui. Personne n'a jamais...

— Ash, ne me dis pas non. Laisse-moi faire ça pour toi.

— Tu as déjà fait beaucoup. Je ne peux pas te laisser enfreindre la loi comme ça, repris-je avant de rire amèrement. Ton père me tuera s'il le sait.

— Je veux que tu réussisses, Ash. Tu es si heureux depuis cette audition. Lorsque je te vois ainsi... C'est ta vocation. En plus, tu apporteras du plaisir à tellement de gens. Peut-être qu'aux yeux des autres, ce n'est pas bien, mais ce n'est pas ce que je pense. Le monde n'est que morosité et grisaille. Je refuse que ce soit ton seul horizon.

— Mais un mariage...

— Et peut-être que c'est aussi un peu une façon de me rebeller, reprit-elle en souriant.

— Te rebeller contre quoi ?

Elle poussa un grand soupir et son sourire s'effaça.

— Ma maladie surtout. Les gens pensent que lorsque tu es handicapé, que tu souffres d'un problème chronique, tu es une sorte de sainte : « Regardez comme elle est courageuse. Tellement jeune et déjà en fauteuil... » bla, bla, bla. Je ne suis pas parfaite, je suis juste moi. Peut-être que c'est une façon de me révolter contre ce qu'on attend de moi. Est-ce que tu comprends ce que je veux dire ?

Je m'effondrai sur le canapé. Je comprenais bien l'idée de rejeter le chemin le plus évident qu'on voulait que vous empruntiez. Je ne comprenais que trop bien.

Elle me rejoignit sur le divan et s'assit près de moi, mais sans me toucher. Puis elle me prit la main, ses petits doigts caressant mes phalanges.

— Peut-être qu'un jour, je pourrai te voir sur une scène à Broadway.

— C'est de la folie, dis-je en riant doucement, observant ses doigts qui dessinaient paresseusement des lettres sur le dos de ma main.

Sa caresse me fit frémir.

— Ash, c'est peut-être la chance de ta vie !

Elle était tellement passionnée, tellement pleine de vie. J'admiraient tout en elle. Sauf peut-être le fait qu'elle avait deux pieds gauches et qu'elle ne saurait jamais danser, même si sa vie en dépendait. Elle me faisait sourire.

— Et toi, que gagnes-tu là-dedans ?

Elle cligna des yeux, la colère et l'incompréhension se peignant tour à tour sur ses traits.

— Moi ? Eh bien...

— Tu n'as rien à gagner dans ce mariage, Laney. Cela n'a aucun sens pour toi.

— Tu te trompes, répliqua-t-elle en secouant la tête. Je te verrai réaliser ton rêve. Et ça... ça représente énormément pour moi.

Mais pourquoi ?

— Je te dois déjà tellement.

— Non, pas du tout, parce que tu feras...

— La même chose à quelqu'un d'autre. Je sais.

Elle soupira.

— Tu sais ce qu'on dit, Ash : « Si tu veux vraiment quelque chose, tu peux y arriver. » Nous savons tous les deux que c'est une belle connerie. Je peux vouloir le reste de ma vie devenir championne olympique de gymnastique, mais cela n'arrivera pas. Je peux aussi me rouler par terre en hurlant que je ne laisserai pas ma maladie impacter ma vie, mais je sais bien qu'il faudra que j'adapte mes rêves à cette réalité. Mais toi, tu as encore la possibilité de saisir ta chance. Tu devrais le faire pour tous ceux qui attendent cette chance et ne l'auront jamais.

Je secouai la tête.

— Tu présentes ça comme si cela n'avait rien d'égoïste, mais si j'accepte ta proposition, je le ferai pour moi. Et ce sera de très loin la décision la plus égoïste de ma vie.

— Voilà, tu commences à comprendre, dit-elle en souriant.

— Tu es complètement folle, mais c'est ce que j'aime chez toi.

Elle entrouvrit la bouche et pendant un instant, je regrettai mes paroles, mais elle se contenta de sourire encore plus largement.

— Donc nous allons le faire ?

Je m'agenouillai sur le canapé et m'emparai de ses mains.

— Laney Kathleen Hennessey, me feriez-vous l'insigne honneur d'accepter de m'épouser ?

Elle éclata de rire et j'embrassai sa main.

— Oui, mon mari secret ! J'accepte d'être votre épouse secrète pour les deux ans à venir.

Je me levai ; j'avais l'impression d'être un idiot et Laney me lança un regard attendri.

— Je suis désolé, je ne m'attendais pas à ce que tu fasses ça.

— Bon, que faisons-nous maintenant ?

Soudain, Laney avait l'air de ne plus penser qu'aux détails pratiques.

— C'est très rapide de se marier au *Marriage and Civil Union Court*. Nous allons chercher le certificat la veille ; c'est payant et nous signons tout, après. Il faut seulement que tu fasses patienter le théâtre pour quelques jours.

— Ce n'est pas plus compliqué que ça ?

— Espérons que non !

Bien sûr que ce ne fut pas aussi simple. Juste après que nous ayons décidé de nous marier, elle tomba malade.

— Ash ! Ash ! ASH !

Je me réveillai en sursaut, le cœur battant la chamade et je faillis tomber du divan. Mais pour une fois, ce n'était pas à cause d'un cauchemar.

— Ash !

Laney m'appelait en hurlant, la voix rauque.

Je courus jusqu'à sa chambre, ouvrant la porte avec une telle violence qu'elle vint frapper le mur. Je fouillai frénétiquement la pièce du regard m'attendant à y trouver Sergei, ou Oleg, une menace quelconque. Mais elle était toute seule ; son corps était étendu sur le lit dans une position bizarre, un bras coincé sous elle, comme si elle avait essayé de se lever sans y parvenir. Son visage était mouillé de larmes et elle sanglotait tellement que son corps était secoué et tremblait violemment.

— Laney ! Que se passe-t-il ? Où as-tu mal ?

— Par... Partout !

Je m'agenouillai à moitié sur le lit et essayai de passer les bras autour de son corps, mais elle hurla de douleur.

— Ne me touche pas !

Son pouls battait sous ma main à une telle vitesse que j'avais peur qu'elle fasse une crise cardiaque. Je n'avais jamais senti un truc pareil et mon inquiétude devint panique.

— J'appelle une ambulance, dis-je en sautant du lit.

— Non ! Mes médicaments ! J'ai besoin de mes médicaments !

Sranje ! Quels médicaments ? Où sont-ils ?

— D'accord, je vais te les chercher. Où sont-ils ? demandai-je en m'efforçant

au calme.

Elle sanglotait tellement fort que je n'arrivais pas à comprendre ce qu'elle me disait. Et lorsque j'arrivais à capter quelque chose, le nom du médicament compliqué et très long ne me disait rien.

— Les jaunes ! supplia-t-elle. Salle de bain !

Je retournai le placard de la salle de bain jusqu'à ce que je mette la main sur des pilules jaune pâle, ses anti-inflammatoires.

— C'est ça ?

— Oui...

Il fallait que je l'asseye pour qu'elle puisse les avaler avec un peu d'eau, mais chaque fois que j'essayais de la toucher ou de la bouger, elle se mettait à hurler.

— Ça me brûle ! gémit-elle en sanglotant.

Je ne savais pas quoi faire. Il me fallait de l'aide, mais elle m'avait supplié de ne pas appeler d'ambulance. J'avais même pensé contacter le connard. Il avait déjà dû la voir en crise, il saurait certainement quoi faire. Mais dès que je m'éloignais ne serait-ce que d'un centimètre, elle se mettait à crier de plus belle.

— Ne me laisse pas ! Ash ! Ash !

Je m'allongeai à côté d'elle en essayant de glisser mon corps sous le sien pour pouvoir l'asseoir en me redressant. Mais cela ne fonctionnait pas. Je finis par la prendre dans mes bras et l'appuyer contre la tête de lit en grimaçant en entendant ses hurlements perçants. C'était comme si elle me donnait des coups de poignard.

Je pris une des grosses pilules et la plaçai dans sa bouche. Elle faillit me mordre le doigt que je retirai en toute hâte.

Elle essaya de porter le verre d'eau à sa bouche, mais elle tremblait tellement qu'elle en renversa une grande partie sur elle et sur le lit. Puis, elle se mit à tousser et à cracher quand elle avala de travers. Au bout de trois tentatives, elle réussit à avaler la pilule et je la rallongeai, la faisant crier presque aussi fort que lorsque je l'avais redressée.

Au bout de quinze longues et terrifiantes minutes, elle commença à respirer plus calmement et à moins paniquer. Après encore trente minutes, elle put s'asseoir normalement au lieu de rester tordue comme si elle était tombée d'une grande hauteur.

Je lui caressai gentiment le bras, pour essayer de la reconforter. Je ne pouvais pas faire grand-chose d'autre.

— Ne me quitte pas, supplia-t-elle encore, la voix tremblante.

Mon cœur se serra en entendant le désespoir et la peur dans sa voix.

— Je ne vais nulle part, je te le promets.

— Reste avec moi. Ne t'en va pas.

— Je suis là, Laney.

Je me couchai à ses côtés, avec beaucoup de précautions pour ne pas la bousculer. Puis je nous recouvris tous les deux d'un plaid.

Elle prit ma main et la serra contre son ventre.

— Ne t'en va pas.

Quand je me réveillai le lendemain, j'étais un peu perdu. La pièce était plus sombre que d'habitude. Je ne fermais jamais les rideaux de la fenêtre du salon, donc elle aurait dû être éclairée soit par la lumière du jour, soit par les lampadaires dans la rue. Je roulai sur moi-même et j'entendis alors une voix féminine qui poussait un petit gémissement. La mémoire me revint instantanément.

— Laney ! Est-ce que tu... Comment te sens-tu ? Je t'ai fait mal ?

Elle tourna lentement la tête dans ma direction.

— Je vais bien. Désolée pour la nuit dernière.

Je m'assis prudemment en la regardant avec attention.

— C'était terrifiant. Tu te sens vraiment mieux ?

Elle esquissa un sourire triste.

— Je ne peux pas bouger, mais ça va.

— Tu... ne peux pas bouger ?

— Un peu seulement, mais cela fait mal. Peux-tu me donner un autre cachet, s'il te plaît ?

Je me levai rapidement et me dirigeai vers la salle de bain, m'arrêtant simplement pour ouvrir les rideaux. Puis je lui rapportai une pilule jaune.

Elle gloussa soudain en regardant mon boxer. J'étais trop inquiet pour me formaliser du fait que mon sexe était au garde-à-vous pour saluer le matin et juste au niveau de ses yeux en plus.

— Tu peux t'asseoir ?

— Non. Il faudrait juste me redresser un peu. Je pourrai prendre le médicament comme ça.

Elle enroula les bras autour de mon cou et grimaça quand je la soulevai légèrement. Elle laissa échapper des soupirs crispés comme si elle essayait de prendre de petites inspirations.

Elle avala la pilule en buvant plusieurs gorgées d'eau.

— Tu peux me recoucher maintenant, dit-elle à voix basse.

Elle grimaçait toujours alors que j'essayais de la bouger le plus doucement

possible.

Il fallut plusieurs secondes afin que ses traits se détendent enfin.

— Cela t'arrive souvent ?

— Non, rarement, répondit-elle, l'air exaspéré. Une seule fois depuis longtemps en fait. Pourquoi faut-il que ça recommence maintenant ?

— Tu as fait une crise de panique.

— Je sais, dit-elle en fermant les yeux. La douleur était insupportable. J'avais l'impression que tout mon corps brûlait. C'est venu d'un coup et je me suis réveillée dans cet état. C'est cela qui m'a fait paniquer.

Elle me sourit gentiment.

— Tu as été génial. Merci.

Je me rallongeai sur le lit à côté d'elle.

— J'avais tellement peur que j'ai failli appeler le co... Collin.

Elle me donna un coup de coude dans les côtes qui me fit sursauter.

— Ne l'appelle pas comme ça ! Ce n'est pas de sa faute si...

— C'est un connard ?

— Ash ! De toute façon, je préfère que tu ne l'aies pas contacté. C'est bien plus sympa de me réveiller à tes côtés. Ne le dis pas à Collin !

Elle se mit à rire joyeusement.

Je secouai la tête, époustouflé par cette femme extraordinaire. Elle ne pouvait bouger que la tête et les bras sans se faire trop mal et pourtant elle riait avec moi.

Soudain, elle fronça les sourcils et dit :

— Tu m'as l'air bien sérieux. À quoi penses-tu ?

Je préfèrai mentir.

— Je me disais que je devrais aller prendre une douche en cas où Collin décide de nous faire une petite visite dominicale et nous trouve au lit.

— Tu as raison. Au moins, le monstre dans ton boxer est retourné se cacher.

— Le monstre ? dis-je en manquant de m'étrangler de rire.

Elle piqua un fard.

— Va. Te. Doucher.

Je me dirigeai vers la salle de bain en riant à gorge déployée.

— Je n'arrive pas à croire que j'ai dit ça, marmonna-t-elle.

Mais sous la douche, mon humeur s'assombrit. Je me demandais si le stress n'était pas responsable de cette nouvelle attaque de la maladie et sa crise de panique m'avait fichu une trouille de tous les diables. Elle allait peut-être reconsidérer cette idée de mariage. Je persistais à penser qu'elle n'avait rien à y gagner quoiqu'elle en dise. C'était moi le grand gagnant et je serais un gros

égoïste de la laisser agir.

Je décidai tout en me séchant que j'allais la persuader de changer d'avis. Mais quand je revins dans la chambre, elle consultait son téléphone, couchée sur le dos.

Elle me regarda, rayonnante.

— Adjugé, vendu !

— Pardon ?

— Les documents sont simples à remplir. La pièce d'identité fournie par l'ambassade sera suffisante, mais il me faudra une copie de ton visa d'entrée. Puis il faudra aller dans les locaux de l'état civil, prendre un numéro et attendre. Nous pourrions y passer un matin sur le chemin du théâtre. Donc... Que penses-tu de vendredi après-midi pour notre mariage ?

— Laney, je ne sais pas...

— Ash, stop ! Je sais ce que tu vas me dire, mais je t'en prie, non.

— Nous venions à peine de décider de ce plan merdique que tu as eu une crise de panique, sans compter... ça ! dis-je brusquement en montrant du pouce son corps immobile sur le lit.

Ses traits s'adoucirent un peu.

— C'est sans rapport.

— Forcément que si !

— Je sais mieux ce qui se passe dans mon corps que toi.

Très énervé, je passai les mains dans mes cheveux mouillés.

— Tu ne veux pas de ce mariage ?

— Pas si ça te rend malade.

— C'est tout ce qui t'inquiète ?

— Non. Que va-t-il se passer si ta famille l'apprend ? Ou le connard ? Ou si quelqu'un réalise que c'est un faux mariage ? À quel genre d'ennuis t'exposes-tu ? Moi, je suppose qu'on me raccompagnera à la frontière.

— C'est ça ton problème ? demanda-t-elle en riant. Il faut vivre dangereusement Ash !

LANEY

Ma crise n'était toujours pas terminée le jeudi, ce qui était plutôt gênant.

Mon Dieu, le regard qu'on nous lança lorsque je dis que nous étions là pour avoir un certificat de mariage !

Je traversai tout ça dans un brouillard de colère. Je ne crois pas qu'Ash remarqua quoi que ce soit, il était trop occupé à se convaincre d'aller au bout de

notre projet. J'aurais voulu parvenir à le persuader que c'était l'unique solution.

Pourtant, le vendredi après-midi, alors que nous attendions de nous marier pour de bon, je me sentais nerveuse et agitée. L'idée que je pouvais rencontrer une personne de ma connaissance qui serait légitimement curieuse de savoir ce que je faisais là me traversa l'esprit. En effet, je portais une robe à la place de mon jean habituel et j'attendais assise à côté de mon supposé colocataire, un canon que toutes les femmes remarquaient, dans la salle d'attente de la pièce où l'on célébrait les mariages.

Ash débordait de confiance ce matin et avait immédiatement écarté mes inquiétudes.

— Tu ne peux pas passer le reste de ta vie à t'interroger sur les « et si ». On finit tous par manger les salades par la racine.

— Tu veux dire les pissenlits ?

— Les salades, les pissenlits, on finit tous six pieds sous terre, non ? « Et s'il pleut ? » Je te trouverai un parapluie !

Mais maintenant, il avait l'air au bord de la nausée.

Il faisait chaud à l'intérieur du bâtiment, le vieux système de chauffage crachant un air brûlant et la foule qui s'entassait là augmentait encore la température. Je me sentais mal et moite.

Malgré cela, Ash était impeccable et élégant dans son pantalon noir et sa chemise blanche qu'il avait parfaitement repassée lui-même ce matin. Il portait aussi une cravate bleu marine. Le tout avait été acheté dans une friperie. La seule chose, c'est que son teint mat habituel virait plutôt au vert. J'espérai qu'il tiendrait jusqu'à la fin de la cérémonie avant de vomir. Mais bon, je supposai que pas mal de futurs mariés stressaient juste avant la cérémonie.

Comme il avait insisté afin que nous soyons élégants, j'avais voulu lui acheter quelque chose de neuf, mais il avait refusé. Ai-je déjà dit qu'il était têtu ?

J'avais prévu de mettre une jolie petite robe noire qui n'attendait que cette occasion dans mon dressing. Enfin, pas un mariage secret, évidemment, mais une cérémonie quelconque.

Mais Ash avait dit que nous avions l'air de gens se rendant à un enterrement, pas à un mariage, que personne ne croirait en notre sincérité, alors à la dernière minute, j'avais mis une robe d'été jaune citron qu'Ash avait approuvée d'un signe de tête. Ce n'était pas du tout adapté à un jour d'octobre à Chicago, mais elle lui plaisait.

Lorsqu'on appela nos noms, Ash fit s'écarter tout le monde sur notre chemin en poussant mon fauteuil, ignorant les regards compatissants qu'on nous lançait

et les bruyantes manifestations des invités de *vrais* mariages. Je pense que les gens étaient désolés qu'Ash épouse une femme en fauteuil, qui n'avait visiblement rien pour elle.

J'avais beau me répéter que je moquais de leur avis, ce n'était pas tout à fait vrai. Ash ne dit rien.

Ce n'était pas comme ça que j'avais imaginé le jour de mon mariage. Je n'étais pas ce genre de femme qui avait tout prévu depuis la robe jusqu'à la nourriture en passant par la liste des invités, attendant impatiemment de rencontrer l'homme qui complèterait ce tableau. Mais j'aurais pensé qu'au moins ma famille serait là.

Et tout cela n'était que mensonge : nous n'étions pas passionnément amoureux, nous ne nous étions pas déclaré notre flamme, je n'avais jamais dit que je l'aimais.

Mais... je pouvais jurer que cela avait commencé par une simple envie de l'aider, mais sa gentillesse naturelle, sa sensibilité, son heureux caractère avaient fini par se frayer un chemin jusqu'à mon cœur. Et contre toute raison, malgré la réalité, j'étais en train de tomber amoureuse de cet homme brisé, traumatisé et magnifique. Pourquoi prenais-je tellement soin de ma santé et si peu de mon cœur ?

La cérémonie fut courte et Ash me surprit en m'offrant un anneau en or tout simple qui avait dû lui coûter jusqu'au dernier centime qu'il avait péniblement gagné en travaillant sur ce chantier de construction qu'il détestait. Puis nous entendîmes les célèbres mots : « Vous pouvez embrasser la mariée » et je lui tendis ma joue.

Mais il préféra s'agenouiller devant mon fauteuil et prendre délicatement mon visage entre ses mains, comme s'il tenait un joyau précieux. Il posa ses lèvres sur les miennes, doucement d'abord, puis de façon de plus en plus passionnée jusqu'à ce que je pousse un petit cri, les joues enflammées.

Le flash d'un appareil photo nous éblouit et l'officiant nous regarda en souriant.

— Celle-là, il ne faudra peut-être pas la montrer à vos petits-enfants, plaisanta-t-il.

Mon appareil muni d'une nouvelle photo de notre baiser passionné, nous sortîmes du bâtiment dans le soleil rayonnant d'automne.

— C'était quoi ça ? demandai-je, dès que nous fûmes suffisamment éloignés afin que personne ne nous entende.

Ash éclata de rire, bien plus détendu que tous ces derniers jours.

— Qu'est-ce que c'était que quoi ? demanda-t-il en faisant semblant de ne pas comprendre.

— Ce... ce baiser !

— Il fallait que cela fasse vrai, répondit-il avec désinvolture.

Ce qui était parfaitement logique, mais me semblait inexact pourtant.

Il avait quitté tôt les répétitions aujourd'hui en disant au metteur en scène qu'il avait un rendez-vous important.

Maintenant que la cérémonie était terminée, nous commençons notre première soirée en tant que mari et femme.

— Où pourrions-nous aller fêter ça, madame Novak ?

— Ne m'appelle pas comme ça, répondis-je en riant et en secouant la tête.

— Pourquoi pas ? J'ai un papier dans ma poche qui confirme que tu es bien mon épouse.

— Tu es très drôle !

— Le mariage est sacré, cela n'a rien d'amusant ! dit-il en se penchant pour embrasser le sommet de mon crâne.

— Tu ne devrais pas plaisanter sur ce sujet avec une catholique.

— Mais moi, je suis un bon catholique.

— Vraiment ?

— Mais, oui ! Pourquoi es-tu si surprise ?

— Je n'en sais rien. Tu vas à l'église parfois ?

— J'y allais avec ma mère, pour toutes les grandes fêtes religieuses, Pâques, Noël... Elle m'avait donné un Saint Christophe pour mon huitième anniversaire. Je le portais en souvenir d'elle, mais je ne l'ai plus.

J'étais surprise qu'il parle de sa mère, cela n'arrivait pas souvent.

— Tu es proche d'elle ?

— Je l'étais, répondit-il, la voix basse. Mais elle est morte quand j'avais quinze ans.

— Oh, Ash.

Il ne dit rien de plus et je ne voulus pas le pousser à la confidence, mais cela me brisait le cœur.

— Nous ne sommes pas loin du théâtre, dit-il, son humeur s'améliorant aussitôt. Il y a un restaurant hollandais de pancakes. Ça te dit d'y aller ?

— Je croyais que vous, les danseurs, vous contentiez de bananes et d'eau et que vous mangiez sainement, un régime riche en protéines et sans sucre.

Il se pencha sur mon fauteuil jusqu'à ce que son souffle chaud effleure mes joues froides.

— Je crève d’envie de manger des pancakes noyés sous du sirop d’érable et des vermicelles au chocolat que les Hollandais mettent sur le pain. Allez, viens, nous allons nous encanailler tous les deux, madame Novak.

— Tu ne devrais vraiment pas m’appeler ainsi, dis-je soudain très sérieuse. Tu risques de le sortir quand il ne le faudra pas.

— J’aime bien la consonance de ces deux mots, dit-il, ce qui fit manquer un battement à mon pauvre cœur.

Je n’arrivais pas à oublier ce baiser. Non seulement il avait eu l’air réel de l’extérieur, mais de l’intérieur aussi. Ash était-il donc un aussi bon acteur ?

En vérité, j’avais beaucoup aimé ce baiser. Et si je me laissais aller à le reconnaître, j’étais sur une pente savonneuse. Dans un premier temps, j’avais essayé de me convaincre que l’attirance que je ressentais était superficielle et ne reposait que sur sa beauté naturelle et exotique. Puis, je m’étais dit que c’était plutôt l’intensité dramatique de notre rencontre et la sensation du danger que nous avons affronté ensemble, le fait que nous ayons survécu à tout cela.

Enfin, je m’étais persuadée que si j’éprouvais une quelconque attirance, ce n’était pas son cas.

J’avais changé d’opinion sur Ash si souvent que j’étais une vraie girouette. Mais ce baiser m’avait excitée bien plus que tous ceux de Collin, au lit et ailleurs. Maintenant, au moins, je savais à quoi m’en tenir.

— Nous y sommes, lança Ash en serrant mon épaule. Il faudra que nous commandions du champagne.

— Euh, Ash, je ne sais pas à quel genre de restaurant de pancakes tu es habitué, mais en général, ils ne servent pas d’alcool.

Il eut l’air très choqué comme si cela lui semblait inconcevable.

— Si tu veux boire un coup, il vaut mieux que nous allions dans cet italien près de chez nous.

— Donc pas de vermicelles au chocolat ? demanda-t-il en soupirant.

— Que dirais-tu d’une assiette énorme de pâtes et d’un tiramisu à la place ?

— Marché conclu !

Il fit rouler mon fauteuil dans l’étroite entrée du restaurant italien, ignorant le visage crispé de la serveuse qui dut faire se lever une douzaine de convives afin que je puisse aller jusqu’à notre table.

Je détestais quand cela se passait ainsi et j’étais à deux doigts de demander à Ash que nous fassions demi-tour, quand j’entendis qu’on l’appelait.

— Ash ! Hé, viens par là !

Un groupe de femmes très minces agitaient les mains dans sa direction, nous

regardant tour à tour.

Ash jura dans sa barbe.

— C'est des filles qui font partie du spectacle.

— Nous devrions nous en aller.

Ash approuva ma suggestion en grognant, mais il dit :

— Je devrais aller les saluer, peut-être.

Une des femmes était déjà debout en train de se frayer un chemin jusqu'à nous dans le restaurant bondé ce vendredi soir.

— Ash, mon chéri ! lança-t-elle d'une voix sonore à l'accent anglais. Tu t'es sauvé très tôt alors qu'on se crevait le cul à danser ce soir. Salut, je m'appelle Sarah et je suppose que tu es la copine d'Ash...

Puis elle repéra l'anneau en or que je n'avais pas eu l'opportunité de retirer.

— Oh ! Ash ne nous avait pas dit qu'il était marié, petit cachottier !

Merde ! merde ! merde !

J'aperçus un éclair de panique dans les yeux d'Ash, mais il se contenta de hausser les épaules.

— Oui, je te présente ma délicieuse épouse, Laney.

— Petite veinarde, répondit Sarah, en souriant et en pressant la joue contre la mienne. Nous bavions toutes devant ton mari, mais je te rassure, il n'a jamais posé un doigt sur aucune d'entre nous, enfin sauf quand le Führer hurle de le faire. C'est bien dommage.

Puis, elle se mit à hurler à plein poumon qu'on dégage le passage et elle s'empara des poignées de mon fauteuil et avança dans la foule.

Ash lui emboîta le pas, hilare.

— Hé, les filles, voilà la beauté qui est mariée avec Ash. Elle s'appelle Laney ; mais moi je l'appelle la petite veinarde.

Eh bien, nous qui voulions garder profil bas...

Je leur adressai un petit signe timide de la main pendant qu'Ash s'installait sur une chaise qu'il avait posée dans l'espace exigu à côté de moi.

— Et pourquoi es-tu sur ton trente et un, super élégant comme ça ? demanda Sarah, toujours aussi bruyante et aussi très curieuse.

Tout le monde se mit à nous regarder. Ash me prit la main en m'adressant un sourire.

— C'est un jour particulier pour nous.

— Oh, mon Dieu, il est écœurant tellement il est romantique, gémit Sarah. Il me faut un autre Lager.

Je ne pus me retenir d'éclater de rire. Elle me faisait penser à Vanessa. Elle se

fichait de ce qu'on pensait d'elle et prenait mon fauteuil dans son sillage sans s'en préoccuper plus que ça.

— Tu fais quoi, Laney ? J'imagine que tu n'es pas danseuse.

Je clignai des yeux, complètement désarçonnée. Ash la foudroya du regard et passa un bras sur mes épaules.

— Oh, dit Sarah, en prenant un air navré. J'ai été très impolie. Désolée, ma mère me dit toujours que je n'ai pas de filtre. Mais, peu importe, ça me fait gagner du temps.

— Non, je ne suis pas danseuse du tout. J'écris.

— C'est vrai ? Super ! Comment vous êtes-vous rencontrés ?

Nous n'avions pas encore eu le temps de nous mettre d'accord sur la fable que nous pourrions raconter, mais Ash lui répondit d'un sourire.

— C'était dans une boîte et je l'ai invitée à danser.

— Quoi ?

— Je n'avais pas remarqué son fauteuil.

— Ah ! je vois, sa beauté t'a aveuglé. Ah la la. C'est bon Ash, tu es tellement parfait que je n'arrive pas croire que tu existes. Non, attends ! Laney, dis-nous un truc à propos de lui. Un truc bien dégoûtant que je puisse m'endormir ce soir.

Je ris en voyant son expression sévère.

— Euh... Je ne crois pas... Eh bien, ce n'est pas dégoûtant, mais désagréable... Il appelle mon cop... mon meilleur ami, Collin, le connard, terminai-je en bafouillant.

— Et c'en est un ? demanda Sarah en enfournant une énorme bouchée de pâtes.

— Oui, dit Ash au même moment où je répondis : Non.

Sarah éclata de rire et cracha involontairement des morceaux de pâtes sur toute la table. Cela fit reculer toutes les autres femmes qui lui jetèrent un regard dégoûté.

— Il doit craindre la concurrence, ajouta Sarah, l'air entendu, en lançant un regard acéré à Ash. Même des connards. Mais tu as raison, cela n'a rien de dégoûtant.

— En revanche, la façon dont tu manges, si, marmonna une des convives que Sarah ignore royalement.

Au même moment, la serveuse arriva à notre table, en adressant un sourire éclatant à Ash.

— Elle veut un menu ? demanda-t-elle sans même me regarder.

— Pourquoi ne lui posez-vous pas la question ? répondit Ash froidement.

Elle sembla troublée, et pour apaiser les choses, je lui demandai gentiment un menu et elle s'éloigna rapidement.

Tout le monde nous regardait. Comme toujours.

Les collègues d'Ash étaient très sympas et parlaient avec animation des répétitions. Mais il fallait bien reconnaître que c'était difficile d'être attablée avec des filles qui étaient toutes des canons. Et pas du tout handicapées.

ASH

Quelle journée bizarre décidément !

J'étais tellement certain qu'on allait m'arrêter et me reconduire à la frontière que j'avais la nausée. Et en plus, n'oublions pas que je m'étais marié.

À une femme qui m'aimait bien, mais ne m'aimait pas tout court. Afin que je puisse rester dans un pays qui m'avait déjà envoyé en enfer, pour danser dans un spectacle sur lequel je commençais à avoir de sérieux doutes.

Cela aurait fait perdre la tête à plus d'un. Je pris un nouveau verre, sentant la chaleur que procurait l'alcool se répandre dans mon corps.

Le visage de Laney était cramoisi à cause de la chaleur dans le restaurant et du verre de champagne qu'elle avait bu. Elle était en train de rire à quelque chose que Sarah venait de lui dire. Elle avait basculé la tête en arrière et ses yeux étincelaient. Elle avait l'air heureuse. Elle surprit alors mon regard et son visage prit une expression attendrie. Elle se pencha vers moi.

— Tout va bien se passer, chuchota-t-elle.

Je voulais à nouveau l'embrasser. En fait, je voulais bien plus que ça, mais c'était impossible. Elle ne le voudrait pas. J'avais pris un risque à la fin de la cérémonie, mais ça semblait la chose à faire à ce moment-là. Et quand elle m'avait rendu mon baiser, j'avais eu envie d'elle. Terriblement.

C'était mon amie. La meilleure.

Peut-être que je me trompais, mais j'avais l'impression qu'il y avait quelque chose de plus entre nous.

C'était perturbant.

Je me souvins alors qu'elle était trop bien pour un homme comme moi, qui ne se sentirait plus jamais pur.

J'avais failli avoir une crise cardiaque quand Sarah avait remarqué l'alliance. Mais finalement, ça n'avait pas été aussi grave que je le pensais.

LANEY

Les collègues d'Ash étaient très gentilles et tolérantes. Elles avaient admis devant moi qu'elles le trouvaient très séduisant, mais aucune d'elles ne le voyait autrement que comme un ami.

Ash semblait de très bonne humeur quand soudain son visage s'assombrit. Je me demandai à quoi il pensait. Quelque temps plus tard, il était de nouveau joyeux et détendu, mais je voyais bien que c'était forcé. Il avait le sourire qu'il portait sur scène.

Nous restâmes suffisamment longtemps pour nous bourrer de panacotta, puis Ash annonça que nous allions rentrer.

Il me ramena à la maison, me prépara une infusion à la camomille et m'apporta mes médicaments. Enfin, il me porta dans ma chambre.

Je passai ma nuit de noces seule dans mon lit, à me demander si Ash allait revenir et en souhaitant qu'il le fasse.

Une chose était maintenant certaine pour moi : je devais rompre avec Collin. C'était cruel pour tous les deux de continuer.

Malheureusement, Collin était en déplacement professionnel pour deux semaines. Je ne pouvais pas mettre un terme à dix ans de relation par téléphone. Mais l'attente était pénible.

Nous passâmes les deux semaines qui suivirent comme avant, en tant que colocataires. Notre certificat de mariage était caché au fond du tiroir de ma commode. Il en envoya des photocopies pour obtenir sa carte verte et je ne portai pas ma bague.

Il n'essaya pas non plus de m'embrasser à nouveau, mais je surprénais son regard sur moi parfois. J'avais envie de lui, mais il fallait que ce soit réciproque. Pour le moment, son regard était perplexe, incertain. Quand nos yeux se croisaient à ces moments-là, il souriait et se détournait rapidement.

Je l'entendais chaque nuit aussi, ou presque. Cela commençait par des phrases courtes qu'il marmonnait en slovène. Il bougeait tellement que le canapé grinçait. Il élevait alors la voix et finissait par crier.

Cela le réveillait et il se levait. Il allait parfois boire dans la cuisine. Et parfois, il mettait la musique doucement et je savais alors qu'il se mettait à danser.

J'avais envie de le rejoindre, d'être celle qui le tire de ses cauchemars ou au moins lui faire comprendre qu'il n'était pas seul, mais je n'osais pas. Et puis la danse, cette danse nocturne, c'était son moment à lui.

Il passa les quinze jours au théâtre, rentrant à la maison pour s'effondrer sur le canapé, devant la télévision, tellement il était fatigué. Il me proposa deux fois de sortir en compagnie des autres danseurs après le travail, mais je refusai.

C'est alors que l'impensable se produisit. Collin me demanda en mariage.

Le jour de son retour à Chicago, il me surprit en débarquant avec un bouquet de fleurs.

Il me fit sa proposition alors que j'étais étendue sur le divan en train de regarder la télévision et qu'Ash faisait semblant de batailler avec la machine à café dans la cuisine.

J'étais à bout de nerfs et j'aurais voulu qu'Ash comprenne qu'il fallait qu'il nous laisse et sorte prendre l'air. Mais il ignora tous les signes que je lui fis et resta avec nous.

Du coin de l'œil, je le voyais ouvrir et refermer en les claquant les tiroirs et les portes des placards, en me disant que Collin allait finir par comprendre qu'il se passait quelque chose de bizarre. Mais il avait tellement l'habitude d'ignorer Ash que je ne crois même pas qu'il remarqua quoi que ce soit.

J'étais toujours en train de me demander si j'avais pris la bonne décision et si je ne faisais pas une grosse erreur à cause de mes sentiments pour Ash. Je pensais avoir raison, mais on ne jette pas à la poubelle comme ça, une relation de dix ans.

Lorsque je dis que Collin me demanda de l'épouser, n'oubliez pas une proposition très romantique, il n'était pas comme ça. Au départ, il me suggéra que j'aille habiter chez lui.

— Collin, il faut que je te parle de...

— Je sais. Moi aussi. J'ai beaucoup réfléchi durant ce voyage. Nous ferions des économies en vivant ensemble, poursuivit-il. Et cet appartement n'est pas adapté à tes problèmes de santé, même si tu es trop têtue pour le reconnaître.

Je lui lançai un regard mauvais pendant qu'il continuait ses âneries.

— Mon appartement est bien plus pratique et comme nous ferons des économies, nous pourrions envisager d'acheter quelque chose bien plus vite.

— Collin, je ne crois pas...

— Puis, nous nous marierons, Laney, continua-t-il avec enthousiasme. Donc, nous aurons un logement équipé pour les handicapés et tout ce dont tu auras besoin. Je sais, je sais, tu n'en as pas encore besoin maintenant, mais ça finira par arriver. Il faut que l'un de nous deux prévoie l'avenir. Quand nous aurons des enfants, nous pourrions...

Ses mots m'arrachèrent à ma stupeur.

— Non.

Il me regarda, visiblement irrité.

— Non ? Comment ça ? Non, quoi ?

— Je ne veux pas d'enfants.

— Je sais, mais...

— Jamais.

— Mais tu adores les enfants, poursuivit-il, déconcerté.

Je déglutis péniblement et baissai les yeux.

— Je n'exclus pas d'adopter un enfant un jour.

— Pourquoi ferions-nous cela, bon sang ? s'exclama Collin, le visage rubicond.

— À cause de moi, répondis-je en plantant mon regard dans le sien.

Il s'adoucit un peu.

— Ma chérie, si tu es malade, nous nous en sortirons, nous prendrons quelqu'un pour nous aider. Une nounou ou une infirmière... Tout ce dont tu auras besoin.

Je fermai les yeux. Il pouvait être très gentil parfois. Totalement inconscient de mes sentiments, mais très gentil. Mais cela n'empêchait pas qu'il ne respectait pas du tout mes désirs. C'est ce qu'il faisait depuis toujours et je ne l'en avais jamais empêché. Jusqu'à aujourd'hui.

— Non, Collin. Je ne veux pas avoir d'enfants biologiques, parce que je ne veux pas qu'ils héritent de mes gènes. Je ne supporterais pas de voir un des miens souffrir en sachant que j'en suis responsable. Il y a beaucoup d'enfants qui attendent qu'on les aime, de trouver une famille. Je pourrai adopter.

Le visage de Collin se figea.

— Et moi ? Si je ne veux pas ? Imagine que je ne souhaite pas m'occuper de l'enfant d'un autre homme ? Je veux que nous ayons un bébé, à nous, pas celui d'une autre personne. Bordel !

Collin ne jurait jamais. Il disait que cela soulignait simplement qu'on manquait de vocabulaire. Il fallait qu'il soit très en colère pour le faire maintenant.

— Cela ne devrait pas t'étonner, repris-je gentiment. Tu sais depuis le début que je ne veux pas d'enfants.

— Je n'avais pas compris que c'était un non définitif ! hurla-t-il.

— Tu aurais dû faire plus attention, alors, criai-je à mon tour, incapable de contenir la colère qui montait en moi. Nous en avons parlé lors de notre troisième rendez-vous !

— Mais toutes les femmes disent ça ! rugit-il. Personne ne les croit !

— Moi, je le pensais vraiment et c'est toujours le cas, répondis-je en baissant le ton.

Collin se passa les mains sur le visage.

— Laney, ma chérie, la science fait des progrès chaque jour. Ta maladie est sous contrôle.

— Oui ! le coupai-je rageusement. Grâce aux médicaments dont je me bourre, ces drogues aux effets secondaires redoutables que je devrais arrêter si je tombe enceinte. Le risque, c'est que je perde le peu de mobilité qu'il me reste. Définitivement.

Il fit marche arrière immédiatement.

— Je ne voulais pas dire ça. Tu déformes mes propos. Tu fais toujours ça.

J'essayai de me calmer ; chaque mot que je prononçais le blessait.

— Je vais être très claire, ainsi il n'y aura aucun malentendu. Je ne veux pas être enceinte. Jamais. Ni avoir d'enfants biologiques. Jamais. Je ne peux pas prendre ce genre de risques.

Collin s'adossa à son siège.

— Et je n'ai pas mon mot à dire dans cette décision ?

Je secouai la tête, en sachant parfaitement que c'était la fin de notre relation. Même si j'avais voulu vivre avec Collin, il n'aurait pas accepté ma décision. Pas longtemps en tout cas. Ma gorge se serra.

— Non, tu n'as pas ton mot à dire.

— Waouh, lança Collin en se frottant les tempes. Waouh. C'est tout ? Pas de discussion possible ? Pas de compromis ? Laney a pris une décision donc on arrête là ?

— Je ne peux pas faire de compromis à ce sujet, murmurai-je. Et je ne peux pas me marier avec toi.

Il se leva lentement, le souffle court.

— J'aurais pu avoir n'importe quelle femme, dit-il sèchement. Mais c'est toi que je voulais. Et même quand tu m'as dit ce que tu... étais... ça ne m'a pas arrêté. Je t'aurais trouvé les meilleurs médecins, les meilleurs thérapeutes...

— Je n'ai pas besoin d'une infirmière, dis-je à voix basse.

— Mais cela pourrait être le cas dans le futur ! cria-t-il, élevant à nouveau le ton.

— Collin, répondis-je en soupirant, la voix brisée. Tu ne vois en moi qu'une personne que tu veux faire aller mieux. Je n'irai jamais mieux. Je resterai dans cet état.

— Mais tu n'en sais rien !

— Si, je le sais. Et je ne peux pas partager ma vie avec quelqu'un qui veut me changer.

— Mais ce n'est pas ça ! Je veux juste que tu sois...

— Mieux.

Il ferma les yeux et laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Mon cœur se serra en découvrant la peine et la lueur de défaite dans son regard.

Il fit le tour de la table et se pencha sur moi comme pour m'embrasser. Il s'arrêta juste à temps et se redressa.

— Salut, Laney. Prends soin de toi.

— Je suis désolée, ajoutai-je doucement, la voix cassée.

Il hocha la tête et l'instant d'après, il sortit.

Je m'adossai à mon siège et laissai les larmes dévaler mes joues. Collin était un homme bien et je détestais lui faire de la peine.

— Ça va, Laney ?

La voix douce d'Ash me sortit de mes tristes pensées.

— Non.

Il s'assit en face de moi dans le siège que Collin venait de quitter. Il me prit la main, simplement, en silence. Ses doigts chauds pressèrent ma paume puis vinrent se nouer aux miens, son pouce caressant doucement ma peau.

— Tu as tout entendu ? demandai-je, frappée soudain d'une sorte de torpeur écoeürante.

— Oui, répondit-il simplement, ses yeux sombres impénétrables.

— Tu crois que j'ai bien fait ?

La pression qu'il exerçait sur mes doigts augmenta.

— Un oiseau dans une cage est à l'abri de l'aigle, mais ne peut pas voler très loin.

J'émis un peu petit son moqueur plutôt disgracieux.

— C'est un proverbe slovène ?

Ash me sourit.

— Non, c'est un dicton à la Aljaž.

— Je ne suis pas certaine qu'il va rester dans les annales.

— Dommage, il me plaît bien.

— À moi aussi, soupirai-je, la tristesse reprenant le dessus.

Je me mis alors à pleurer vraiment : pour moi, pour Collin, pour ces dix ans d'amitié qui étaient partis en fumée.

Ash se rapprocha de moi et me prit dans ses bras en me berçant tendrement.

Nous restâmes ainsi longtemps.

Plus tard, quand je repensai à tout cela, je réalisai que jamais Collin n'avait

déclaré qu'il m'aimait.
Cela voulait tout dire.



Chapitre 14

ASH

Les mensonges s'empilaient les uns sur les autres. Difficile de s'y retrouver.

La plupart du temps, Laney et moi prétendions être des amis, sauf quand nous rencontrions les autres danseurs, où nous devions jouer le couple marié.

Au théâtre, ils me posaient des questions sur elle, sur nous, alors qu'il n'y avait pas de « nous ». Nous étions amis, je la respectais : la façon dont elle gérait sa maladie forçait mon admiration. Mais il n'y avait pas que ça : elle travaillait dur et était d'une loyauté à toute épreuve avec les gens qu'elle aimait.

Je faisais comme si ma carte verte allait arriver très bientôt alors qu'en réalité, je n'en savais rien du tout.

Le connard avait disparu du paysage, mais Laney ne semblait pas plus heureuse et je me demandais si elle regrettait sa rupture et notre faux mariage.

La police n'avait aucune nouvelle de la *Bratva* et toutes les promesses qu'ils m'avaient faites comme le fait que la justice serait rendue semblaient vides de sens. Personne ne m'avait dit si la jeune femme retrouvée avait été identifiée. Je voyais ses yeux vides chaque nuit dans mes cauchemars et je devenais de plus en plus amorphe.

Aucune nouvelle d'Yveta ou de Gary non plus. On m'avait juste dit que la police de Las Vegas n'avait pas été capable de retrouver l'endroit décrit par Marta. Un autre cul-de-sac, un autre échec.

J'agaçais la chorégraphe, Rosa. Elle m'avait pris à part pour me dire que mon travail manquait de passion. J'étais en train de perdre la seule chose qui avait toujours été ma base. Les répétitions ne se passaient pas bien et pas seulement à cause de moi, mais je ne pouvais pas en parler à Laney, pas après ce qu'elle avait déjà perdu à cause de moi. Alors quand elle me posait des questions, je répondais toujours que tout allait bien.

La danse et mon temps passé au théâtre n'auraient pas dû être aussi pénibles.

C'est alors que Rosa démissionna après plusieurs engueulades mémorables avec le producteur. Les idées de Dalano étaient sans aucune originalité et dépassées. Je doutais qu'il ait inventé quelque chose de neuf depuis 42nd Street⁷. Mark, le metteur en scène était le petit ami de Dalano, donc il faisait tout ce qu'il lui disait. Après le départ de Rosa, la moindre étincelle d'originalité et de créativité disparut complètement. Je n'avais plus besoin de passion maintenant :

tout ce que Mark voulait, c'était un mannequin en carton, copie du danseur qu'il était trente ans auparavant.

La première du spectacle était prévue pour la première semaine de décembre. Bientôt, il fallut essayer les costumes. Je fixai avec désespoir le pantalon en lamé doré, la veste queue-de-pie et le chapeau haut de forme assorti que je devais porter.

Ce spectacle allait être une catastrophe mémorable.

Laney savait que quelque chose n'allait pas, mais elle avait accepté ce mariage afin que je puisse participer à ce show. Comment aurais-je pu lui dire la vérité ?

Comme lorsqu'une tempête se profile à l'horizon et que la pression chute brutalement, quelque chose allait craquer.

Le spectacle commençait le premier week-end de décembre et serait terminé, je pense, aux alentours du Nouvel An. Après, je ne savais pas trop ce que je ferais.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? me demanda Laney pour la centième fois au moins.

— Rien...

— Rien, vraiment ? Tu vas bien. Tu es OK. Il n'y a aucun problème. C'est ce que tu me répètes tous les jours. Je me demande pourquoi je te pose encore la question.

Elle poussa un soupir agacé puis se dirigea vers la cuisine. Tout de suite après, j'entendis le son de la machine à café.

Je me laissai tomber sur le canapé, les yeux fermés. Ces petites disputes constantes étaient usantes. Parfois, j'avais l'impression d'être marié pour de bon. Sauf que je ne couchais pas avec ma femme. Enfin, d'après ce que disaient certains hommes, ce n'était pas inhabituel non plus.

J'avais vingt-trois ans et je n'avais pas couché avec une fille depuis... Yveta.

Mon humeur s'assombrit encore plus. La police ne l'avait pas localisée. Je ne savais pas s'ils avaient vraiment cherché ou même s'il y avait eu la moindre enquête. L'ignorance me tuait lentement. J'essayais de ne pas y penser, mais de temps en temps...

Je sentis qu'on s'asseyait à côté de moi et j'ouvris un œil pour découvrir Laney qui me tendait une tasse de café.

— On fait la paix ?

J'acquiesçai et pris la tasse.

— Tu peux me parler, tu sais. Tu peux tout me dire, Ash. Quelque chose te

contrarie. Dis-moi simplement ce que c'est. Je n'arrête pas de me demander de quoi il s'agit. Nous sommes amis, tu te souviens ?

— Laney, je t'en prie...

— Non, Ash. Je ne céderai pas cette fois. Dis-moi ce qui te rend grognon comme ça, insista-t-elle en serrant les lèvres. C'est moi ?

— Non, ce n'est pas toi, répondis-je en soupirant, les yeux fixés sur le sol.

— Alors, quoi ? S'il te plaît, nous n'allons pas jouer aux devinettes.

Je posai ma tasse sur la table basse.

— C'est le spectacle, finis-je par lâcher. C'est nul.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils.

— C'est de la merde. Chiant. Aucun spectateur qui a toute sa raison ne voudra le voir. Ça m'étonnerait énormément qu'il reste un mois à l'affiche. Nous le savons tous. Depuis que Rosa est partie, personne n'ose s'opposer à Dalano. Nous avons tous essayé de lui dire, mais il répète chaque fois que si nous ne sommes pas contents, la porte est ouverte. En fait, aucun de nous n'a vraiment le choix de partir, terminai-je en grimaçant.

— C'est ça qui t'inquiète ?

Laney avait l'air presque soulagée, ce qui m'agaça prodigieusement.

— Oui, criai-je, c'est ça qui m'inquiète ! Tu as tout sacrifié pour moi et pour un spectacle de merde qui ne durera pas un mois. Alors, désolé, si ça me fait grave chier !

— Ne me crie pas dessus ! hurla-t-elle à son tour, le visage rouge de colère et les yeux étincelants.

Le silence s'abattit entre nous et j'eus presque l'impression d'entendre battre son cœur.

Elle me foudroya du regard, les yeux gris assombris. J'étais certain qu'elle allait me gifler. Je me crispai dans l'attente du coup, mais elle éclata de rire.

— Au moins, tu ne dis plus que « tout va bien » ! dit-elle en souriant et en enfonçant un doigt dans ma poitrine. Je comprends très bien la raison pour laquelle tu ne voulais pas te confier à moi et je suis désolée que ce spectacle ne soit pas finalement ce que tu attendais, mais je ne suis pas une fleur de serre... je peux tout entendre.

— Je ne connais rien aux fleurs de serre, mais tu es plutôt petite.

— Fais attention à ce que tu dis !

Je saisis sa main qu'elle essayait d'enfoncer à nouveau dans ma poitrine.

— Je suis désolé, dis-je plus sérieusement. Tu es solide, je le sais.

Elle me sourit, les yeux brillants. Une envie soudaine de l'embrasser me saisit

et je laissai mes yeux se poser sur ses lèvres. Elle s'éclaircit la gorge et s'écarta un peu, les joues cramoisies.

— Tu sais que c'est Thanksgiving, cette semaine ?

— Je crois que j'avais remarqué, oui, répondis-je en haussant les yeux au ciel.

Il aurait fallu être aveugle et sourd pour ignorer que les Américains entraient dans la période des fêtes de fin d'année. Je ne comprenais pas bien ce qui se passait, on aurait dit une répétition avant de fêter Noël. Mais cela impliquait deux jours de repos, ce qui me ferait du bien.

— De mon côté, c'est une fête familiale, cette année, c'est chez ma tante...

— Laney, tout ira très bien. Je me reposerai, je ferai ma lessive et je regarderai un peu la télévision.

C'est elle qui haussa alors les yeux au ciel.

— Mais tu es invité, espèce d'idiot ! Ma famille meurt d'envie de te rencontrer, surtout ma mère.

— Vraiment ? dit-il en fronçant les sourcils.

— Évidemment, j'ai un mystérieux colocataire slovène.

— Et ton père ?

— Il sera là aussi, mais cela ne le regarde pas qui est invité à Thanksgiving, c'est une affaire de femmes.

Je lui jetai un coup d'œil sceptique.

— Je t'assure, tout se passera bien. Il y aura beaucoup de gens... et beaucoup de nourriture, ajouta-t-elle en me jetant un regard en coin. Ma tante Lydia cuisine très bien : de la dinde farcie à la sauce à la canneberge, de la purée de pommes de terre, de la tarte au potiron. Je m'empiffre tellement ce jour-là que je suis obligée de déboutonner mon pantalon. Ça ne se refuse pas !

Mon ventre gronda rien qu'à y penser et Laney éclata de rire.

— Au moins, une partie de toi a déjà accepté. Bon, c'est décidé.

Apparemment, j'allais faire la connaissance de ma belle-famille.

LANEY

Je donnai rendez-vous à Ash à la sortie du théâtre. De là, nous prendrions la route jusque chez mon oncle Paul et ma tante Lydia qui habitaient à environ une heure de Chicago. La plupart des magasins et des entreprises libéraient très tôt leur personnel la veille de Thanksgiving, mais cela ne fonctionnait pas pour les répétitions et d'après Ash, le metteur en scène leur envoyait leur long week-end.

Il y avait beaucoup de monde autour de la salle de spectacle et je dus me garer plus loin. Les gens étaient déjà en mode vacances et il y avait foule dans les

magasins, des clients pressés qui venaient faire leurs achats de dernière minute.

Ash m'avait donné le code de l'entrée des artistes, mais j'hésitais à m'immiscer dans son monde.

Mon haleine formait une petite brume dans l'air froid à chaque fois respiration. J'avais du mal à me décider, mais l'allée sombre sur le côté du théâtre faisait un peu peur, ce qui emporta ma décision.

Au moment où j'allais composer le code, la porte s'ouvrit d'un coup et Sarah sortit, suivie de plusieurs danseuses.

— Laney ! Où te cachais-tu, bon sang ? hurla-t-elle à plein poumon. J'ai demandé au moins un million de fois à Ash que tu nous rejoignes. Oh, mon Dieu !

— Quoi ?

Elle était tellement stupéfaite que je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule, mais non, ces yeux étaient fixés sur moi.

— Mais... tu marches !

— Euh, oui... dis-je en riant un peu gênée. Je n'utilise mon fauteuil que lorsque j'ai très mal. La plupart du temps, je peux parfaitement marcher.

Elle me fixa sans rien dire, puis elle cligna des yeux avant de se reprendre.

— Waouh ! Je veux dire... waouh !

Sarah était toujours en train de me contempler quand Ash sortit du théâtre. Il eut un bref moment d'hésitation en nous voyant ensemble, mais il passa un bras autour de ma taille et m'attira à lui pour m'embrasser, faisant courir une onde brûlante de ma tête à mes pieds.

Je ne crois pas que des amis mettent la langue quand ils s'embrassent, mais je suppose que c'était pour donner le change à ses collègues.

Il sentait le gel douche à la menthe qu'il utilisait au théâtre, mais aussi la cigarette. Je lui demanderais d'ailleurs d'où cela provenait tout à l'heure.

— Bonjour, chère épouse, dit-il, un large sourire aux lèvres en me laissant glisser contre lui.

— Salut, répondis-je d'une voix suraiguë.

— Ah la la, vous deux... dit Sarah en secouant la tête. Laney, il faut absolument que nous prenions un verre la semaine prochaine. Et cette fois-ci, pas question de refuser, ma petite !

Elle s'éloigna à grandes enjambées en agitant la main au-dessus de sa tête.

— Elle est toujours comme ça ?

— Oui, je l'aime beaucoup, répondit Ash en haussant les épaules.

— Moi aussi.

Je marquai un temps d'arrêt, remarquant pour la première fois qu'il portait le même pantalon que le jour de notre mariage, ainsi que son grand manteau qu'il avait laissé ouvert.

— Tu es prêt à faire connaissance de la belle-famille ?

— Les mères m'adorent, répliqua-t-il en clignant de l'œil.

— Tu en connais beaucoup ?

Il haussa les épaules avec nonchalance.

— Les parents de toutes mes partenaires, répondit-il en souriant avant d'ajouter : Mes partenaires de danse, je veux dire.

— Et toi, tu n'as jamais amené chez toi une petite amie pour la présenter à tes parents, enfin, à ton père ?

— Non, répliqua-t-il, le visage sombre.

Bravo, tu as encore réussi à lui faire perdre sa bonne humeur en moins de dix secondes.

Trois hommes déboulèrent alors sur le trottoir manquant de nous renverser. Ils empestaient l'alcool et titubaient. Ash lâcha son sac de danse pour me rattraper quand je commençai à chanceler. Il ouvrit la bouche pour les appeler, mais quelque chose attira son attention. C'est moi qui me mis à crier du coup :

— Hé !

Ils firent volte-face et l'un d'eux lança en me désignant du doigt :

— Désolé, la naine. Je t'avais pas vue !

— Connard, marmonnai-je.

Ash ne disait toujours rien, mais il les fixait avec une grande attention et j'avais peur que ça tourne mal si nous restions trop longtemps. Je tirai sa manche et chuchotai son nom.

Il avait l'air ailleurs. Il finit par secouer la tête et ramassa son sac, se détournant du groupe d'hommes.

— Pédé ! cria l'un d'entre eux à Ash et ils éclatèrent tous de rire.

Je le sentis se figer à mes côtés, mais il continua à marcher sans se retourner.

— Quelle petite pédale !

Ash haussa les yeux au ciel en marmonnant quelque chose que je ne compris pas. J'espérais juste que nous nous étions suffisamment éloignés afin que cela ne dégénère pas. Mais leur chef reprit la parole :

— Ouais, il pourrait me sucer la queue !

Je vis Ash se transformer : il s'assombrit en une seconde. Il fit alors demi-tour en lâchant son sac et se précipita vers le groupe d'hommes. Ils eurent l'air un peu surpris, mais ils étaient trop ivres pour bouger.

J'assistai, horrifiée, à la course folle d'Ash qui pila devant le premier homme et lui balança son poing dans la figure sans sommation.

Bam ! Bam ! Bam !

Le sang jaillit du nez du type et il se mit à faire des moulinets avec ses bras avant de basculer en arrière comme au ralenti.

L'éclairage jaunâtre de la rue créait des ombres bizarres autour de cette horrible scène. Le visage d'Ash ressemblait à celui d'un démon alors qu'il continuait à cogner. Cela se passa si vite, que seul le second homme tenta de répliquer en accrochant le manteau d'Ash.

Les deux autres gisaient sur le trottoir glacial, leur souffle formant une buée blanche comme celle des chevaux. Leurs traits révélaient leur douleur et leur surprise.

Le troisième regardait la scène, interloqué, son cerveau embrumé par l'alcool peinant à comprendre ce qui venait d'arriver.

J'étais totalement immobile, je n'avais pas bougé un muscle, mais quand je vis Ash s'emparer du dernier alors qu'il n'essayait même pas de l'attaquer et le frapper encore et encore jusqu'à ce qu'il se mette à vomir et tombe dedans, je hurlai.

— Ash, arrête !

J'entendis alors le bruit sinistre d'une côte qui se brise quand Ash lui mit un dernier coup de pied.

Puis, il hésita et se tourna lentement vers moi. De l'autre côté de la rue, les gens criaient et deux d'entre eux avaient sorti leur téléphone, probablement pour appeler la police. Il fallait que nous filions vite d'ici sinon Ash allait passer Thanksgiving dans une cellule. Et cette fois, je n'étais pas certaine que mon père l'aiderait.

Ash baissa son pied et sembla reprendre ses esprits. Il courut vers moi, ramassa son sac et me prit par la main, me tirant derrière lui jusqu'à tourner au coin de la rue pour que nous ne voyons plus les hommes.

Mes doigts gourds fouillèrent mon sac à la recherche de mes clés de voiture. Ash me les prit calmement de mes mains tremblantes, ouvrit la portière passager et m'aida à m'asseoir.

Puis il s'installa à la place du conducteur et démarra, le visage tendu, les mains agrippées au volant. Je n'avais rien vu d'aussi... brutal auparavant. Ces ivrognes n'avaient pas eu une seule chance. Je ne suis pas certaine qu'Ash se serait arrêté de lui-même si je ne l'avais pas appelé. Que s'était-il passé ? Nous étions en train de nous en aller. Qu'est-ce qui lui avait fait péter un câble ?

J'essayais de me souvenir de ce moment, mais je n'y parvenais pas.

— Tu as vu ? demanda Ash brusquement.

— Oui ! Je... mon Dieu, Ash ! Ces hommes ! C'était...

De la folie.

Horrible.

L'incompréhension se peignit sur le visage d'Ash avant qu'il se fige à nouveau.

— C'étaient des connards.

— Oui, mais...

— Tu es en colère contre moi ?

Le flot d'émotions contradictoires qui m'envahissait ne pouvait se résumer en un mot ou même une phrase, je n'essayai même pas.

— Tu as du sang sur ta chemise.

— Tu es en colère contre moi, dit-il simplement, les dents serrées.

— On aurait pu t'arrêter pour agression.

— Je peux rentrer à la maison, si tu ne veux pas que j'aïlle dans ta gentille petite famille, répliqua-t-il sur un ton sarcastique.

Mais il y avait aussi une vulnérabilité dans sa voix, qui me donnait envie de le protéger. Pourtant, en voyant comment il avait réglé leur compte à trois hommes, certes ivres, mais quand même, il n'avait pas besoin de moi pour se défendre.

— Non, c'est terminé. Mais... je n'arrive pas à croire... tu étais tellement impitoyable.

Le reste du trajet se passa en silence hormis quand je lui indiquai les directions à prendre en quittant la ville, direction sud.

Cela ressemblait beaucoup à ce qui s'était passé lors de notre fuite de Las Vegas. Il y avait la même tension dans l'air entre nous, cette même atmosphère de doute. Je finis par me rappeler ce qui fonctionnait à tous les coups avec lui : je mis la radio.

Une triste chanson country résonna dans la voiture avant qu'Ash trouve une autre station de jazz de Chicago.

Sur la route, nous traversâmes la jolie petite ville de Canaryville où j'avais grandi. Chaque artère me rappelait quelque chose ; je reconnaissais ces rues bien entretenues, ces arbres centenaires et la rue Saint-Gabriel qui concentrait toute la vie culturelle de la cité.

Ma mère allait adorer qu'Ash soit catholique. J'étais certaine qu'à Noël, elle allait le traîner à la messe de minuit.

Aussitôt que cette idée me traversa l'esprit, je réalisai qu'Ash ne faisait pas

partie de ma famille, même si un petit bout de papier disait le contraire. Il pourrait très bien, maintenant qu'il avait de l'argent, aller passer Noël avec sa famille, surtout si le spectacle s'arrêtait très tôt comme il le craignait.

La douleur qui me traversa la poitrine fut si vive que je pressai la main entre mes seins. Et le frisson qui suivit n'avait rien à voir avec la froidure de novembre.

Mon téléphone sonna alors, affichant le nom de mon cousin Paddy.

— Salut Paddy !

— Salut, gamine ! Vous arrivez bientôt ?

— Oui, dans dix ou quinze minutes. Pourquoi ?

— Ne t'affole pas, mais Collin est ici.

— Collin ?

Ash me lança un regard interrogateur en entendant ce prénom.

— Oui, et il a bu...

— Il ne boit jamais.

— Aujourd'hui, si. Tu ferais bien de te dépêcher, Laney. Parce que, euh... Il a raconté des trucs.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il a dit, Paddy ?

— Dépêche-toi, Laney, se contenta-t-il de répéter avant de raccrocher.

— C'était bizarre.

— Tout va bien ? demanda Ash.

— Je ne sais pas. Apparemment, Collin est chez ma tante. Ça va être très gênant. Que fait-il là-bas ?

Ash tapota d'un doigt le volant.

— Il veut te récupérer.

— Non, pas après la façon dont tout s'est terminé. Tu as entendu ce qu'il a dit.

Ash ne répondit pas et je passai les dix minutes suivantes à me poser mille questions.

Juste avant d'arriver à Kankakee, je lui indiquai où il devait tourner et les routes que nous empruntions devinrent de plus en plus étroites. Nous finîmes par arriver devant une maison d'un étage avec un porche blanc et entourée d'une barrière en bois. Cela lui donnait un air de maison du sud malgré le froid vif qui annonçait la neige.

Je décrochai ma ceinture de sécurité, mais Ash me retint avant que j'aie le temps de descendre.

— Tout est bon entre nous, Laney ?

Je savais ce qu'il voulait savoir, mais j'eus du mal à le regarder dans les yeux.

La soudaine violence dont il avait fait preuve m'avait déstabilisée. Surtout le fait qu'il n'arrive pas à arrêter de frapper cet homme. Cela me poussait à m'interroger : connaissais-je vraiment Ash ? Je me souvenais très bien des paroles de mon père.

— Oui, répondis-je lentement. Mais s'il te plaît, ne fais jamais plus une chose pareille.

— Je ne peux rien te promettre, répondit-il en secouant la tête.

Que se passait-il ? Qu'est-ce que signifiait ce regard inexpressif qu'il me lançait ? J'aurais voulu qu'il se confie à moi, mais ce n'était pas le moment.

— Juste... D'accord... mais laisse-moi m'occuper de Collin. En fait, je préférerais que tu me laisses parler. Tu es d'accord ?

Il secoua la tête à nouveau. Bon sang, Thanksgiving s'annonçait très difficile cette année.

Je ne voulais pas rester. Pour essayer de me calmer, je passais en revue les endroits horribles et cauchemardesques où je préférerais me trouver, mais je découvris que mes dix doigts ne suffisaient pas. Dommage que je ne puisse pas continuer avec mes orteils.

Ash sortit les bagages du coffre ainsi que les sacs de nourriture. J'espérais qu'il aurait le temps de changer de chemise avant de voir mes parents.

Rassemblant mon courage, je montai les marches du perron, mais avant même que je puisse appuyer sur la sonnette, la porte s'ouvrit à la volée et un Collin rubicond et titubant surgit devant moi.

— La voilà ! siffla-t-il. La jeune mariée effarouchée.

Oh non !

Une main apparut derrière lui et Paddy empoigna sa chemise pour le tirer en arrière.

Je jetai un coup d'œil à Ash dont l'expression stupéfaite devait ressembler à la mienne. Ma mère et ma tante apparurent à leur tour et m'invitèrent à entrer en m'étouffant de baisers et de questions.

Ash me suivit prudemment et j'entendis qu'il déposait les sacs sur le parquet.

— Qu'est-ce que c'est que ces histoires, Laney ? demanda ma mère avant que j'aie pu ouvrir la bouche. C'est vrai ?

— Laisse-la entrer, tu veux ? gronda ma tante Lydia.

— Nous sommes dans la cuisine.

Ma mère me foudroya du regard avant de marcher d'un pas décidé vers la cuisine qui se trouvait au fond de la maison.

Je jetai un coup d'œil à Ash qui haussa les épaules. Il me prit par la main et je

serrai ses doigts après un court moment d'hésitation.

Une délicieuse odeur, chaleureuse et épicée, se dégageait de la cuisine, des arômes de cidre chaud et de cannelle. Je pris une grande inspiration, me gorgeant de cette odeur familière de mon enfance.

Mon père avait déjà pris place à table avec mon oncle Paul. Ils tenaient tous les deux un verre de bière. Collin s'écroula sur une chaise, un sourire menaçant aux lèvres et le regard accusateur et blessé.

— Tu vas nier avoir épousé ce *type* ?

— Ash est mon mari, oui.

Toutes les personnes dans la pièce me regardèrent, interloquées, y compris Ash. Mais il se reprit très vite et afficha un sourire fier avant de passer un bras autour de mes épaules.

— J'ai beaucoup de chance, affirma-t-il avec une conviction étonnante.

Je m'assis en face de Collin, mes genoux cédant soudain sous moi et Ash s'installa sur la chaise voisine. Tout le monde me fixait et la pièce me parut d'une chaleur étouffante. Je défis quelques boutons de mon manteau en me demandant si nous ne ferions pas mieux de faire demi-tour et de rentrer à Chicago.

Ash me prit la main sous la table. Je lui lançai un bref regard, mais il ne quittait pas des yeux mon ex.

Collin souleva son verre et nous porta un toast en renversant la moitié du liquide qui se trouvait dedans.

— Aux jeunes mariés !

Paddy lui prit son verre des mains et versa la bière dans l'évier.

— Tu as assez bu, mec.

Collin n'était pas assez ivre pour se disputer avec Paddy qui, comme tous les hommes de ma famille, était un homme costaud, pompier de son métier.

— Laney ? demanda ma mère en me regardant, les yeux écarquillés.

— Euh... eh bien...

Je m'éclaircis la gorge nerveusement ; j'avais l'impression d'avoir treize ans et pas pratiquement trente.

Collin éclata d'un rire tonitruant.

— Il s'est marié avec elle pour avoir une carte verte. Quelle pourrait être l'autre raison ?

Je piquai un fard.

La main d'Ash serra la mienne encore plus fort et il me jeta un regard interrogateur, attendant que je réponde. Mais je ne savais pas quoi dire. Je lui

avais demandé de garder le silence, mais je ne trouvais pas mes mots.

Ash leva ma main jusqu'à ses lèvres et déposa un petit baiser sur mes doigts.

— Laney est mon rayon de soleil, dit-il simplement avant d'afficher ce sourire éclatant dont il avait le secret.

Cela suffit à conquérir toutes les femmes de la pièce, mais pas mon père, évidemment.

— Laney, à quoi pensais-tu ? La fraude à l'immigration est punie par la loi.

La main d'Ash écrasa violemment la mienne et ma bouche s'assécha. Mon père me regardait avec une expression pleine de désappointement.

— Je...

Je n'arrivais toujours pas à trouver les mots.

— Je sais que je ne suis pas le gendre dont vous aviez rêvé, intervint Ash, le regard décidé. Mais je tiens beaucoup à Laney et je prendrai soin d'elle.

Mon père lui lança un regard furieux ; il n'avait plus rien du flic, mais tout du père fou de rage. Il cligna des yeux et détourna le regard, l'air abattu.

— J'aurais dû m'en douter, marmonna-t-il.

— Quand... depuis combien de temps... êtes-vous vraiment mariés ? demanda ma mère, toujours aussi médusée et blessée.

Je hochai la tête.

— Le père Patrick ne nous a rien dit !

— C'était un mariage civil, maman.

Elle secoua la tête et serra les lèvres.

— Quand ? répéta mon père.

Je passai ma langue sur mes lèvres et jetai un coup d'œil à Collin.

— Il y a trois semaines.

La douleur qu'exprima son visage était insupportable.

— Il y a trois semaines ? Mais il y a *deux* semaines, je t'ai demandé de *m'épouser* ! Tu ne m'as rien dit ! Mais pourquoi ? Pourquoi ?

— Je suis désolée.

Mon Dieu, cela semblait tellement inadéquat de dire ça.

— Et vous couchiez ensemble depuis le début ?

La pièce explosa littéralement. Ash renversa sa chaise en se levant d'un bond avant de faire le tour de la table à toute vitesse pour atteindre Collin. Mais Paddy le devança et le souleva par le col de sa chemise, qui céda sous la pression. On entendit le son qu'il fit en se déchirant. Collin retomba sur la table, envoyant valser les verres et les assiettes. Tante Lydia hurla et mon père se mit à brailler. Le tout se déroula dans une atmosphère de désordre indescriptible.

Les frères de Paddy, Stephen et Eric retenaient Ash, en bloquant ses bras dans son dos ; celui-ci se débattait comme un forcené. Il hurlait en slovène, ce qui ressemblait à des insultes. Oncle Donald déboula dans la cuisine pour venir prêter main-forte à mon père et Oncle Paul qui sortaient Collin de la pièce, même s'il ne luttait plus vraiment.

Ash n'arrêta pas de crier sur Collin pendant tout le temps qu'il fallut pour l'éloigner.

— Ash, non !

Pour la seconde fois ce soir, je devais essayer de contrôler Ash. Il était encore dominé par la fureur, mais reprenait progressivement son calme. Il arracha ses bras aux mains qui le retenaient et sortit de la pièce.

Paddy me regarda en souriant :

— Eh bien, ça s'est bien passé !

— Tais-toi.

— Sérieux, Laney, tu t'es mariée avec ce type ?

— Sérieux, oui.

Paddy haussa les épaules.

— Au moins, tu n'as pas choisi le connard.

— Pourquoi tout le monde l'appelle-t-il comme ça ? Collin n'est *pas* un connard. Il est juste...

— Un connard, lancèrent Stephen et Eric en chœur.

— Il est blessé et en colère et je ne peux pas lui en vouloir, dis-je en soupirant.

— Il t'a réellement demandé de t'épouser ?

— Oui. Oh mon Dieu ! Je suis tellement nulle !

Paddy passa son bras autour de mes épaules.

— Mais non. Mais bon, tu as réussi à animer la soirée de façon imprévue. Allez, viens. Je veux faire la connaissance de l'homme qui a réussi à te passer la bague au doigt.

— On dirait que j'étais une vieille fille.

Paddy me fit un clin d'œil.

— C'est toi qui le dis !

Je lui fis un doigt d'honneur qui déclencha son hilarité.

Ash était assis sur le perron et regardait les étoiles, une cigarette aux lèvres.

— Je suis tellement désolé, Lan.

Quand il aperçut mon cousin qui m'accompagnait, il s'interrompit et se redressa d'un coup, écrasant sa cigarette et prenant une attitude défensive.

— Bienvenue dans cette famille, dit Paddy en souriant et en lui donnant une

tape sur l'épaule. Tu as un sacré mauvais caractère. Tu n'as pas du sang irlandais, par hasard ?

Ash secoua la tête et me jeta un coup d'œil.

Je donnai un petit coup à Paddy et fis les présentations, puis nous rentrâmes dans la maison.

— Eh bien, dit tante Lydia en avançant dans le couloir. Collin est en train de cuver dans une des chambres d'amis, donc... comme vous êtes mariés, je vous ai installés ensemble. Suivez-moi.

Elle nous conduisit jusqu'à l'une des plus petites chambres.

— Je suis désolée, Laney, lança-t-elle alors que nous nous serrions dans l'espace exigu en regardant le lit très étroit. Je pensais que tu dormirais ici, seule. Je voulais mettre Ash dans l'autre chambre, mais...

— C'est très bien, tante Lydia, dis-je doucement.

— Je vous laisse vous installer, dit-elle en jetant un coup d'œil à Ash. Après, j'espère que nous pourrons faire la connaissance de ton mari dans de meilleures conditions.

Elle ferma la porte derrière elle et je m'effondrai sur le lit.

— Quel cauchemar ! gémis-je.

Je sentis le matelas se creuser quand Ash s'assit près de moi.

— C'est peut-être mieux comme ça.

Je me tournai vers lui en le foudroyant du regard.

— Je ne vois pas en quoi.

— Nous ne serons plus obligés de mentir.

— Tu plaisantes ? Bien sûr que nous allons mentir. Tu ne connais pas ma famille ! Ils vont nous poser des milliers de questions. Ma mère va insister pour qu'il y ait au moins une bénédiction à l'église et nous serons le sujet favori de discussion pour eux pendant au moins dix ans !

— Ils passeront vite à autre chose, dit Ash en haussant les épaules.

Je le regardai, les yeux écarquillés.

— Dans deux ans, nous serons divorcés, n'est-ce pas ? Donc ce sera vite passé.

— C'est vrai.

Il émit un petit rire sans joie et me tourna le dos.

Je déboutonnai mon manteau et le jetai sur le petit lit.

— Je vais descendre et essayer de calmer le jeu, je ne sais pas... En revanche, prépare-toi à entendre beaucoup de questions.

Je posai ma main sur sa joue et ajoutai :

— Je suis désolée.

Il me surprit en appuyant sa joue contre ma main, les yeux clos.

— C'est moi qui devrais m'excuser, Laney. Je suis tellement désolé... pour tout.

Je soupirai et caressai la barbe naissante sur sa joue. Puis la petite bulle d'intimité qui nous entourait éclata et il s'écarta.

Je m'apprêtais à sortir quand je m'arrêtai devant la porte.

— N'oublie pas de changer ta chemise.

Ash regarda le sang qui maculait le coton blanc et hocha la tête.



Chapitre 15

ASH

Cela n'aurait pas pu être pire.

En général, les parents de mes copines m'appréciaient : les mères adoraient que je sois danseur, les pères aimaient que je travaille dans le bâtiment – c'était un travail d'homme stable. La famille de Laney devait me détester depuis le début pour l'avoir mise en danger. Dieu seul savait ce qu'ils pensaient maintenant. Le connard aurait à me fournir quelques explications quand il aurait dessoulé.

Mais ce n'était pas le plus grave. J'avais pété un câble puis un second ce soir. J'étais un homme plutôt sympa à la base. J'étais compétitif, j'aimais gagner, mais je n'avais jamais été violent. Mais cela avait bien changé. J'avais eu vraiment envie de défoncer ces types dans la rue, de leur faire mal. De les achever.

Je regardai mes phalanges enflées, frottant le sang séché. Mon Dieu, j'avais presque tué ce type. Si Laney ne m'avait pas arrêté, c'était ce qui aurait pu arriver.

Quand il m'avait dit de le sucer, j'avais entendu la voix de Sergei, j'avais vu son visage et je n'avais pas pu m'empêcher de le frapper. Dans mon esprit, c'est Sergei que je défonçais. Je voyais son expression perverse quand il m'avait tenu en joue, quand il se masturbait, quand il avait fourré son sexe dans ma bouche. J'avais envie de vomir.

Je me débarrassai de mon manteau et empruntai le couloir jusqu'à ce que je trouve une petite salle de bain. Je vomis dans les toilettes, l'estomac tordu par d'épouvantables haut-le-cœur.

Je ne me sentirais sans doute pas différemment tant que je saurais que cette ordure vivait tranquillement quelque part, prêt à ruiner la vie d'autres personnes.

Je m'essuyai le visage avec ma manche puis retirai ma chemise et m'en servis comme serviette. Il y en avait une dans la chambre, mais je n'avais pas le courage de retourner la chercher.

Je me donnai un peu de temps afin de laisser mon estomac se calmer.

La salle de bain était jolie, accueillante avec une baignoire sur pieds à l'ancienne et des placards en pin. Je n'avais rien à faire dans ce décor.

Quand je sortis, un gamin de treize ou quatorze ans attendait dans le couloir,

appuyé contre le mur en train de jouer sur son téléphone.

Il ne m'adressa pas la parole quand il me contourna pour entrer dans la salle de bain ; je me contentai de lui faire un signe de tête. Mais soudain, il s'exclama :

— Eh mec ! Qu'est-ce qui est arrivé à ton dos ?

Je balançai ma chemise sur mon épaule, dissimulant ainsi quelques cicatrices.

— J'ai eu un accident.

— Waouh ! C'est horrible ! Super ! lança-t-il avant de regarder encore et d'ajouter : On dirait que tu as reçu au moins une centaine de coups de couteau.

— Oui, c'était un truc comme ça.

Il hochait la tête, l'air entendu.

— Génial. Tu es le mari de tante Laney. Tout le monde parle de toi.

Il ferma la porte et j'entendis le verrou tourner.

— Génial, confirmai-je.

Je regagnai la petite chambre et enfilai un tee-shirt propre que je trouvai dans mon sac. Je n'avais qu'une seule autre chemise et je la gardais pour demain. Puis je m'aperçus que j'avais des taches de bière sur mon pantalon. Cela remontait sans doute au moment où le connard avait secoué son verre.

J'enfilai mon jean à la place et revins dans la salle de bain à nouveau vide pour nettoyer mon pantalon. Cela me rappelait mes compétitions de danse quand je couchais dans des hôtels minables. Je n'avais que très peu de choses avec moi.

Je pris enfin une grande respiration avant de redescendre : *show-time* !

La maison était bondée. J'eus beaucoup de mal à trouver Laney parmi tous ces hommes roux qui étaient selon toute évidence de la famille de son père. Il y avait bien sûr la couleur de cheveux, mais la façon dont ils me regardaient, comme si j'étais un suspect, était très révélatrice. Laney m'avait dit qu'ils étaient tous pompiers, mais on aurait plutôt dit des policiers. Je me demandai ce qu'ils savaient exactement.

Mon Dieu, tout, peut-être.

Je finis par découvrir Laney dans une pièce qui jouxtait la cuisine. Elle épluchait des légumes, mais elle semblait surtout subir un interrogatoire à mon propos de la part des femmes qui étaient assises autour d'elle. Je posai mes mains sur ses épaules et embrassai le sommet de son crâne. Ce n'était pas que pour la galerie, je voulais m'excuser aussi.

— *Moj sonček*, chuchotai-je quand elle me regarda en souriant.

— Tu me diras un jour ce que ça veut dire ?

— Non.

Je réalisai alors que la pièce était devenue silencieuse et que tout le monde nous observait. Laney me lança un regard de conspirateur et reprit son épluchage.

Le gamin que j'avais croisé plus tôt se fit hurler dessus quand il vola un des cookies qui sortaient du four. J'aurais probablement fait la même chose si j'avais pensé que je pouvais ne pas me faire repérer.

— Je m'ennuie, lança le gamin. Personne ne veut jouer avec moi à Black Ops III.

— C'est normal, Nolan, personne ne veut jouer à ces horribles jeux. Va regarder la télévision.

— Je vais jouer avec toi.

Laney releva brusquement la tête.

— Quoi ?

— Je ne savais pas que tu aimais ces trucs de geek.

— Ce n'est pas un truc de geek ! C'est cool ! se moqua Nolan.

Je lui fis un clin d'œil et suivis le gamin qui louchait à nouveau sur les cookies.

Laney eut pitié de lui et nous donna deux gâteaux chacun en ignorant les protestations des autres femmes.

— Allez tirer sur des bestioles ! dit-elle en riant.

Le temps d'un instant, mon humeur s'assombrit ; si j'avais eu une arme quand j'étais sous la domination de Sergei...

Sa mère m'arrêta alors que je croquais dans le biscuit.

— Laney nous a dit que vous étiez danseur, Ash.

Je mâchai et avalai très vite.

— Oui, madame, tout à fait.

— Je suppose qu'on peut dire que ce n'est pas une profession qui garantit un emploi régulier.

— En effet, madame.

— Alors comment allez-vous faire pour entretenir ma fille ?

— Maman ! s'exclama Laney. Je m'entretiens très bien toute seule. Depuis longtemps.

— Dieu du ciel, Laney ! Pas la peine de me sauter à la gorge ! J'essaie simplement de faire connaissance avec ton époux.

— Vous pouvez me poser toutes les questions que vous voulez, Madame Hennessey.

— Non, maman, tu ne peux pas, répliqua sèchement Laney.

Un silence gêné s'abattit dans la pièce. Je décidai alors d'emboîter le pas à Nolan.

LANEY

— Il joue encore aux jeux vidéo ? Mais quel âge a-t-il ? demanda tante Lydia en arquant les sourcils.

— Beaucoup de gens aiment ça, mais puisque tu poses la question, il a vingt-trois ans.

— Il fait plus jeune.

Parfois, c'était vrai, surtout quand il venait de se raser, mais l'expression de ses yeux était celle d'un homme bien plus âgé. Ils avaient vu bien trop de choses, surtout des mauvaises.

— Laney fait plus jeune, elle aussi, intervint ma sœur Berenice en me faisant un clin d'œil. Je dois reconnaître que c'est un sacré beau spécimen. Bon choix, sœurlette.

— Vraiment, Bernie ! Il n'y a pas de quoi rire, gémit ma mère.

Puis elle reporta son attention sur moi.

— Et tu connais sa famille ? Il en a bien une ? Que pense-t-elle de ce mariage secret ? À moins qu'*eux* soient au courant.

Ma mère parlait de façon très agressive. Je l'avais blessée, je le savais, donc je me retins de répliquer vertement et répondis calmement :

— Sa mère est morte lorsqu'il avait quinze ans et il n'est pas très proche de son père. Ash a quitté sa famille quand il avait dix-huit ans et travaille depuis ce moment-là dans le bâtiment.

— Bon, je suppose que c'est déjà quelque chose, grommela-t-elle à regret.

— Sa passion, c'est la danse. Il a gagné des compétitions dans son pays, mais il voulait élargir son horizon.

— Et il s'est retrouvé mêlé à de sombres affaires à Las Vegas, ajouta ma mère. Il y a des gens comme ça qui attirent les ennuis.

Je posai brutalement mon couteau sur la table et me levai d'un bond.

— Depuis son arrivée dans ce pays, il n'a connu que des agressions et des abus. J'attendais de ma famille qu'elle traite mon *mari* bien mieux que ça.

Je sortis en trombe de la cuisine. En règle générale, je n'étais pas du genre à m'en aller en furie ainsi, mais ma mère me cherchait depuis longtemps maintenant. Eh bien, elle avait fini par me trouver et je refusais qu'elle fasse la même chose avec Ash.

Mes oncles et mes cousins étaient tous dans le salon en train de regarder un

film d'action avec mon père. Il y avait des enfants, excités et bourrés de sucre partout. J'aidai Lottie à tresser ses cheveux et intervins pour séparer James et Kevin qui se disputaient. Des bruits d'explosions et de tirs me guidèrent vers le bureau d'oncle Paul où je trouvai Ash, les yeux plissés par la concentration, assis à côté de Nolan. Je les observai un moment avant qu'Ash finisse par m'apercevoir.

— Tout va bien, Laney ?

— Bien sûr, dis-je en riant. Que pourrait-il se passer de mal ?

Il m'adressa un sourire ironique, mais c'est Nolan qui répondit :

— Papy et mamie ne sont pas contents parce qu'ils pensent qu'il s'est marié avec toi pour rester à Chicago. Oncle Paddy dit que ça ne nous regarde pas et tante Carmen que tu aurais dû te marier avec Collin. Mais je ne l'aime pas... Il ne m'adresse jamais la parole. J'aurais bien voulu te voir te disputer avec lui. Trisha et Amelia disent qu'il est mignon, mais elles sont nulles.

La diarrhée verbale de Nolan stupéfia Ash. Nolan souffrait d'une forme légère d'autisme et avait parfois du mal à respecter les règles sociales habituelles. Mais comme ça, nous savions au moins ce que tout le monde pensait.

— D'accooooord ! Je vais aller m'allonger un peu, Ash. Rejoins-moi quand tu auras terminé.

Il acquiesça au même moment où un truc explosait sur l'écran. Je le laissai se débrouiller avec ça.

J'avais espéré échapper à ma famille de cette façon, mais je venais à peine de m'asseoir sur mon lit que ma mère frappa à la porte et entra sans attendre mon autorisation.

— Maman, je...

— Tu vas m'écouter, Laney Kathleen Hennessey.

— Pourquoi ? Tu as clairement exprimé ton avis d'ores et déjà, donc pourquoi t'écouterais-je encore ?

— Parce que je suis ta mère, reprit-elle après un moment d'hésitation.

— Et Ash est mon mari, donc fais *très* attention à ce que tu dis.

Elle écarquilla les yeux et changea visiblement sa question :

— Tu aimes ce garçon ?

— Ce n'est pas un garçon, répliquai-je avant de fermer les yeux et de prendre une grande inspiration. Il est extraordinaire, maman. Et tu le verrais si tu lui laissais une chance de te le montrer. Il est gentil et doux, très drôle. Il travaille dur et a beaucoup de talent. Je suis très fière de lui.

Elle s'assit sur le lit près de moi et passa son bras sur mes épaules.

— Tu l'aimes ?

Ash était entré dans ma vie, auréolé de violence et de rage, mais chaque fois que je le voyais, il me faisait sourire ; quand il entrait dans une pièce, il l'illuminait. Les deux fois où il m'avait embrassée, ses caresses m'avaient enflammée.

Mais je ne pouvais pas mentir à ma mère. J'essayai de trouver les mots justes et déglutis nerveusement. Ma mère observa mon visage puis elle m'embrassa sur la joue.

— C'est tout ce que j'avais besoin de savoir.

Hein ?

Après son départ, je m'allongeai sur le lit, me remémorant notre conversation et me demandant ce qu'elle avait voulu dire. Qu'avait-elle vu sur mon visage qui l'avait fait sourire comme ça ?

Je me réveillai quand la porte s'ouvrit, laissant filtrer la lumière du couloir.

— Lan ?

— Je suis réveillée, toussotai-je, la voix rauque.

Ash s'assit sur le lit, la cuisse pressée contre la mienne et il frotta doucement mon épaule.

— Le dîner est prêt.

— Déjà ?

Je jetai un coup d'œil à ma montre et découvris avec surprise que j'avais dormi plus d'une heure.

— Waouh, je ne voulais pas faire une sieste aussi longue. Je suis désolée de t'avoir laissé tout seul. Ça s'est bien passé ?

Il rit doucement.

— Ta famille est sympa. Ce ne sont tout de même pas des monstres, Laney. Tout va bien.

— Je sais, mais ils sont lourds parfois.

Nous descendîmes l'escalier ensemble. En bas, Ash prit ma main et l'embrassa. Je jetai un coup d'œil autour de moi, croyant que j'allais apercevoir quelqu'un, mais non, il n'y avait que nous. Mon cœur, un peu perplexe, manqua un battement. Je lui lançai un regard interrogateur, mais il se contenta d'esquisser un sourire. J'avais envie de lui demander ce que ce baiser signifiait. Je ne comprenais plus rien ce soir.

J'entendis qu'on nous appelait et nous entrâmes dans la cage aux lions.

Cela se passa mieux que je m'y attendais. Ma petite colère de tout à l'heure

avait porté ses fruits, sans doute. C'était ça ou alors ma mère avait donné des instructions à tout le monde. Les gens étaient gentils, même si mon père continuait à lancer des regards menaçants à Ash.

Mais ils n'arrêtaient pas de nous regarder. Surtout Ash. Ils lui lançaient des petits regards en douce, comme s'il était un flamant rose qui s'était posé par erreur dans une mare aux canards – un spécimen étrange et fascinant hors de son milieu.

Il était tellement différent des hommes de ma famille. Il était plus mat, plus exotique. Il parlait avec un accent un peu traînant qui faisait qu'il ne séparait pas bien les mots, surtout quand il parlait vite.

Mais tout le monde faisait de son mieux.

Eric et Ash commencèrent à parler de football à ma grande surprise. Ash révéla qu'il était un grand supporter d'une équipe de Barcelone. Je demandai s'il y avait de célèbres équipes de foot en Slovaquie, mais Ash et Eric éclatèrent tous les deux de rire devant mon ignorance évidente de ce sport et je préférai me taire. Ash s'en sortait très bien en tout cas.

Je commençai à me détendre depuis que Collin avait ouvert sa grande bouche. Je pensais avoir compris comment il avait tout découvert : un de ses amis d'université travaillait au bureau de la mairie où nous nous étions mariés. Je ne savais pas qu'ils étaient aussi proches, mais je supposais que les circonstances étaient assez inhabituelles pour qu'Andy en touche un mot à Collin. Cela ne changeait pas grand-chose de toute façon.

Ash avait raison sur un point : j'étais soulagée que ma famille soit au courant. Je l'observai alors qu'il parlait avec animation, débordant littéralement d'énergie ; il était tellement différent de l'homme en colère, prêt à exploser de tout à l'heure. Cela me rappelait aussi que je ne le connaissais pas très bien, *mon mari*. J'aurais le temps de le découvrir même si notre mariage se terminait dans deux ans.

Après avoir ingurgité autant d'alcool et de nourriture, Ash avait les joues rouges et le regard brillant. Il me sourit et se pencha pour m'embrasser dans le cou. Malgré la chaleur dans la cuisine surpeuplée, un petit frisson me parcourut.

Était-il un si bon acteur ? Ça avait l'air tellement vrai, mais est-ce que ça l'était vraiment ?

Soudain, on entendit en provenance du salon, les premiers accords de musique celtique.

— Allez, rigola Paddy, montrons à Ash ce que c'est que vraiment danser !

Ma famille était irlandaise jusqu'au bout des ongles : la musique, la danse, la

Guinness.

J'étais vraiment l'intruse chez moi : j'étais la seule à ne pas avoir hérité des gènes de la grande taille et des cheveux roux de la famille ; j'étais la seule à ne pas avoir le moindre sens du rythme et qui ne buvait pas une goutte de Guinness.

Ash suivit la bande qui se dirigeait vers le salon, puis réalisa que je ne le suivais pas. Il fit demi-tour et m'obligea à quitter la table.

— Viens !

— Ash, non ! dis-je en riant.

Il me tira à sa suite dans le salon, ignorant les sourires moqueurs. Tout le monde savait que j'étais nulle, incapable de danser deux pas. Mais Ash me souleva et me fit tourbillonner ; je ne touchais même plus le sol. J'accrochai mes bras à son cou, riant aux éclats en voyant son sourire espiègle. Nous dansions tout autour de la pièce, mes pieds se balançant au niveau de ses chevilles.

Nous dansions tous les deux, parfaitement en harmonie, parce que je suivais son rythme. Ses bras musclés étaient enroulés autour de ma taille et ma joue était posée contre la sienne. Avec Ash, je savais danser.

Nous passâmes la fin de la soirée avec ma famille et ce fut très agréable. Ils avaient encore des questions à nous poser, mais ils nous laissèrent tranquilles.

La situation se corsa un peu au moment du coucher. Après tout, ce n'était pas la première fois qu'Ash et moi partagions un lit, mais celui-là ne nous laissait pas beaucoup d'espace. Je me tenais tout au bord, prête à basculer dans le vide, cependant, quelle que soit la façon dont je m'allongeais, une partie de mon corps touchait Ash. Au bout de plusieurs minutes à lutter pour trouver une position confortable, Ash émit un petit son agacé et me força à me coucher sur le côté et colla son corps contre mon dos.

— Dors ! ordonna-t-il, son haleine chaude caressant ma nuque.

C'est le coude d'Ash qui vint cogner dans mes côtes qui me tira du sommeil. Il se mit à crier. Puis il balbutia quelques mots incompréhensibles et poussa un long gémissement pendant que son corps tressautait violemment.

Je luttai pour me libérer de ses bras et roulai sur le côté. Je vis alors que ses yeux étaient fermés et qu'une fine pellicule de sueur brillait sur son visage faiblement éclairé par la lune.

— Ash, réveille-toi !

Il hurla à nouveau puis s'assit d'un coup, les yeux obscurcis par un voile de panique.

Sa réaction fut rapide, mais totalement inattendue.

Il abattit sa bouche sur la mienne avec une telle force qu'il écrasa mes lèvres et je poussai un petit cri lorsque son corps me plaqua sur le matelas. Sous le choc, je poussai de toutes mes forces sur ses épaules, mais il ne se déplaça qu'un petit peu pour pouvoir déposer des mots dans mon cou, ses mains plaquées sur ma taille.

— Laney, marmonna-t-il d'une voix étranglée. Ma femme.

Était-ce un état de fait ? Une question ou une invitation ?

Je n'en savais rien, mais je perçus parfaitement le désir dans sa voix et quand sa main effleura une de mes hanches, mon corps céda.

Cela faisait des semaines que je niais que j'avais envie de lui. Cela faisait deux mois que nous ignorions notre attirance mutuelle. Cet homme avait fait irruption dans ma vie et l'avait illuminée. Il était la pièce que je cherchais.

— Ash, je veux...

— Laney, j'ai besoin...

Nous avons parlé en même temps, mais sa bouche glissa sur ma gorge, puis ma clavicule et s'il avait d'autres choses à dire, il ne termina pas. Puis ses dents se refermèrent à travers mon pyjama sur mon téton érigé et je poussai un petit cri.

Il s'agenouilla, arrachant son tee-shirt humide pendant que mes mains avides faisaient glisser son boxer sur ses hanches et ses fesses. Il s'en débarrassa rapidement. Pendant un bref instant, son corps fin et élancé apparut dans toute sa gloire : ses cuisses solides, son sexe en érection. Il se plaça au-dessus de moi et remonta mon tee-shirt avec les dents pendant que d'une seule main, il baissait mon pantalon.

Une seconde après, il était en moi, alors que j'étais à peine prête.

Je criai quand il m'obligea à remonter mes genoux pour s'enfoncer plus profondément encore et cette fois, un éclair de plaisir courut le long de ma colonne vertébrale pour terminer au creux de mon ventre.

Il avait les yeux fermés, le front plissé, la tête baissée.

Il enfouit le visage au creux de mon cou en allant et venant en moi si brutalement que le lit tremblait et grinçait. J'avais raison : il faisait l'amour comme il dansait, avec intensité et passion, avec une concentration totale.

Je me sentais indispensable, nécessaire, totalement femme, désirable et désirée.

C'était si soudain, si furieux et urgent ; cela comblait un intense besoin dont je n'étais même pas consciente – c'était si surprenant, si choquant, si grisant.

Il avait suffi d'une fois pour que je sois accro.

Je m'accrochai à ses épaules alors qu'il me martelait, en essayant d'enrouler mes jambes autour de sa taille, mais il allait et venait avec une telle vigueur erratique que je n'y arrivais pas. Tout ce que je parvenais à faire, c'était le serrer contre moi.

La sueur collait sa poitrine à la mienne ; il écrasait mes seins de façon presque douloureuse.

Il jouit brusquement en grognant et la sensation de son sperme chaud en moi me fit crier.

— Ash !

Quand il entendit ma voix, il se figea et releva la tête, me regardant les yeux écarquillés et interrogateurs.

— Laney ?

Il me fixait, incrédule et choqué. Je poussai un nouveau petit cri, mon clitoris envoyant des petites étincelles de plaisir dans tout mon corps.

— Je rêvais, murmura-t-il. Je croyais que je rêvais.

— Cela m'a semblé très réel, chuchotai-je, en relâchant mon étreinte sur ses épaules.

Il se retira brutalement, me faisant tressaillir et couler son sperme dans les draps. La gêne s'installa, pénible, entre nous deux.

Il s'assit sur le bord du lit, la tête entre les mains.

— Merde, je suis désolé, Lan, dit-il, le corps tremblant. *Moj sonček*, je suis tellement désolé.

Je ne savais pas quoi dire. Mon corps était chaud et apaisé, mais mon cerveau turbinait à mille à l'heure.

— Je... euh... devrais aller faire une petite toilette, marmonnai-je.

Je pris ma robe de chambre qui gisait sur le sol et marchai rapidement jusqu'à la salle de bain. La sensation humide de son sperme qui coulait le long de ma cuisse était désagréable.

Je me lavai rapidement et pris une grande inspiration en essayant de comprendre ce qui venait de se passer, ou plutôt ce que cela impliquait pour Ash et moi.

Il le regrettait de façon évidente ; je devrais aussi... mon Dieu, il ne savait même pas que c'était moi, à ce moment-là, n'est-ce pas ? Mais je n'arrivais pas à le déplorer. J'avais eu envie de lui. Dès notre première rencontre, notre attirance mutuelle avait été puissante, mais il s'était passé tellement de choses depuis. La vie avait été cruelle.

Quand j'ouvris la porte de la chambre, il releva la tête. Il était toujours dans la

même position, assis au bord du lit.

— Je t'ai fait mal.

Ses pommettes saillantes jetaient des ombres sur ses joues et il avait le regard assombri.

— Non, tu m'as surpris, dis-je doucement en m'asseyant à côté de lui.

Il fouilla mon visage pour savoir si je disais vrai ; il parut soulagé quand je le regardai tranquillement sans détourner les yeux.

— Je suis désolé, répéta-t-il doucement, en fixant ses mains vides.

— De quoi ? Il releva la tête, les yeux interrogateurs.

— Je pense que j'ai un peu perdu les pédales, dit-il, les mots se bousculant sur ses lèvres, le corps secoué de frissons.

— Nous les avons perdues tous les deux, repris-je en saisissant une de ses mains.

Nos doigts s'entrelacèrent et il les fixa avant de reprendre :

— Tu vas bien, c'est vrai ?

— Ash, si tu m'achetais des marguerites à la place de tulipes, je te mentirais et je te dirais que je les adore ; si tu mangeais le dernier cookie et laissais la boîte vide, je mentirais et dirais que je n'ai plus faim ; si tu portais des chaussettes avec tes sandales, je mentirais et je te dirais que je m'en moque, mais je te jure que je ne mentirais pas à propos de ça.

Je me penchai et déposai un baiser sur son épaule nue. Sa peau était aussi douce et fraîche que du satin.

— Tu as froid. Reviens te coucher.

Il soupira et il redressa un peu les épaules comme si je venais de lui retirer un grand poids.

Il était toujours nu, mais totalement à l'aise. Pas moi.

Même après ce que nous venions de faire, je remis mon pyjama avant de me coucher.

Il m'attira immédiatement contre lui, frissonnant un peu quand nos jambes s'entremêlèrent sous la couverture et que mes pieds glacés vinrent se poser sur ses mollets.

Il sursauta soudain, très tendu.

— Laney, dit-il, la voix hésitante. Je n'ai pas mis de préservatif.

— C'est bon, répondis-je calmement. J'ai un stérilet. Aucun risque que je tombe enceinte.

Un long silence s'installa. Puis, il m'entoura à nouveau de ses bras.

— Laney, je...

Je caressai ses bras et dis :

— Pas maintenant, Ash. Quand il fera jour... nous parlerons de tout ça. Pour le moment, dans l'obscurité, nous sommes bien dans les bras l'un de l'autre. Ce soir, je veux croire au conte de fées.

Il relâcha un peu la pression de ses bras et vint embrasser mes cheveux.

Tous nos soucis et nos peurs s'évanouirent dans le calme de la chambre de ma tante, une nuit froide à Chicago.

Quand je me réveillai, la lumière filtrait à travers les fins rideaux. Je réalisai immédiatement qu'un corps masculin musclé se trouvait juste derrière moi, ne serait-ce qu'à cause de la main qui enserrait un de mes seins et de l'érection pressée contre mes fesses.

À la lumière du jour, ce qui s'était passé cette nuit semblait un peu embarrassant.

Je m'apprêtais à me glisser hors du lit sans le réveiller quand les longs doigts d'Ash bougèrent signalant que lui aussi s'éveillait. Il serra gentiment mon sein, me faisant pousser un petit cri. Il se mit à caresser la pointe tendue et bougea les hanches, adoptant un mouvement circulaire. Je me retournai dans ses bras et il poussa un grand soupir, les paupières closes. Quand il les souleva à nouveau, il me regarda avec une grande attention tout en glissant la main sous mon tee-shirt. Il caressa l'espace entre mes deux seins menus puis referma la main sur ma chair.

Je gémis de plaisir, l'excitation montant en moi. Cela enflamma le désir d'Ash.

— C'est allé trop vite cette nuit, murmura-t-il, la voix rauque dans mon oreille. Je veux te faire l'amour.

ASH

Je n'avais jamais utilisé une femme comme je l'avais fait la nuit dernière. J'en avais honte. Cela n'avait été qu'un moyen de baiser, de me prouver que je n'étais pas celui que cet enfoiré avait voulu faire de moi. Je n'étais la pute de personne. J'aurais préféré mourir. Et je disais cela au sens propre : j'aurais collé une arme sur ma tempe et j'aurais appuyé sur la gâchette.

Mais même dans mon état de semi-conscience, cela n'avait pas été une baise urgente, une course vers un plaisir brutal, comme avec Yveta. C'était déjà plus. Je ne savais pas pourquoi et si c'était beaucoup plus. Ce n'était pas logique, et

pourtant ça l'était. Nous n'allions pas bien ensemble, mais d'une certaine façon, si. Nous n'étions pas amoureux, mais nous étions mariés.

Je la respectais, je l'admirais et elle méritait bien mieux qu'une baise torride dans l'obscurité après un cauchemar. Et si je ne pouvais lui offrir que mon corps dans lequel ne battait plus qu'un cœur de pierre, je ferais en sorte que ça en vaille le coup.

J'embrassai son épaule et son bras et la fis se retourner de telle façon qu'elle soit couchée sur le dos et qu'elle puisse me voir. La surprise que reflétaient ses yeux se transforma en désir et ses pupilles se voilèrent. Elle prit ma main et la pressa entre ses jambes. Ses yeux gris ne me quittaient pas tandis que ma main glissait de la ceinture de son pyjama, jusqu'au coton doux de sa culotte. Elle était déjà humide.

— S'il te plaît, murmura-t-elle, la voix basse et urgente.

— De quoi a envie ma merveilleuse épouse ? demandai-je, en déposant des baisers dans son cou, la faisant se cambrer jusqu'à écraser ses seins contre ma poitrine nue.

Je m'arrêtai et plantai mon regard dans le sien. Elle rougit, gênée.

— Du truc habituel, tu vois ? répondit-elle dans un rire embarrassé.

— Hum... ce matin, je vais faire de ton corps notre terrain de jeu, d'accord ? Et tu m'arrêtes si tu ne veux pas que je fasse quelque chose. Je n'ai que mon corps à te proposer. J'aime baiser, je suis doué pour ça. La nuit dernière, ce n'était pas... je veux que tu éprouves du plaisir.

Et je n'ai rien d'autre à t'offrir. Parce que le sexe te fait te sentir vivante. Parce que tu es tellement sexy et tu ne t'en rends même pas compte, parce que tu es à tomber, tellement courageuse et parce que je sais que nous serons incroyables ensemble.

— C'est pour toi, cette fois, Laney.

— J'ai beaucoup aimé le massage que tu m'as fait, dit-elle en souriant, les joues toutes rouges.

— Oui, pourtant cela t'a fait dormir ! rétorquai-je, un peu étonné.

— Avant, ça m'avait beaucoup excitée.

Je me souvins comment cette nuit s'était terminée : je m'étais masturbé devant elle.

Je la déshabillai lentement, en souriant. Elle était bien trop couverte pour ce que j'avais en tête. Puis je la fis se retourner pour qu'elle s'allonge sur le ventre. Je versai sur mes mains sa crème favorite pour le corps et la réchauffai avant de déposer une petite goutte sur chaque tache de rousseur qui parsemait son dos.

— Que fais-tu ? demanda-t-elle en essayant de voir ce que je faisais par-dessus son épaule.

— Je m’amuse, répondis-je. Je vais joindre les points. Je me demande ce que cela va faire apparaître comme image. Hum... on dirait une femme sexy.

Elle émit un rire rauque qui fit tressaillir mon sexe. Il était pressé d’aller plus loin, il faudrait qu’il attende un peu. La priorité était à Laney.

Je ne pus résister à l’envie d’écrire avec la crème, « Madame Novak » aussi puéril que ce soit. Puis je commençai à masser ses épaules, étirant les muscles noués et la faisant gémir encore et encore. J’avais du mal à me concentrer tellement je bandais. Mon sexe était comme un troisième partenaire dans le lit ; il se frottait contre son dos, glissant dans la crème pendant que je massais ses épaules.

Je préfèrai me faciliter la tâche en descendant le long de son corps jusqu’à ses pieds. J’appuyai les pouces sur sa plante. Mais elle continuait à pousser des gémissements de plaisir, et ces sons, ainsi que la chaude odeur de sa peau me poussaient aux limites de la folie. Je jetai un coup d’œil à mon sexe, pas surpris le moins du monde de voir une goutte perler à la pointe. Je fermai les yeux, essayant d’oublier à quel point j’avais envie de la pénétrer et de jouir en elle.

Mes pouces s’enfonçaient maintenant dans le muscle de son mollet. Elle gémit à nouveau et mon sexe tressaillit à l’unisson. Une fois de plus.

C’est son petit derrière musclé qui me fit perdre la tête. Ces deux globes parfaits étaient plus qu’un homme fait de chair et de sang pouvait supporter. Je la soulevai par les hanches, la prenant par surprise et l’obligeant à planter son nez dans son oreiller. Elle marmonna quelques mots étouffés qui me ralentirent à peine et j’enfonçai la pointe de mon auriculaire dans son petit trou plissé.

— Je n’aime pas ça ! s’exclama-t-elle, en sortant la tête de son oreiller, les joues toutes rouges.

Elle me foudroyait du regard.

Je fis aller et venir mon doigt tout doucement en la regardant un sourcil arqué. Sa bouche s’entrouvrit, dessinant un « o » parfait.

— On joue, chère épouse, dis-je en me penchant pour embrasser son cou.

Je n’arrivais pas à m’empêcher de répéter ce mot : « épouse ». Il m’intriguait, comme un nouveau jouet dont je ne connaissais pas le fonctionnement.

— Eh bien, cher époux, répliqua-t-elle, la voix très ferme. Pas de sexe anal : il ne rentre rien par là ! Compris ?

J’éclatai de rire et enfonçai mon doigt un petit peu plus loin en caressant son clitoris en même temps.

Cher époux... Encore plus intrigant...

— Compris, mon amour. Je joue. Ce n'est pas agréable ?

— Si, très. Mais je ne suis pas...

Mon index pénétra alors son sexe trempé et sa voix s'éteignit.

Elle se cambra encore davantage en secouant ses cheveux blond miel et poussa ses fesses contre ma main, accentuant la pénétration de mon doigt.

Le parfum de notre excitation envahissait l'air et faisait monter la température de la pièce fraîche.

Je voulais lui faire tellement de choses, pour lui plaire, pour lui donner du plaisir.

Je m'allongeai à plat ventre et commençai à lécher son sexe par-derrière. Elle poussa un petit cri d'exclamation alors que je la goûtais pour la première fois, en plongeant ma langue en elle puis en titillant son clitoris.

Nous fûmes aussi surpris l'un et l'autre lorsqu'elle jouit immédiatement. Son corps frissonna de plaisir, les yeux fermés.

Essoufflée, elle s'éroula sur le ventre puis elle se mit à rire... C'était un son absolument merveilleux.

— C'était... inattendu !

Je m'allongeai à côté d'elle et attirai son corps chaud contre le mien et laissai mes lèvres caresser son oreille.

Même si je bandais depuis au moins trente minutes, j'étais bien là, simplement allongé auprès d'elle et je tirai la couverture sur nous.

J'étais presque rendormi quand je sentis des lèvres chaudes et humides près de mon gland.

— Non !

Je la repoussai brutalement en appuyant sur ses épaules. J'avais été arraché en quelques secondes à ma bienheureuse sérénité et propulsé dans une salle de bain de Las Vegas, avec Sergei agenouillé devant moi essayant de me faire bander, en vain, pendant qu'Oleg me tenait par les bras.

Je chassai la noirceur qui menaçait de m'engloutir et me dirigeai vers la lumière... pour y découvrir une Laney terrorisée.

— Lan, je...

L'horreur de ce que j'avais fait, ou presque, de ce qu'on m'avait fait à moi me souleva le cœur une nouvelle fois. Laney sauta d'un bond du lit et réussit à attraper juste à temps une poubelle. J'agrippai les bords froids en métal et vidai mon estomac. Encore et encore.

Je l'entendis vaguement quitter la chambre, mais bientôt, elle revint et passa

un gant frais sur mon front, mes joues et ma bouche.

— Tout va bien, murmura-t-elle. Je suis désolée, tellement désolée.

J'essayai de secouer la tête pour dénier ses propos, parce qu'elle n'avait pas à s'excuser. C'était moi qui étais cinglé, pas elle. Jamais.

Je me rallongeai sur le lit, épuisé et déprimé. J'avais simplement voulu lui donner du plaisir, me sentir un homme normal, et maintenant, c'était mille fois pire.

Elle ne quitta pourtant pas la chambre, dégoûtée par mon comportement. Au lieu de cela, elle tira la couverture sur nous deux, posa sa tête sur mon bras et se mit à caresser doucement ma poitrine.

— Non, c'est de ma faute, dit-elle doucement. Je n'aurais pas dû te surprendre comme ça. Je le sais pourtant. Je ne recommencerai pas, promis, Ash.

Je me laissai sombrer dans le nuage noir qui flottait toujours au-dessus de ma tête. Un homme devrait pouvoir recevoir une fellation d'une femme séduisante sans péter un câble. Je plaçai un bras sur mes yeux, l'humiliation m'envahissant à nouveau.

La torture mentale avait été bien pire que la douleur physique qu'on m'avait infligée. Je n'avais plus aucune barrière de protection, j'étais écorché vif.

Laney tira doucement sur mon poignet.

— Je sais ce que tu es en train de faire : tu te reproches ce qui vient de se passer. Ce n'est pas la peine, il faut juste que nous nous mettions d'accord sur la façon dont nous allons faire tout cela. Maintenant que nous sommes mariés.

Je la laissai déplacer mon bras et découvris son visage qui souriait doucement près du mien.

Je n'avais pas le courage ni l'énergie de lui rendre ce sourire. À la place, je fermai les yeux en laissant ma frustration me submerger.

— Pourquoi fais-tu tout cela, Laney ? Depuis que tu m'as rencontré, rien ne va plus dans ta vie.

Elle ne répondit pas tout de suite, réfléchissant sans doute à ce qu'elle allait dire.

— Non, c'est la vie. Et depuis que tu fais partie de la mienne, elle est meilleure. Je sais que ce n'était pas vraiment prévu, mais je n'y peux rien.

Ce qui était prévu. Le mariage pour obtenir un bout de papier, vivre ensemble pour tromper l'administration. Mon Dieu, quel imbécile j'étais ! Je poussai un grand soupir : je m'étais perdu dans ces mensonges.

— Mon corps a eu envie de toi avant que je le comprenne intellectuellement. Je n'ai rien ressenti pendant si longtemps. Tu m'as ressuscité. Tu m'as sauvé

encore et encore.

Elle me sourit.

— Nous avons tout fait à l'envers : nous nous sommes rencontrés, nous nous sommes mariés et nous avons couché ensemble. C'est comme ça, Ash. Je ne cherche plus à comprendre.

Elle déposa un baiser au centre de ma poitrine ; ses lèvres étaient douces et chaudes, et mon traitre de corps réagit immédiatement. Et cette fois, il fallait qu'elle soit à moi. Toute velléité de douceur et de finesse disparut.

Nos regards s'accrochèrent et elle se jeta sur moi, en m'embrassant avec violence. Pendant une demi-seconde, je restai pétrifié par la surprise, mais après, je pris la commande des opérations.

J'avais pensé à l'embrasser chaque heure de chaque jour depuis notre mariage, trois semaines auparavant. Cela avait été chaud, j'avais senti sa passion ce jour-là, mais je ne croyais pas qu'elle avait vraiment envie de moi. Je l'avais vu me mater, mais elle n'était jamais allée plus loin. Après la répétition, l'autre jour, j'avais pris comme prétexte que Sarah et les autres filles nous regardaient pour faire ce dont j'avais tellement envie.

Je n'arrêtais pas de penser alors qu'elle enfonçait ses ongles dans mon cuir chevelu et que mon sexe se raidissait : *c'est ma femme ! Je suis en train de l'embrasser !*

Ce fut brutal, mais pas rapide. Intense, mais pas fiévreux. Mes bourses claquaient contre ses fesses et elle s'agrippait à mon corps, ses jambes enroulées autour de ma taille. C'était moi en elle et elle autour de moi.

Et lorsque nous atteignîmes l'orgasme tous les deux, c'était comme s'il avait un sens particulier.

Nous restâmes un moment étendus, le souffle court. Sa poitrine était rosie par le plaisir et son cou et son visage l'étaient par le frottement de ma barbe naissante.

Elle se tourna sur le côté pour me faire face.

— Ash, dit-elle gentiment en caressant mon torse.

Je savais qu'elle pouvait sentir les battements frénétiques de mon cœur et cela n'avait rien à voir avec ce que nous venions de faire. Elle m'avait pris par surprise et elle le savait.

— Tout va bien, tu es en sécurité. Tu peux me parler de ce dont tu rêvais tout à l'heure et l'autre nuit aussi ?

Je lui lançai un regard hostile, refusant de lui confier quoi que ce soit.

— Pourquoi veux-tu parler de ça ?

— Parce que je veux mieux te connaître. Tout savoir. Le meilleur comme le pire.

— Non, répondis-je en secouant la tête.

— Pourquoi non ?

Je poussai un grand soupir et fixai le plafond, en espérant que j'allais trouver magiquement les bons mots. Je lui jetai un coup d'œil et croisai les siens.

— Tu me regarderas différemment.

— Je ne le ferai pas, dit-elle doucement.

— Tu le feras. Bien sûr que tu le feras. Tu devrais le faire. Je n'aime pas y penser – jamais. Je n'ai pas envie que tu portes cette noirceur, toi aussi.

Je bondis sur mes pieds et commençai à faire les cent pas dans l'espace exigü, luttant contre la sensation de claustrophobie.

C'était comme cela que je gérais ma colère ou mes émotions : il fallait que je bouge. Mais lui révéler à quel point j'étais fracassé intérieurement... Elle me regardait comme si je venais de lui briser le cœur.

— Hé, appela-t-elle gentiment en me tendant la main.

J'arrêtai mes allées et venues et me tournai vers elle. Je la regardai dans les yeux espérant qu'elle lirait dans les miens tout mon désespoir, mon chagrin et le dégoût que j'éprouvais.

Je lui pris la main, la serrai doucement dans la mienne. Les articulations de ses phalanges étaient un peu enflammées ce matin, la peau était chaude sous mes doigts. Même si nous venions de faire l'amour avec passion, j'avais besoin de m'occuper d'elle comme si elle était fragile, précieuse... je voulais qu'elle sache que je la trouvais magnifique et désirable.

Elle piqua un fard.

— Tu es la personne la plus forte que je connaisse, dit-elle sans me quitter des yeux. Vraiment. Tu as traversé tellement de choses et tu n'as jamais cessé de te battre. Ce que tu as fait, quoi que ce soit, c'était parce que tu y étais obligé.

Je ne pouvais plus la regarder. J'avais trop honte.

Elle posa gentiment, lentement, sa main sur ma joue, m'obligeant à tourner mon visage vers elle, afin que je puisse lire dans ses yeux toute la confiance qu'elle avait en moi.

C'était comme un moment suspendu dans le temps.

Elle me surprit quand soudain elle se baissa et fouilla sous le lit. Elle finit par y trouver une boîte à bijoux qu'elle posa sur le dessus du lit près de moi.

— Joyeux Thanksgiving, me dit-elle tendrement.

— Oh, merde. On se donne des cadeaux à Thanksgiving ? Je suis désolé, je

l'ignorais.

— Non, pas habituellement, mais... eh bien, tu m'as offert une bague donc j'ai pensé... Bref, j'espère que tu aimeras ce que j'ai choisi.

J'ouvris la boîte et découvris une médaille de Saint Christophe en argent, identique à celle que j'avais perdue.

— Le saint patron des voyageurs, dit-elle en prenant le médaillon dans la boîte et en l'accrochant à mon cou. Et tu as déjà fait un tel voyage, Ash...

Je ne trouvais plus mes mots alors je préfèrai l'embrasser, lui montrant avec mes mains et mon corps ce que ce cadeau signifiait pour moi.

Mes mains caressèrent ses joues et son cou. Son pouls palpait sous mes doigts. Puis je descendis sur ses épaules, le long de ses bras, sa taille, ses hanches, l'attirant contre mon sexe à nouveau en érection.

Elle rit tout contre ma peau et ses lèvres chaudes se pressèrent contre mon torse. Les joues rosies, le souffle court, elle me repoussa un peu.

Je la laissai, avec réticence, m'allonger sur le dos. Là, elle se mit à suivre du bout des doigts mes tatouages.

— Tu ne m'as jamais dit quelle était leur signification. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Je n'avais pas besoin de regarder pour savoir duquel elle parlait.

— C'est du serbo-croate, c'est écrit en cyrillique. Mon grand-père était serbe. Cela signifie : « Né pour danser ».

Elle se mit à rire.

— Évidemment. Quand l'as-tu fait faire ?

— J'avais seize ans. C'était le premier et c'était illégal – c'est interdit avant dix-huit ans. Ma mère était morte quelques mois avant et j'ai harcelé l'employé du salon de tatouage pour qu'il me le fasse. Il a fini par céder.

Elle hocha la tête et laissa glisser ses doigts de mon épaule vers mes autres tatouages.

— Et ton père a détesté cela.

— Oui.

Elle hésita avant d'enchaîner :

— Tu lui as parlé depuis... tout ce qui est arrivé ?

Je secouai la tête.

— Non et, je ne le ferai pas.

— C'est important pourtant la famille.

— Ma mère était importante. Lui, je n'en ai rien à foutre.

— Pourquoi ? Qu'a-t-il fait ?

— Je n'aime pas parler de lui.

— Tu ne peux pas m'en dire plus après tout ce que nous avons traversé ensemble ? demanda-t-elle, sa voix révélant sa déception.

— Ce n'est pas le problème.

— Alors c'est quoi ?

— C'est juste un connard. Il n'a jamais voulu de moi. Mes parents se sont mariés six mois avant ma naissance.

— Oh.

— Oui. Ce qui prouve que j'étais un accident. Je n'ai aucun souvenir de lui en train de s'amuser avec nous. Lorsqu'il sortait avec ses amis, oui, mais pas avec nous. Il ne voulait pas être père, je pense.

— Et le fait que tu dances ?

— C'était une idée de ma mère. Elle adorait danser, elle m'a donc inscrit très jeune à des cours. Mon père a été très en colère quand il l'a su. Il a cru que ça passerait. Il attend encore, dis-je en lui adressant un petit sourire.

— Il devait être fier de toi quand même quand tu as gagné toutes ces compétitions ?

— Non, il était gêné quand mon nom était dans le journal. Ses amis lui disaient que je devais être gay. Cela lui a simplement donné une autre raison de me détester. C'était supportable quand ma mère était encore en vie, mais après...

Je m'étirai sur le lit, les yeux fermés. Je souris en sentant Laney embrasser doucement ma poitrine.

— Il s'est dit que c'était le bon moment pour me faire arrêter la danse et m'a obligé à travailler dans son entreprise de construction. Il me disait : « tu vis ici et c'est moi qui te nourris. » Quand j'en ai eu assez, je suis parti.

— Tant pis pour lui, dit Laney doucement en effleurant mon ventre.

J'entendais, en bas, les gens parler. Tout le monde était réveillé. Il allait falloir sortir de notre petite bulle.

Laney le savait aussi et s'assit sur le lit.

— Tu me raconteras la suite une prochaine fois, sourit-elle. Je vais aller voir si la douche est libre. Je t'inviterais bien à venir avec moi, mais la salle de bain des invités de tante Lydia est un peu petite, malheureusement.

Elle me sourit gentiment et sortit, pieds nus.

Des milliers d'idées tournaient dans ma tête.

Il y avait eu notre départ hier soir, dans le stress et la précipitation. Et puis, il y avait ce qui venait de se passer. J'étais un homme nouveau depuis que j'étais entré dans cette chambre.

J'avais vingt-trois ans et j'avais déjà vécu trois vies : il y avait la période avant Las Vegas, celle où j'avais vécu là-bas, puis celle avec Laney. Chacun de ces moments m'avait changé, transformé.

Je n'étais pas certain d'être un homme meilleur, en revanche.

LANEY

Au fur et à mesure, les pièces du puzzle trouvaient leur place et formaient une image plus claire d'Ash.

Ce qui lui était arrivé à Las Vegas était pire que ce que je pensais. Maintenant, à la torture, je devrais sans doute ajouter les abus sexuels, même s'il niait avoir été violé. Cela allait dans le sens de mon père et d'Angie qui avait parlé du traumatisme d'Ash. Ses réactions, notamment quand j'avais tenté une fellation, en étaient la preuve. Et en repensant à sa violence incontrôlable contre les hommes, à la sortie du théâtre, je me souvenais que ce qui avait tout déclenché avait été une phrase de l'un de ces types qui avait crié « Il pourrait me sucer la queue ! ».

Le voir se comporter de façon aussi *barbare* m'avait effrayée. Je ne trouvais pas d'autres mots.

Une partie de moi voulait en savoir plus parce qu'une femme avertie en vaut deux, mais une autre partie n'avait pas envie de vivre avec cette horreur en mémoire. J'étais peut-être trop lâche, je ne sais pas. Mais Ash ne voulait pas non plus m'en parler – ou plutôt il ne voulait pas que je le sache.

Cela expliquait peut-être son attitude bizarre avec Angie ; sa réticence à accepter son amitié : elle savait.

Les dernières vingt-quatre heures avaient été riches d'enseignements.

Collin, qui n'avait jamais montré une once de passion en dix ans de relation, avait pris sa voiture et fait un trajet d'une heure pour m'obliger à lui dire la vérité. Je me sentais d'ailleurs très coupable. Nous aurions dû nous séparer depuis des années, déjà.

Et puis, il y avait Ash. Il n'y avait aucun moyen de savoir ce que l'avenir nous réservait et il fallait que je règle les problèmes de mon passé, de toute façon : une conversation avec Collin s'imposait.

Je pris une douche rapide, bien consciente que de nombreuses personnes attendaient la place, et je revins rapidement vers notre chambre, maudissant le chauffage insuffisant de cette vieille maison. Il fallait reconnaître qu'Ash avait fait tout ce qu'il pouvait pour me tenir au chaud.

Il était couché quand je revins dans la chambre, l'édredon remonté tellement

haut que je ne voyais plus qu'une touffe de cheveux bruns qui dépassait. Je le laissai dormir. Il répétait six fois par semaine pour *Broadway Revisited*, ce qui ne lui laissait que le dimanche pour faire la grasse matinée. Et comme il dormait dans mon salon, c'était difficile. En plus, son sommeil était perturbé. Il avait déjà l'air épuisé avant la débâcle d'hier et les révélations de ce matin.

J'enfilai un jean et un top. J'étais contente d'avoir amené le pull fantaisie que m'avait fait ma mère trois ans auparavant. Je souris en voyant l'air étonné de la dinde qui se trouvait au centre du tricot.

Je complétais ma tenue très élégante par de grosses chaussettes et des chaussons de tante Lydia. On ne s'habillait pas pour Thanksgiving chez moi. C'était réservé à la messe de minuit.

Je dévalai l'escalier et tombai sur ma sœur Bernice avec son bébé qui s'accrochait à elle comme un ourson à sa mère.

— Heureux Thanksgiving, sœurette. Marie, dis bonjour à tata Laney !

La petite fille s'agita sur sa hanche puis se mit à piailler sur le mode sirène dès qu'elle aperçut Mittens, le chat. Bernice la posa en grimaçant, et elle se mit à sourire en voyant sa fille prendre en chasse la pauvre bête sur ses petites jambes potelées.

— Désolée, dit-elle. Nous sommes en train d'essayer de lui faire comprendre qu'elle peut s'exprimer autrement, mais ce n'est pas encore au point. Enfin, tu t'en es rendu compte.

— Oui, je m'en suis rendu compte !

— Tu sembles heureuse, dit-elle en haussant un sourcil. Je suppose que cela n'a rien à voir avec ce mystérieux mari qui t'a honorée toute la matinée.

J'ouvris la bouche, écarlate et prête à nier farouchement.

Bernice éclata de rire.

— Tu devrais voir ta tête. Je suis folle de jalousie, en fait. Quand tu couches avec un bébé dans la chambre, c'est bien plus compliqué. Mais je dis ça, je ne dis rien, de sœur à sœur : pour le salut de mon mariage et de ma santé mentale, écarte le lit du mur.

Elle me fit un clin d'œil et moi, je me mis à chercher un trou de souris où me cacher.

J'aurais dû le savoir pourtant ; il n'y avait pas beaucoup d'intimité avec une aussi grande famille. C'était même une des raisons pour laquelle j'avais emménagé dans mon propre appartement dès que j'avais pu. Mais comme ce qui se passait avec Ash était si nouveau et si impossible à définir, j'avais un peu honte qu'on nous ait entendus.

Il faisait délicieusement chaud dans la cuisine et de merveilleuses odeurs émanaient de la dinde déjà au four.

Et petite chanceuse que j'étais, la totalité de mes oncles, tantes et mes parents étaient installés autour de la table. Il parlait de moi, en plus, c'était évident, car la conversation cessa dès que j'entrai.

Je pris un toast sur une pile et commençai à le tartiner d'un beurre épais et crémeux. J'avais vingt-neuf ans et j'étais indépendante, je n'avais pas besoin de leur bénédiction.

— Joyeux Thanksgiving ! lançai-je joyeusement.

— Joyeux Thanksgiving, ma puce, répondit affectueusement mon père.

— Où est ton... mari ? demanda ma mère. Oh, Seigneur, c'est tellement bizarre de dire ça.

À qui le dis-tu, maman !

— Il dort encore. Il répète tous les jours du lundi au samedi depuis un mois et cela dure toute la journée. La première est dans une semaine.

— Sommes-nous invités cette fois-ci ? demanda froidement ma mère. Ou est-ce que c'est une première *secrète* ?

J'adorais ma mère, mais elle avait la capacité de me donner l'impression d'être absolument nulle sans prononcer un seul mot et là, elle avait beaucoup à dire.

— Eh bien, dis-je prudemment, Ash aura quatre billets gratuits pour la famille et les amis, mais il n'aime pas beaucoup ce spectacle. Il pense que ça ne se passera pas très bien, donc il serait peut-être préférable...

— Nous viendrons, conclut ma mère fermement. J'ai assisté pendant plus de vingt-deux ans à des spectacles de fin d'année à l'école, je ne vais certainement pas manquer celui-ci. Si l'on m'invite bien sûr.

Je retins difficilement un grand soupir.

— Tu es invitée. Et toi aussi, papa. Quelqu'un d'autre veut venir ?

On attribua finalement le billet restant à Bernice, même si ma mère affirma que toutes mes sœurs aimeraient être là aussi. Je ne savais pas ce qu'Ash penserait de tout ça, mais je ne pouvais pas faire grand-chose. Et cela me faisait plaisir que ma famille cherche à le soutenir. À nous soutenir.

— Bien, c'est décidé, dit maman. Bon, il faut que j'appelle le Père Michael maintenant afin que nous mettions au point... enfin, je ne sais pas quel nom nous pourrions donner à cela... Une bénédiction, peut-être ? Ash est-il d'une confession particulière ?

— Bridget, la gronda gentiment mon père.

— Brian, c'est important. Je ne sais pas ce qui a traversé l'esprit de Laney de contracter un mariage secret comme ça, mais en tant que mère, le moins que je puisse faire est de m'occuper du salut de son âme, quelle que soit la personne qu'elle épouse.

Les paroles de ma mère firent grimacer les gens et je la foudroyai du regard.

— Ça suffit maman ! Nous sommes très satisfaits de notre mariage. Nous n'avons pas besoin de plus. C'est d'ailleurs pour ça que nous avons procédé ainsi.

Quel gros mensonge !

Elle changea immédiatement d'angle d'attaque.

— Le Père Michael sera déçu. Je ne sais pas ce que je vais pouvoir lui dire. C'est lui qui t'a baptisée et qui officiait lors de ta Confirmation et pour le mariage de tes sœurs. Il convenait très bien alors. Ce n'est pas parce que tu as choisi d'épouser quelqu'un hors de notre religion...

— Ce n'est pas le cas.

Je savais que je n'aurais pas dû dire ça, mais elle s'illumina immédiatement.

— Ash est catholique ?

— Oui, cependant cela ne veut pas dire que...

Au même moment, j'aperçus Collin par-dessus l'épaule de mon père qui entrait, les yeux injectés de sang et fatigués, les joues marbrées de taches rouges sous sa barbe naissante.

Tout le monde se tut, même ma mère et ce jour devint soudain le pire début de Thanksgiving de ma vie.

— Bonjour Collin, dis-je doucement. Veux-tu un café ?

Il hocha la tête et s'éclaircit la gorge.

— Oui, bonne idée, merci.

Je lui versai une tasse puis lui suggérai qu'il aille la boire sous la véranda avec moi. Il faisait froid dehors, mais nous aurions au moins un peu d'intimité.

Je lui tendis un manteau appartenant à l'un de mes oncles et je m'enveloppai dans une étole en laine.

— Comment te sens-tu ? demandai-je, une fois qu'il fut dehors, la tasse serrée entre ses mains.

Il réfléchit quelques instants.

— Je ne sais pas, Laney. Je suis un peu perdu, je suppose. Pourquoi as-tu fait ça ? Pourquoi l'as-tu épousé lui et pas moi ?

Je lui devais une totale franchise.

— Je ne pensais pas me marier avec toi et cela depuis longtemps. Je pensais

que tu ne le désirais pas et j'étais heureuse de vivre seule dans mon appartement. Tu n'en as jamais parlé.

— Au bout de dix ans, je pensais que cela tombait sous le sens !

— Eh bien, non.

— Mais tu l'as épousé, lui. Dans mon dos. Alors que nous sortions toujours ensemble !

Il secoua la tête, apparemment toujours incrédule et faisant renaître la honte en moi.

— C'est arrivé très vite, tentai-je d'expliquer. Nous avons besoin d'une carte verte pour son travail. La danse est très importante pour lui, et après tout ce qu'il a vécu ici, je voulais l'aider.

— Et tout ce que nous avons vécu, *nous* ? répliqua Collin, en élevant la voix. Dix ans, Laney ! Dix ans ! Dix ans à gérer tes crises et...

— Collin, dis-je en soupirant. Tu m'as toujours considérée comme un problème à régler et tu continues... Cela ne fonctionne pas comme ça. Je ne serai jamais en bonne santé. Je dois vivre avec ma maladie. Chaque crise finira par passer... ou pas. Je ne peux pas penser tout le temps à ce que cette pathologie me coûte. Au contraire, il faut que je me concentre sur ce que je peux faire, sur ce que je ferai. Et... Je n'ai pas envie d'être un devoir pour toi.

Il resta silencieux quelques instants.

— Tu reconnais que vous vous êtes mariés pour qu'il obtienne sa carte verte ?

— Ash est mon ami. Je tiens beaucoup à lui. Beaucoup. Mais quand je lui ai proposé le mariage...

— C'était *ton* idée ? me coupa Collin, stupéfait.

— Eh bien, oui.

— Waouh. Je n'arrive pas à y croire.

— Notre histoire me semblait bien fragile. Nous avons déjà rompu une fois et j'étais certaine que cela se reproduirait.

— Justement à cause de lui !

— Non. À cause de nous.

Il garda le silence un moment et reprit, sans argumenter davantage.

— Tu allais me prévenir ?

J'hésitai un peu, avant d'admettre :

— Non, je ne t'aurais rien dit sur le mariage lui-même. Mais nous ne l'aurions annoncé à personne. En revanche, concernant toi et moi, notre relation, oui, j'allais aborder le sujet ; j'attendais simplement que nous soyons en tête à tête. Ce qui vient finalement d'arriver.

Je le vis grimacer quand je dis « nous » en parlant d'Ash et moi. Il était toujours autant en colère. Je ne pouvais vraiment pas lui en vouloir.

— Ta famille a l'air de croire que ce mariage blanc est réel, dit-il amèrement.

Je gardai mon regard fixé sur le givre qui recouvrait les champs et les granges ; tout avait l'air si pur et si simple.

— Eh bien, commençai-je prudemment. Mes sentiments pour Ash ont grandi et je crois que lui aussi de son côté éprouve quelque chose pour moi.

Collin ricana, l'air furieux.

— Tu n'es quand même pas naïve à ce point-là ? Il te dit exactement ce que tu as envie d'entendre. Dès qu'il aura sa carte verte, il décampera.

— C'est ton opinion, répondis-je sèchement. Je suis désolée que tu aies découvert cela de cette façon. Tu ne méritais pas ça.

— Non, en effet.

Il termina son café alors que nous restions assis, sans échanger un mot.

— J'ai encore une question, reprit-il en regardant sa tasse, les sourcils froncés.

— Vas-y.

— Tu couches avec lui ?

Je lui répondis, le regard planté dans le sien :

— Je te promets que je ne t'ai jamais trompé.

Il ne me croyait pas, mais je n'y pouvais rien. J'en avais fait assez.

La porte derrière nous s'ouvrit d'un coup et Ash déboula, les bras croisés sur la poitrine et les sourcils froncés.

Collin se leva d'un bond et en passant à côté de lui, il essaya de le bousculer.

— Trou du cul, marmonna Collin en rentrant dans la maison.

— Connard, répondit Ash, du tac au tac.

Et une lourde odeur de testostérone flotta dans l'air.



Chapitre 16

LANEY

Le retour se fit après le dîner. Mes parents étaient déçus que nous ne restions pas plus longtemps, mais nous avons besoin de plus d'intimité pour parler de ce qui s'était passé la nuit dernière.

En plus, je n'étais pas très à l'aise à l'idée de coucher de nouveau avec lui avec mes parents à quelques pas seulement. Je ne savais même pas si nous allions recommencer pourtant.

Et ne serait-ce pas très dommage ? Parce que, franchement, cela avait été ce que j'avais connu de mieux jusqu'alors.

Les questions se bousculaient dans ma tête alors que je roulais sur des routes plongées dans l'obscurité avant de rejoindre l'autoroute. Étions-nous ensemble ou pas ? Allait-il retourner dormir sur le canapé ? S'attendait-il à ce que je l'invite dans mon lit ? Et, le souhaitais-je ?

Je connaissais au moins la réponse à cette question.

Lorsque nous nous retrouvâmes enfin devant la porte de mon... de notre appartement, le sang battait à mes tempes. C'était un soulagement d'être à la maison.

Je m'affalai sur le canapé, soulagée de laisser Ash porter nos bagages et ranger au réfrigérateur les restes que ma mère avait insisté que nous emportions.

Il prit mon iPhone dans mon sac et lança le dernier album d'Adele.

J'écoutai Ash s'activer dans la cuisine, remplir la bouilloire et la mettre en marche. Rapidement, l'odeur de camomille se répandit dans la pièce.

J'entrouvris les yeux quand je le sentis tirer sur mes bottes et commencer à masser mes pieds endoloris.

— C'est bon, gémis-je en sentant son pouce s'enfoncer dans l'arc de mon pied gauche.

Il ne répondit pas, fredonnant la chanson, sans prononcer les paroles.

Ses doigts remontèrent sur mes chevilles, les massant avec soin. Il ne pouvait pas remonter plus haut, je portais un jean skinny. Je devrais porter plus de jupes !

Les mots s'échappèrent alors de ma bouche :

— Que faisons-nous maintenant, Ash ?

Il me regarda, un sourcil arqué sans changer le rythme de son massage.

— Ce que tu veux, Laney.

Je fronçai les sourcils, déçue qu'il évite ainsi de répondre.

— Je veux simplement savoir où nous en sommes.

— Je ne sais pas.

Il allait falloir que je dise les choses clairement. Je me préparai mentalement à entendre la réponse à ma question :

— Nous sommes en couple, Ash ?

— Nous sommes mariés, répliqua-t-il, le front plissé, comme si cela expliquait tout.

C'était peut-être le cas pour d'autres personnes, mais pas pour nous.

— Nous nous sommes mariés afin que tu obtiennes ta carte verte, poursuivis-je en essayant de garder mon calme. Mais... la nuit dernière et... ce matin, nous avons couché ensemble.

Il me sourit, les yeux brillants de désir.

— Oui.

— Je ne couche pas comme ça avec n'importe qui ! m'écriai-je en secouant la tête.

— Je suis ton mari !

— Sur le papier seulement ! Ce n'est pas un vrai mariage.

Il se leva d'un bond, les narines frémissant de colère.

— Je ne comprends pas ce que tu veux !

Je pris une grande inspiration en m'efforçant au calme.

— Il faut que nous mettions quelques règles en place, lançai-je, la voix froide et crispée.

Il agita les mains devant lui de façon exagérée.

— Alors quelles sont ces règles ?

— Eh bien... Est-ce que nous... désires-tu... que nous couchions ensemble à l'avenir ?

— Bien sûr, répliqua-t-il en cillant de surprise, sa colère comme envolée puis, il s'assombrit à nouveau. Pourquoi ? Pas toi ?

Je faillis éclater de rire. Quel jeu de faux-semblants ! Il fallait que je me calme et dompte mes émotions, sinon nous n'aboutirions à rien. Et encore moins au lit.

— Ash, viens t'asseoir.

Il s'assit à mes côtés, très crispé.

— Ce que je veux dire... c'est que si ton but est de savoir qui préfère ta queue et qu'il faut la partager, ce sera sans moi.

Ash fut tellement surpris qu'il fît un bond en arrière.

Oups. J'ai peut-être été un peu brutale sur ce coup-là.

— Il n’y a personne d’autre dans ma vie !

— Pas même la femme avec qui tu passes tes nuits ? Ou peut-être devrais-je dire, les femmes ?

— Quelle femme ? Il n’y a personne d’autre, s’exclama Ash, interloqué.

— Ash, je t’ai vu ! Tu avais des griffures sur la poitrine... et toutes ces nuits où tu sortais.

Ses lèvres tremblèrent légèrement.

— Fallait-il que je reste à l’appartement pendant que tu baisais l’autre connard ?

Oh, ça n’allait pas du tout dans la direction que je voulais !

— Non, bien sûr que non...

— L’entendre... avec toi... ça me rendait malade. Je ne pouvais pas rester là, sans rien dire.

— Alors, où allais-tu ?

— Au pub.

— Oh ! Pas... Tu n’étais pas avec des femmes ?

Il me regardait, un sourcil arqué.

— Non.

— Mais ta poitrine ? Je n’ai pas inventé ces griffures !

Il baissa les yeux.

— J’avais envie de trouver une fille. Tu étais avec le connard, donc je voulais faire la même chose. J’ai trouvé une femme disposée. Mais quand elle a commencé à me griffer... Je n’ai pas pu aller jusqu’au bout. Je n’avais pas vraiment envie d’elle de toute façon.

Son visage s’était fermé et je compris à quel point cela l’avait touché de porter les traces de quelqu’un d’autre sur son corps. Mon cœur se serra.

— Notre situation est plutôt originale, dis-je et c’était un euphémisme. Je ne sais pas trop ce qu’il y a entre nous, mais je ne peux pas dormir... avoir des relations sexuelles avec quelqu’un qui envisage d’en avoir avec d’autres personnes. Je sais que nous ne sommes pas un couple dans le sens traditionnel du terme. Dans aucun sens, en fait, mais...

Il me prit la main pour la serrer entre les siennes.

— Tu m’as épousé pour m’aider, je le sais. Mais je crois qu’il y a quelque chose en plus, n’est-ce pas ?

— Oui, je pense.

— Je ne veux personne d’autre que ma femme, Lan. Et toi ? dit-il en caressant doucement ma joue du bout des doigts.

— Non, pas vraiment. Nous sommes un couple, alors ? Réellement ?

En posant cette question, je me sentais un peu mal à l'aise. Si je demandais à Ash d'entrer dans mon monde, j'allais devenir son fardeau. J'eus soudain envie de reprendre mes mots et de les enfouir au plus profond de moi-même.

Mais au lieu de ça, Ash prit ma main et la plaqua contre sa poitrine.

— Réellement.

J'étudiai avec attention son visage, en essayant de deviner ce qu'il pensait. L'expérience fut douce-amère. Ash me choisissait, excluant toute autre possibilité.

— J'espère que tu ne regretteras jamais ce choix, dis-je, la voix tremblante. Et si un jour, tu ne veux plus de moi parce que mon corps ne fonctionne plus ?

— Et si ? Tu n'as que ça à la bouche ! Tu te caches derrière ces mots comme si c'était un bouclier. Et si tu es dans un fauteuil roulant ? Et si tu marches comme une vieille femme ?

— Hé, espèce de salaud !

— Je suis un salaud parce que je te mets devant la réalité ? Je me moque de tout ça ! Tu es mon rayon de soleil à moi !

Ma famille et Collin m'avaient toujours protégée des hauts et des bas de l'existence. Mais notre vie serait faite aussi d'extrêmes avec Ash.

Ensemble.

— Emmène-moi dans notre lit, Ash, demandai-je en m'appuyant contre lui.

Ses yeux étincelèrent, illuminés par la passion. Il pencha la tête et embrassa le dos de ma main.

C'était un geste démodé, gentil, en totale contradiction avec le désir que j'avais vu flamboyer dans son regard qui balayait mon corps, comme s'il était incapable de choisir entre mes seins et ma bouche.

Je l'aidai à se décider en passant les bras autour de son cou et en l'attirant à moi pour poser mes lèvres sur les siennes.

Il les entrouvrit pour me donner le baiser le plus torride, le plus lent, le plus excitant que j'avais reçu de toute ma vie. C'était une façon de me faire comprendre qu'il contrôlait la situation et qu'il allait m'embrasser exactement comme il en avait envie.

Ash espiègle, Ash sérieux, Ash dragueur... Et j'étais en train de me dire que l'Ash sexy était celui que je préférais.

Ses hanches tournaient paresseusement dans un rythme lent qui aurait pu être celui d'une danse ou tout simplement une bonne vieille manière de se frotter contre moi.

Je posai la main entre ses jambes et massai la bosse qui se développait sous son jean.

Un long frisson secoua son corps et il se pressa encore plus contre ma main. Je mourais d'envie de toucher son corps nu.

Je déboutonnai maladroitement sa chemise, les doigts gourds, à la recherche de sa peau nue. Il rit contre ma bouche et leva les bras pour m'aider à passer la chemise par-dessus sa tête.

Sa peau était comme de la soie chaude, douce et tendre, tendue sur des muscles solides ; mes doigts exploraient les plats et méplats de sa poitrine et de son ventre, puis vinrent caresser les cicatrices et les marques de coups qui maculaient son dos.

Il soupira de soulagement quand je baissai la fermeture de son jean. Son sexe était dressé contre le métal au point que je me demandais si elle ne laisserait pas une trace permanente.

Je fis descendre son pantalon, tentée de déposer un baiser sur son gland où brillait une goutte de liquide séminal. Mais je m'abstins. Peut-être qu'un jour, je le pourrais, mais nous avons le temps. Quelle idée merveilleuse, d'ailleurs !

Ash se débarrassa tout seul de ses chaussures et du reste de ses vêtements avant de ramper jusqu'à moi. Ses yeux étaient si expressifs que j'entendis presque l'ordre « Déshabille-toi ! Tout de suite ! »

Je lui répondis de la même façon : « Vas-y ! Oblige-moi ! »

Il me souleva dans ses bras si vite que mon estomac chavira. Il me porta jusqu'au lit – notre lit – en me retirant mes vêtements entre deux baisers lents et langoureux.

Je fermai les yeux pour me protéger de ce visage magnifique et des sensations qui menaçaient de me submerger complètement. Il était comme une vague dans l'océan, une marée tiède et je me noyais dedans – dans le bonheur et dans le plaisir physique.

Je soulevai les genoux, parcourue par un frisson d'anticipation quand il s'arrêta pour déposer un baiser sur ma cuisse, prenant une grande inspiration en effleurant du nez mon intimité. Il posa sa bouche chaude et humide sur mes lèvres et il traça le contour de mon clitoris de la langue. Il me goûtait, me touchait, explorait mon intimité. Puis, bientôt, il pressa ses hanches entre mes cuisses et son sexe, magnifique et brûlant, me pénétra.

Nous restâmes ainsi sans bouger quelques secondes, essoufflés, le regard plongé dans celui de l'autre. C'était notre façon d'officialiser notre couple, à nos propres yeux.

Puis, il commença à bouger, me montrant exactement quel type d'énergie un danseur professionnel pouvait déployer. C'était largement plus qu'un homme normal. Il le montra deux fois. Ash était du genre perfectionniste. Et j'en adorai chaque seconde.

Puis le sommeil nous saisit, tellement nous étions épuisés, drogués par cette sérénité qui suit l'orgasme. Le bras d'Ash s'enroula autour de moi et il posa la main sur mon sein gauche. C'était apparemment sa position favorite et elle me convenait très bien.

Nous fîmes la grasse matinée le lendemain, c'était juste parfait. Nous finîmes par émerger vers midi.

Pas facile d'annoncer à mes amies mon mariage avec Ash. Pour Vanessa, ce fut par FaceTime et je serrai les dents quand elle me passa un savon pour ne pas l'avoir invitée.

Elle me jura qu'elle avait tout de suite remarqué l'attraction qu'Ash et moi partagions, même dans l'ambiance horrible de notre rencontre. Je ne la contredis pas et je lui promis que nous lui rendrions visite le plus tôt possible.

Jo prit mieux la nouvelle, affirmant que je n'avais jamais paru aussi heureuse et qu'elle mourait d'envie de nous voir tous les deux.

Puis je l'annonçai à mes collègues, mais je ne dus pas être très claire puisque je reçus un message de félicitations de mon chef nous félicitant Collin et moi. Je corrigeai son erreur lors de notre réunion mensuelle.

Ma mère s'occupa de prévenir le reste de ma très grande famille et tous exigèrent de rencontrer Ash au plus vite.

Mais moi aussi, j'avais envie de le voir.

Il ne fut pratiquement pas à la maison le reste de la semaine. Il se traînait jusqu'à l'appartement après les répétitions, totalement épuisé. Il n'avait que l'énergie de manger un peu et de s'écrouler sur le lit pour s'y endormir aussitôt.

Et le seul soir que nous pûmes passer ensemble, nous nous disputâmes.

Cela commença à propos d'un détail sans aucun intérêt – enfin du moins, c'était mon avis, mais pas celui d'Ash.

Nous regardions des rediffusions de *Danse avec les Stars*. Quand je lui avais proposé la première fois, il avait été plutôt méprisant, me disant qu'il s'agissait d'amateurs et que cela ne l'intéressait pas. Mais juste après deux danses, il avait été complètement captivé (et assez pénible), commentant toute l'émission, m'expliquant ce que les danseurs professionnels montraient aux amateurs. J'avais même fini par le menacer de lui coller du scotch sur la bouche.

Il avait les yeux très fatigués et nous regardions l'émission, blottis l'un contre l'autre, sous une couverture. Il était épuisé et d'humeur maussade. Une des stars de l'émission était en train d'expliquer à quel point son père, décédé neuf ans plus tôt, lui manquait et qu'elle allait danser pour lui. Ses yeux s'embruèrent de larmes alors. Je maugréai dans mon coin.

— Quoi ? demanda Ash, la voix sèche.

— C'est de la manipulation affective ! « Je suis triste parce que mon papa est mort. Votez pour moi ! » Ça m'énerve, c'est tout !

Ash serra les mâchoires ; un muscle tressauta sous son œil.

— Ce n'est pas de la manipulation. Quand tu dances, tu ressens des émotions. C'est comme... une mémoire musculaire qui fait entrer de l'émotion dans la danse.

— Oh, s'il te plaît ! C'est juste un moyen assez minable d'obtenir le vote du jury. C'est malsain et de mauvais goût.

Il se leva soudain, me prenant par surprise.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles !

Puis, il sortit de la pièce à grandes enjambées et j'entendis la porte de la chambre claquer derrière lui.

Je restai bouche bée. Que s'était-il passé ? Venions-nous de nous disputer à propos d'une émission de télévision ? C'était difficile d'éviter ses champs de mines émotionnels quand je ne savais pas du tout où ils étaient. C'était épuisant. J'étais épuisée.

Il revint vingt minutes plus tard, encore humide de sa douche et prêt à s'excuser.

Sa façon de le faire fut de me faire l'amour à sa façon très énergique. Cet homme était une machine et s'il n'avait pas été aussi fatigué par les longues séances de répétition, je ne suis pas certaine que nous aurions fermé l'œil de la nuit.

Ash dormait rarement bien. Ces nuits étaient souvent agitées. Ses démons le poursuivaient jusqu'au fond de ses rêves.

Le jour de la première, Ash grésillait littéralement d'énergie, même s'il jurait qu'il était certain que ce serait un désastre.

Je tentai de le calmer, mais il était bien trop énervé.

— Tu seras formidable sur scène, murmurai-je, sur un ton que seuls les amants utilisent.

Il appuya son front contre le mien.

— Je suis extraordinaire quand je suis avec toi. Sans toi...

Je l'embrassai en posant mes mains sur ses mâchoires solides. C'était un baiser dans lequel je déversai toutes les émotions qu'il m'inspirait, tout l'amour que j'éprouvais pour lui, toute l'admiration et l'étonnement que je ressentais.

— Je t'aime, Ash. Nous nous sommes trouvés, nous nous sommes mariés et nous sommes tombés amoureux. Nous avons tout fait à l'envers. Mais c'est comme ça, c'est nous, notre histoire. Et maintenant, tu vas y aller et tu reviendras. Parce que c'est notre histoire aussi. Pour moi, les choses ne se sont jamais déroulées comme pour les autres : ma santé, les enfants, la certitude...

— Quoi qu'il arrive, nous nous soutenons toujours et nous avons notre amour qui nous rend plus riches que des rois.

— Pourquoi restes-tu avec moi, alors que je ne peux pas t'offrir ça ? Je ne peux avoir d'enfants.

Il me fixa, le regard sérieux.

— Parce que je t'aime. Parce que je ne veux pas danser seul.

Il quitta l'appartement après un baiser dévorant qui m'enflamma de la tête aux pieds. Une promesse de bien plus pour plus tard.

Je retrouvai ma mère et mes sœurs pour boire quelques cocktails dans un bar tout proche du théâtre, qui nous permettrait d'y arriver très vite malgré le verglas qui avait recouvert la ville.

Il y avait une petite foule devant la salle et j'espérais vraiment qu'Ash se trompait en pensant que ce serait une catastrophe. Il était trop exigeant, sans doute.

Je retirai mon manteau, mon écharpe, mon bonnet et mes gants et pris place sur mon siège. Nous avons de très bonnes places au troisième rang, j'étais assise entre ma mère et Bernice. Mon père devait venir, mais il avait été appelé pour remplacer quelqu'un. Du moins, c'est ce qu'il avait dit. Je préférais de toute façon que seule une petite partie de la famille soit là.

Je tapotai nerveusement l'accoudoir et ma mère s'empara de ma main et la serra doucement.

— Merci d'être venue, maman, chuchotai-je.

— Je n'aurais manqué ça pour rien au monde.

Je me demandai ce que ressentait Ash au fond des coulisses. Je fis une petite prière pour lui souhaiter que tout aille bien.

Quand les lumières s'éteignirent et que la musique se lança, j'étais pleine d'espoir. Je sentis un flot d'adrénaline m'envahir ; cela ne devait être qu'une pâle version de ce que ressentait Ash. Malgré tout, c'était très excitant ; j'allais

découvrir mon mari sur scène, pour la première fois depuis Las Vegas. Cela serait forcément spécial.

J'étais tellement excitée que je me tortillais sur mon siège quand les danseurs rentrèrent sur scène, mais au fil des tableaux, mon enthousiasme s'éteignit.

Je ne voulais pas y croire au départ, mais Ash avait raison : *Broadway Revisited* était épouvantable. C'était un méli-mélo mille fois vu sans aucune cohérence ni vraie intrigue. Cela me faisait mal pour les danseurs qui avaient beaucoup travaillé. Le metteur en scène et le producteur semblaient toujours croire que c'était le spectacle du siècle, mais il n'y avait qu'eux pour penser cela. Les critiques seraient implacables.

Des applaudissements discrets saluèrent la performance des danseurs. Il n'y eut pas de rappel et la salle qui n'était qu'à moitié pleine se vida rapidement. Nous étions censés aller boire quelque chose pour « fêter ça ». Pas sûr que beaucoup soient d'humeur à célébrer quoi que ce soit.

— Ash a été très bon, dit Bernice gentiment. Cette blonde qui dansait avec lui aussi.

— Sarah. Elle est très sympa.

— Ils vont bien ensemble. Ils auraient dû leur permettre de faire plus qu'un tango. C'était très chaud.

Oui, voilà, c'était mon mari, l'homme qui était super chaud quand il dansait. Ou quand il se tenait tout simplement debout. Ou assis. Et encore plus, allongé sur mon lit.

Et il était à moi. Cela me fit sourire. Bernice surprit mon expression et haussa les sourcils. Pas grave, je m'en fichais.

Nous prîmes la direction du pub le plus proche. Ash ne nous rejoignit qu'une vingtaine de minutes plus tard, sortant visiblement de la douche, le teint presque orange sous l'éclairage peu flatteur.

Quand je vis qu'il avait passé un bras sur les épaules de Sarah et qu'il avait la tête penchée vers elle pour lui parler, une vague brûlante de jalousie me traversa. Mais elle s'évanouit quand je m'aperçus qu'elle pleurait et que ses charmants yeux bleus étaient gonflés et injectés de sang.

Je me déplaçai sur la banquette pour lui faire de la place et elle se laissa tomber à côté de moi.

Ash m'adressa un petit sourire et salua ma famille de la tête pendant que Sarah se présentait. Il se dirigea après vers le bar et revint avec une bouteille de Hennessy et six verres.

Nous trinquâmes et nous vidâmes cul sec le premier verre.

— Mon Dieu, j'en avais besoin, marmonna Sarah. Je te jure, Laney, si ton homme n'était pas là, j'aurais pris la tangente il y a longtemps. Il est tellement calme tout le temps. Je ne sais pas comment il fait.

Moi non plus. J'étais persuadée qu'Ash était coléreux et susceptible. Ça m'étonnait que d'autres pensent ça de lui. Un nouvel éclair de jalousie me traversa.

Nous prîmes encore quelques verres et certains des autres danseurs nous rejoignirent, mais l'esprit n'était pas à la fête. Nous quittâmes rapidement la soirée.

Quel soulagement de regagner mon appartement et de retrouver des sensations dans mes orteils et au bout de mes doigts. Ash n'arrêtait pas de plier sa main droite en grimaçant. Les doigts qui avaient été brisés le faisaient souvent souffrir, mais c'était pire quand il faisait froid.

J'allais lui proposer de préparer un chocolat chaud, quand à ma grande surprise, il m'attira contre lui et m'embrassa avidement. Son haleine sentait le whisky et la cigarette, mais j'étais trop excitée pour m'en plaindre sur le moment.

Il plongea les deux mains dans mon jean et empoigna mes fesses.

— Ahhh ! Tes mains sont gelées ! Tu me le paieras !

Il éclata de rire contre ma bouche et je tirai sur sa ceinture pendant que nous nous dirigeons en titubant vers notre chambre en éparpillant les vêtements partout au fur et à mesure que nous les retirions. Nous chuchotions, détaillant tout ce que nous allions nous faire dans les minutes à venir.

Je frissonnai quand Ash m'attira sous les draps frais, avant d'être secouée par des frissons d'une autre nature quand il me réchauffa de la manière la plus ancienne du monde.

Ash se leva très tôt le lendemain matin, enfilant rapidement son jean pour aller acheter les journaux du matin.

Nous nous attendions à de mauvaises critiques, mais nous pouvions toujours espérer un miracle.

Ash faisait les cent pas, le temps que je trouve la page spectacle dans le journal et que je trouve les critiques le concernant.

Je grimaçai en lisant le titre de l'article : *Une dinde de Noël à éviter.*

Aïe !

— Vas-y, lis ! me demanda-t-il doucement.

Broadway Revisited est le genre de spectacle qui aurait dû rester au niveau de la mauvaise idée et ne jamais atteindre la scène. Mark Rumans est devenu célèbre grâce à son rôle dans « Forty Second Street » à Broadway, mais ne semble plus jamais avoir eu de bonnes idées depuis. Des rumeurs ont filtré sous-entendant qu'il était rentré en conflit avec Rosa Hart, la talentueuse chorégraphe. Elle a quitté l'équipe, il y a un mois.

Seuls, deux nouveaux venus, Sarah Lintort et Ash Novak, sauvent ce spectacle du désastre.

Le tango argentin de « Evita » qu'ils ont dansé était un chef-d'œuvre de tension sexuelle, d'harmonie avec la musique, de passion contenue. Ce divin duo s'est affronté dans un duel formidable, seul moment qui sauve cette longue soirée d'un ennui mortel.

Une étoile donc pour Lintort et Novak, mais sinon, un spectacle à éviter.

— Ils ont aimé votre tango, murmurai-je bêtement.

Ash hocha la tête et entra dans la cuisine.

Il s'appuya à l'évier, le regard perdu dans le petit matin gris et couvert. Je passai mes bras autour de sa taille et posai ma tête contre son dos. Ses mains chaudes vinrent se poser sur les miennes et il poussa un grand soupir.

— Je serai au chômage à Noël. Désolé.

— Tu n'as pas à t'excuser, tu as été merveilleux. Même ce critique le pense. Tu trouveras un autre travail, j'en suis certaine.

Il ne répondit rien.

Lorsqu'il partit pour le théâtre ce soir-là, j'avais le cœur serré. La journée avait été difficile, il n'avait pas dit grand-chose. Je comprenais bien à quel point y retourner ce soir, en sachant que c'était très mauvais, devait être pénible, même si le critique avait remarqué qu'il dansait brillamment.

Étant donné les étranges circonstances de notre mariage et le fait que nous devions divorcer dans deux ans, même si nous avions l'air très mariés quand nous étions dans le même lit, je n'étais pas censée soutenir mon époux d'une manière ou d'une autre. Et pourtant, j'en avais envie.

— Oh, continue, Ash ! Continue !

Il s'enfonça encore plus profondément en moi, tout près de la jouissance, mais je l'étais encore plus que lui.

Au départ, je pensai que le bruit que j'entendais était celui que faisait le lit en cognant le mur. Ash l'avait repoussé deux fois déjà, mais, il se retrouvait contre

la paroi d'une manière ou d'une autre. Il avait même fait sauter un peu de plâtre à force. Ash m'avait promis qu'il réparerait ça dès que possible.

Le jour commençait très bien, les prémices d'un orgasme picotant le creux de mon ventre. J'entendis alors à nouveau le bruit.

— Ash !

— Oui, mon amour ! souffla-t-il, les dents serrées, les hanches allant au-devant des miennes comme un piston.

Il pressa avec son pouce mon clitoris et bien que le bruit m'ait distraite, le plaisir explosa en moi, urgent, incontrôlable, faisant naître des éclairs derrière mes paupières et m'obligeant à fermer les yeux.

J'entendis alors le son pour la troisième fois.

Ash approchait à toute vitesse du point de non-retour, ses mouvements moins précis, plus sauvages, adoptant un rythme presque désespéré.

TOC-TOC-TOC !

— Monsieur Novak ? Madame Novak ? Je suis Ralph Phillips des Services de l'immigration. Ouvrez la porte, s'il vous plaît.

— Oh, mon Dieu, Ash, arrête ! Il faut que nous... Nous devons...

Ash poussa un juron, décidé à aller droit au but. Il se mit à me pilonner, de la baise pure et simple.

— Ralph Phillips, des Services de l'Immigration des États-Unis. Je suis au regret d'insister, mais ouvrez la porte.

Ash jura à nouveau, se retira brusquement et se dirigea à grands pas vers la porte, l'expression orageuse.

J'observai sa silhouette qui s'éloignait, son cul délicieux juste au niveau de mes yeux. Il s'arrêta simplement pour prendre une serviette, bien trop petite pour dissimuler complètement qu'il était encore en érection.

J'enfilai ma robe de chambre et jetai un coup d'œil discret dans le salon. Ash ouvrit la porte à la volée, son souffle rapide soulevant sa poitrine, les joues rougies.

Un homme grand et mince portant des lunettes rondes était sur le seuil et recula d'un pas quand il se retrouva en face d'un Slovène furieux de quatre-vingts kilos qui le fusillait du regard.

— Ah ! Monsieur Aljaž Novak ?

— Quoi ?

— J'aurais voulu savoir s'il était possible d'avoir un entretien avec vous et madame Novak. Je suis Ralph Phillips des Services de l'Immigration. Je vous présente ma collègue Moira Walsh.

— Nous étions occupés, grogna Ash.

Je vis l'homme baisser subrepticement le regard sur la serviette d'Ash et virer au cramoisi.

— Malgré tout, je me permets d'insister, reprit-il visiblement déstabilisé.

Je me dépêchai de sortir de ma cachette, car j'avais peur qu'Ash leur claque la porte au nez.

— Je suis désolée, dis-je en lissant mes cheveux. Nous... J'allais prendre ma douche.

— Je suis vraiment navré. Madame Novak, je suppose.

— Bien sûr, répondis-je sèchement.

Il semblait un peu gêné et, dissimulant une grimace, je lui ouvris la porte.

Ash était toujours aussi furieux et je craignais que son sexe sorte de sous la serviette pour serrer la main de nos visiteurs. Je lui conseillai d'aller prendre une douche pendant que je préparais du café et mon Dieu, j'en avais bien besoin. Je surpris mon reflet dans la fenêtre de la cuisine et découvris, horrifiée, que j'avais de grosses plaques rouges sur les pommettes, le menton, le cou et la poitrine ; quant à mes cheveux, ils étaient hirsutes... comme lorsqu'on vient de faire l'amour...

Mon cœur battait la chamade et pas simplement à cause de la dernière demi-heure. Les Services de l'Immigration ne faisaient ce genre de visites-surprises que lorsqu'ils suspectaient un mariage blanc. Je me demandai qui nous avait dénoncés. Collin aurait-il pu être suffisamment en colère pour cela ? Les choses ne s'étaient pas bien terminées avec lui, mais je refusais de le croire capable de ça.

L'homme, Phillips, m'observait, l'œil suspicieux, mais sa collègue avait l'air mieux disposée. Peut-être qu'il jouait à leur propre version de gentil flic/méchant flic ou peut-être que son humeur s'était améliorée en voyant un Ash presque totalement nu. Cela fonctionnait à tous les coups avec moi. Maintenant, je me reprochais de ne pas m'être mise d'accord avec Ash sur la version à leur donner. Quelle idiote !

Je servis le café, avalant plusieurs grandes gorgées du liquide brûlant avant de prendre la direction de la salle de bain. Moira observait un tableau accroché au mur et je compris, trop tard, qu'elle m'avait retenue assez longtemps pour qu'Ash ait terminé sa douche et soit complètement habillé. Nous n'aurions pas le temps de discuter. Elle lui adressa un sourire bienveillant quand il passa à côté d'elle.

Je me dépêchai d'aller prendre ma douche et je revins rapidement, vêtue

également. Ash était assis dans le salon, l'air maussade et nerveux.

— Et bien sûr, nous vous interrogerons séparément, conclut monsieur Phillips après avoir expliqué en quoi consistait cette vérification.

Ash me lança un coup d'œil rapide, mais que pouvais-je dire ?

Madame Walsh m'escorta jusque dans la chambre alors qu'Ash restait avec Phillips.

— Quelle charmante chambre ! s'exclama-t-elle alors que je précipitais pour refaire sommairement le lit. Vous avez une vue magnifique.

— Oui, merci. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi cet appartement.

— Vous ne connaissiez pas Ash à ce moment-là ?

— Non.

— Depuis combien de temps vivez-vous ici ?

— Six ans.

— Et vous connaissez votre mari depuis combien de temps ?

— Trois mois.

À peine.

Elle tapota son stylo contre son bloc-notes.

— Les fiançailles ont été rapides.

Je ne lui répondis pas.

— Que pensez-vous de votre famille ?

Je ne savais pas ce que je pouvais dire, je devais être prudente.

— Ils aiment beaucoup Ash, mais ils auraient préféré que nous organisions un grand mariage avec toute ma famille.

— Mais ce n'est pas ce que vous avez choisi ?

— Non.

— Puis-je vous demander pourquoi ?

— J'ai trois sœurs aînées. Pour chacune d'entre elles, ma mère a été insupportable au moment de leur mariage. Je ne voulais pas de ça et Ash non plus.

— Comment vous êtes-vous rencontrés ?

Je pris une grande inspiration et me jetai à l'eau. Quand j'eus terminé, les sourcils de madame Walsh étaient tellement arqués qu'ils disparaissaient sous sa frange.

— Incroyable ! marmonna-t-elle. C'est totalement incroyable.

J'étais assez d'accord avec elle sur ce point.

Je pensais qu'elle en avait terminé avec ses questions, mais je me trompais.

— Est-ce qu'il vous donne un petit surnom ?

Je cillai, prise par surprise.

— Eh bien, oui. Ça se prononce un peu comme « moi son chèque », mais je ne sais pas ce que ça veut dire. Il ne veut pas me le traduire.

Elle prit ce détail en note, les sourcils froncés.

L'entretien devint de plus en plus personnel : quelle était la couleur de la brosse à dents d'Ash ? De quel côté du lit dormait-il ? Est-ce qu'il préférait garder la lumière allumée en faisant l'amour ou pas ? Quelle était sa position préférée ?

Les questions étaient tellement intimes que la colère commença à monter en moi. On aurait dit qu'on m'infligeait déjà une peine. Mon gouvernement avait-il vraiment besoin de savoir tout ça ?

— Madame Novak, pourriez-vous me répondre, s'il vous plaît ? me demanda madame Walsh gentiment, mais fermement.

— Il couche sur le côté gauche du lit, répondis-je froidement. Parfois, nous laissons la lumière allumée, d'autres non. Et nous adorons toutes sortes de positions.

J'étais cramoisie. Elle prit tout en note, me donnant l'impression d'être sale et qu'on avait violé mon intimité.

ASH

Les questions qu'il me posait étaient bizarres. Il voulait savoir qui sortait la poubelle, qui faisait les courses, qui faisait le ménage, passait l'aspirateur. Il eut l'air un peu agacé quand je répondis à presque tout :

— Tous les deux.

Mais c'était la pure vérité.

— Avez-vous des lampes dans la chambre ?

— Il y en a une sur la table de nuit de Laney.

— Mais pas sur la vôtre.

— Non.

— Pourquoi donc ?

— Je ne lis pas beaucoup.

Lire en anglais est difficile pour moi.

Il eut un petit rire sec :

— Vous ne lisez pas alors que son métier, c'est d'écrire des livres. Et elle ne danse pas alors que c'est votre profession. Qu'avez-vous vraiment en commun avec votre épouse, monsieur Novak ?

Je ne savais pas quoi lui répondre. Sur le papier, nous ne partageons

strictement rien. Pourtant, nous ne manquions jamais de sujets de conversation. Il n'y avait jamais de silences pénibles entre nous. Au contraire, ils étaient agréables et paisibles.

— Elle aime écouter de la musique, répondis-je, faiblement.

— Hum. De quel côté du lit dort votre épouse ?

Hein ? Bordel !

Je pris une grande inspiration.

— Du côté droit.

Il griffonna quelques mots sur son formulaire.

— Lors de vos rapports sexuels, préfère-t-elle laisser la lumière ou pas ?

Je croisai les bras sur ma poitrine.

— Ça ne vous regarde pas !

Il me jeta un coup d'œil par-dessus ses lunettes.

— Vous comprenez bien, monsieur Novak, que nous avons toutes les raisons de penser que votre mariage avec mademoiselle Hennessey ne vous sert qu'à obtenir la citoyenneté américaine ? Les circonstances étranges qui ont conduit à cette union, dont vous nous avez vous-mêmes parlé, la rapidité de ce mariage... Tout cela justifie ces questions. Si vous ne pouvez pas y répondre, nous serons obligés d'en tirer les conclusions qui s'imposent. C'est dans votre intérêt, et celui de votre épouse, de nous fournir des réponses directes.

Je me mis à fixer le plafond, furieux et impuissant. Il était comme Sergei, mais sans la violence psychotique de ce cinglé. Les lunettes en plus.

— La lumière éteinte.

Laney n'aimait pas son corps. Elle se trouvait trop mince, sans forme féminine. Mais pour moi, elle était l'incarnation de la féminité.

— Quelle position affectionne-t-elle ?

Je serrai les dents et refusai de répondre.

— C'est ma dernière question, monsieur Novak, précisa-t-il.

— Toutes ! grognai-je.

Je me levai et me dirigeai à grandes enjambées dans la cuisine. Je ne pouvais pas regarder sa petite tête satisfaite sans avoir envie de lui casser la figure.

Au même moment, Laney sortit de la chambre, pâle et visiblement bouleversée. Je la pris dans mes bras sans rien dire. Ses doigts agrippèrent mon tee-shirt et elle posa sa tête contre ma poitrine.

— Nous vous contacterons, lança Phillips, juste avant de partir.

Je me mis à jurer alors que Laney s'effondrait sur le canapé, le visage enfoui dans ses mains.

Les jours qui suivirent, nous fûmes tous les deux de vraies boules de nerfs. Nous nous attendions à un appel, à une lettre ou à une autre visite des sbires de l'Immigration – c'était mon nouveau mot favori que j'avais appris en regardant des rediffusions de *Breaking Bad*. Et chaque soir, je devais aller au théâtre pour essayer de distraire une assistance qui semblait se réduire un peu plus à chaque représentation.

Nous attendions tous la sentence. C'est pourquoi, lorsque Dalano et Mark nous demandèrent de venir dix minutes plus tôt, je savais à peu près à quoi m'attendre.

Nous nous rassemblâmes en cercle sur la scène vide ; Sarah s'appuyait contre mon épaule. Dalano nous fit taire et s'éclaircit la gorge :

— Merci d'être venus plus tôt aujourd'hui. J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. La vente de tickets n'est pas très bonne. Ces idiots de critiques ne savent ce qu'est la classe. Mark a fait un boulot incroyable de chorégraphie, dit-il tristement en se tournant vers son petit ami. Mais commencer le spectacle juste avant Noël, ce qui n'était pas de notre fait, a joué contre nous. Il va falloir que nous arrêtions le spectacle. La dernière se déroulera le vingt-quatre décembre. Je sais que c'est un gros choc pour vous, et je déteste devoir vous annoncer une aussi mauvaise nouvelle, mais je vous promets que ce n'est pas la fin de *Broadway Revisited* et que ce show renaîtra de ses cendres tel le phénix.

Il prit une grande inspiration, sous nos regards hostiles.

— Votre implication et votre affection me touchent au cœur ce soir et j'aimerais vous remercier d'avoir pris part à cette formidable aventure. Nous sommes simplement en avance sur notre temps, ajouta-t-il dans un petit rire. J'espère que vous donnerez votre maximum ce soir, histoire de faire mentir les critiques. Merde !

Personne n'applaudit, mais Dalano et Mark ne semblèrent pas le remarquer, leurs regards soudés l'un à l'autre.

Nous nous dirigeâmes tous vers les vestiaires et après m'être rasé, je m'assis près de Sarah qui avait commencé à appliquer ses fards. Mon maquillage ne me prenait que trois minutes : de l'eye-liner, du fond de teint, de l'autobronzant et de la poudre, un peu de mascara et du gloss. Ce n'est pas ce que je préférais dans la danse, mais je faisais cela depuis des années et ça ne me dérangeait pas. Cela dit, je ne pensais pas ça à quatorze ans.

— J'ai pris un billet pour Londres, il y a une semaine, me dit Sarah en appliquant de l'anticerne.

— Ah oui ? Et tu reviens ici après ?

— Probablement pas. J'irai où l'on voudra de moi. Une de mes amies avec qui j'ai étudié travaille à l'opéra de Sydney, et elle me demande depuis longtemps de la rejoindre. J'irai peut-être. Trouver du soleil en hiver, ça peut être sympa. Et toi ?

— Je vais chercher un autre travail moi aussi, répondis-je en haussant les épaules.

— Tu devrais aller à Londres, Ash, continua-t-elle en étalant son fond de teint. Mon amie Paula m'a dit que plusieurs shows recherchaient des danseurs pour le Nouvel An. Tu n'as pas besoin de visa puisque la Slovénie appartient à l'Union européenne. Laney pourrait y aller avec toi. Elle travaille de chez elle, je crois ?

Je ne pus retenir un éclat de rire. Sarah me regarda, interloquée.

Quelle ironie d'avoir épousé Laney pour obtenir une carte verte et aller travailler en Europe où la situation serait renversée : elle pourrait travailler de là-bas grâce à notre union.

— Tu es vraiment bizarre, me dit Sarah en me lançant un pinceau à la tête.

Elle avait certainement raison, mais ce qu'elle venait de dire me donnait à penser. Cela changeait de mon inquiétude sur mon avenir aux États-Unis.

Le public tomba à une cinquantaine de personnes dans une salle qui pouvait en accueillir cinq cents. Il n'y avait rien de pire que de danser jusqu'à s'en faire exploser le cœur pour ne recevoir que quelques maigres applaudissements. Mais cela ne nous empêcha pas de le faire avec le sourire. Nous affichions ce putain de sourire tous les soirs et nous dansions jusqu'à nous en faire saigner les pieds.

Le matin du réveillon de Noël, une drôle d'impression me saisit dès mon réveil, un mauvais pressentiment, comme avant une tempête, comme si on me coupait le souffle. Mon cœur battait la chamade, mais tout semblait parfaitement normal. Laney dormait à côté de moi.

Je me levai aussi silencieusement que possible et me rendis dans la salle de bain. Je fixai mon regard dans le miroir en me demandant ce que la vie me réservait.

J'essayais de compartimenter ma vie, d'oublier ce qui s'était passé à Las Vegas, d'oublier Sergei et même mes amis. Cela fonctionnait parfois, mais à d'autres moments, j'avais l'impression de devenir fou et que les différentes parties qui me composaient allaient se casser comme du verre.

La femme qui dormait à mes côtés m'avait tellement aidé. Je lui en serais éternellement reconnaissant. C'est grâce à elle que je tenais le coup et que je ne me dispersais pas en mille morceaux. Je ne savais même pas pourquoi.

Je voulais lui offrir un merveilleux cadeau de Noël. J'avais pensé à une bague de fiançailles assortie à son alliance, mais je ne pensais pas que c'était une bonne idée et je n'étais pas certain qu'elle en avait envie.

J'avais acheté à la place une centaine de mes chansons préférées et je les avais téléchargées sur son téléphone. Elles avaient toutes une signification pour moi et j'espérais qu'elles en prendraient une pour elle.

Je m'aspergeai d'eau froide en évitant de me regarder dans le miroir. C'était plus facile ainsi.

Laney dormait toujours quand je revins dans notre chambre. J'observai son visage qu'elle fronçait un peu. Elle boitait depuis deux jours et nous savions tous les deux qu'elle allait déclencher une crise. Elle refusait de l'admettre cependant. Ou plutôt, elle refusait que cela gêne sa vie en quoi que ce soit.

Elle vivait avec de nombreuses limitations ; elle ne pouvait pas faire certaines choses, ou elle ne pouvait pas essayer de les faire. Certaines resteraient à jamais impossibles, mais elle avait le cœur le plus généreux du monde. Elle était remarquable de bien des manières, mais elle ne s'en rendait pas compte.

Elle m'avait laissé entrer chez elle alors qu'elle me connaissait à peine. Elle m'avait toujours fait confiance et elle m'avait tendu la main alors que tout le monde l'en dissuadait, l'encourageait à se méfier de moi.

Dans un monde où il était bien plus facile de regarder ailleurs, elle s'était intéressée à quelque chose d'autre qu'à elle-même.

Elle m'avait sauvé et je la remerciais en essayant de ne plus me préoccuper de mes amis et de reprendre le cours de ma vie. Je n'avais rien fait pour Yveta, Marta, Galina ou Gary. Et pour cette fille, celle dont j'ignorais le nom, qui hantait mes rêves et disparaissait pendant la journée, je n'avais rien tenté non plus. Je pouvais faire semblant que tout allait bien, la seule personne que j'avais sauvée, c'était moi.

J'étais en train de préparer le café quand j'entendis frapper à la porte. Je pensai tout d'abord que les sbires de l'Immigration étaient de retour avec leurs questions indiscretes et débiles.

Mais je me trompais. Qu'est-ce que j'avais fait au Bon Dieu ? C'était bien pire que l'Immigration.

J'enfilai rapidement un jean et allai ouvrir la porte.

Un policier en uniforme se tenait sur le seuil.

— Monsieur Novak ? Je suis l'agent Jenkins.

— Oui, je me souviens de vous.

C'était le connard qui m'avait écrasé la tête sur le capot de sa voiture de

patrouille, la nuit de mon arrivée à Chicago. Je n'étais pas près de l'oublier.

— Nous souhaiterions vous interroger au commissariat.

Je sentis Laney qui se tenait derrière moi ; elle posa une main apaisante sur mon épaule. C'était à la fois un avertissement et un geste de réconfort.

— Encore des questions, Billy ? Faut-il que je contacte Angela ?

Le type rougit et déglutit nerveusement.

— Votre père, enfin, le Capitaine Hennessey m'a demandé de le conduire au poste. Il n'est pas en état d'arrestation.

— J'espère bien ! s'exclama-t-elle. C'est à propos de quoi cette fois ?

— Je ne sais pas, ou du moins, je ne suis pas certain. Je te jure que c'est vrai, Laney.

Il la suppliait presque ce qui m'aurait bien amusé si je n'étais pas si tendu. Laney me jeta un coup d'œil.

— Nous devrions y aller.

L'agent eut l'air très soulagé. Moi, pas vraiment.

Je finis de m'habiller, le visage fermé. J'attrapai mon manteau et les suivis dehors.

Le voyage jusqu'au poste de police se déroula dans le silence. Il était peu probable que les flics soient autorisés à écouter *Mix* ou *Kiss FM*.

Instinctivement, je me saisis de la main de Laney. Si c'était fini, si je devais rentrer chez moi, il fallait que pendant nos derniers moments ensemble, je lui fasse comprendre qu'elle serait toujours mon amie, que...

Elle tourna son regard gris vers moi. Ses yeux exprimaient toute sa compassion, son amour pour moi.

La prise de conscience fut brutale. Je n'avais rien vu arriver, je n'avais pas su interpréter les signes, je me mentais depuis si longtemps... mais à un moment, l'amitié et l'admiration étaient devenues de l'amour. J'étais tellement amoureux d'elle que nous ne faisons plus qu'un, je ne savais plus où elle commençait et où je m'arrêtais.

J'en eus le souffle coupé à tel point que cela me fit mal de respirer. Je ne savais pas que l'amour pouvait vous faire perdre ce réflexe. Faire l'amour à Laney était très haut dans la liste des choses qui m'étaient indispensables, juste après l'air, mais avant la nourriture et à égalité avec la danse. Non, plus maintenant. Laney m'était plus nécessaire que l'oxygène.

Moj sonček, mon rayon de soleil.

— Nous y sommes, dit-elle doucement.

J'avais à peine entendu ce qu'elle disait. Je me penchai vers elle et pressai

mes lèvres sur les siennes, en prenant son visage entre mes mains. Puis je l'embrassai comme si c'était la première fois. Ou la dernière.

— Je t'aime, dis-je, mon souffle effleurant sa peau. Tu es mon rayon de soleil, Laney Novak. Je t'aime tellement.

Elle cilla, stupéfaite, et soudain un sourire magnifique s'épanouit sur son visage, l'illuminant comme le rayon de soleil qu'elle était.

— Il t'en a fallu du temps ! Je t'aime depuis le premier jour où je t'ai vu.

J'éclatai de rire, surpris, et nous restâmes comme deux idiots amoureux jusqu'à ce que l'agent Ducon ouvre la portière. Le sourire de Laney s'évanouit.

— Quoi qu'il arrive, Ash, tu n'es pas seul, d'accord ? Elle me serra à nouveau la main et je hochai la tête, la bouche soudain sèche.

Le Capitaine Hennessey nous attendait, mais cette fois, il n'essaya pas de nous séparer et ne fit aucun commentaire sur la façon dont Laney se cramponnait à moi. Ou plutôt sur la manière dont je me cramponnais à elle, comme un homme en train de se noyer, agrippe une branche.

Il nous conduisit à une salle d'interrogatoire où Petronelli et Ramos se tenaient déjà, de même que l'amie de Laney, Angela, et un homme en costume que je ne connaissais pas.

— Angie ! Que se passe-t-il ? demanda Laney, en s'éloignant de moi pour se diriger vers son amie.

— J'attends encore qu'on me le dise, dit-elle en me regardant les sourcils froncés avant de me serrer la main. Mais j'ai appris la bonne nouvelle. Toutes mes félicitations.

Laney hochai la tête et lui sourit.

— Merci.

— Tu sembles heureuse, dit Angela, de mauvaise grâce.

— Oui, nous le sommes, répliqua Laney en me prenant la main.

Son père ferma la porte, signalant ainsi que les choses sérieuses commençaient. Mon cœur bondit dans ma poitrine. Je détestais être dans des espaces exigus et fermés. Cela me rappelait trop avoir été coincé dans la voiture avec Sergei.

Je me mis à transpirer et j'essayai de me calmer. Laney serrait mes doigts si fort que je dus réprimer une grimace de douleur.

— Désolée, chuchota-t-elle en me lâchant sur-le-champ.

— Merci d'être venu, Ash, lança son père.

— Nous...

— Je vais prendre les choses en main à partir de maintenant, Capitaine

Hennessey, le coupa l'homme en costume sans même le regarder.

— Ash est mon gendre, dit-il visiblement un peu vexé.

À ces mots, je tournai brusquement la tête vers lui.

Personne ne parla pendant quelques secondes.

— Je comprends, reprit l'homme calmement. Je suis l'agent spécial John Parker, du service des alcools, du tabac, des armes à feu et explosifs. Nous enquêtons sur votre ami Volkov et ses connexions avec les Outlaws, un gang de motards, responsable de cinquante-cinq pour cent de l'activité criminelle au Nevada. Nous n'en savons pas beaucoup plus.

Il me regarda alors directement.

— Grâce aux informations que vous nous avez fournies, nous avons pu localiser le centre névralgique qui coordonne tous leurs trafics d'êtres humains et leurs réseaux de prostitution.

Le père de Laney jeta un regard irrité à l'homme.

— Ils ont trouvé tes amis, Ash. Yveta Kuznets et Gary Benson.

Les doigts de Laney étreignirent à nouveau les miens, mais cette fois, la douleur était la bienvenue.

— Est-ce qu'ils vont bien ?

— Dans un avenir proche, oui.

Je ne comprenais pas ce que ça voulait dire.

— Et Marta ? Galina ?

— Nous n'avons pas réussi à localiser Marta Babiak, répondit Parker. Une femme porteuse de son passeport a quitté les États-Unis, il y a un mois, mais après cela, nous perdons sa piste.

— Galina ?

— Nous avons toutes les raisons de penser que Galina Bely a été tuée le quinze décembre ou aux alentours de cette date.

Pendant que je dansais dans un spectacle nul. Oh mon Dieu !

— Monsieur Novak, dit Parker, grâce aux éléments que vous nous avez fournis, nous avons pu sauver 137 femmes et 27 hommes répartis dans une douzaine de lieux dans ce pays. Et ce n'est pas terminé. Nous avons également arrêté 33 membres des Outlaws et nous aimerions que vous nous aidiez à identifier celui que vous avez vu. Volkov a rompu tout lien avec eux et il a perdu plusieurs de ses hommes lors de fusillades. Nous pensons que Volkov est en train de faire le ménage. Il va abandonner certaines de ses activités. En vous enfuyant, vous avez sauvé la vie d'autres personnes.

Je sentis les mains fraîches de Laney sur mes joues et je compris qu'elle était

en train d'essuyer mes larmes

— Tu as fait un truc formidable, mon chéri, murmura-t-elle. Je suis tellement fière de toi.

Je n'avais rien fait à part sauver ma propre peau.

— De plus, reprit Parker, nous avons découvert, euh, les restes d'un homme blanc, entre trente et cinquante ans. Nous pensons qu'il s'agit d'Oleg Ivanowski, le bras droit de Sergei Boykov. Nous aimerions que vous l'identifiiez, si possible.

— Que voulez-vous dire quand vous dites « les restes », agent spécial Parker ? demanda Angela. Mon client n'est pas médecin légiste.

L'homme la fixa et répondit froidement :

— Nous avons une tête, Madame Pinto.

Le visage de Laney devint livide et ses mains moites.

— Est-ce qu'il est obligé de faire ça ?

— Cela nous serait d'une grande aide, Madame Novak.

— Je le ferai, dis-je, la voix blanche.

Il hocha la tête et attendit que Laney détourne la tête avant de poser devant moi une photo en noir et blanc. L'image révéla une forme boursouflée, qui ressemblait plus ou moins à une citrouille. Cela n'avait rien d'humain. Les cheveux coupés très courts évoquaient ceux d'Oleg, mais cela ne suffisait pas pour conclure que c'était lui.

— Je ne sais pas. Ça pourrait être lui. Il... Oleg... a une longue cicatrice sur la joue droite et il a eu le nez cassé.

Ma réponse sembla plaire à Parker.

C'était bizarre de regarder la photo de la tête d'Oleg. Cela ne correspondait pas à l'impression de danger, de menace qu'il dégageait. Là, il n'était plus rien.

J'espérais que son corps était en train de nourrir des asticots, qu'il avait souffert quand ils l'avaient tué et qu'il avait senti chacun des coups de couteau qu'il avait peut-être reçus, chaque balle. J'espérais qu'il avait crié en agonisant. J'espérais qu'il était mort lentement.

Et j'étais heureux qu'il soit mort. Le monde ne s'en portait que mieux.

— Et Sergei ? demandai-je en m'étranglant presque en prononçant son nom.

Parker haussa les épaules.

— Volkov fait très bien son travail. Il est très probable que Boykov soit déjà mort ou en passe de l'être. Nous avons eu de la chance pour Ivanowski. Le propriétaire d'un ranch l'a trouvé en inspectant les limites de son domaine. On pense que des coyotes... bref, cela n'a plus d'importance maintenant.

Je ne vomis pas même si mon estomac se souleva un peu. Laney poussa une petite exclamation et je l'entourai instinctivement de mon bras.

— Vous allez arrêter Volkov ?

— Nous sommes encore en train d'accumuler des preuves contre lui. Nous ne voulons pas que lui, mais tous ses contacts. Nous sommes en liaison avec Interpol. Je ne peux pas vous en dire plus aujourd'hui.

Je ne savais pas quoi penser. C'était terminé, après tout ce temps ? J'aurais dû me sentir soulagé. Je ne ressentais rien de spécial, pourtant j'aurais voulu. J'avais l'impression de flotter dans une sorte d'eau froide qui anesthésiait tout. Même Laney, blottie tout contre moi ne me faisait rien.

C'était bizarre. Ce matin, j'avais découvert que je l'aimais et maintenant je ne ressentais plus rien. Je savais que j'étais toujours amoureux, du moins je le pensais, mais je n'éprouvais rien de spécial.

Son père m'observait, les yeux étrécis. Je lui rendis son regard jusqu'à ce qu'il se détourne.

— Et Yveta et Gary ? demandai-je à Parker.

— Nous les avons conduits ici. Mademoiselle Kuznets a choisi de le suivre. Monsieur Benson a de la famille à Kenosha. Il était ravi de savoir que vous étiez ici aussi.

— Où les avez-vous trouvés ?

Parker me regarda longuement, prenant le temps de la réflexion.

— Ils ont été retrouvés dans une des planques des Outlaws près de Boise. Ils avaient été déplacés plusieurs fois avant.

— Je peux les voir ?

— Nous pouvons arranger une rencontre. Ils sont à Mercy.

Je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire par là. Laney précisa :

— C'est le nom d'un hôpital.

Sa voix semblait venir de très loin, comme si le mur vitré entre le reste du monde et moi s'épaississait et se troublait chaque seconde. Ma tête commença à me faire souffrir.

— Pourquoi sont-ils à l'hôpital ?

L'expression de Parker demeurait impassible, mais je sentais qu'il me cachait quelque chose.

— Ils étaient déshydratés principalement. Quand les Outlaws ont commencé à avoir quelques problèmes avec Volkov, ils les ont abandonnés. Ils sont restés probablement trois ou quatre jours sans nourriture ni eau.

Je me massai les tempes, essayant d'atténuer la douleur pulsatile.

Laney me reprit la main et l'étreignit doucement.

— Ils ne les auraient pas laissés venir jusqu'ici s'ils avaient été trop mal en point, dit-elle pour me rassurer.

— Si vous n'avez pas d'autres questions, je pense que mon client en a assez fait pour aujourd'hui, dit Angela, la voix ferme.

— Il n'y a plus que les photos et j'en aurai terminé.

Il sortit une par une, une série de photographies. Certaines étaient des photos de la police, d'autres semblaient avoir été prises à distance, probablement par des caméras de surveillance. Je crus reconnaître le motard, mais sans certitude. Parker sembla un peu déçu. Je n'étais pas certain, parce que ce type était aussi expressif qu'un mur. Cette attitude me parlait d'ailleurs.

Il finit par dire à Angela :

— C'est fini pour moi. Merci, Mademoiselle Pinto, Monsieur Novak, Madame Novak.

Tout le monde se leva, mais j'avais encore une question à poser.

— Et si Volkov ne trouve pas Sergei ?

Parker serra les dents et pendant un instant, je crus qu'il allait refuser de répondre, mais il finit par secouer la tête et dire :

— Il a traversé la frontière vers le Mexique. Nous pensons savoir où il se rend. La question est de savoir si c'est nous ou Volkov qui le trouverons les premiers.

J'espérais que ce serait Volkov. Qu'il le trouverait, le castrerait avant de le tuer.



Chapitre 17

ASH

Je n'avais pas envie de faire face à Gary. En entrant dans sa chambre, brillamment éclairée, à l'hôpital, je ne savais pas à quoi m'attendre ni même s'il désirait me voir.

Tout ce qui lui était arrivé – et je ne savais toujours pas quoi exactement – était de ma faute.

Gary était assis dans son lit, la télévision allumée avec le son très bas, mais il regardait par la fenêtre, perdu dans ses pensées. Quand il entendit la porte s'ouvrir, il se tourna dans cette direction, le visage renfrogné. Lorsqu'il me vit, un large sourire s'épanouit sur son visage, et je grimaçai en découvrant les traces de coups jaunâtres qui commençaient à s'effacer sur son visage.

— J'ai une tête à faire peur, je sais. Toi en revanche, tu es superbe. Allez, viens m'embrasser, petit con.

Il me sourit en agitant les mains pour m'inciter à le rejoindre.

Je le pris dans mes bras. Un frisson le parcourut et il me serra très fort contre lui.

— Je suis tellement content que tu t'en sois sorti, putain, murmura-t-il.

Je m'écartai un peu de lui, surpris. Je m'attendais à des reproches, pas à... ça.

— Bon sang, ça fait plaisir de te voir. Il n'y a pas un seul charmant médecin dans les parages, dit-il entre le rire et les larmes. Comment vas-tu ?

— Je... Je ne sais pas quoi dire. Pourquoi ne me cries-tu pas dessus ?

Gary parut très étonné.

— Eh bien, je suis content de hurler ma joie en voyant ta belle petite gueule, mais je ne crois pas me tromper en pensant que ce n'est pas à ça que tu faisais allusion ?

— Mais... tout ce qui t'est arrivé est de ma faute !

Gary secoua la tête énergiquement.

— Non, non. Tu te trompes. Tu as essayé de me faire réagir, d'en parler, mais je ne voulais pas savoir. Même quand ils t'ont frappé et que tu étais au bout du rouleau... J'aurais dû t'aider à ce moment-là. Mais je ne l'ai pas fait.

Il désigna son visage et tout son corps.

— Tout cela est de ma faute. Je suis tellement content que tu t'en sois sorti. Je ne sais pas du tout comment en revanche. J'ai cru qu'il t'avait tué dans un

premier temps, mais quand ils ont commencé à me questionner pour savoir où tu étais, si je savais comment tu avais fait, je me suis réjoui. J'aurais été encore plus content s'ils avaient arrêté de me taper dessus, mais en dehors de ça...

— Ils t'ont battu ? Juste ça ?

Gary jeta un coup d'œil à ses mains et c'est là que je découvris la peau arrachée au niveau de ses poignets. Il avait été attaché ou menotté. Il se força à rire, les joues écarlates.

— Eh bien, il a fallu que je suce quelques queues, mais ce n'est pas un truc nouveau pour moi.

Mais quand il releva les yeux vers moi, je vis dans son regard qu'il était hanté par ça. Tout comme moi.

— Tu as fait ce qu'il fallait pour survivre, dis-je.

— Toi aussi ? demanda-t-il, les yeux écarquillés par la surprise.

Je hochai la tête.

— Sergei ?

— Oui.

— Comment lui as-tu échappé ? On ne t'a jamais revu... Tu n'es pas revenu après l'entracte.

Je fis une grimace et Gary reprit en s'excusant :

— Tu n'es pas obligé de me le dire.

— Si, justement.

Je retirai mon manteau, mon pull et mon tee-shirt devant un Gary silencieux. Puis je lui tournai le dos pour exposer mes blessures. Au bout de quelques secondes, je me retournai. Il me regardait, les traits graves, comme vieillis.

— Une femme est arrivée avant qu'ils puissent aller jusqu'au bout. C'était une touriste. Elle s'est enfuie et ça m'a donné une opportunité de leur échapper. J'ai fui moi aussi. Je suis désolé. Je n'ai pas eu le temps de t'avertir.

Il resta silencieux, perdu dans ses pensées, pendant que je me rhabillais.

— Nous avons tous nos démons, Ash. Je vais m'en sortir. Mes parents sont venus me rendre visite. Ils étaient bouleversés comme tu peux t'en douter, mais ils sont venus. Donc oui, je vais m'en sortir. Il faudra du temps, c'est tout. Il faut simplement que je me fasse refaire les dents. J'ai la tête d'un plouc, ce n'est pas possible ! Mais comment as-tu atterri à Chicago ? Je n'arrivais pas à y croire quand ils m'ont dit que tu étais ici.

Je m'éclaircis la gorge ; pas facile d'expliquer ce qui s'était passé avec Laney.

Je commençai mon récit, suivant l'évolution de ses pensées sur son visage : de la surprise, il passa à l'incrédulité, pour terminer avec une expression plus

réservée.

— Je suppose que je dois te féliciter, dit-il, en se forçant à sourire.

— Merci.

Mais son sourire s'effaça rapidement.

— Tu as déjà vu Yveta ?

— Non, je suis venu vers toi directement.

— Tu sais que Galina a été tuée ?

Je déglutis péniblement.

— La police m'a dit qu'elle était morte, mais...

— Ils l'ont tuée devant nous. Après que Sergei ait laissé ses copains motards s'amuser avec elle. Mon Dieu, Ash, je n'ai jamais vu... dit-il, la voix tremblante et il dut avaler sa salive plusieurs fois avant de continuer. C'était pourtant évident que nous ne savions rien. Bon sang, je me suis fait dessus dès qu'ils m'ont regardé. Je suppose que c'est pour ça qu'ils m'ont foutu la paix. J'étais répugnant. Pour Yveta, ça a été pire. Bien pire. Elle... elle n'est pas bien, Ash.

J'assimilais toujours la colère à une sensation de chaleur brutale, mais ce que je ressentais maintenant, c'était une sorte de lente submersion dans l'eau glaciale. Mon sang se figea dans mes veines, dans chaque artère, jusqu'à ce que mon cœur soit comme pris dans les glaces.

— Tu devrais aller la voir, dit-il en posant la main sur la mienne et en la serrant doucement. Ne t'attends pas à grand-chose. Essaie de ne pas la fixer trop longtemps... elle déteste ça. Et... ne lui parle pas de ta femme. Pas tout de suite.

— Mais...

— Je suis sérieux, Ash. Une chose à la fois.

Après cet énigmatique avertissement, je me levai.

— Je reviendrai.

— Merci, dit Gary, en essayant de sourire. Ça me ferait plaisir.

Laney m'attendait, anxieuse. Je ne parvins pas à lui dire quoi que ce soit. Je fis juste un petit signe de tête au policier en faction devant la porte de la chambre d'Yveta et il me laissa entrer.

La seule lumière provenait du soleil couchant et la pièce était plongée dans l'obscurité.

— Salut, c'est Ash, lançai-je doucement, pour ne pas lui faire peur.

Elle tourna lentement la tête dans ma direction, mais elle ne m'adressa pas la parole et ses yeux me regardèrent, sans vie. Le coin gauche de sa bouche était relevé par une longue cicatrice plissée. Elle était encore très fraîche et mal refermée. Elle remontait jusqu'à la racine de ses cheveux.

— Puis-je m’asseoir ?

Elle ne répondit pas. Je pris place, prudemment, sur le bord d’une chaise qui se trouvait à côté du lit. Je ne savais même pas si elle m’avait reconnu. Elle n’était peut-être pas très lucide à cause des médicaments. J’espérais que c’était ça et qu’ils la bourraient de drogues.

Je ne savais pas quoi lui dire.

Je pris délicatement sa main dans la mienne. Ses doigts étaient gelés. Je les frottai doucement. Je lui racontai, à voix basse, tout ce qui s’était passé, ou presque, et je lui dis encore et encore que j’étais désolé. Quand j’eus terminé, je levai la tête. Elle avait les yeux clos, mais les larmes trempaient ses joues. Je ne savais pas si elle pleurait pour moi, ou pour elle, à moins que ça soit pour nous deux. J’en avais envie moi aussi, mais mes larmes étaient comme gelées, bloquées en moi.

Je me demandai si je ressentirais à nouveau des émotions pleinement.

Je restai assis près d’elle pendant une heure, sans rien dire, jusqu’à ce qu’une infirmière me demande de partir.

— Je reviendrai, annonçai-je, répétant ce que j’avais dit à Gary.

Je ne sais pas si elle m’entendit.

Laney m’attendait dehors et pour je ne sais quelle raison, cela m’agaça. J’avais envie d’être seul avec mes idées noires. Laney était un rayon de soleil et sa brillance m’était insupportable pour le moment.

Elle dut le sentir, car elle n’essaya pas de me toucher, même si je voyais bien qu’elle en avait envie. Mais elle voulait me poser des questions, ce qui était bien pire.

— Tu m’en parleras un jour ? De Sergei ? Pourquoi a-t-il été aussi cruel ?

Je haussai les épaules, mal à l’aise. J’étais sur mes gardes.

Elle s’empara de ma main et j’avançai lentement dans le couloir de l’hôpital. Je me surpris à frotter mes côtes comme si seul le contact physique pouvait apaiser la douleur que je ressentais à l’intérieur.

Je ne lui avais toujours pas répondu. Je cherchais à contrôler la panique et l’horreur, oubliant presque que Laney était là, attendant patiemment que je lui raconte mon histoire. La gentille Laney, bienveillante et douce.

Je la fixai et dis :

— Je ne peux pas t’en parler.

Sa déception fut si intense que j’eus l’impression qu’on me plantait un couteau dans le ventre et je me détournai brusquement.

— Je peux tout entendre, je t’ai...

Alors j’explosai ; toute ma rage et ma frustration se focalisèrent sur Laney. Je ne voulais pas penser à toute cette merde. Pourquoi insistait-elle comme ça ? C’était terminé ! Fini ! Pourquoi ne lâchait-elle pas l’affaire ?

— J’ai survécu ! hurlai-je.

LANEY

Je sursautai quand il abattit son poing sur le mur et qu’il se mit à courir. Bientôt, je n’entendis plus que sa course précipitée dans le couloir.

Les larmes me montèrent aux yeux et je les essuyai furieusement.

— Quelle idiote, marmonnai-je. Non, mais quelle idiote !

Avais-je besoin de connaître tous les détails sordides, de savoir tout ce qu’Ash avait été poussé à faire par désespoir ?

J’avais vu ce que Sergei s’apprêtait à lui faire. De mes propres yeux. Mais quelque part, je savais qu’Ash n’avait pas encore accepté ce qui s’était passé. S’il ne pouvait pas m’en parler, peut-être fallait-il qu’il s’adresse à un thérapeute. Pour nous deux.

Je savais déjà qu’Ash était complètement fermé à tout par moment, qu’il gérait ce qui lui était arrivé en compartimentant ses souvenirs. Mais peut-être que la meilleure thérapie, c’était d’être dans les bras l’un de l’autre, de s’accrocher à l’autre comme deux survivants d’un naufrage.

Je le découvris à l’extérieur de l’hôpital, en train de fumer, le front plissé, complètement absorbé dans ses pensées.

— J’ai appelé un taxi, dis-je. Il sera là dans quelques minutes. À la maison, nous pourrons...

— J’ai une représentation ce soir.

— Ash, ce n’est pas la peine de...

— Si, bien sûr ! hurla-t-il. Bien sûr que si ! Pourquoi ne le comprends-tu pas ?

Une infirmière qui passait par là me jeta un regard inquiet, hésitant à intervenir ou pas. Elle finit par s’éloigner, en continuant à nous jeter des regards anxieux par-dessus son épaule. Les membres du personnel devaient avoir l’habitude de voir des gens dérangés.

Le trajet dans le taxi se déroula en silence jusqu’à ce qu’Ash me suggère de rentrer à la maison.

— Non, je reste avec toi.

Il me regarda avec suspicion et je sentis mon cœur se serrer. Mais je décidai de l’ignorer.

Le chauffeur nous laissa au coin de la rue conduisant à l’entrée des artistes et

je suivis Ash à l'intérieur. Je savais qu'il aurait préféré être seul, mais le théâtre n'ouvrait pas au public avant une heure et il faisait froid dehors. Je pensais qu'il avait vraiment besoin de moi, même s'il n'avait pas l'air d'accord.

Ash était le dernier à arriver et le metteur en scène ne semblait pas très content. Mais, étant donné que c'était le jour de la dernière représentation, il ne dit rien.

— C'est sympa d'être venu, ironisa Sarah. Oh salut Laney ! Tu es venue nous voir partir en dansant dans le soleil couchant ?

— Oui, en quelque sorte, répondis-je en souriant faiblement.

— Que se passe-t-il ? On dirait que vous revenez d'un enterrement. Oh, mon Dieu, c'est vraiment le cas ?

— Nous avons passé une très mauvaise journée, c'est tout, répondis-je calmement. Je t'en parlerai plus tard.

— D'accooooord, dit Sarah visiblement peu convaincue. Ash, tu préfères mettre ton costume d'abord ou que je te maquille ?

— Je peux m'en occuper, si tu veux, proposai-je.

Ash secoua la tête.

— Non, tu ne sais pas t'y prendre.

C'était blessant, mais il le savait. Sarah posa les mains sur les hanches et lança :

— Tu es vraiment un connard par moment, tu le sais ?

Je m'installai dans un coin tranquille le temps qu'Ash se rase et se change. Je le regardais sans rien dire, mais je sentais à quel point il aurait voulu que je sois loin d'ici.

Quand il eut terminé, il rejoignit un groupe de danseurs dans la salle d'échauffement et je marmonnai que nous nous retrouverions plus tard.

— Non, mais tu as vu comment tu te comportes avec Laney ? entendis-je Sarah dire alors qu'ils commençaient à s'étirer. Vous vous êtes disputés ?

ASH

Je faillis éclater de rire. Quelle était la pire chose qu'elle pouvait imaginer ? Dès que cette idée me traversa l'esprit, j'eus un peu honte. Est-ce que je voulais vraiment que quelqu'un comme Sarah sache qu'il y avait des personnes aussi nuisibles dans ce monde pour qu'elle le voie comme moi ? Non.

Yveta, qui était sexy et souriante, qui passait son temps à flirter, était devenue l'ombre d'elle-même.

Un petit morceau de la glace qui entourait mon cœur se brisa alors et je

poussai un grand soupir en regardant Sarah.

— Non, c'est juste une journée de merde. Mais vraiment de merde.

Elle me regarda, la tête penchée.

— Nous en avons tous, répondit-elle vaguement.

Je détournai le regard en étirant mon ischio-jambier.

— Je suis allée à l'hôpital pour voir des amis. Ils... ont été grièvement blessés.

Sarah porta la main à sa bouche.

— Oh, mon Dieu, je suis tellement désolée. Ils ont eu un accident de voiture. Je déteste conduire dans cette ville, la circulation est épouvantable et...

— Non, ils n'ont pas eu un accident de voiture. Quelqu'un leur a fait du mal.

Sarah eut l'air encore plus choquée, mais au même moment, l'assistant du metteur en scène nous avertit qu'il ne nous restait que cinq minutes avant le début du spectacle.

Il y avait eu une mini-ruée d'achats de tickets. Nous en avons vendu au moins soixante-dix. C'était le nombre de spectateurs le plus important de toute la semaine.

Je pris ma place dans les coulisses obscures pour écouter le public respirer, murmurer, froisser des papiers de bonbon ou autre. Je pouvais sentir la poussière qui volait dans la lumière des projecteurs, l'odeur des fards, la transpiration des danseurs qui se tenaient près de moi. Et quand la musique démarra, la glace dans ma poitrine fondit encore un peu plus.

Mon cœur commença à battre plus vite.

Ce n'était pas possible de voir les sièges au-delà des projecteurs, mais je m'imaginai que la salle était pleine et je me dis que tout ce qui comptait, c'était ça : danser et donner du plaisir aux gens en dansant. Parce que la vie était dure, le monde cruel... et que nous avions tous besoin d'un petit rayon de soleil dans notre existence.

Laney était ce rayon de soleil, alors ce serait pour elle que je danserais.

Toute la troupe déboula sur la scène en même temps, une *chorus line* chatoyante. On entendit quelques applaudissements timides et épars, mais des applaudissements quand même. Je me mis à danser comme on me l'avait appris et je gardai le sourire. Comme on me l'avait appris.

Assise dans l'obscurité, elle me regardait. Je le savais parce que je le sentais et un petit éclair de chaleur monta en moi.

Quand je revins sur scène une seconde fois pour mon tango avec Sarah, je dansai pour Laney. Le tango racontait une histoire d'amour et de haine entre

deux personnes qui se disputaient, qui ne faisaient qu'un avec la musique. Qui ne faisaient qu'un, tout court.

C'était difficile d'expliquer cela avec des mots, il fallait le vivre pour comprendre, cette alternance d'attraction et de répulsion, l'intensité des émotions que recélait cette danse.

Je plongeai en avant, ma main terminant le mouvement dans un geste bref et rapide de la main. Un bruit qui rappelait celui du claquement d'un fouet résonna alors dans la salle et mes doigts devinrent brûlants.

Stupéfait, je fixai ma main, interrompant mon mouvement, ce qui fit trébucher Sarah qui elle, avait continué de danser. Je n'étais plus là pour la tenir. J'étais comme hypnotisé par le sang qui dégoulinait sur mon poignet.

Quelqu'un cria alors et la salle ne fut plus que chaos.

On m'avait tiré dessus, putain !

Je fixai ma main, découvrant que la dernière phalange de mon index n'était plus là.

L'adrénaline me fouetta alors et je me laissai tomber par terre, protégé partiellement par la ligne de projecteurs au bord de la scène. Je serrai ma main contre ma poitrine. Tout le monde criait.

— Il a une arme, hurla quelqu'un.

Tout revint d'un coup : la douleur, la peur, la certitude que Sergei était là quelque part et que j'allais mourir.

Mais une idée transperça le brouillard de panique qui menaçait de m'envahir : Laney !

Je sautai ou plutôt tombai dans la fosse d'orchestre. La salle elle-même était toujours plongée dans l'obscurité, mais une lumière jaune provenant des couloirs entraînait quand les gens en train de fuir ouvraient les portes. Je priai afin que Laney fasse comme eux, mais quelque chose me disait que ce n'était pas le cas.

La nuit avant Thanksgiving, j'avais aperçu Sergei. J'avais cru alors que c'était mon imagination qui me jouait des tours, mais il était bien là. J'en étais certain maintenant.

Juste avant ma bagarre avec les ivrognes, je l'avais vu qui m'observait... qui nous observait.

Il connaissait Laney. Et Volkov ne s'était pas débarrassé de lui, pas plus qu'il n'était au Mexique. Il était bien réel et ici. Il me poursuivait, moi. Et Laney aussi.

La simple idée qu'il pose ses pattes de taré sur elle me rendait malade.

Quelqu'un avait arrêté la musique et l'on entendait plus maintenant que les

cris de terreur. Un autre coup de feu retentit alors ; j'étais plus près de sa source maintenant.

— Sors de ta cachette, sors de ta cachette, Aljaž ! chantonna Sergei. Je tiens ta petite épouse ! Papa attend son vilain petit garçon !

J'aperçus alors la large silhouette massive à deux rangs devant moi. Mon estomac remonta dans ma gorge. Il avait Laney. Et il tenait une arme contre sa tempe.

LANEY

Ash était tombé de la scène. Je hurlai. Une peur irrépressible, paralysante me saisit. Ash ! Mon amour, mon mari, ma vie. Mon monde allait s'arrêter alors qu'il commençait à peine. L'espoir, la joie, tous les purs plaisirs terrestres étaient détruits.

Mes genoux cédèrent sous mon poids et le monstre dut me retenir de tomber. L'odeur envahissante de son eau de toilette mêlée à celle de la sueur me donnait envie de vomir.

J'avais deviné qui il était à la seconde où il s'était glissé à la place vide à côté de la mienne au début du tango. Et j'avais vite compris aussi que le métal froid qui se pressait contre mon ventre était le canon d'un pistolet.

— Je vous ai observés, chuchota-t-il, son haleine fétide me soulevant le cœur. Madame Novak. Ha ! Ce gamin est plus malin que je ne le pensais. Il s'est marié avec une petite souris grise pour avoir une carte verte. Eh bien, il ne faut pas qu'il oublie qu'il me doit de l'argent et que je me fais toujours rembourser.

Il baissa ensuite les lunettes de soleil qu'il portait sur le bout de son nez et m'observa d'un seul œil. L'autre avait été retiré de son orbite.

— Œil pour œil, c'est juste, hein ? C'est un loup qui a pris le mien, je pense qu'il peut me donner le sien. C'est presque dommage, il a de si beaux yeux, hein ? D'une si jolie couleur, comme de l'ambre surtout quand il se fait dessus tellement il a peur.

— Mon père est policier, lâchai-je.

— Je sais, murmura-t-il en caressant ma joue avec un gant de cuir.

Puis il s'en servit pour me gifler. Le coup était cinglant, mais il ne recommença pas.

— C'est vous Sergei.

Il sourit ; son orbite vide semblait faire un clin d'œil.

— Oh, il vous a parlé de moi ?

— Oh oui, il m'a dit que vous étiez un enfoiré complètement cinglé !

À ma grande surprise, son ego sembla encore enfler. Il était visiblement très content.

— C'est un bon résumé, je crois, dit-il en riant. Bien qu'il me semble qu'il appréciait bien quand l'enfoiré cinglé le baisait. Oh oui, ma chère, j'ai déjà ressenti le plaisir d'avoir cette jolie bouche autour de ma queue. Il était très doué. J'ai pris beaucoup de plaisir.

Son unique œil brillait d'une lueur malveillante.

— menteur !

Il me rit littéralement au nez puis cria d'une voix chantante :

— Sors de ta cachette, sors de ta cachette, Aljaž ! Je tiens ta petite épouse ! Papa attend son vilain petit garçon !

Puis il fixa de nouveau son attention sur moi et reprit sur le ton de la conversation.

— Pourquoi mentirais-je ? Je vais te tuer de toute façon, alors quel est le problème ? Je veux juste que tu meures en sachant que... mais j'ai changé d'avis finalement. Peut-être que je te laisserai regarder quand je baisera son joli petit cul... Et après, je te tuerai.

Ce fut soudain irrépressible : je vomis sur ses chaussures.

Son visage exprima toute sa révolusion, il leva son arme et abattit le canon sur moi. Instinctivement, je levai les mains afin de protéger mon visage et entendis clairement l'os de mon poignet se briser en même temps qu'une terrible douleur me coupait littéralement en deux. Je poussai un cri et tombai par terre, en glissant dans mon propre vomi.

Je roulai sous les sièges et commençai à ramper dans le noir. Je l'entendis vociférer, furieux d'avoir perdu ma trace.

Je tressaillis en entendant deux nouveaux tirs. Je priais pour qu'Ash ait eu assez de bon sens pour rester caché, loin des projecteurs puissants de la scène où il serait une cible facile. Il fallait simplement que nous tenions le coup jusqu'à l'arrivée de la police. J'étais certaine que toutes les personnes de l'assistance avaient déjà composé le 911. Il fallait simplement que nous tenions le coup...

Et c'est alors que toutes les lumières se rallumèrent.

Sergei tournait dans tous les sens, à ma recherche. Il sourit jusqu'aux oreilles quand il me vit. Il braqua son arme sur moi. J'en aurais crié de frustration si j'avais eu encore un peu de souffle.

Je vis alors Ash se précipiter vers moi et se jeter sur Sergei. J'entendis un nouveau coup de feu et Sergei tituba dans le rang où je me trouvais. Il réussit à ne pas tomber. Il surprit alors mon regard choqué quand je vis Ash tomber à

genoux, en tenant sa main ensanglantée contre sa poitrine. Il s'effondra lentement par terre. Sergei sourit et pointa son arme sur ma tête.

Ash ! Oh, mon Dieu, non !

Mon monde s'effondra.

ASH

On dit que votre vie passe devant vos yeux quand vous allez mourir.

Sergei sourit encore puis appuya sur la détente.

J'avais l'impression d'être statufié et je baissai les yeux vers l'endroit que l'arme visait maintenant : mon cœur. Ce fut le visage terrifié de Laney qui me revint en mémoire et me poussa à l'action. Je ressentais un besoin instinctif de la protéger, de détruire tout ce qui la menaçait et je commençai à bouger. Au moment où je bandais mes muscles pour me propulser vers l'avant, je sentis l'impact de la balle qui me coupa complètement le souffle. Je vis alors le flash de l'explosion et j'entendis le son du tir après. Ce qui me dérangeait, c'était que cela n'aurait pas dû se passer dans cet ordre.

Je basculai à nouveau dans la fosse d'orchestre et tombai sur des instruments de percussion provoquant un vacarme de sons discordants.

Je restai allongé par terre, incapable de respirer, totalement immobile et presque inconscient. Je fixai mon regard sur le plafond. Les projecteurs sur la scène dessinaient l'ombre maléfique d'un Sergei triomphant. Mais quand il tourna son arme en direction de Laney, le temps s'arrêta. C'était comme accepter l'anéantissement de tout espoir de futur. Et ça, c'était impossible.

J'emplis enfin d'oxygène mes poumons et ma vision s'éclaircit.

Mais j'étais bien trop lent. Même si je parvins à me redresser, à me jeter en avant, sentant l'air fouetter mon visage, j'étais trop lent. Sergei tira et cette fois-ci, c'est Laney qui tomba par terre.

Juste après, mon corps renversa celui de Sergei et nous tombâmes entre deux rangées de sièges, la partie assise relevée se pressant contre mes côtes douloureuses.

— Tu ne veux vraiment pas mourir, hein ? Pas de problème, Aljaž, j'ai toujours rêvé de t'avoir au-dessus de moi, balbutia Sergei alors que je le frappais encore et encore.

La peau de mes phalanges avait déjà explosé et une dent entailla un de mes doigts.

Il cracha un jet de salive ensanglanté sans cesser de parler. Je me fichais de ce qu'il racontait. Chacune de ses idées, chacune de ses respirations était marquée

par sa dépravation. Laney était mon rayon de soleil et il me l'avait pris.

J'entendis au loin des sirènes de police puis des hurlements.

Sergei poussa un soupir théâtral et me sourit, découvrant ses dents sanguinolentes.

— Je serai libéré dès demain matin. Et je reviendrai te chercher.

— Pas cette fois, répliquai-je en secouant la tête.

Le diable ne repartirait pas sans son suppôt cette fois.

Je pris l'arme qu'il tenait encore à la main et m'agenouillai. Quelque part, j'entendis derrière moi quelqu'un me crier de lâcher mon arme. Mais il fallait que je fasse quelque chose avant. Je pointai l'arme en direction du visage de Sergei, ignorant son nez qui pissait le sang et sa bouche tordue. J'enfonçai le canon du pistolet dans son orbite vide. Il éclata de rire.

Cette fois, j'appuyai sur la détente.

Son corps tressauta, une fois, et je sentis l'odeur puissante et désagréable de la cordite.

Des mains me saisirent par-derrière, me tordant les bras, m'obligeant à lâcher le pistolet.

Je baissai les yeux, découvrant les débris répugnants qui maculaient ma poitrine : je ne savais plus de qui ils provenaient.

Je regardai avec fascination le sang et un liquide plus épais composé de morceaux de cerveau et d'os brisés, se répandre autour de sa tête.

Je n'éprouvais pas plus d'émotions qu'un boucher qui regarderait un morceau de bœuf. Rien. En revanche, je me sentais satisfait. Soulagé aussi. Coupable, non. J'avais bonne conscience.

La douleur dans ma poitrine s'intensifia lorsqu'on me bloqua les mains dans le dos pour les menotter. Je sentais le métal froid autour de mes poignets.

J'aperçus alors Laney, immobile et silencieuse, un côté de sa tête couvert de sang. Toutes mes émotions réapparurent d'un coup, comme si on avait ouvert les vannes à un flot de chagrin et de terreur.

— Laney !

Je continuai à crier son nom en me débattant pour la rejoindre, mais j'étais totalement immobilisé.

— Laney ! criai-je à nouveau.

J'essayai encore de me jeter dans sa direction, mais quelqu'un tira fortement sur les menottes et la douleur que cela provoqua dans ma poitrine fut si insupportable que ma vision se brouilla et que je crus que j'allais perdre connaissance.

— C'est son mari ! Laissez-le !

Billy était juste à côté de moi. Il hurlait :

— Enlevez-lui les menottes. Tout de suite ! Merde, on lui a tiré dessus, bande d'abrutis. Où sont les secours ? Ah, merde, Laney !

LANEY

Je rêvais, flottant entre deux mondes. J'étais bien. Nous étions couchés l'un près de l'autre. C'était doux, comme être allongés sur des nuages, ou sur un océan, un été. Oui, c'est ça, nous étions étendus sur la plage, les vagues venant mourir à nos pieds.

— Tu rêves, Laney ? Certainement. À quoi rêves-tu ?

Ash était torse nu, sa peau hâlée, ses pupilles de la couleur d'un vieux whisky. Le Ash de mes rêves était incroyablement beau. Sa silhouette élancée, parfaitement définie, ses cuisses étaient musclées, son torse sculpté. Il scintillait littéralement sous le chaud soleil. Il était tellement beau.

Le Ash de mes rêves me sourit encore. Il était plus détendu que je l'avais vu de toute ma vie, ses yeux dépourvus de tout stress.

— Mes rêves éveillés sont très différents de ceux que je fais la nuit. Je rêve alors que je vole, mais pas dans un avion, moi toute seule, ajoutai-je en gloussant. C'est facile à comprendre. Et toi à quoi rêves-tu ?

— Dans mes rêves éveillés ? Cela a changé. Je rêve que je danse partout dans le monde, que je raconte comme ça des histoires, que j'apporte du bonheur aux gens. La nuit, j'avais l'habitude de rêver que je me tenais sous les projecteurs, et si ce n'était pas un cauchemar, je me voyais commencer à danser quand la musique se lançait. Au départ, cela ressemblait à une danse normale puis, au bout d'un moment, je faisais des sauts gigantesques et je commençais à voler comme toi.

— Tu ne fais plus ce rêve ?

— Non, pas dernièrement, je...

— Il n'y a aucun secret entre nous, lui rappelai-je en lui donnant un petit coup de coude.

Le soleil était trop intense, alors je fermai les yeux, me concentrant sur la voix d'Ash, avec son léger accent.

— Je rêve toujours que je suis sous les projecteurs, mais quand ma musique commence, mon corps ne bouge pas. Je suis comme pétrifié. J'essaie de me lancer, mais c'est impossible. Et ensuite... Sergei est là, parfois Oleg aussi et ils rient, rient... certaines fois, la fille est là elle aussi et ils la menacent d'une arme

avant de la pointer sur moi, en se demandant qui ils vont tuer en premier.

Je commençai à pleurer et je rouvris les yeux pour découvrir Ash qui me fixait, les joues baignées de larmes également.

— Tu ne dois jamais abandonner tes rêves. Pas pour ces monstres. Jamais.
Et je ne savais pas vraiment lequel de nous deux avait parlé.



Chapitre 18

ASH

J'étais assis à côté du lit de Laney et j'observais sa poitrine monter et descendre. Il y avait encore des traces de sang séché dans ses cheveux. Elle allait détester ça. La partie gauche de sa tête était recouverte d'un bandage blanc et un de ses avant-bras portait un lourd plâtre bleu.

Elle avait eu de la chance, avaient-ils dit. La balle avait seulement lacéré son cuir chevelu. Cela l'avait assommée. Mais c'était sans gravité. Elle allait reprendre connaissance très vite.

Moi aussi, j'avais eu de la chance. Plus que je le méritais. Mon Saint Christophe s'était plié en deux sous l'impact de la balle de Sergei. La radio avait confirmé que j'avais le sternum cassé ce qui rendait chaque respiration douloureuse. Ma poitrine était marbrée de bleu et de noir et ils surveillaient mon rythme cardiaque. C'était normal apparemment, en cas de choc sur le thorax. Mais je m'en fichais.

Sa poitrine montait, puis descendait. Montait, puis descendait.

Depuis des heures, je regardais Laney respirer. Je la regardais vivre. Et je n'en avais pas encore assez.

J'avais mal à la main gauche, elle aussi bandée soigneusement. Sergei avait tiré sur ma main, amputant le bout de mon index. Ils ne l'avaient pas retrouvé, il devait toujours être dans la salle. Je plaignais la personne qui faisait le ménage et qui allait tomber dessus. Ramasser des papiers de bonbons, c'était une chose ; trouver du sang et des bouts de corps humains ne devait certainement pas figurer dans leur contrat.

Sa poitrine montait, puis descendait. Montait, puis descendait.

La police était venue m'interroger alors que je n'étais même pas sorti de la salle d'examen. Je n'arrivais pas à me concentrer sur leurs questions. Je m'en moquais royalement.

Le père de Laney m'avait dit qu'Angela s'en occupait. Mais cela ne m'importait pas de toute façon. Une seule chose comptait : Laney.

Son père avait pris place de l'autre côté du lit et il n'arrêtait pas de jeter des coups d'œil vers la porte. Nous attendions son épouse d'un moment à l'autre. Elle était partie avec les sœurs de Laney quand tout était arrivé. Elles étaient sur le chemin du retour.

Il s'éclaircit la gorge.

— Nous avons un témoin. Une des ouvreuses t'a vu te jeter, sans aucune arme, devant cet enfoiré.

Je relevai brusquement la tête, étonné qu'il m'adresse la parole. Je m'attendais toujours plus ou moins à ce qu'il me fasse jeter en prison à cause de la blessure de Laney.

Ses joues étaient rouges et ses yeux humides lorsqu'il me fixa.

— Tu lui as sauvé la vie.

J'inclinai la tête, évaluant les mots qu'il venait de prononcer. Il était sincère, mais il se trompait totalement.

— Sergei était à Chicago à cause de moi. Laney n'aurait jamais été en danger sinon.

— Je sais que tu n'es pas le genre d'hommes à chercher les ennuis, fiston. Le monde regorge de cinglés et malheureusement, il arrive des trucs bien à de sales types. Pourquoi, je ne sais pas et personne ne te donnera d'explications ; ma femme dit que Dieu seul le sait. Eh bien, tant mieux pour lui, parce que moi, je ne vois pas du tout. Mais si je suis certain d'une chose, c'est que ma fille est toujours en vie grâce à toi.

Il se leva alors pour me serrer la main.

— Bienvenue dans la famille, fiston.

Je ne m'y attendais tellement pas que je restai, bouche bée, à le fixer comme un crétin. Je me levai péniblement au bout d'un moment en essayant de ne pas prendre de grandes inspirations et je lui serrai la main.

Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit en grand et la mère de Laney et ses sœurs débarquèrent dans la chambre. Elles commencèrent à me bombarder de questions. Je n'arrivais plus à me concentrer. Heureusement, le père de Laney était habitué visiblement et répondit à chacune d'entre elles jusqu'à ce qu'elles soient certaines que la vie de Laney n'était plus menacée.

— Et le grand patron ? demanda Bernice. Celui de la mafia ?

Le père de Laney fit la grimace.

— Nous pensons que c'est à cause de lui que Boykov est venu à Chicago. Volkov est en train de faire le ménage chez lui. Apparemment, il s'est lassé du bordel que son second laissait derrière lui. Si Ash ne l'avait pas tué, Volkov l'aurait fait.

Elles se tournèrent toutes vers moi, les yeux écarquillés.

— Il a sauvé notre Laney.

Cette fois, je me retrouvai écrasé dans les bras de chacune d'entre elles, ce qui

m'arracha des gémissements de douleur. Le père de Laney dut les écarter une par une, en leur expliquant que j'avais été blessé aussi. Elles se mirent alors à tourner autour de moi, toutes affolées. J'avais envie de les chasser comme des moineaux en faisant de grands moulinets. C'était gentil, mais être assailli par toutes ces femmes me stressait épouvantablement.

Je me penchai en avant, me concentrant sur le visage de Laney et quand je relevai la tête, bien plus tard, elles étaient toutes parties.

Le jour se levait. C'était enfin le matin. Je savais bien que les pères Fouettard ne disparaissaient pas avec le lever du jour, mais le fait que le soleil fasse son apparition me mettait de meilleure humeur.

Les infirmières avaient essayé de me faire partir, mais le père de Laney leur avait parlé et depuis, elles me laissaient tranquille. Une était même venue me proposer une couverture. J'étais donc resté dans le fauteuil près du lit de Laney, à l'observer.

La porte s'ouvrit doucement et je découvris Gary sur le seuil. Il avait l'air très nerveux.

— Je peux entrer ?

Je hochai la tête et il avança d'un pas.

— C'est elle ?

— Oui, c'est ma femme.

Il entra sans faire de bruit et la contempla.

— Mec, je n'arrive pas à croire que tu t'es marié.

Un sourire amusé étira mes lèvres.

— Je fais dix mille kilomètres pour me faire enlever par la *Bratva*, je me fais fouetter par un taré qui voulait me sodomiser, je traverse les États-Unis pour lui échapper, mais il me retrouve et essaie de me tuer... Et ce qui te paraît le moins crédible, c'est que je sois marié ?

Il me donna un coup sur l'épaule, m'arrachant un petit cri de douleur.

— Désolé, dit-il. Mais c'est une histoire de fou. Elle est mignonne.

— Non, c'est la plus belle et la plus extraordinaire femme du monde.

Il me jeta un regard du coin de l'œil.

— J'aimerais bien qu'un jour un homme me regarde ainsi.

— Je pense que tu es extraordinaire aussi, lui dis-je avec sincérité.

Gary me sourit.

— Oh, mon chéri, tu es adorable ! Mais non, je ne veux pas coucher avec toi... même si tu me supplies à genoux. Enfin, si tu me supplies, je dirai peut-

être oui.

Puis, il reprit son sérieux.

— Euh, j’aime mieux te prévenir... Yveta n’a pas très bien pris les choses.

— Elle n’a pas bien pris quoi ?

— Ton mariage.

— Mais...

Je ne savais pas quoi dire. J’avais couché avec Yveta plusieurs fois. Je n’avais jamais pensé une seconde que cela avait la moindre signification pour elle ou pour moi. C’était juste une façon de satisfaire un besoin mutuel, rien de sérieux.

Gary agita la main.

— Je sais, je sais. Mais quand nous étions là-bas, elle n’arrêtait pas de dire que si tu avais pu t’échapper, nous le pouvions aussi. Et que lorsque nous serions dehors, elle partirait à ta recherche. Que tu étais comme une sorte de porte-bonheur, l’espoir de temps meilleurs. Elle a vraiment pété un câble quand elle a appris que tu étais marié. Ils ont dû lui donner des calmants. Je suis désolé, Ash, termina-t-il en secouant la tête.

Il posa une main réconfortante sur mon épaule et se pencha pour embrasser ma joue.

— Joyeux Noël, dit-il gentiment avant de partir.

De l’espoir. Un petit mot tout simple. C’était la même chose dans ma langue : *upanje*. Un petit mot qui causait pourtant de grandes émotions, les plus fortes. En avoir trop pouvait vous détruire si vos rêves s’avéraient irréalisables.

Laney était le soleil, le mien. Elle me réchauffait, m’éblouissait. Elle montrait le chemin comme un phare. Mais Yveta n’avait pas de Laney et je ne savais pas quoi faire pour l’aider.

— Ash ? Et ce que je rêve ?

Les paupières de Laney papillonnèrent et le roc qui pesait sur ma poitrine s’évanouit d’un coup.

— Non, mon amour. Tu es réveillée, maintenant.

Elle fronça les sourcils.

— Il t’a tué. Je l’ai vu te tirer dessus !

Je me penchai pour déposer un baiser sur sa joue avant d’enfouir mon visage dans son cou.

— Sergei ne peut plus nous faire de mal. Il est parti.

Elle ferma les paupières.

— Et s’il revenait.

— Il ne reviendra jamais.

Elle sourit et je pris sa main dans la mienne, le temps qu'elle se rendorme.
— Joyeux Noël, mon amour.

Les parents de Gary vinrent le chercher, heureux et solennels, ravis qu'il revienne dans leur vie et très étonnés de le trouver main dans la main avec Yveta qu'ils invitèrent à passer Noël et le Nouvel An avec eux. Elle accepta bien volontiers.

Gary me dit qu'ils espéraient toujours que leur fils soit hétéro, mais j'en doutais. Yveta avait été très claire sur le fait qu'elle ne voulait pas me voir, ce qui m'obligea à expliquer pourquoi à Laney.

Nous étions déjà épuisés par le stress des dernières vingt-quatre heures et nous prenions tous les deux des médicaments contre la douleur. Elle fit preuve d'une résignation lasse. Elle essaya tout de même d'en plaisanter.

— J'espérais que nous pourrions faire l'amour sous le sapin de Noël, mais t'avoir à moi toute seule, ce n'est pas mal aussi.

— Tu ne perds rien pour attendre !

Ses parents nous invitèrent à passer Noël avec eux. Je ne dis rien, mais la simple idée d'être entouré de nombreuses personnes m'insupportait. Heureusement, Laney refusa, affirmant qu'elle voulait rentrer à la maison. Elle leur promit que nous leur rendrions visite très vite.

Un taxi nous ramena à l'appartement et nous montâmes les six marches péniblement, Laney s'appuyant sur mon bras.

Je ramassai le courrier en passant et je découvris, surpris, une lettre émanant des services de l'Immigration qui nous était adressée à tous les deux.

J'ouvris l'enveloppe dans un état second et en retirai une simple feuille de papier. Il me fallut quelques minutes pour déchiffrer l'anglais, mais trois mots ressortaient nettement : Enquête sans suite.

Je pris une grande inspiration. Ils ne pourraient pas m'éloigner de Laney et j'avais un papier pour le prouver.

LANEY

J'étais tellement heureuse de rentrer à la maison. Même si je ne me rappelais pas très bien ce qui était arrivé, des flashes de cette horreur continuaient de me hanter.

C'était normal quand on avait été assommé par une balle de calibre 32 d'après ce que m'avaient dit les médecins.

Ash avait mal lui aussi. On lui avait donné des antidouleurs à la codéine pour

son sternum cassé ; mon poignet brisé me faisait souffrir aussi et j'avais un mal de tête persistant qui pulsait dans mes tempes.

Nous passâmes Noël blottis sur le canapé, sous l'édredon de mon lit, à mâchonner de la pizza, des chips et toute la nourriture la moins saine possible en regardant des films de Noël débiles. Puis nous nous traînâmes jusqu'au lit et nous endormîmes, les doigts entrelacés.

La sonnerie de mon téléphone me réveilla le lendemain. Ash jura, encore à moitié endormi, alors que je regardais qui nous dérangeait aussi tôt. C'était un numéro inconnu. Je refusai l'appel et jetai l'appareil sur la table de nuit, mais quelques secondes plus tard, il sonnait à nouveau.

Si c'était un vendeur, j'allais le recevoir comme il faut.

— Allô ?

— Bonjour, Madame Novak. Mon nom est Phil Nikeas du Chicago Tribune. Je ne vous dérange pas ?

Il me fallut quelques secondes pour retrouver mes esprits. D'abord, je n'avais pas l'habitude qu'on m'appelle par mon nom d'épouse et ensuite : C'était quoi ce bordel ?

— Comment avez-vous eu mon numéro ?

— C'est Angela Pinto qui me l'a donné. Nous sommes amis et nous avons travaillé ensemble plusieurs fois. Elle a pensé que si nous entrions en contact, cela pourrait considérablement aider l'affaire de votre mari.

Son affaire ?

J'essayai de comprendre de quoi il parlait. Comme je restais silencieuse, il poursuivit :

— J'aimerais vraiment connaître votre version des faits avant l'enquête officielle. La mafia russe, ce n'est pas rien. Je ne serai pas le seul journaliste à vous contacter, mais je suis journaliste judiciaire, pas un salopard de vautour. Angie m'a dit qu'elle vous préviendrait de mon appel. Peut-être avez-vous besoin d'un peu de temps pour en parler avec votre mari ? D'accord, vous pouvez me rappeler au numéro qui s'est affiché. Quand vous voulez.

Je marmonnai quelques mots avant de raccrocher. Ash était assis sur le lit, le regard inquisiteur.

— C'était un journaliste du Tribune. Il veut te parler, à moi aussi, de Sergei, je crois.

Ash secouait déjà la tête en signe de dénégation.

— Il a dit que ça aiderait ton *affaire*. Qu'est-ce que cela signifie ?

Ash haussa les épaules ce qui lui arracha une grimace avant de se réinstaller

contre son oreiller. Sa poitrine était un véritable arc-en-ciel noir, violet et jaune, qui commençait au centre de son torse.

— Ash, de quelle *affaire* s'agit-il ?

— Le meurtre, je suppose.

Mon cœur manqua un battement.

— Quel meurtre ?

Il croisa brièvement mon regard avant de répondre :

— Parce que j'ai tiré sur Sergei.

— Toi ? Je pensais que c'était la police qui l'avait abattu !

— Eh bien, non, dit-il dans un demi-sourire. Après qu'il a tiré sur toi, je me suis battu avec lui. Je lui ai pris son arme et j'ai tiré.

— C'était de la légitime défense, donc, dis-je, soulagée.

Ash acquiesça.

— Dieu merci. J'ai pensé pendant un moment... enfin, je ne sais pas trop. Il avait l'air de penser que tu serais poursuivi.

— Ils m'en ont parlé à l'hôpital, mais ton père a dit que je restais avec toi.

Un mal de tête commençait à poindre derrière mes yeux.

— Ash, dis-moi exactement ce que la police a dit.

— Ils m'ont donné des papiers, répondit-il en fronçant les sourcils.

Il se leva avec beaucoup plus de raideur que d'habitude. Il était en général tellement gracieux et débordant d'énergie.

Il fouilla dans son jean qu'il avait abandonné sur le sol et en sortit une liasse de papiers qu'il balança sur l'édredon, puis il se rassit sur le lit sans me quitter des yeux.

Je dépliai la première feuille et commençai à lire. Peu à peu, je sentis le sang quitter mon visage.

— Ce papier dit qu'il va y avoir une enquête, Ash. Ils sont en train de réunir des témoignages et tu seras interrogé officiellement dans quelque temps. Moi aussi, d'ailleurs. Je ne comprends même pas comment ils peuvent penser que tu es responsable de quoi que ce soit, c'est ridicule.

Ash ne semblait pas inquiet le moins du monde.

— Ton amie Angie a laissé un message sur mon portable. Elle veut me parler.

— Oui, c'est bien. Je l'appellerai dans cinq minutes, mais... Je ne sais pas... Pourquoi ce journaliste a-t-il parlé d'une affaire ? Il n'y a pas d'affaire.

— Je l'ai tué. Peu importe la façon dont ils appellent ça, cracha Ash, la mâchoire crispée. J'entendais les sirènes de la police et leurs voix. Sergei riait et me disait qu'il serait sorti de prison dès le lendemain matin et qu'il nous

retrouverait. Alors je lui ai collé l'arme sur la tête et j'ai tiré. Il ne riait plus alors. Et j'ai recommencé. Un des policiers m'a pris l'arme.

J'allais tomber dans les pommes. Il ne s'agissait pas d'un simple cas de légitime défense. Est-ce que ça pouvait être qualifié de meurtre ? Je refusais d'y croire.

La police allait enquêter puis transmettre le dossier au procureur et c'était lui déciderait des charges éventuelles.

Oh, mon Dieu, non. C'était de la légitime défense.

— Il faut que tu parles à Angie, Ash. Dès que possible. C'est très sérieux.

— J'ai fait ce que je devais faire ! hurla-t-il.

Il partit s'enfermer dans la salle de bain. Une seconde après, j'entendis l'eau couler dans la douche. Il ferait mieux d'en prendre une froide, il avait besoin de se calmer. Il n'avait pas l'air de réaliser à quel point la situation était grave.

J'appelai Angie sur-le-champ.

— Enfin ! dit-elle en décrochant à la première sonnerie. Je n'ai pas arrêté de t'appeler ! Je t'ai laissé des tonnes de messages.

— Nous venons seulement d'apprendre tout ça. Oh, mon Dieu, Angie. Qu'allons-nous faire ?

— En premier lieu, ne pas paniquer. Il faut que je parle à Ash, mais en quelques mots, voilà ce que nous savons : des policiers armés sont entrés dans le théâtre. Boykov était au sol, Ash le frappait à mains nues. Ils ne les voyaient pas très bien, car ils étaient entre deux rangées de sièges. Puis ils ont entendu un coup de feu. Boykov a été retrouvé mort et Ash, l'arme à la main. Mais le Russe avait déjà tiré sur vous deux. Je pense qu'il y a peu de risques qu'ils le poursuivent.

J'avais du mal à respirer.

— Mais il y a un risque tout de même ?

— Laney, calme-toi. Il y a plusieurs éléments en notre faveur. Tout d'abord, même si les agents ont crié à Ash de lâcher son arme, il ne les a apparemment pas entendus. Tu sais comment ça se passe lorsqu'on entend un bruit soudain, on se tourne dans la direction d'où il provient. Ash n'a même pas amorcé un geste, ce qui prouverait qu'il n'a pas entendu leur ordre. Ensuite, personne d'autre n'a vu ce qui s'est produit.

— Mais...

— Ne me dis pas quelque chose que je n'ai pas envie d'entendre, Laney, m'avertit-elle. En dernier lieu, lors des précédents entretiens qu'il a eus avec eux, les flics ont soupçonné qu'Ash souffrait de stress post-traumatique. Cela

joue en sa faveur.

— D'accord, dis-je doucement en essayant de tout intégrer. Et le journaliste alors ? Pourquoi lui as-tu donné mon numéro ?

— C'est un type bien, Laney. J'ai déjà travaillé avec lui. Il va droit au but. Il a travaillé sur plusieurs affaires où la mafia et des trafiquants d'êtres humains étaient impliqués. Il saura se montrer juste et Ash va avoir besoin d'une bonne image... Cela mettra l'opinion publique de son côté. Le fait qu'il soit un étranger et qu'il t'ait épousé si vite va dans le sens d'un mariage arrangé pour obtenir une carte verte. Et je fais l'avocat du diable ici, ce n'est pas ce que je pense !

Je poussai un grand soupir, même si ce qu'elle disait avait été vrai. Mais cela ne l'était plus maintenant.

— Il va falloir qu'il fasse de son mieux pour mettre tous ceux qu'il rencontrera maintenant dans sa poche. Parle à Phil. Je vais briefer Ash sur ce qu'il doit dire ou pas. D'accord ?

— D'accord.

Après un long silence, elle reprit :

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir.

Nous raccrochâmes après que je lui ai promis que je parlerais à son ami. Mais il fallait déjà que je discute de tout cela avec Ash.

Il sortit enfin de la salle de bain, l'air plus calme, même si ses traits étaient encore tendus.

— Il faut que nous parlions.

Pendant un bref instant, je crus qu'il allait refuser, mais ses épaules se voutèrent et il s'assit sur le lit sans un mot.

Je lui expliquai tout ce qu'Angie m'avait dit et la raison pour laquelle elle pensait qu'il fallait que nous rencontrions le journaliste. Si au départ, il était plus que réticent, il finit par céder.

Je lui rappelai qu'il fallait qu'il se mette d'accord avec Angie sur ce qu'il devait dire pendant que je contactais le journaliste. Mais Angie l'avait déjà prévenu que nous acceptions de le voir et il était en route.

Cela ne me laissa pas beaucoup de temps pour prendre une douche et m'habiller, surtout avec mon poignet cassé.

Ash rangea l'appartement, ce qui fut rapide parce que tout était déjà à peu près en ordre. Il n'avait pas été souvent à la maison ces temps-ci. Puis je l'entendis lancer la machine à café. Je n'avais même pas eu le temps d'en boire une gorgée quand notre visiteur sonna.

Phil Nikeas était un homme séduisant, aux cheveux blonds qui devait avoir

environ trente-cinq ans. Bizarrement, je m'attendais à un homme plus âgé, grisonnant.

— Je vous remercie de prendre le temps de me recevoir, Madame Novak. Monsieur Novak.

— Eh bien, Angie nous a dit le plus grand bien de vous, alors...

Il sourit ce qui le rajeunit considérablement.

— Madame Pinto est une femme intelligente.

Oh, d'accord. Il trouvait mon amie très sympathique. Intéressant.

Je me sentis soudain bien mieux. Ash en revanche était méfiant et anxieux. Il semblait chercher n'importe quel moyen pour échapper à cet entretien et il était prêt à en découdre.

— Puis-je vous enregistrer ? demanda Phil en installant son téléphone devant lui.

Ash me jeta un coup d'œil et je hochai la tête.

— Donc, Monsieur Novak, pouvez-vous revenir sur les raisons qui vous ont conduit aux États-Unis ?

Les lèvres d'Ash se plissèrent, révélant le peu d'envie qu'il avait de parler de cela. Je lui serrai la main pour le réconforter. Je crois que cela me rassurait moi aussi.

— C'est difficile pour moi d'en parler, dit Ash sèchement. J'essaie de laisser tout cela derrière moi.

— Je comprends, mais avec tout le respect que je vous dois, je ne crois pas que ce sera possible.

— Je veux simplement pouvoir vivre tranquillement, grogna Ash. Vivre avec ma femme et danser. Ce n'est pas grand-chose.

Quand il était bouleversé, son accent était toujours plus prononcé.

— Pour cela, la meilleure chose à faire est de donner votre version des faits. Angie est une avocate pénaliste de talent et elle ne vous aurait jamais suggéré de me parler si elle ne pensait pas que cela pourrait vous être bénéfique.

Ash laissa tomber sa tête sur sa poitrine et fixa nos doigts entrelacés.

— D'accord.

— Si cela peut vous rassurer, j'ai déjà parlé à monsieur Benson et mademoiselle Kuznets... Ils n'ont eu que des commentaires positifs à faire sur vous.

— Vous les avez vus ? Comment vont-ils ?

Phil prit une expression compatissante.

— Vous avez traversé des moments très difficiles. La *Bratva* est impitoyable,

cruelle. Mais elle est habile aussi. Surtout quand il faut brouiller les pistes. En tout cas, Volkov sait très bien s’y prendre. Sergei, c’est différent. Il semblerait qu’il ait été incontrôlable depuis de nombreux mois et que Volkov brûlait de se débarrasser de lui. Vous lui avez probablement rendu service.

— C’était un monstre, je suis heureux de l’avoir tué.

Je serrai la main d’Ash, l’avertissant silencieusement de ne pas trop en dire. Oui, ce journaliste était de notre côté, mais il ne fallait pas oublier qu’il était là aussi pour vendre des journaux. Il fallait que nous soyons prudents.

Ash prit une grande inspiration avant de se lancer dans le récit de son épopée, en commençant par la découverte d’une annonce proposant un rôle de danseur à Las Vegas. J’intervins quelques fois pour donner des détails sur notre fuite : la mémoire d’Ash était floue sur cette époque. J’aurais dû me douter qu’il était en état de choc alors, mais j’avais été trop terrorisée de mon côté pour le comprendre.

Ash refusa de regarder quand je montrai à Phil une photo de son dos lacéré. Mais il accepta de lui montrer son état actuel. En réalité, les cicatrices étaient bien pires à l’intérieur.

Ash se leva et enleva son tee-shirt dans notre petit salon, ravalant son humiliation quand Phil prit plusieurs photos.

Nous parlâmes ensuite de notre relation, et je reconnus même que je sortais avec quelqu’un d’autre au moment de notre rencontre. J’essayai de minimiser cela au maximum. Je n’étais pas fière de mon comportement avec Collin.

Et comme Phil était doué pour ce qu’il faisait, il réussit à nous faire admettre qu’Ash avait trouvé un travail au théâtre avant d’avoir sa carte verte. L’idée que cette information serait également révélée lors d’un éventuel procès me fit frissonner.

— Ash est entré aux États-Unis avec un visa H-1B. Il était parfaitement légal et il pensait qu’il était toujours valide. Nous étions déjà mariés quand il a réalisé qu’il avait expiré. Nous étions de bonne foi.

Je ne suis pas certaine qu’il me crut, mais il ne chercha pas à en savoir davantage sur ce point.

Finalement, il invita Ash à raconter ce qui s’était passé dans le théâtre. Il commença sur un ton calme, mais rapidement il éleva la voix et se mit à faire les cent pas dans le salon, en se tirant les cheveux.

Je lui lançai un regard d’avertissement, mais il était trop pris dans ses souvenirs.

— J’ai vu Laney tomber et là... mon monde s’est arrêté. Je voulais mourir

avec elle, mais surtout je voulais que lui meure d'abord. Alors je l'ai tué, ajouta-t-il en soupirant de soulagement.

Oh, Ash.

Phil haussa les sourcils.

— Euh... Il faudrait peut-être que vous réfléchissiez à la réponse à cette question avant que la police vous la pose.

— Mais qui pourrait m'en vouloir ? hurla-t-il. C'était un monstre ! Un meurtrier ! Il aimait torturer les gens. Qui cela dérange-t-il qu'il soit mort ? Il a essayé de tuer Laney ! Je le ferais encore et encore !

— Ash ! dis-je en lui tendant ma bonne main.

Il se jeta à mes pieds et entoura ma taille de ses bras, ses genoux heurtant le canapé. Son corps entier était secoué de sanglots secs.

— Je t'aime, murmurai-je, les larmes aux yeux en le serrant très fort contre moi. Je t'aime.

Je vis, du coin de l'œil, Phil se lever.

— Je trouverai la porte tout seul, dit-il doucement.

ASH

Je n'avais plus un brin d'ego en moi, plus aucune estime de moi-même. Tout m'avait été arraché, volé. Et j'étais complètement nu devant elle. Sans rien. Juste avec ses bras autour de moi.

Nous restâmes longtemps ainsi, ses doigts caressant doucement mon dos, lissant mes cheveux, m'apaisant, en silence.

Mes genoux finirent par protester après ce long moment en contact avec le parquet dur et je me redressai maladroitement, en m'essuyant les yeux, trop épuisé pour être gêné d'avoir craqué devant le journaliste.

J'avais perdu tout le reste. L'ultime perte, celle de ma dignité, ne me tuerait pas. Ce qui était ironique après tout ce qui s'était passé.

Mais je me trompais, je n'avais pas tout perdu, puisque Laney était toujours là.

Quand j'osai enfin lever les yeux vers les siens, je découvris qu'elle me regardait gentiment, avec douceur. C'était un de ces moments subtils, lorsque les mots sont inutiles pour exprimer la profondeur de nos sentiments.

Nous étions ensemble, pour le meilleur et pour le pire. Et je compris enfin. À quoi servait-il d'avoir un cœur qui battait dans votre poitrine si vous ne saviez pas pourquoi il battait ? Ou pour qui.

— Je t'aime aussi, murmurai-je.



Chapitre 19

LANEY

L'article de Phil Nikeas parut le vingt-huit décembre, le matin même de notre entretien avec la police. Angie m'avait prévenue. Ash alla l'acheter, il avait besoin de sortir de toute façon. Malgré sa fracture du sternum, il devenait dingue à force d'inaction. Il n'aimait pas lire en anglais et la télévision l'ennuyait. Il passait la plus grande partie de son temps à surfer sur le net et à écouter de la musique ou à faire de l'exercice physique, certainement plus qu'il ne l'aurait dû, d'ailleurs.

Il revint dix minutes plus tard, les joues rougies par le froid et des flocons accrochés à ses longs cils.

Il jeta le journal sur mon bureau et se rendit dans la cuisine à grandes enjambées.

Je le feuilletai et je tombai sur l'article de Phil en quatrième page seulement.

Les esclaves du système.

Meurtre, viol, trafic de drogue et d'êtres humains, guerre d'usure. Et ce n'est pas dans un lointain califat au Moyen-Orient ; c'est ici, aux États-Unis, ici même, à Chicago. Le journaliste spécialisé dans les affaires judiciaires, Phil Nikeas a rencontré trois victimes du développement de la nouvelle mafia russe, qui ont toutes survécu à une terrible oppression et à l'esclavage moderne.

Il y avait une grande photo en noir et blanc d'Ash en train de danser, le regard intense, son physique parfait en évidence. Je reconnus son costume, le pantalon noir et la chemise argentée coupée à la taille. C'était la tenue du tango de *Broadway Revisited*.

Ils avaient enlevé Sarah de la photo. Elle serait furieuse. Mais je me souvins qu'elle était à des milliers de kilomètres d'ici, à Londres.

L'article délivrait un message puissant, dénonçant le crime organisé et la façon dont des failles dans les lois étaient utilisées par des criminels. Puis, d'un discours général, on passait au particulier avec l'exemple de l'histoire d'Ash, Yveta et Gary.

Mon téléphone sonna et le nom d'Angie s'afficha sur l'écran.

— Tu l'as lu ?

— Je suis en train. C'est très bon.

— Je te l’avais dit. Je pense que ça aidera beaucoup Ash. Phil veut faire pression sur les autorités ici et au Nevada. Il a des preuves comme quoi d’autres affaires ont été étouffées. Les victimes sont tout simplement renvoyées en Europe ou en Afrique, quel que soit le pays d’où elles proviennent. Mais pour Ash, c’est devenu public maintenant. C’est ce dont nous avons besoin.

Son ton excité me hérissa.

— Ash est un homme, pas le héros d’une histoire !

— Je sais, je suis désolée, dit-elle aussitôt, visiblement navrée. Mais si Phil parvient à garder l’affaire d’Ash en haut de l’affiche, cela peut aider d’autres personnes. Il ne faut pas que tu l’oublies.

— Oui, je ne l’oublie pas, mais je vois aussi le stress que cela induit pour lui.

— C’est normal. Nous nous retrouvons au commissariat.

— Oui.

— Tout va bien se passer, Laney.

— Bien sûr.

Nous passâmes pour la quatrième fois depuis que j’avais fait la connaissance d’Ash, l’après-midi au poste, à répondre aux questions de la police.

Je n’avais pas été autorisée à rester avec lui ni à entendre ce qu’il disait, mais Angie me dit qu’il s’en était bien sorti et qu’il n’avait pas perdu son calme.

Maintenant, il ne nous restait plus qu’à attendre.

— Le meilleur conseil que je puisse vous donner est de tourner la page, dit-elle. C’est le Nouvel An dans quelques jours. Vous devriez sortir, fêter ça. Vous êtes certainement les personnes qui ont le plus hâte de changer d’année.

J’eus un petit rire forcé.

— Oui, tu as raison. Le Premier de l’an, nous déjeunons avec Gary et Yveta chez les parents de Gary. Ils vivent à Kenosha. Nous n’avons pas vraiment envie d’autre chose dans les jours à venir en dehors de nous reposer et tenir compagnie à la télévision. Du calme, c’est ce que nous voulons tous les deux.

Nous nous séparâmes avec la promesse de nous retrouver bientôt et de mettre au point des stratégies de communication nouvelles.

Tout cela serait-il vraiment derrière nous un jour ?

Le soleil descendit et se cacha derrière les immeubles, les nuages passèrent du violet à un gris menaçant annonciateur de neige, le soir du réveillon. Nous le passâmes seuls, mais tous les deux.

— Quelle année...

Ash enroula un bras autour de ma taille en se blottissant contre moi sur le canapé, la tête sur mon épaule. Il bougea un peu, juste assez pour me voir.

— Tu regrettes ? me demanda-t-il prudemment.

— Oui, beaucoup de choses, répondis-je avec honnêteté. Je n'aurais jamais dû laisser les choses traîner comme ça avec Collin. Je n'aime pas du tout la façon dont il a découvert la vérité. C'est un homme gentil... Il ne méritait pas ça. Mais toi aussi, tu es gentil, Ash. Je regrette la façon dont nous nous sommes rencontrés. Je déteste tout ce qui t'est arrivé, mais je ne regretterai jamais d'avoir fait ta connaissance ni notre mariage. Notre couple n'a aucun sens, nous n'allons pas bien ensemble, pourtant cela fonctionne !

Il sourit, ses yeux chocolat brillant sous la faible lumière qui régnait dans la pièce, ses pommettes saillantes créant des ombres sur ses joues.

— Tu es la personne la plus forte que j'ai rencontrée de toute ma vie, Laney. Je suis complètement en admiration devant toi, mon amour.

Je secouai la tête.

— Je n'en mérite pas tant. Mais je peux te dire une chose : je suis plus forte avec toi. C'est comme...

Je luttai pour trouver un mot qui pourrait exprimer tout ce que je ressentais.

— C'est la syzygie, dis-je finalement.

— Je ne connais pas ce mot, dit Ash, le front plissé. C'est du polonais ?

— Non, ça vient du grec ancien. Le psychanalyste Carl Jung l'utilisait pour qualifier l'union de deux opposés. En astronomie, c'est le terme qu'on emploie pour parler de l'alignement du soleil, de la Terre et de la lune, trois objets célestes.

L'idée lui plaisait, je le voyais. Il m'attira contre lui en me serrant très fort.

— Mon rayon de soleil.

— Je voudrais vraiment faire l'amour maintenant, mais je suis tellement fatiguée et j'ai mal partout.

Il resta silencieux quelques instants.

— Peut-être que je pourrais te faire du bien sans que nous baisions ?

— Oh, que c'est charmant ! Arrête, tu m'excites, répondis-je, pince-sans-rire.

Ash eut un petit rire gêné et m'embrassa le cou.

— Ça veut dire oui, alors ?

Ses doigts effleurèrent mes flancs, me faisant frissonner et faisant naître un feu au creux de mon ventre. Je me penchai vers lui pour l'embrasser, cognant accidentellement sa poitrine avec mon plâtre. Nous gémîmes tous les deux.

— Peut-être que non finalement, dis-je en soutenant mon poignet cassé.

Son regard exprimait toute sa déception, mais il n'ajouta rien.

Il prit ma main valide et l'embrassa en disant :

— Bonne et heureuse année, mon amour.
Une nouvelle année. Ça me plaisait.

Il avait neigé cette nuit, transformant la ville en un paysage de carte postale. Seuls quelques voitures et camions avaient roulé dans les rues enneigées et les trottoirs étaient recouverts d'une poudre immaculée. La fonte et la transformation de cette blancheur en boue noirâtre n'étaient pas loin, mais pour le moment, je pouvais en profiter, debout sur le balcon à respirer profondément l'air froid et pur. J'avais l'impression d'une renaissance.

Ash avait été ravi de l'invitation de Gary et j'avais distingué une étincelle en lui. Puis il m'avait dit ce qu'il avait en tête, les plans que son incroyable cerveau était en train de monter. J'étais stupéfaite. Et tellement fière de lui. Mais pour cela, il avait besoin de Gary. Et d'Yveta.

Nous arrivâmes un peu en retard. Gary devait nous guetter, car dès que nous nous garâmes devant la maison, il en sortit en courant, chaussé de pantoufles ridicules en forme de lapins. Il nous fit un large sourire et j'essayai de cacher ma réaction horrifiée quand il dévoila ainsi sa bouche où il manquait plusieurs dents.

Il ouvrit la portière du conducteur et prit Ash dans ses bras, murmurant quelque chose qui le fit sourire.

— Bienvenue dans ma modeste demeure, famille Novak ! chantonna Gary. Entrez et venez faire la connaissance des habitants de ces lieux. Nous avons vu l'article dans le journal, ajouta-t-il, d'une voix plus basse.

— Qu'en as-tu pensé ?

— C'est un article honnête, mais je ne sais pas si ça changera quoi que ce soit.

— Comment va Yveta ? demanda Ash.

Gary soupira.

— Elle a des hauts et des bas. L'ambassade russe lui a proposé de la rapatrier, mais elle n'a plus aucune famille ni d'amis proches là-bas. Je ne sais pas combien de temps elle aura le droit de rester... Je devrais peut-être l'épouser, lança-t-il en me regardant.

Ash lui donna un coup de poing dans l'épaule et Gary éclata de rire. Puis il fit le tour du véhicule pour venir m'aider. Il glissa son bras sous le mien pour me guider dans l'allée jusqu'à la porte.

C'était une maison construite sur le modèle des anciennes fermes, mais il y avait d'autres bâtiments autour.

Les parents de Gary, Judith et Henry, auraient pu poser pour un tableau de Grant Wood. Ils étaient très dignes, réservés ; leur accueil fut presque froid.

Comment pouvait-il avoir engendré un fils aussi flamboyant ? Je savais qu'Ash en voulait beaucoup à son père qui pensait que la danse n'était pas pour les hommes. J'essayai d'imaginer ce que l'enfance de Gary avait dû être ici.

En entrant dans la maison, une odeur délicieuse assaillit mes narines. Cela sentait le pain chaud, un parfum qui me rappela mon enfance et une période plus simple de ma vie.

Yveta était blottie sur un fauteuil dans le salon. Les rideaux étaient tirés et la pièce était plongée dans la pénombre.

— Oh bor... Dieu du ciel ! cria Gary. On dirait la maison de la famille Addams. Ouvre ces put... rideaux !

Il les écarta d'un geste brusque, nous éblouissant tous. Je découvris alors Yveta pour la première fois. Mon regard fut immédiatement attiré par l'affreuse cicatrice plissée, en forme de bouton, qui ornait sa joue. Cela lui donnait une sorte de rictus ironique permanent. C'était peut-être sa réelle expression d'ailleurs.

Elle était grande et très fine, avec d'épais cheveux blonds décoiffés qui tombaient de chaque côté de son visage.

Ash se dirigea vers elle et l'embrassa sur les deux joues en lui souriant. Il lui prit les deux mains. Les yeux inexpressifs d'Yveta s'embruèrent et elle se jeta dans ses bras. Ses larmes me brisèrent le cœur.

Un silence gênant s'installa dans la pièce. Je les regardai, ne sachant pas où poser mes yeux jusqu'à ce que Gary me donne un petit coup de coude.

— Tu veux un café ?

Je hochai la tête et je le suivis dans la cuisine où la table avait été mise par ses parents. Ils firent comme s'il n'était pas là et il les imita.

— Elle fait ça tout le temps, dit-il tristement. Je crois qu'elle va mieux quand même. Elle est plus calme. Mais sur le long terme...

Il poussa un grand soupir et changea de conversation.

— Alors, parle-moi de madame Novak. Je meurs d'envie d'en savoir plus sur la femme qui a séduit le danseur le plus talentueux de la ville.

— Je suis certaine qu'Ash t'a déjà raconté comment nous nous étions rencontrés.

— C'est un homme. J'aimerais avoir une conversation de filles.

— Tu adorerais venir chez mes parents alors : quatre filles à la maison ! Mon père n'a pas la loi !

— Ça donne envie ! Et en parlant de ça, apprécient-ils l'exotisme de ton mari ?

— Ils ont été surpris, mais ils commencent à se faire à l'idée. Mon père et lui sont devenus les meilleurs amis du monde depuis qu'Ash m'a sauvé la vie.

Gary me regarda, l'air sérieux.

— Il doit vraiment être amoureux de toi.

— Moi aussi.

Nous entendîmes alors la porte d'entrée claquer et deux secondes plus tard, nous aperçûmes Ash et Yveta marcher dans la neige gelée. Ils avançaient, têtes baissées, le bras d'Ash autour de la taille de la jeune femme.

Gary me jeta un coup d'œil rapide.

— Ils ont traversé beaucoup de choses ensemble.

— C'est le cas de nous tous dans cette histoire, dis-je doucement.

ASH

Nous marchions lentement dans la neige. Elle craquait sous nos bottes et notre haleine dessinait un halo de vapeur devant nous. J'avais mal aux mains : mon doigt amputé me faisait souffrir comme ceux qui avaient été cassés.

Le silence était agréable et malgré tout, j'étais heureux d'être en dehors de Chicago. Je respirais mieux.

— Cela me rappelle un peu chez moi, dit Yveta après quelques minutes. Mais il fait tout de même plus doux ici. J'ai grandi en Sibérie, ajouta-t-elle après m'avoir adressé un petit sourire. Comme Galina. Je ne la connaissais pas alors. Nous nous sommes rencontrés à Saint-Pétersbourg quand j'avais quatorze ans. Nous n'avions pas grand-chose, c'était difficile, tu sais ? Nous habitions dans un ancien immeuble en béton qui datait de l'Union Soviétique avec cinquante autres familles. Tu t'en sortais uniquement si tu travaillais énormément : la danse classique, les échecs, les mathématiques, la gymnastique. Je répétais pendant des heures chaque jour, avant et après l'école. J'ai toujours voulu faire ça.

Elle émit un petit ricanement amer.

— Mais qui va vouloir d'une danseuse défigurée ? Personne.

Je ne la contredis pas parce que je savais qu'elle avait raison. Mes propres cicatrices étaient moins visibles.

— Tu as pensé à la chirurgie esthétique ?

— Pourquoi pas ? Si j'avais les moyens.

Elle se tourna alors vers moi et me fixa.

— Tu l'aimes ? Ou c'est seulement pour la carte verte ?

Je m'attendais à cette question.

— Au départ, c'était pour les papiers. Mais plus maintenant. Je l'aime.

Elle m’observa avec attention comme si elle doutait de ce que je venais de lui dire.

— Nous devrions rentrer.

— Tu veux retrouver ta femme ? demanda-t-elle, sarcastique.

J’ignorai sa remarque et rebroussai chemin.

Au bout de quelques minutes, je sentis qu’elle tirait ma manche et je la regardai. Elle levait vers moi des yeux navrés. Je repris son bras de telle façon que nous puissions marcher côte à côte.

— Je pensais à toi tout le temps quand nous étions dans cet endroit abominable, dit-elle, la voix très basse. Quand ces hommes... Je les ai repoussés au fond de mon esprit. Au lieu de ça, je pensais à danser avec toi, comme nous étions heureux quand nous dansions en duo : toi et moi, Gary et Galina. On dirait que cela s’est passé il y a une éternité. Je crois que je suis morte en même temps que Galina là-bas. C’était ma meilleure amie. Mais c’est moi qui ai voulu aller à Las Vegas. Elle serait toujours en vie si... Je me déteste. Je ne sais plus du tout qui est cette horrible personne que je suis devenue.

— Tu n’es pas horrible, la coupai-je.

Elle se mit à rire, sans joie.

— Ne mens pas, Aljaž. Je suis un monstre. Personne ne voudra jamais me voir sur une scène. Personne n’acceptera que je donne des leçons à leurs gosses... Ils auraient peur. Ma vie est finie.

J’arrêtai de marcher et l’obligeai à me faire face. Je passai délicatement mon doigt sur sa cicatrice, puis levai son menton alors qu’elle essayait de se dérober.

— Tu as une cicatrice, mais tu es toujours toi et tu es magnifique, Yveta.

Les larmes brillèrent dans ses yeux, mais un sourire tremblant naquit sur ses lèvres.

— Je voulais vous parler de quelque chose, dis-je, en regardant tour à tour Gary et Yveta.

Je tenais la main de Laney sous la table et elle la serra pour m’encourager.

— Après avoir tout raconté à ce journaliste, j’ai pensé que ça ne suffisait pas. Le FBI s’occupe de remonter le réseau de Volkov, pour le moment. Mais nous, nous pouvons faire plus. Moi, j’en ai besoin.

— Tu ne vas pas nous annoncer que tu t’es enrôlé dans les Marines ? demanda Gary, pince-sans-rire.

— Je veux raconter notre histoire. Comme nous savons le faire.

— C’est à dire ? demanda Gary, visiblement sceptique.

— En dansant, répliquai-je en m’adossant à mon siège sans le quitter des yeux.

Un long silence s’installa dans la pièce, puis Gary secoua la tête.

— Jolie idée, beau gosse, mais ça ne marchera pas.

— Pourquoi ?

— Parce que les gens vont voir un spectacle pour se détendre, pas pour se saper le moral.

Je haussai les sourcils.

— Dans mon souvenir, on ne rit pas beaucoup dans *Romeo et Juliet*, ni dans *La Traviata*.

Gary prit un air songeur, mais ne répliqua pas. Je me penchai vers eux. Je voulais... non, j’avais besoin qu’ils comprennent.

— Nous pouvons y arriver ! Nous allons raconter notre histoire, celle de chacun : Galina, Marta, la fille. Nous pourrions montrer ce qui nous est arrivé, comment nous avons survécu.

Yveta avait l’air intriguée. Pour la première fois depuis notre arrivée, une lueur de vie brillait dans ses yeux.

Gary secoua la tête.

— Nous n’aurons aucun sponsor. Ce sont les spectacles déjà éprouvés qui obtiennent les subventions. On n’a jamais fait un truc comme ça auparavant.

— Oui et non, répondis-je en souriant. Les gens vont voir des ballets de danse classique, n’est-ce pas ? Eh bien, ils iront voir de la danse de salon. Il faut simplement trouver quelqu’un qui serait intéressé à financer tout ça. Mais vous savez quoi ? Un journaliste est prêt à nous aider.

— Et comment s’appelle ce délire à base de sang, de sueur et de danse ?

— *Esclave, une love story*.

Gary applaudit, le sourire aux lèvres.

— Alors nous allons les faire pleurer dans leur popcorn avec un « tout est bien qui finit bien » ? Hum... ça a de la gueule, mon chéri. Mais tu as pensé à la musique ? Et les autres danseurs ? La salle pour les répétitions ? Un théâtre ?

— Pour la musique, nous pouvons utiliser un mix de classiques de la danse de salon, de rock et de pop. Le public en connaîtra forcément certaines. Pas tous. Nous connaissons un groupe qui peut faire des *covers*...

— Waouh, waouh... Ce ne sera pas de la musique enregistrée ?

Je secouai la tête.

— Non, il faut les épater. Ce sera du cent pour cent direct. Je veux que les gens vivent la musique, vivent la danse. Je veux qu’ils sentent ce que c’est

vraiment.

— Tu veux vraiment que nous racontions tout au public ? demanda Gary, le visage assombri.

— Non, mais moi, j'en ai besoin. Cela n'a rien à voir avec Sergei ou même Volkov. C'est pour les douzaines, voire les centaines de filles comme Galina, ou Marta. Ou encore les milliers comme cette fille dont je n'ai jamais su le prénom. On ne les entend jamais, mais avec ce spectacle, nous aurions le moyen de parler en leur nom, de raconter leur histoire. Si nous y arrivons, la *Bratva* n'aura pas gagné.

Gary, silencieux, jeta un coup d'œil à Yveta. Elle avait le regard fixé sur la table de la cuisine couverte de petits trous, de traces de couteau.

Laney hocha la tête, les yeux brillants, me donnant ainsi son approbation.

Gary fronça les sourcils.

— Tu crois vraiment que tu peux monter ça ?

— Je ne sais pas, honnêtement. Mais il faut que je tente le coup.

— Tu peux compter sur moi, lança Gary en prenant une grande inspiration. Et toi, Yvie ?

— C'est bon, je vous suis, lança-t-elle sans lever la tête.



Chapitre 20

LANEY

J'étais tellement fière de lui. Tellement. Après tout ce qu'il avait subi, il avait un cœur tellement large et plein d'amour. Il avait un sacré défi à relever, mais je ferais tout ce qui était possible pour l'aider.

Yveta, Gary, Ash... et moi. Est-ce qu'un groupe de personnes brisées pouvait construire quelque chose de beau ?

Phil adora l'idée. Il nous retrouva dans notre café préféré et écouta la présentation d'Ash.

— Quelle histoire formidable ! dit-il en faisant tournoyer son stylo entre ses doigts. J'écrirai un truc la semaine prochaine. Je pourrai toujours préciser que vous cherchez des sponsors et j'en toucherai un mot à Chris Jones, notre critique théâtral. Il connaît peut-être du monde. De quoi avez-vous besoin ?

— De tout, répondit Ash en haussant les épaules. D'un théâtre, peut-être d'un en banlieue aussi, de danseurs, de chanteurs et de musiciens, d'une salle pour les répétitions, de costumes, de maquillage, de publicité, des gens pour s'occuper de la vente des tickets, de dessins, d'affiches, de personnes qui bosseront en coulisse, d'autres qui assureront la sécurité, des techniciens lumière, son, d'un producteur...

Il me jeta un coup d'œil, découragé par la liste sans fin d'éléments à réunir pour avoir une chance de monter ce spectacle.

Phil était très optimiste et il prit quelques photos d'Ash, qui fonctionnaient bien. Il y en avait une où il était debout dans la neige, les mains sur les hanches dans une attitude de défi, sa main bandée faisant un contraste saisissant sur son manteau noir.

Quand nous rentrâmes à la maison, il débordait d'énergie alors que je n'attendais qu'une chose : manger une pizza enveloppée dans un plaid et aller me coucher.

Je l'observai faire les cent pas, visiblement plongé dans ses pensées. Puis il sortit son iPhone – son cadeau de Noël – et connecta ses écouteurs. Il se perdit dans l'écoute de la musique, le front plissé par la concentration. Il était en train de réfléchir à son nouveau spectacle, c'était évident. Par moment, il faisait un grand geste du bras ou plongeait vers l'avant. Il fronçait alors les sourcils et hochait la tête ou la secouait. Le voir travailler était fascinant. J'abandonnai très

vite mon idée de lire, préférant l'observer, si gracieux et si plein d'énergie.

Parfois, je parvenais à identifier le style de la danse grâce à certains pas très spécifiques ; à d'autres moments, c'était plus relâché, moins danse de salon, plus Ash.

L'après-midi passa ainsi, et peu à peu, le ciel s'obscurcit, l'éclairage urbain illuminant trompeusement les rues d'une lumière jaune qui semblait promettre de la chaleur. Mais les jours d'hiver étaient courts et les nuits longues.

Je dus m'endormir finalement, car lorsque je me réveillai, Ash était assis près de moi et me tendait une tasse de camomille.

— Luka va venir nous rejoindre, dit-il, tout excité.

— Qui ?

— Mon ami, Luka. Il vient de m'envoyer un texto. Il était en tournée en Allemagne, mais il termine bientôt. Il va venir nous rejoindre. Tu es d'accord pour qu'il dorme ici ?

Je me frottai le front.

— Tu lui as offert un travail, Ash ?

— C'est un danseur génial, dit-il, sur la défensive, sans répondre à ma question.

— Je n'en doute pas. Mais il n'a pas de travail ni de visa. Nous n'avons pas les moyens de le payer et nous ne savons même pas si nous arriverons à monter ce spectacle.

Il bondit du canapé, l'air furieux.

— Tu répètes toujours qu'il faut tout essayer et faire de son mieux, ne jamais abandonner. Et là, tu voudrais laisser tomber avant même de commencer ?

— Je n'ai pas dit ça ! Je faisais juste remarquer...

— Quoi ? Que ça va être difficile ? Qu'il faudra escalader des montagnes ? Mes amis ont été violés, deux filles ont été assassinées, mais ça, c'est trop difficile pour toi ?

— Tu es injuste, Ash !

— La vie n'est pas juste !

— Arrête de me crier dessus ! Je suis ton alliée !

Il se leva et vint se planter devant moi, les poings serrés, les narines frémissantes.

— Ash, tout ce que je dis, c'est qu'il va y avoir un travail monstrueux à abattre avant que nous puissions proposer à Luka de travailler pour nous. Je ne suis pas experte dans ce domaine, je ne sais pas si je peux vous apporter mon aide dans la production de ce spectacle. Et je ne veux pas vous décevoir.

Il s'affala sur le canapé et laissa tomber sa tête sur le dossier.

— De combien d'argent avons-nous besoin ? demanda-t-il en gardant les yeux clos.

— Eh bien, si je me base sur ce que tu étais payé pour *Broadway Revisited*, et que je pars sur vingt danseurs, douze musiciens, six techniciens pour la lumière, le son et dans les coulisses, deux administrateurs à huit cents dollars par semaine... je dirais... Combien de temps te faut-il pour les répétitions ? Un mois ?

— Au minimum.

— Cela fait cent vingt-huit mille dollars auxquels il faudra ajouter deux milles environ pour une location de salle pour les répétitions. Au mieux, il te faudra cent trente-cinq mille dollars pour les quatre premières semaines de répétition.

— Putain !

— Et si nous prenons une salle de cinq cents places avec des billets à quarante-cinq dollars et un taux de remplissage de soixante-quinze pour cent, nous gagnons seize mille huit cent soixante-quinze dollars par soirée. Le théâtre prend la moitié des recettes, il faudra payer les employés pour des représentations sur trois semaines...

Je pris une grande inspiration et je grimaçai en délivrant la mauvaise nouvelle :

— Il faudrait vendre dix mille cinq cents billets pour être à l'équilibre.

Ash me regarda, effondré.

— Dix mille ?

J'acquiesçai.

Il se leva, plongeant les mains dans ses cheveux et se remettant à faire les cent pas.

— Dix mille ?

— Oui.

— *Pizda* !

— Pardon ?

— Putain ! Putain ! PUTAIN !

Ash empoigna son manteau et sortit en trombe de l'appartement.

En vérité, il nous fallait pratiquement deux cent cinquante mille dollars afin que ce spectacle ait une chance d'exister.

ASH

Je marchais à grandes enjambées dans la rue ; je bouillonnais de colère et j'avais

chaud malgré le vent froid qui mordait mes joues.

Je n'en voulais pas à Laney, je comprenais pourquoi elle était si inquiète. C'était moi, l'abruti naïf et rêveur. Comment avais-je pu passer à côté de tout ça ? J'avais créé des espoirs fous que je ne pourrais pas réaliser.

Je me souvins alors du visage d'Yveta, de l'éclair de vie qu'il avait révélé quand j'avais parlé du spectacle et de reprendre le contrôle de nos vies et ce qui nous avait été volé.

Il fallait que je trouve cet argent par n'importe quel moyen.

Je ralentis et levai les yeux vers le ciel. On ne voyait pas les étoiles cachées derrière de lourds nuages qui annonçaient encore de la neige. Je sentais tout le poids qui pesait sur mes épaules. Je savais ce qu'il me restait à faire.

LANEY

Ash revint une demi-heure plus tard, gelé, le visage contrit. Il ne me cria plus dessus. Au contraire, il était très calme et je me demandai ce qu'il mijotait. Il affichait une expression dure et déterminée.

— Y a-t-il un maire à Chicago ?

— Oui, pourquoi ?

— Bon, nous allons commencer par le sommet alors. Tu peux me faire une liste des cent personnes les plus influentes à Chicago : dans la politique, les affaires, les médias, la police... Tous ceux à qui tu penses.

Je cillai, surprise par sa suggestion. J'esquissai un sourire.

— Tu ne veux pas renoncer.

— Je ne peux pas.

Les deux semaines suivantes furent un véritable tourbillon. L'article était sorti et nous l'exploitâmes autant que possible. Ash se révéla excellent dans le relationnel dès que nous eûmes des interviews avec des chaînes de télévision et des stations de radio. Le fait qu'il soit si séduisant et charismatique ne gâchait rien, évidemment. L'argent commençait à s'accumuler. Pas de façon traditionnelle ; cela aurait pris trop de temps et nécessité trop de paperasse. Non, c'était le public qui aidait à nous financer.

Notre demande de financement participatif avait déjà récolté treize mille dollars. Il nous restait encore beaucoup de chemin à parcourir, mais nous étions sur la bonne voie. Ash était en passe de remporter son pari.

Un collègue d'Angie accepta de s'occuper des contrats bénévolement. Mon

père était en train d'arranger une conférence de presse/séance photo avec le commissaire de police.

Et le mieux était que la salle de sport locale avait offert à Ash, Yveta et Gary des cartes gratuites de membre. Cela leur permettait d'utiliser le studio de danse lorsqu'il était libre.

Ash disait qu'il avait besoin de se remettre en forme. Croyez-moi, je vérifiais souvent et pour moi, il était déjà très en forme. Mais c'était génial pour lui et il passait de longues heures à nager, faire du yoga et lever de la fonte. J'avais été étonnée, je ne pensais pas que les danseurs avaient besoin de muscles aussi apparents.

— Ce n'est pas ce que je recherche, avait-il précisé. Je lève uniquement des poids légers pour étirer mes muscles, pas les faire gonfler. Les danseurs ont besoin d'être résistants. Pour le genre de danse que je pratique, ce n'est pas très nécessaire, mais si tu dois faire des portés, cela peut se révéler utile.

— Tu vas en faire beaucoup ? Des portés ?

Ash me lança un regard que je ne sus pas interpréter et hocha la tête.

ASH

Je jetai un coup d'œil à Laney. Son visage exprimait son stress et je détestais en être la cause. Elle avait mal même si elle n'en disait rien. Elle m'avait rejoint au studio aujourd'hui parce que j'avais travaillé tard avec Gary. Nous allions dîner ensemble après.

Je ne lui avais pas confié les idées que j'avais pour le spectacle et quand nous commencerions les répétitions – ou plutôt si nous les commençons un jour –, je devrais la tenir éloignée. Ce serait difficile de lui faire comprendre pourquoi puisque je ne pouvais rien lui dire pour le moment.

Laney m'observait, les traits tirés et inquiets. Je l'embrassai encore, découvrant un couple d'amoureux qui se démultipliait à l'infini dans les miroirs.

Je déposai un dernier baiser, appuyant longuement mes lèvres sur les siennes, lui promettant plus pour plus tard. Je pris ensuite la direction des douches. Gary était déjà en train de s'habiller, matant discrètement quelques hommes que j'avais déjà vus, soulever de la fonte.

Il me sourit en clignant de l'œil quand je passai à côté de lui. Je lui rendis son regard, les sourcils arqués.

— Hé, beau gosse ! Ton téléphone sonne dans ton placard depuis dix minutes. Laney doit s'impatienter.

— Non, je viens de la voir dans le studio. Elle nous attend à la sortie.

— Bon, tu as quelqu'un qui te colle au cul alors et je comprends cette personne.

Je m'assis sur le banc et sortit mon téléphone de mon vestiaire. Je vis que j'avais reçu un appel d'un numéro local et qu'on avait laissé un message vocal. Je l'écoutai avec la plus grande attention.

Bonjour, Monsieur Novak. Mon nom est Selma Pasic et je suis la directrice du théâtre Savannah Phillips. J'ai entendu parler de vous et de votre projet de spectacle. Nous avons un créneau libre les deux dernières semaines de mars et nous serions ravis que vous acceptiez de vous produire chez nous. Si ma proposition vous intéresse, rappelez-moi dès que possible afin que nous nous mettions d'accord.

Je fis écouter le message à Gary qui me jeta un coup d'œil, stupéfait.

— Putain, nous avons une salle !

Je rappelai immédiatement, mais je tombai sur la boîte vocale. Je balançai mon téléphone à Gary.

— Je prends ma douche. Si elle rappelle, prends un rendez-vous. N'importe quand. Tout de suite, si elle veut.

Trois minutes plus tard, je luttais pour enfiler mes vêtements sur mon corps encore humide et Gary s'agitait près de moi, tout excité.

— Elle a l'air très sympa, s'exclama-t-il. Elle adore l'idée. Oh, ne boutonne pas de chemise jusqu'en haut.

— Hein ?

— C'est une femme. Faite de chair et de sang. Laisse ta chemise un peu ouverte.

— N'importe quoi. Nous sommes en janvier et il fait un froid de gueux.

— Écoute-moi, beau gosse ! La femme qui vient de téléphoner est en train de te proposer de réaliser ton rêve. Alors, tu fais un petit effort. Ta chemise, tu la laisses ouverte !

J'obtempérai en maugréant. On ne verrait rien avant que j'enlève mon manteau. J'avais l'impression d'être un parfait abruti.

Dès que Gary vit Laney, il se lança dans un rapport complet sur l'appel, puis il s'empara des poignées de son fauteuil et commença à la pousser.

Je lui donnai un coup de coude.

— C'est mon travail, ça.

— J'adore ta femme, mais je suis toujours homo. Tu peux te détendre.

— C'est mon travail !

Laney se mit à glousser et Gary me planta le doigt dans les côtes me faisant sursauter.

Nous progressâmes lentement sur le trottoir glissant avec Gary devant nous qui écartait les gens de notre chemin comme si nous étions un convoi royal.

— Il est toujours comme ça ? demanda doucement Laney.

— Non, il est pire.

— Je t’entends ! brailla Gary.

Laney enfouit son visage dans son écharpe pour cacher son rire.

Mon Dieu, je tombais amoureux d’elle un peu plus chaque jour.

C’était comme une chute au ralenti, comme la descente d’un corps éthéré à travers des nuages. Une chute paisible, le soleil dans les yeux, réchauffant mon visage. C’était tout ce qu’elle faisait, des choses banales que personne d’autre ne remarquerait : la façon dont elle marquait le rythme d’une chanson à contretemps, la manière dont elle me regardait quand j’entrais dans une pièce, toujours pareil : mes yeux, mes lèvres, mon corps et puis, retour vers mes yeux.

Sa force m’éblouissait.

Le sexe avec elle était le meilleur que j’avais connu dans ma vie. Je ne savais même pas pourquoi. Elle n’était pas la plus sportive des filles que j’avais connues, bien évidemment. Elle n’était pas non plus la plus audacieuse et il m’avait fallu du temps pour la convaincre de tenter des trucs nouveaux. Mais elle me donnait un plaisir extraordinaire chaque fois. Mes orgasmes étaient si puissants et si fréquents que j’avais l’impression que c’était le dernier chaque fois. Je mourrais heureux.

Peut-être que c’était l’amour qui faisait toute la différence.

Nous fîmes une pause devant un théâtre défraîchi, mais orné d’affiches récentes présentant des spectacles intéressants.

— Je devrais peut-être vous attendre dans un café, dit Laney, hésitante.

— Mais pourquoi, ma douce ? demanda Gary, juste avant que je pose la même question.

— Elle s’attend à rencontrer des danseurs, pas moi.

J’ouvris la porte en grand et la poussai à l’intérieur. Je me penchai vers elle et glissai dans son oreille :

— Et où en serions-nous sans notre productrice ?

— En plus, lança Gary, à nous trois, nous représentons la diversité de ce monde : un gay, un migrant, une handicapée.

Il fit une pause, les sourcils froncés, avant de reprendre :

— Tu pourrais faire semblant d’être une lesbienne noire ?

— N’importe quoi ! se mit-elle à rire.

Une superbe femme aux longs cheveux bruns arriva alors pour nous accueillir.

— Monsieur Novak ? demanda-t-elle, ses yeux passant de Gary à moi avant de se poser sur Laney.

— Oui, répondis-je en lui serrant la main et en ignorant le murmure de Gary qui me demandait d’ouvrir encore davantage ma chemise. Vous êtes madame Pasic ?

— Appelez-moi Selma.

— Ash, répondis-je en souriant. Et je vous présente mon épouse, Laney Novak qui est aussi notre productrice et l’autre danseur leader, Gary Benson. Il travaille aussi sur la chorégraphie avec moi.

Elle nous conduisit jusqu’à un petit bureau encombré, écartant une tête de cheval pour permettre au fauteuil de Laney de passer.

— Donc, comme je vous l’ai dit, un espace de deux semaines s’est libéré de façon inattendue en mars. Puisque nous vous prévenons si tard, nous ne prendrons que quarante pour cent de la recette et vous fournirons tous les services d’affichage ainsi que les techniciens son et lumière. Je vous laisse en revanche toute la production du spectacle lui-même, ce qui inclut toutes les autorisations d’utilisation de la musique et les assurances. Nous nous occuperons de la vente de billets et du marketing, mais nous avons besoin de vous pour communiquer auprès des médias. Alors, que pensez-vous de cette proposition ?

J’avais hoché la tête pendant tout son petit discours, ravi qu’enfin, tout aille dans la bonne direction. Je sentis alors Laney poser sa main sur mon bras.

— Cela me paraît très bien, Selma. Si vous pouviez me faire parvenir les contrats, je pourrais les transmettre à notre service juridique.

Nous avons un service juridique maintenant ?

Trente minutes plus tard, nous sortions avec les contrats types en poche.

LANEY

— Il faut que je donne un nom à ma compagnie.

— Tu pourrais l’appeler *Novak*. Tu m’as dit que ça voulait dire « Nouvel homme », cela me semble parfaitement convenir.

— Non, cela veut dire nouvel homme, mais plutôt dans le genre, débutant. J’ai besoin d’un titre qui explique ce que nous sommes, en plus.

Je ne savais pas vraiment ce qu’il voulait dire par là : parlait-il des danseurs ? De l’histoire ? De lui et moi ?

— Et *Syzigie* ? L’union des contraires, un alignement mystique ?

Son visage s'éclaira d'un large sourire.

— Mais c'est parfait, mon intelligente épouse.

Plus tard, je me demandai si c'était ça l'amour : une conversation sans fin avec un homme qui vous intéresse et vous excite toute votre vie.

Le lendemain, je m'assis avec un bloc et une calculatrice. Au bout d'une demi-heure, j'avais envie de pleurer. Quelle que soit la manière dont je m'y prenais, quelles que soient les économies que j'envisageais, les chiffres ne nous étaient pas favorables.

Il nous manquait quatre-vingt mille dollars.

Mais... si nous vendions la moitié des places chaque soir, le budget serait en équilibre. Si nous allions au-delà, nous serions bénéficiaires.

Il y avait un risque. Mais vivre était un risque. N'est-ce pas ?

Je décrochai mon téléphone et appelai ma banque.

— Bonjour, j'aimerais avoir des renseignements pour un prêt, s'il vous plaît.

Quand Ash apprit ce que j'avais fait, il piqua une crise – une de ses fameuses crises, bruyantes et dramatiques.

— Notre plus gros défi était de trouver une salle. Nous l'avons et je sais que pour tout ce qui concerne le spectacle tu vas t'en sortir. Alors où est le problème ?

— Le problème ! hurla-t-il, le regard furieux. J'en ai quatre-vingt mille de problèmes ! Putain de bordel de merde, Laney ! Quatre-vingt mille dollars !

Il fondit sur moi et planta son visage devant le mien, les mains appuyées sur les poignées de mon fauteuil.

— Non ! Je ne peux pas te laisser faire ça !

— Trop tard, c'est fait !

— Rends l'argent ! Dis que tu as changé d'avis.

— Je paie déjà des intérêts sur ce prêt donc non, je n'y tiens pas trop. Tu n'as qu'à créer un spectacle extraordinaire et tu me rembourseras. Fais ton truc.

— Faire mon truc ? Mon truc ! C'est des heures de boulot, Laney ! La musique, la chorégraphie, les costumes. Merde, je ne sais pas !

— Et je ne t'ai pas dit, mais j'ai parlé avec Selma et je lui ai renvoyé les contrats signés. Elle est d'accord pour que nous organisions des auditions au théâtre le samedi sans frais supplémentaire. J'ai mis des annonces dans plusieurs journaux et sur des sites en ligne. J'ai appelé une douzaine de studios de danse en ville pour les avertir que nous recrutons. Tu devrais avoir pas mal de gens talentueux qui vont se présenter.

Il me regarda, bouche bée, les yeux écarquillés.

Puis, il m'embrassa. Il prit mon visage entre ses mains et sa bouche ravagea la mienne avec tellement de passion et d'intensité que cela me coupa le souffle.

Quelque temps plus tard, alors que nous étions allongés, repus et qu'Ash caressait ma cuisse machinalement, il revint sur le sujet.

— Nous sommes mariés, hein ? Une équipe ?

— Bien sûr.

— Mais tu as tout décidé toute seule.

— Euh, oui, mais tu aurais refusé.

— Oui, tout à fait.

— C'est pour ça que je n'ai rien dit. Nous pouvons le faire. Tu peux le faire.

— Est-ce que tu aurais été en colère si j'avais pris une aussi grosse décision sans t'en parler ? demanda-t-il en prenant un peu de recul pour me voir.

— J'aurais été furieuse. Mais tu aurais refusé pour de mauvaises raisons. Tu aurais dit non pour me protéger, mais en fait, tu m'aurais empêchée de te voir heureux, de te voir réussir... de nous créer un avenir.

Il se frotta le front d'un air las.

— Tu es trop douée avec les mots pour moi.

— Toi aussi, tu es doué avec les mots, mais je préfère lorsque tu es doué avec ton corps, répliquai-je en déposant un nouveau baiser sur son torse.

Un rire silencieux le secoua.

— Je te comprends, tu as raison de m'en vouloir, mais je t'en prie, fais-moi confiance, Ash. J'ai fait ce qu'il fallait.

— Je te fais confiance. Totalemment.

Deux jours plus tard, Luka arriva. Il ressemblait à Ash, il avait le même genre de silhouette avec une mèche de cheveux blonds qui dépassait d'un bonnet en laine. Ses yeux étaient d'un bleu sombre étonnant. Il était très séduisant et il le savait. Je compris vite à la façon dont il se tenait et au regard évaluateur qu'il me lança qu'il avait l'habitude que les femmes se jettent à sa tête.

— Luka, je te présente mon épouse, Laney.

Il me prit la main et la porta à ses lèvres pour l'embrasser.

— Je suis absolument enchanté, madame, dit-il sur un ton charmeur.

Son accent était plus prononcé que celui d'Ash.

— Ravie de faire ta connaissance également, dis-je en lui retirant ma main.

Luka me fit un grand sourire avant de placer son bras sur les épaules d'Ash. Il se mit à lui parler très rapidement en slovène et Ash éclata de rire.

Luka eut à peine le temps de poser sa valise qu'Ash l'entraînait pour travailler.

Je rappelai à Ash que nous devions retrouver Yveta et Gary dans un petit *dîner* du coin ce soir. Yveta était très mal à l'aise en public et préférait les endroits discrets.

Je décidai d'utiliser mon fauteuil, car même si je me sentais relativement bien, je me fatiguais rapidement. Quand Luka aperçut mon Vieux Tas de Tôle, il se mit à parler en slovène.

Ash fronça les sourcils et lui répondit rapidement. Puis il se tourna vers moi, le sourire aux lèvres :

— J'ai oublié de le prévenir.

Il méritait un baiser pour ça parce que mon mari, mon homme, voyait toujours la femme en moi, et pas une personne dont il fallait s'occuper.

Quand notre baiser devint un peu trop passionné en public, Luka se racla la gorge, l'air amusé et il reprit dans un anglais laborieux.

— Peut-être que je devrais aller manger tout seul ou est-ce qu'une minute te suffit comme autrefois, Aljaž ?

Ash lui colla une petite claque derrière la tête et marmonna quelques mots qui semblaient fort grossiers.

— Mon meilleur ami est amoureux ! Je n'aurais jamais cru voir une chose pareille, dit Luka en souriant.

Ash lui répondit de la même façon, et me fit un clin d'œil en resserrant son étreinte autour de ma taille. J'adorais quand il me regardait comme ça, je ne m'en lasserais jamais.

Ash avait peut-être oublié aussi de prévenir Luka de la situation d'Yveta.

— Euh, Luka, quand tu verras Yveta, fais attention à ne pas fixer sa cicatrice, d'accord ?

Il me jeta un regard montrant sa compréhension alors qu'Ash soutenait ma remarque d'un signe de tête. Mais quand Yveta et Gary arrivèrent, Luka resta le regard fixé sur la jeune femme. Ash lui colla un coup de pied sous la table.

Il dit quelque chose à Yveta en russe et elle piqua un fard sans pour autant croiser son regard.

— Qu'a-t-il dit ? demandai-je à Ash.

— Je crois qu'il a dit qu'elle était très belle, répondit Ash en souriant.

— Oui, c'est ça, confirma Luka. J'ai précisé que je regarde comme ça toutes les belles femmes.

Gary était toujours debout, se tenant tout près d'Yveta dans une attitude de protection. Mais quand il entendit Luka, il haussa les yeux au ciel et se laissa tomber sur une chaise.

— Un autre beau gosse slovène avec plus de charme qu’il n’en faut. Ils vous fabriquent à la chaîne chez vous ? Je vais aller y passer des vacances, moi.

Luka lança un regard charmeur à Gary et se pencha vers lui en lui posant la main sur la cuisse.

— Je suis déjà en vacances.

Je jetai un coup d’œil interrogateur à Ash pendant que Gary s’éventait ostensiblement.

— Luka est bisexuel.

— Tout à fait, confirma Luka en souriant avant de lancer quelque chose en slovène qui fit rire Ash.

Trois voix crièrent à l’unisson :

— Qu’est-ce qu’il a dit ?

Luka leva les mains en signe de défense et secoua la tête.

— Excusez-moi, mon anglais n’est pas très bon. J’ai dit que j’offre autant de chances aux hommes et aux femmes de baiser avec moi.

Je faillis m’étouffer à ces mots, et Gary éclata de rire. Yveta avait l’air de ne pas savoir s’il fallait rire ou pleurer, mais elle lui adressa un sourire timide.

Luka lui répondit de la même façon, les traits adoucis.

Je me laissai aller sur mon fauteuil en buvant une gorgée d’eau. Les choses allaient devenir très intéressantes et je voulais dire par là qu’elles seraient surtout compliquées.

Mais bon, nous avons survécu à bien pire. Alors...

Le lendemain était le jour des auditions. C’était Gary et Ash qui les dirigeaient, mais Yveta et Luka étaient là, eux aussi, et prenaient des notes en échangeant à voix basse.

Selma était venue également. Je l’aimais bien et j’appréciais sa façon de prendre les choses en main, mais elle était du genre fonceuse. Il n’était pas impossible qu’elle vous passe sur le corps tellement elle était enthousiaste.

— Tu apprécies ton rôle de productrice ?

Je lui jetai un coup d’œil. Elle n’était pas du genre à dire ça sans raison.

— J’apprends tout doucement.

— Je te dis ça, ne le prends pas mal, mais c’est un sacré boulot quand on ne sait pas dans quoi on met les pieds.

— Je sais, mais nous n’avons pas les moyens d’embaucher quelqu’un. Nous nous en sortons déjà à peine comme ça.

Je ne lui dis rien du prêt énorme que j’avais contracté et qui me faisait faire

des cauchemars.

— J'ai une proposition à te faire, dit-elle en se penchant vers moi, m'offrant une vue exceptionnelle sur son décolleté qui tranchait un peu avec son air très sérieux. Je veux bien m'occuper de tout ce qui est en rapport avec la production. Sans frais, évidemment. Je prendrai plutôt un pourcentage des bénéfices.

Je m'adossai à mon siège, réfléchissant à toutes les options.

— Il pourrait n'y avoir aucun bénéfice.

Selma me sourit.

— Je crois en ce projet. Et si ça marche aussi bien que je le pense, je serai largement récompensée de mes efforts.

Je la regardai avec attention.

— Ce que fait ton mari, j'en avais envie depuis un moment. C'est nouveau, innovant. Pour le moment, je conserve mon emploi dans ce théâtre, mais si *Esclave* marche aussi bien que je l'espère, ce sera un pas énorme dans la direction vers laquelle je veux aller : devenir un producteur à temps complet. Dans cette affaire, c'est du gagnant gagnant.

— Tu en as parlé à Ash ?

— C'est toi qui produis, ma belle. Lui, c'est un danseur.

J'éclatai de rire et elle me fit un clin d'œil.

— Je t'en reparle très vite.

Luka leva la main dès qu'il me vit et je pris place à côté de lui en essayant de faire abstraction d'Yveta qui m'ignorait ostensiblement. Une fois de plus.

— Comment ça se passe ?

— Bien, très bien. Tu vois ce type d'un certain âge, le petit sur la gauche ? C'est Oliver. Il ferait un très bon Sergei.

Rien que d'entendre son nom, je frissonnai. Luka me jeta un regard apitoyé.

— C'est très gentil à toi d'être venu. D'autant plus que c'était loin d'être acquis.

Luka eut soudain l'air gêné.

— C'était le moins que je puisse faire. Je n'ai pas pu l'aider avant...

Il se tourna à nouveau vers la scène. Ash était là, vêtu d'un marcel noir, d'un pantalon de jogging gris et de ses chaussons de danse. Gary et lui montraient aux danseurs la chorégraphie. Il avait une expression concentrée et réfléchie, un petit pli ridait son front.

Je jetai un coup d'œil à Luka qui suivait Ash du regard avec un peu d'étonnement.

— Il a changé, Aljaž, je veux dire. C'était un gamin. Pas vraiment immature,

mais... il jouait tout le temps, il plaisantait, faisait des blagues. Maintenant... Il est tellement sérieux.

Mon cœur se serra en pensant à cet Ash disparu, celui qui n'avait pas le moindre souci et qui était heureux et joueur.

— Tu lui fais du bien, poursuivit Luka doucement. Je ne pensais pas qu'il pourrait vivre avec quelqu'un qui ne danse pas, mais cela fonctionne vous deux, hein ?

Je hochai la tête brièvement, un peu déstabilisée par ce compliment qui ressemblait à un reproche.

— Je pense, oui.

Au même moment, Yveta se leva et s'éloigna. Luka la suivit des yeux.

— Elle ne m'aime pas.

— Elle ne te déteste pas. Ça lui passera. Lorsqu'elle rencontrera la personne de ses rêves, je pense.

— Tu te vois bien dans ce rôle ?

Il secoua la tête et pendant un bref instant, je crus apercevoir une intense émotion dans son regard, mais il se tourna ensuite vers moi, un grand sourire aux lèvres.

— Je suis le rêve de personne.

ASH

J'adorais que Laney soit là pendant les auditions, qu'elle puisse voir ce dont j'étais capable.

À la fin de la journée, la troupe était complète. C'était effrayant, mais très excitant aussi. Ce qui me terrifiait le plus, c'était de payer le salaire de mes danseurs avec l'emprunt de Laney. Je n'avais pas encore vraiment accepté la façon dont elle s'y était prise, mais je savais aussi qu'il n'y avait pas moyen de revenir en arrière.

Laney me rejoignit et me serra dans ses bras, ce dont j'avais très envie.

— Beurk, dit-elle quand elle m'étreignit. Tu es en sueur.

— Tu veux transpirer toi aussi ? demandai-je en embrassant son cou.

— Oui, mais pas ici. J'adore le mouvement que tu leur as montré. Avec les bras. Je trouve que ça rend encore plus efficace leurs pas. Je n'arrive pas à croire qu'un si petit détail change les choses à ce point. Comment as-tu eu cette idée ?

— Je ne sais pas. J'ai juste écouté l'accent de la musique.

— L'accent ?

— Il y a quelque chose d'accentué, plus sonore ou plus dramatique. Mais c'est

assez subtil.

— À quoi penses-tu quand tu dances ?

Je pouvais expliquer cela plus facilement.

— À la musique. Je me perds dedans. C'est pour ça que je faisais un aussi mauvais gigolo, murmura-t-il à mon oreille. Quand je dansais avec une partenaire, j'oubliais que je devais la séduire. Ce n'était pas bon pour mes affaires.

Elle rougit et jeta un coup d'œil aux alentours.

— Tu ne devrais pas dire des choses pareilles.

— Laney, c'est une partie de ce que je suis.

Elle s'écarta un peu de moi, les bras croisés sur la poitrine, l'air songeuse.

— Montre-moi encore ce truc avec les bras. Je voudrais comprendre pourquoi ça change tout.

J'étudiai son visage, la tête un peu inclinée. Si elle avait besoin de temps pour penser à tout ça, à ce que j'avais dit et à tout ce que je ne disais pas, pas de souci.

J'exécutai la série de pas dont elle parlait, les yeux plantés dans les siens.

— Des trucs comme ça, c'est excellent sur scène et ça captive le public. Mais il faut beaucoup les répéter parce que si la personne avec qui je danse le fait sans prévenir, cela me surprendra. Cela a l'air naturel, mais c'est très artificiel en fait, sauf avec toi.

Je la pris dans mes bras et la serrai contre ma poitrine

— Je ne sais pas danser.

— Mais si. Je vais t'apprendre, répliquai-je en pressant ses hanches contre les miennes, avant de reculer un peu. Tu vois, je t'invite dans mes bras et pour cela, je m'écarte un peu. Maintenant, tu vas me rejoindre.

Elle essaya de suivre mes pas pendant quelques mesures, manquant me flanquer son genou dans les parties en me marchant sur le pied. Elle avait peut-être raison : elle ne saurait jamais danser.

— Il faut que je te parle de quelque chose.

— Ça m'a l'air très sérieux, soudain.

— Un peu, cependant c'est une bonne nouvelle. Et j'ai adoré te voir faire passer des auditions aujourd'hui, tu es différent.

Je pris ma serviette et la plaçai sur mon cou.

— Ah oui ? En quoi ?

— C'était toi le patron. Je ne t'avais jamais vu comme ça avant.

— Euh... c'est moi le patron au lit. Chaque fois.

Elle me donna un petit coup sur le ventre.

— Je ne plaisante pas ! On aurait dit... un autre homme !

Cela m'arrivait parfois d'avoir l'impression d'être un autre homme. J'avais des flashes d'avant, de l'Ash que j'étais à peu près aujourd'hui. Mais je comprenais ce qu'elle voulait dire.

— J'ai deux faces. Celle qui est publique, le chorégraphe ou le danseur, ici.

— Et l'autre ?

— Je ne suis pas certain de bien la connaître.

Était-ce la vérité ? Je ne savais plus. Mais je ne voulais pas parler de mon côté sombre. Pas à mon rayon de soleil.

— Que voulais-tu me dire au fait ?

Elle me lança un regard qui montrait qu'elle avait bien compris que je changeais de sujet. Elle ne savait pas pourquoi, mais elle n'insista pas.

— Selma m'a fait une proposition intéressante...

Deux jours plus tard, nous répétâmes avec Gary, Luka et Oliver. Cela se passa génialement bien. C'était un peu effrayant de montrer à Oliver ce que devait faire Sergei sur scène, mais c'était un type sympa. Il fallait que je passe au-delà, mais j'avais du mal.

Et j'avais raison aussi à propos de Sarah. Elle serait géniale.

J'avais un millier d'idées en tête. Gary aussi.

— Oh, mon Dieu, cria-t-il. Tu avais raison. Il y a du matériel pour la soulever ici ? On devrait lui mettre un harnais pour qu'elle vole au-dessus de la scène.

Sarah avait dû l'entendre, car elle s'approcha de nous, les yeux écarquillés.

— Pas question, bon sang ! On ne me harnache pas !

Gary lui lança un regard mauvais et bientôt ils se disputaient avec acharnement. Difficile de savoir qui aurait gain de cause. Au départ, j'avais pensé qu'ils se détestaient, mais après une journée de répétition, je dirais plutôt que c'était leur façon de communiquer. En tout cas, cela fonctionnait et de nombreuses idées fusaient dans leurs échanges.

Je n'avais jamais travaillé aussi dur de toute ma vie. Comme j'avais le rôle principal, j'étais dans toutes les scènes sauf une, et mon corps criait grâce : muscles froissés, contusions, épaules bloquées, bain glacé et étirements.

Tout ça pour le plaisir vertigineux d'espérer avoir une *standing ovation*, pour l'espoir insensé de ne pas s'attirer le mépris des chroniqueurs, les mauvaises critiques.

Je me sentais brisé, autant émotionnellement que physiquement. Même après un bain glacé et un long massage, je marchais comme un vieil homme.

Mais le plaisir et l'excitation que je ressentais, debout sur cette scène, devant Laney, étaient le second moment dont j'étais le plus fier de ma vie.

Au moins, je n'avais pas les pieds en sang comme certaines danseuses. Bien sûr, les ampoules et les pieds en compote faisaient partie du métier, mais danser en talons hauts pendant des heures, je n'osais même pas y penser. Elles mettaient du *white spirit* sur leurs pieds pour les durcir.

Ce n'était pas très glamour, mais si nous atteignons notre but, ce serait génial. Du moins, je l'espérais.

LANEY

Il était plus de vingt-trois heures quand j'arrivai au studio de danse. Le gardien tapota sa montre me faisant comprendre qu'Ash avait dix minutes pour évacuer les lieux.

J'entendais encore la musique, un tango si je me fiais au tempo. Ash était debout au milieu du studio, les cheveux dégoulinant de sueur.

Je poussai la porte et il releva brusquement la tête. Il dut essayer de me sourire, mais il esquissa ce qui ressemblait plutôt à une grimace.

— Hé, il est tard. Tu es prêt à rentrer à la maison ?

— Bientôt, marmonna-t-il en se baissant pour m'embrasser.

— Il faut que ce soit maintenant. Le gardien attend pour fermer. En plus, tu as l'air d'avoir mal partout.

— Je danse avec la douleur, comme d'habitude.

— Tu dis ça pour te la jouer ou tu le penses vraiment ?

— Les deux, répondit-il en souriant, cependant il avait l'air épuisé.

— J'ai soulevé toute la journée.

— Des poids ?

Il avait les yeux fermés, mais il sourit.

— Non, des filles, enfin des danseuses.

Un éclair de jalousie me transperça. C'était tellement idiot de ressentir ça, tellement inutile, mais si intense aussi.

Il prit ma main et déposa un baiser sur mon poignet.

— Rentrons, mon amour. Demain, tout le monde sera sur scène.

Je tapotai doucement son front.

— Alors, arrête de faire tourbillonner toutes ces idées dans ta tête.

— Je connais un bon moyen pour ça.

ASH

La première fois que tous les danseurs se retrouvèrent sur scène fut difficile. Je ne savais même pas si c'était bien. Il fallait que ce soit extraordinaire ou Laney serait ruinée.

Je me frottai les tempes en sentant la pression monter à nouveau.

J'aperçus alors Gary, une expression étrange sur le visage. Sans un mot, il m'attira dans ses bras et à ma grande surprise, je sentis son corps trembler. Il pleurait.

— Merci, bafouilla-t-il.

Il ne dit rien de plus. L'homme qui n'était jamais à court de mots se tut.

Mais je comprenais ce qu'il voulait dire. Ce n'était pas une vengeance, c'était une façon de rendre justice.

— Gary ! Non, mais quelle petite garce tu fais, hurla Sarah en interrompant notre moment d'émotion. Ce pauvre Ash... Tu ne perds jamais une occasion d'essayer de le tripoter. Tu n'as aucune dignité, hein ?

— Oh, mais regardez qui va là... Ça te va bien de parler des gens en chaleur...

Sarah lui tira la langue avant de le prendre dans ses bras. Elle essuya ses larmes du pouce.

Puis ce fut au tour d'Yveta de s'approcher. Elle glissa sa main dans la mienne et me regarda dans les yeux. Elle ne faisait plus jamais ça. J'étais donc très surpris.

— Gary a raison, dit-elle doucement. C'est incroyable. Nous serons incroyables. Merci.



Chapitre 21

LANEY

Je pris ma place, celle réservée aux handicapés, en bout de rang. Ma mère était assise à côté de moi et me serrait très fort la main pendant que je retenais mon souffle. Mon père avait pris place aux côtés de ma mère, puis il y avait mes sœurs et leurs maris. Mes cousins étaient presque tous là également. Le clan Hennessey était présent en force. Mes cousins pompiers à la carrure impressionnante détonaient sur les petits sièges, dans tout ce velours rouge, ces stucs blanc rococo et les chandeliers dorés de ce petit théâtre au charme suranné. Mais ils étaient venus pour me soutenir. Ash surtout.

Les parents de Gary étaient là aussi, silencieux et dignes dans leurs habits du dimanche.

Angie était accompagnée de Phil et son ami, chroniqueur à la Tribune, était présent également. Nous avons envoyé trente-cinq billets pour la presse et presque tous les invités étaient venus, ce qui était très rare apparemment.

Il y avait Vanessa et Jo aussi, assises juste derrière moi avec plusieurs collègues de travail.

Les forces de police étaient là en nombre étant donné ce qui était arrivé la dernière fois qu’Ash était sur scène. L’autre raison était que le maire était venu avec le commissaire de police ; ils étaient tous les deux accompagnés de leurs épouses.

Avec la publicité qu’Ash avait activement mise en place, les places pour les deux semaines de spectacle étaient presque toutes vendues et si les critiques étaient bonnes, il y aurait certainement d’autres salles de spectacles intéressées. Je le souhaitais ardemment parce qu’Ash et moi avions contracté de lourdes dettes. Chaque fois que j’y pensais, je grimaçais.

J’avais tellement envie que cette soirée soit exceptionnelle. Ash m’avait interdit d’assister aux répétitions donc je ne savais vraiment pas à quoi m’attendre.

J’avais très volontiers abandonné mes fonctions de productrice à Selma, mais maintenant, je me sentais encore plus perdue.

Ash rentrait à la maison tous les soirs, épuisé et mutique. Les seules personnes à qui il parlait vraiment – et encore, seulement au téléphone et à voix basse – étaient ses danseurs. Ou Luka, bien sûr, donc en slovène. J’étais jalouse d’eux

tous, c'était comme s'ils me volaient Ash.

Mais finalement, après, tout ce chagrin, tous ces efforts, ce sang, cette sueur et ces larmes, nous y étions.

Ma mère m'écrasa les doigts quand les lumières s'éteignirent progressivement. Elle se signa de l'autre main. Les derniers bruissements du public s'évanouirent en attendant la levée de rideau. Les spectateurs patientaient en silence. L'anticipation semblait faire trembler le théâtre tout entier.

Le son cristallin d'un clavecin monta alors de la fosse d'orchestre, à ma grande surprise et aussi à celle de tout le monde, si je me fiais aux murmures étonnés. Puis le rideau s'ouvrit sur le noir total. Soudain, la scène s'illumina ; des lumières la balayèrent, montèrent avant de redescendre, de toutes les couleurs ; la lueur des projecteurs traversa la scène dans tous les sens au même moment où la musique de *Bad Romance* se commençait.

I want your ugly

*I want your disease*⁸

En guise de décor, on apercevait une sorte de gratte-ciel à moitié terminé dans une ville européenne inconnue qui devait être Ljubljana. Il y avait six ouvriers du bâtiment sur scène. Ash était là, vêtu de bottes, d'un bleu de travail, d'une ceinture pour porter ses outils et d'un casque. Cela lui donnait un air de macho. Il se cambrait, ses bras battaient l'air autour de lui comme le danseur le fait dans le Paso Doble, imitant le geste du torero et frappant le sol du talon. Il traversa la scène en promenade et contre promenade, l'air hautain.

Si le haut de son bleu de travail couvrait sa poitrine, il avait les bras nus et les projecteurs soulignaient la puissance de ses biceps. Une bâche devint la cape du matador ; les hommes arpentaient la scène dans une série de pas impressionnants, parfaitement synchronisés.

Je doutais qu'on ait déjà vu une danse de salon aussi agressive, si outrageusement virile et sportive. Et certainement pas avec des danseurs coiffés de casques.

— Oh mon Dieu ! souffla ma mère.

Luka s'introduisit alors subrepticement sur la scène, ses cheveux ébouriffés et ses lentilles jaunes lui conférant une force sauvage qui s'accordait parfaitement à sa démarche de loup.

C'était Volkov, dans toute sa cruauté, et quand il sourit, ses lèvres se retroussèrent dans un rictus découvrant des dents acérées.

Je repris difficilement mon souffle. Je savais qu'il s'agissait de Luka, je savais qu'il interprétait un rôle, mais c'était terrifiant de le voir se rapprocher d'Ash,

dans l'ombre.

La musique changea soudain et je souris en voyant Ash imiter Elvis en se déhanchant au son de *Bossa Nova Baby*, puis il passa à un *jive* rapide, rejoint par les autres danseurs, un par un.

La silhouette d'un avion se dessina dans le décor avant que la scène change totalement et que Las Vegas de nuit, dans toute sa gloire, apparaisse.

Ash se débarrassa de son casque et de ses outils ; il arracha le haut de sa salopette de travail, restant torse nu, ses abdominaux parfaitement dessinés très visibles. Un large sourire se peignit sur son visage quand surgirent huit danseuses de Las Vegas qui dansaient sur *Hanky Panky*. Elles affichaient elles aussi un large sourire et portaient de superbes coiffes. Yveta menait la troupe. Une épaisse couche de maquillage dissimulait sa cicatrice, mais seulement tant qu'elle souriait. Dès qu'elle arrêtait, elle était très visible. Comme c'était ironique.

Gary arriva en se tortillant, interprétant un des *jive* les plus gay que j'avais vus de toute ma vie. Le public commença à rire. Ash et Gary dansaient côte à côte, leurs jambes exécutant les pas si vite que j'en avais le souffle coupé. Puis Ash bondit par-dessus Gary en grand écart et retomba parfaitement sur ses pieds. Gary passa entre les jambes d'Ash en adressant un clin d'œil au public.

Deux danseuses avancèrent sur la scène et le *jive* devint de plus en plus athlétique quand elles se lancèrent sur Gary et Ash qui les soulevèrent dans une série de portés impressionnants qui évoquaient le Lindy Hop. Le public applaudit vivement.

Le personnage du loup était toujours dans l'ombre, au fond, regardant silencieusement ce qui se passait, arpentant la scène. Une présence menaçante. Il se léchait parfois les lèvres. Terrifiant.

Ma mère serra ma main et je me penchai vers elle pour écouter ce qu'elle voulait me dire.

— Ash est extraordinaire ! C'est fantastique !

— Je te l'avais dit, murmurai-je en lui adressant un large sourire.

Le *jive* continua, grimpant encore en intensité alors qu'Ash quittait la scène pour son premier changement de costume.

Quelques instants plus tard, le décor changea à nouveau : on était maintenant dans une luxueuse chambre d'hôtel avec deux filles portant la version dévergondée d'un uniforme scolaire. Elles étaient assises sur un divan. Avec un peu de chance, il n'y avait pas d'écolières dans le public.

Oliver déboula alors sur la scène. Même si je savais qu'il n'était pas le vrai

Sergei, il me fichait la trouille avec son costume trois-pièces et sa perruque grise parfaitement coiffée. Volkov lui tourna autour et ils traversèrent la scène tous les deux dans un lent fox-trot sur les accords du *Petit Chaperon rouge* de Sam the Sham.

Yveta et Ash revinrent alors sur scène, se tenant par la main et l'air effrayés. Yveta portait une robe de bal rose pâle des années 50 et Ash une chemise ajustée écarlate, attachée à son pantalon noir étroit qui mettait en valeur sa taille fine, ses hanches étroites et ses fesses délicieusement musclées.

La musique était glaçante, très évocatrice de l'histoire de ces deux âmes innocentes, qui se promenaient dans les bois en compagnie des loups.

*Hé, Petit Chaperon Rouge,
Tu es vraiment très jolie,
Tout ce qu'un grand méchant loup aime.*

La sinistre musique continua alors que le plus effrayant des beaux parleurs s'avavançait sur la scène. Ash dansait avec Yveta quand soudain Sergei leur tomba dessus. Je manquai m'étouffer en voyant Oliver caresser la poitrine et les fesses d'Ash. Est-ce que cela dérangeait Ash ? Est-ce que ça lui rappelait beaucoup de mauvais souvenirs ? Je fus encore plus choquée quand Oliver/Sergei posa la main sur le sexe d'Ash. Des exclamations horrifiées résonnèrent au-dessus de la musique sensuelle quand le public réalisa que l'histoire changeait de ton.

Les deux écolières dansaient ensemble, leurs mouvements tellement érotiques que je commençai à transpirer un peu et que je vis mon père s'agiter sur son siège, un peu gêné. La danse de salon n'avait jamais été aussi belle et perturbante.

Je faillis vomir en voyant Sergei sortir un couteau et le passer sur la gorge des filles, remplissant un verre de leur sang. Il le but alors que les deux filles s'écroulaient, les yeux grands ouverts et sans vie.

C'était tellement choquant et inattendu. Une brillante métaphore de ce qui s'était vraiment passé.

— C'est trop, murmura ma mère, incapable de regarder.

Elle n'était pas la seule.

— C'est la vérité.

— C'est trop proche de la vérité.

J'étais assez d'accord avec elle, j'en avais mal au ventre.

De nouveau, les lumières diminuèrent et la musique changea, pour celle qu'on entend en club. Le décor était familier...

Vanessa me tapa sur l'épaule.

— Laney, ce n'est pas la boîte où nous sommes allées ?

Si, c'était bien ça. Ash avait reconstitué le club où nous nous étions rencontrés. Et il dansait de façon très suggestive avec six femmes qui glissaient des billets dans la ceinture de son pantalon.

La jalousie, violente et brutale jaillit en moi.

Ils ne faisaient que danser. Mais c'était bien plus en fait : Ash criait au monde entier qu'il s'était prostitué à Las Vegas et je ne savais pas trop ce que ça me faisait.

Je lui avais demandé un jour s'il avait essayé de me soutirer de l'argent. Sa réponse avait été énigmatique.

— Quand je danse, je me laisse aller totalement dans la musique. Ce n'est pas bon pour mes affaires.

Que pouvais-je répondre à ça ?

Une des filles déchira sa chemise et l'envie de lui briser les doigts un à un monta en moi comme une lame de fond.

C'est seulement la danse, me répétais-je.

Hé bébé, quel est ton nom ?

Je brûle pour toi et je ne sais pas bien pourquoi.

J'avais du mal à regarder jusqu'à ce que le charme et la fougue de ce chacha à la sauce cubaine, sexy et plein de charme finissent par me conquérir. La scène tournait à la fête, presque à l'orgie. Ash dansait avec chacune des femmes et tous les autres danseurs étaient sur scène, se déhanchant impudiquement. Les hommes avaient tous des ventres plats, luisants comme un bronze grec. Leur taille était étroite, leurs cuisses solides et leurs fesses musclées.

Les femmes jouaient le rôle des voyeuses, elles étaient là pour faire leur marché de beaux et jeunes hommes. Je le comprenais, je savais ce que c'était, mais mon sang bouillonnait quand la partenaire d'Ash le regardait, les yeux brûlants de désir. Et mon Dieu, on aurait dit qu'Ash ressentait la même chose.

C'est un spectacle, un spectacle magnifique.

Mais Volkov et Sergei continuaient à rôder dans l'ombre, marionnettistes diaboliques. Ils apparaissaient furtivement entre les danseurs, de telle façon qu'on pouvait se demander si on les avait vraiment vus ou si nous étions paranos. Et je savais que c'était ainsi qu'Ash l'avait vécu.

La musique décrivit progressivement et on n'entendit plus que le battement d'un cœur alors que deux projecteurs éclairaient la scène d'une lumière blanche

et pure. Sarah, assise, seule à une table, portait une simple robe jaune qui captait la lumière, le corsage brillant de minuscules cristaux.

Elle semblait tellement vulnérable, tellement belle et Ash était perdu dans sa contemplation, comme hypnotisé. Un autre éclair de jalousie me fit serrer les poings.

Le rythme lent d'une nouvelle musique, à l'unisson du battement d'un cœur, s'éleva et je reconnus une des chansons d'Adele qu'Ash adorait. Il avait un peu altéré les paroles.

*J'ai appris que tu étais en couple
Que tu avais trouvé un homme et que tu n'étais plus libre.*

Ash lui tendit la main comme pour l'inviter à danser et je poussai un petit cri d'exclamation.

C'était moi ! Sarah jouait mon rôle ! C'était notre rencontre. La façon dont il m'avait vue, ce qu'il ressentait quand il pensait à moi. Les larmes perlèrent à mes paupières et je les essuyai rageusement.

Soudain, la table s'écarta et le public découvrit Sarah, assise dans un fauteuil roulant. Un bruissement s'éleva dans la salle.

Je vis le choc qu'avait éprouvé Ash, son incrédulité. Je vis la douleur de Sarah, son humiliation et son désespoir. Mon humiliation et mon désespoir.

La main de ma mère se referma sur la mienne.

Ash souleva alors Sarah de son siège et la souleva à quelques centimètres du sol. Les pieds de la jeune femme dessinaient de très jolis pas de rumba.

J'étais en admiration devant la beauté de cette danse, par la force déployée par Ash qui portait une danseuse de plus de cinquante kilos apparemment sans effort.

Je comprenais maintenant pourquoi il m'avait interdit d'assister aux répétitions.

Parce que c'était un cadeau qu'il m'offrait, la danse que nous n'avions jamais eue.

Je ne pus retenir mes larmes cette fois. Chaque pas, chaque regard, chaque geste qu'il faisait vers elle, c'était à moi qu'il l'adressait. Il la porta pendant toute la danse.

Je ne pouvais que lui pardonner d'être aussi têtu et secret. D'être aussi intense et motivé. De me crier dessus quand il était stressé et fatigué. Je pardonnai chaque fois où il m'avait tenue à l'écart ou ignorée, parce qu'il était en train de me montrer dans chaque pas, chaque mouvement que j'étais aimée, désirée et

que ce qui nous unissait était réel.

Nous étions réels.

À la fin de la danse, le public se leva et applaudit à tout rompre. Sauf moi, bien sûr parce que comme lors de notre première rencontre, j'en étais incapable.

Les lumières se rallumèrent, mais les applaudissements durèrent encore plusieurs minutes.

Les gens, autour de moi, souriaient tout en essuyant leurs larmes. L'ami journaliste d'Angie gribouillait furieusement sur son carnet.

— Oh, mon Dieu ! s'écria Vanessa, la voix à la fois choquée et admirative. C'était vous ! C'est votre histoire. Il a dansé comme ça pour toi ! Avec toi !

— Oui, dis-je, dans un filet de voix.

Ma mère me jeta un regard inquiet avant de pousser mon fauteuil en direction du minuscule bar du théâtre.

Les gens chuchotaient et me montraient du doigt en voyant mon fauteuil. Un couple prit même une photo sans se cacher. J'étais un peu agacée, mais deux journalistes approchèrent, leur téléphone à la main et me proposèrent une interview impromptue.

Je me repris et me forçai à sourire, répondant à leurs questions aussi bien que je le pus. Mais quand Selma arriva pour me prêter main-forte, je ne cachai pas mon soulagement. Elle accepta d'organiser des interviews avec les principaux danseurs dans les jours à venir.

— Les critiques vont être bonnes, Laney, dit-elle, dès que nous fûmes seules.

Je lui souris tristement, sachant très bien où elle voulait en venir.

— Des théâtres de partout dans le pays vont vouloir ce spectacle. Je pense qu'il va falloir organiser une tournée nationale.

— Je sais.

— Tu ne pourras pas venir, n'est-ce pas ? demanda-t-elle, son visage changeant d'expression.

Je baissai la tête.

— Non. Mon corps a beaucoup changé ces derniers temps, je pense que tu l'as remarqué. Je ne vais pas très bien... Cela arrive parfois dans ma pathologie. Pendant des mois, des années, il n'y a pas d'évolution, mais soudain les médicaments ne font plus effet. Mon médecin veut que j'augmente les doses de chimiothérapie que je prends, que je teste de nouvelles molécules. Et... Je pense que ça se passera d'autant mieux que je ne bougerai pas. Que je resterai à la maison.

Elle hocha lentement la tête.

— Ash est-il au courant ?

Je secouai la tête.

— Non, pas encore. Je voulais qu'il puisse vivre cette soirée... comme ça.

— Il va être dévasté.

— Je sais. Mais je ne pourrai jamais faire partie de son monde. C'est impossible pour moi. Et je ne crois pas qu'il puisse s'en passer.

— Tu en es certaine, Laney ? Parce que je crois plutôt qu'il ne peut pas vivre sans toi.

Je ne savais comment répondre à cette question, mais heureusement, je n'eus pas à le faire parce qu'au même moment, le maire et son épouse vinrent me serrer la main et me dire à quel point ils étaient heureux que ce « travail mémorable » ait commencé, ici, à Chicago.

Ensuite, la presse les prit en photo, tout sourire, alors qu'ils se tenaient près de la femme en fauteuil roulant.

Le commissaire vint lui aussi me saluer et échanger quelques mots avec mon père et ma mère. Il me sourit et disparut dans la foule.

Il y avait une excitation fiévreuse dans le bar. Tout le monde se demandait ce que serait la seconde partie du spectacle, même si la plupart d'entre eux avaient lu l'histoire d'Ash dans les journaux.

— C'est comme ça que ça s'est passé ? demanda Vanessa. Ce Sergei a vraiment bu le sang d'une femme ?

La mention de ce prénom me fit frissonner et Jo lui donna un coup de coude.

— Quoi ? Oh pardon ! dit-elle après avoir vu mon expression.

— Je crois que c'est une métaphore, répondis-je, la voix crispée.

Du moins, je l'espérais.

Mon cousin Paddy s'approcha de nous en jetant un regard appréciateur à mes amies.

— Sacré spectacle, dit-il pensivement en me tendant un verre de whiskey.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— C'est totalement déglingué, mais la danse est super sexy. Bien vu, cousine, termina-t-il en s'éloignant après avoir adressé un clin d'œil à Vanessa.

— Est-il... ?

— Totalemment intouchable.

Elle me regarda la moue boudeuse.

Jo éclata de rire.

— Fais-moi confiance. Il a couché avec la moitié de Chicago et il a l'autre moitié dans sa liste de contacts. N'y pense même pas.

Je gémissais en apercevant la lueur de défi dans le regard de Vanessa. Je l'avais avertie, à elle de voir.

Les spectateurs reprenaient leur place pour la seconde partie ; j'avais les nerfs en pelote. Je savais que le spectacle était bon et les gens avaient l'air d'apprécier. Mais je n'étais pas objective du tout, alors je ne savais pas.

Quand la scène s'illumina de couleurs violentes et colorées au son de *Viva Las Vegas*, je ne pus réprimer un sourire.

Ash arriva en dansant sur la scène, tout en noir, mais avec des paillettes scintillantes sur sa chemise ; il me semblait même qu'il avait de la poudre brillante sur la peau. Il effectuait un mouvement sensuel avec ses hanches puis enchaînait sur des pas de samba en pressant son entrejambe contre les fesses d'Yveta. Je grimaçai, mal à l'aise de voir mon mari se frotter ainsi à une autre femme, surtout qu'il avait couché avec elle. Elle lui jetait des coups d'œil éloquentes quand elle pensait que personne ne la regardait et elle m'ignorait totalement.

Sergei et Volkov erraient de nouveau sur la scène, un projecteur rouge sang les suivant partout. Leur façon de se déplacer, comme s'ils chassaient, glissant sur le sol était sinistre ; on aurait dit des fantômes à un funeste banquet.

Je ne pus retenir une petite exclamation quand ils fondirent sur Ash l'arrachant aux autres danseurs. Personne ne sembla le remarquer et je me retins de crier pour les avertir, même si je savais que ce n'était qu'un spectacle.

Alors que les autres dansaient un *quickstep* au son de *Tu Vuo Fa l'Americano*, leurs visages déformés par un sourire de clown et baignés d'une glauque lumière verte, Volkov entraîna Ash dans une parodie de Paso. Deux danseurs se précipitèrent sur lui, bloquant ses bras. Alors Volkov lui arracha sa chemise et Sergei déchira son pantalon de la taille aux chevilles. Ash semblait complètement nu, même si ce n'était évidemment pas le cas, son dos en face du public.

Le voir ainsi, exposé était horrible pour moi. Et quand Volkov tendit un fouet à Sergei, je détournai le regard.

De cris horrifiés s'élevèrent dans le public par-dessus le rythme nerveux de la musique et j'entendis le son caractéristique du fouet qui fendait l'air. Sergei semblait rire, sa main fermée sur son sexe.

Vanessa, derrière moi, jura quand Ash s'effondra au sol.

La musique mourut lentement et il resta dans une flaque de lumière, seul, battu et nu, exactement comme je l'avais vu, cette horrible nuit. Je portai ma main à ma bouche, les yeux pleins de larmes.

Pendant un instant, le silence fut complet avant qu'un son, une brise légère, envahisse le petit théâtre et Sarah, descendit du plafond, comme un ange, toujours vêtue de sa robe jaune. Les lumières créaient une sorte de halo autour d'elle.

Quand elle atteint le sol, les lumières s'éteignirent et un coup de tonnerre fit sursauter tout le monde.

Il y avait une tour solitaire grisonnant dans la mer et tu devins la lumière de mon côté sombre.

On amena Yveta et Gary au centre de la scène pendant que Volkov et Sergei dansaient une sorte de valse obscène sur les paroles envoûtantes de Seal.

Je regardai la scène à travers mes doigts. Des danseurs déguisés en motards les battaient. C'était horrible, grotesque et le moment où un couteau défigura Yveta était presque insoutenable.

En contrepoint de cette scène d'horreur, Ash revint sur scène avec Sarah, en tournoyant au doux son d'une valse viennoise.

Ash portait un jean et un large tee-shirt blanc alors que Sarah avait toujours sa ravissante robe jaune.

Je ne me sentais pas très bien. Notre amour s'était-il développé au prix des souffrances de ses amis ? Ou peut-être que c'était ce qu'Ash pensait, mais en tout cas, je voulais que cela cesse.

Mais non. Cela dura, encore et encore jusqu'à ce que Gary et Yveta soient arrachés de la scène, en sang et contusionnés. Je ne devais pas être la seule à ressentir un immense soulagement que cette scène de torture s'arrête enfin tout en ressentant un profond sentiment de culpabilité de ne pas vouloir affronter la réalité.

C'était trop dur.

Des accords de violon, légers, résonnèrent alors et je retins ma respiration me demandant ce qui allait suivre.

Je me souvins soudain ce que la robe jaune de Sarah me rappelait : ma robe de mariage.

Un frisson me secoua et je reconnus la chanson : With You I'm Born Again.

Donne-moi ta douceur.

Ash l'installa sur une chaise et tournoya ensuite sur scène, seul. Lentement, les jambes apparemment tremblantes, Sarah se dressa. Et elle commença à

danser, imitant ses pas jusqu'à ce qu'ils dansent ensemble une valse à la beauté bouleversante. Je n'avais jamais vu cet aspect d'Ash, à quel point sa façon de danser était passionnée, pleine d'émotion. Il avait dit qu'il n'avait rien ressenti pendant si longtemps, mais il se trompait. Tout était là, un gouffre d'émotions que seule la danse permettait d'exprimer. La danse, et moi, du moins je l'espérais.

Les larmes me montèrent aux yeux ; j'imaginai ce que ce devait être de danser avec lui, comme ça, d'être emportée, de flotter, de glisser, de caresser sa peau, de bouger avec lui au rythme de la musique qui le hantait. La musique était dans son cœur, dans son âme et à cet instant, je comprenais que je devais le libérer.

Ce spectacle serait un immense succès. Je l'avais espéré, voulu, mais j'avais eu peur d'y croire. Maintenant, j'en avais la certitude, je le sentais au plus profond de moi.

Les deux semaines dans ce petit théâtre ne seraient qu'un début. Les propositions allaient pleuvoir et il faudrait alors que je le laisse partir. Sans moi.

Réconforte-moi dans toute cette folie.

Et je l'avais réconforté dans cette folie. Je l'avais aidé et soutenu, et pendant un très bref moment, nous nous étions soutenus mutuellement, mais maintenant, comme on rendait sa liberté à un animal sauvage, je devais le laisser partir.

Je renais avec toi.

Les larmes glissèrent sur mes joues parce que j'allais le perdre, mais avait-il seulement été à moi ? Je devais le faire même si cela me brisait le cœur.

À reposer ici, allongé près de toi, je renais.

Je pleurais parce que c'était vrai. Ash m'avait rendue forte et courageuse. Dans ses bras, je pouvais affronter n'importe quoi, sauf qu'il me quitte.

J'étais épuisée, vidée émotionnellement, mais le spectacle n'était pas terminé.

Volkov et Sergei continuaient à arpenter la scène, chassant les deux danseurs qui tournoyaient dans la lumière, si amoureux l'un de l'autre qu'ils ne remarquaient rien.

L'âpre tango de Roxanne remplaça la valse. Les deux monstres méprisables dansèrent un tango argentin magnifique et perturbant, joue contre joue. Sergei/Oliver effectua d'extraordinaires sauts assistés par Volkov/Luka.

Puis ce fut l'*enganche* : les deux hommes étaient tour à tour le meneur et l'un enroulait sa jambe autour de son partenaire, qui déplaçait son pied de l'intérieur.

Ash m'avait dit une fois que le tango argentin avait été créé pour des hommes au départ. Les *gauchos* qui chevauchaient les prairies, des migrants issus de quartiers pauvres qui voulaient impressionner les femmes.

— Jalousie ! hurla Volkov en agrippant les cheveux d'Ash et en l'obligeant à s'agenouiller.

— Désir ! cria Sergei en dégainant une arme et en la pointant sur Volkov d'abord puis sur Ash.

Volkov disparut dans les ombres de la scène pendant que Sergei tirait tranquillement sur Sarah. Le son de la déflagration faillit me faire tomber de mon siège.

Elle s'effondra dans une flaque de satin jaune.

Ma mère enfonça ses ongles dans mon bras et elle me dit quelque chose, mais je ne pouvais pas répondre. Je n'avais plus de voix.

La bagarre... la fusillade qui s'était déroulée dans un théâtre pas si différent de celui où nous étions était pénible à regarder. C'était un duo, un duel et quand Ash finit par s'emparer de l'arme et à la plaquer sur le visage de Sergei, le sien déformé par la haine, je ne pus retenir un cri.

D'autres personnes crièrent dans l'assistance et je me recroquevillai. Ma mère serra ma main encore plus fort.

— Tout va bien. Tu es en sécurité ici, me chuchota-t-elle.

Une autre déflagration retentit et la musique s'éteignit sur quelques accords discordants. Des danseurs du corps de ballet vêtus en policier revinrent sur la scène alors que des sirènes retentissaient.

Ash souleva Sarah, la serrant contre sa poitrine, le chaos autour d'eux.

Elle « reprit connaissance », si on pouvait employer ce mot, dans un profond et soudain silence qui me donna l'impression d'être devenue sourde.

Une pleine lune éclaira la scène.

*Eh bien, c'est une nuit merveilleuse pour danser au clair de lune
Avec les étoiles qui se reflètent dans tes yeux.*

C'était un *fox-trot American Smooth*, dansé avec une grâce et une élégance extraordinaire, profondément touchant et poétique. Et très désagréable à regarder, car Ash faisait l'amour à quelqu'un d'autre.

Et soudain... Il sortit une petite boîte de sa poche, un écrin et au lieu de l'offrir à Sarah, il sauta dans la salle. La musique s'éteignit et tous les danseurs

se groupèrent au bord de la scène, tous souriants et frémissants d'excitation. Ils avaient attendu ce moment.

Le brouhaha se tut quand Ash s'approcha de moi, l'écrin à la main.

Il se planta devant moi et se laissa tomber sur un genou.

— Laney, tu es mon rayon de soleil, *moj sonček*.

Je t'aimais avant même de le savoir. Et bien que tu sois déjà ma femme, aujourd'hui, je me tiens à genoux devant toi pour te demander de devenir mon épouse pour toujours, dans cette vie et la prochaine. Ne me quitte plus jamais, mon amour.

Il ouvrit la boîte, révélant une bague de fiançailles, un superbe diamant jaune qui s'accordait superbement avec la petite robe de notre mariage. Je lui tendis la main, totalement sous le choc.

— Tu brilles tellement, murmurai-je.

— C'est toi qui rayannes, *moj sonček*.

— Au moins, je sais ce que ça signifie maintenant, dis-je en riant. Petit malin.

Ash m'adressa ce sourire merveilleux dont il avait le secret et me passa la bague au doigt, puis me donna un baiser brûlant de passion qui brisa une centaine de cœurs, au moins, dont le mien.

— Je suis tellement fière de toi, dis-je en prenant son visage dans mes mains. Ne t'arrête pas. Danse comme si le monde te regardait.

Ma mère se mit à tousoter et quand je lui jetai un coup d'œil, je vis qu'elle essuyait une larme.

Ash se redressa, m'adressa un dernier sourire et un clin d'œil. Puis, il remonta sur scène d'un bond alors que l'orchestre entonnait *Crazy* de Beyoncé et que commençait le cha-cha le plus fou, le plus déchaîné, le plus vivant que j'ai vu de toute ma vie. Toute la troupe était sur scène, se donnant entièrement à la danse, criant que la vie triomphe toujours, l'amour aussi et que le mal ne gagne jamais.

Je me redressai péniblement, mes pieds affreusement douloureux.

— Que fais-tu ? demanda ma mère.

Il fallait que je le fasse. Mes bras et mes jambes tremblaient sous l'effort, mais je me levai avec le reste du public, applaudissant de toutes mes forces, comme les autres, faisant trembler tout le petit théâtre. Je sanglotais en même temps, ruinant complètement mon maquillage.

Enfin, les danseurs se rassemblèrent sur la scène pour saluer, essoufflés, la sueur dégoulinant sur leurs visages, sur leurs bras. Ils arboraient tous un large sourire.

Et puis, il y avait Ash, mon amour, mon mari qui brillait si fort au milieu

d'eux.

— Je t'aime, murmurai-je.

Il lut mes mots sur mes lèvres et porta sa main abimée à son cœur.

Je t'aime aussi.

Torturé, horrifiant et terrifiant.

Je pensais tout connaître des moyens avec lesquels on peut manipuler les émotions d'un public. J'ai vu un Roi-Lear dans lequel on avait utilisé de vrais yeux de porc ; j'ai assisté à une représentation de Coriolanus si gore qu'il a fallu fournir des vêtements imperméables aux personnes des premiers rangs, mais hier soir j'ai été profondément bouleversé par le spectacle le plus incroyablement fort et honnête qu'il m'ait été donné de voir.

Esclave, une histoire d'amour d'Ash Novak n'était pas mon premier choix de spectacle pour cette soirée. La danse de salon n'est que paillettes et sourires de circonstance, mais ce chorégraphe et danseur a complètement fait exploser mes préjugés dans une représentation bouleversante, magique, qui a profondément changé mes conceptions. Chaque pas construisait une épouvantable histoire d'esclavage moderne, de trafics humains et de crime organisé.

Si vous avez un cœur, ce spectacle le brisera sans aucun doute. Le danseur principal n'a fait aucun faux pas, soutenu en cela par une troupe extraordinaire, dont Sarah Lintort, Yveta Kuznets, Gary Benson et Luka Kokot.

Un spectacle à ne manquer sous aucun prétexte si vous résidez à Chicago. Foncez tout de suite, car les places seront difficiles à trouver.



Épilogue

LANEY

Cinq mois plus tard

La porte s'ouvrit à la volée me faisant sursauter. Je découvris, le cœur battant, Ash, sa valise posée à ses pieds, ses clés à la main.

— Que fais-tu ici ? m'exclamai-je, un seul bras enfilé dans mon manteau.

— La tournée est terminée et j'ai pris un avion à Dallas.

— Oui, mais que fais-tu ici, tout de suite ?

Il me regarda un instant, la tête penchée.

— Je suis rentré à la maison

Je lui rendis son regard, complètement hypnotisée. Il avait l'air d'être le même, mais différent en même temps. La silhouette élancée, ses cheveux acajou et ses yeux de félin couleur whiskey étaient les mêmes. Les pommettes saillantes, la mâchoire solide et mal rasée étaient aussi identiques. Mais il y avait une nouvelle assurance dans sa façon de se tenir, la certitude qu'il faisait ce qu'il devait, qu'il occupait la place qui était la sienne.

— Je devais te retrouver à l'aéroport.

— Tu n'avais pas envie de me voir, dit-il d'une voix éteinte.

— Tu es dingue ou quoi ? m'exclamai-je. Tu m'as tellement manqué !

Je me jetai à son cou. Ash recula de quelques pas jusqu'à heurter le mur derrière lui, mais il m'attrapa, enroulant mes cuisses autour de sa taille et ses lèvres s'abattirent sur mon cou, suçant ma peau pendant que je m'attaquais à sa ceinture.

— Nous n'avons pas le temps, marmonnai-je en arrachant sa chemise et découvrant son torse.

Les boutons volèrent dans toutes les directions.

— Nous sommes invités à manger chez mes parents.

— Dans quel monde je n'ai pas le temps de faire l'amour à ma femme ? demanda-t-il, sa voix se transformant en un gémissement quand j'enroulai les doigts sur son sexe érigé et brûlant.

Oui, dans quel monde ? Je n'avais pas de réponse. Cet univers tourbillonnait autour de nous à une allure vertigineuse, nos vies n'étaient plus qu'une masse confuse de moments, avec des hauts et des bas, des joies et des malheurs.

Il prit mes mains dans les siennes, en riant du pur plaisir qu'était ce moment.

Il me porta ensuite dans notre chambre.

Nous n'étions plus qu'une masse unique qui s'agitait sans finesse, se frottant l'un contre l'autre à la poursuite de la jouissance, gémissant dans la bouche de l'autre. Il m'épingla au lit et me fit l'amour jusqu'à ce que j'explose de plaisir. Il frissonna tout contre moi, les yeux fermés. Il se retira alors, en grognant de plaisir avant de s'allonger à mes côtés.

— Bon sang !

J'éclatai d'un rire fragile, mélange de désir, de joie et de larmes, que j'avais besoin d'exprimer.

— Nous allons être tellement en retard, murmurai-je alors qu'il essuyait mes larmes du pouce.

— Je m'en moque.

— Moi aussi.

Il m'adressa son grand sourire radieux qui m'avait tellement manqué et se laissa retomber sur le dos en m'attirant contre lui, en caressant mes épaules.

Nous fîmes l'amour encore une fois et j'embrassai chacune des cicatrices de son dos, apaisant ainsi celles que nous avions également à l'intérieur.

Je déposai des petits baisers sur ses paupières frémissantes, admirant le petit sourire qu'il esquissait.

— Je ne peux pas continuer comme ça, dit-il soudain.

— Quoi ?

Son rire gronda dans sa poitrine.

— Oh ça... Je recommencerai, c'est sûr. Je veux dire que je ne repartirai pas en tournée sans toi.

— Ash...

— Non, Lan, j'y ai réfléchi. Cela ne vaut pas le coup. Rien ne mérite que je me tienne loin de mon rayon de soleil. Selma veut que nous partions en tournée en Europe, l'année prochaine. Viens avec moi, mon amour.

— Je ne crois pas que...

— C'est ton problème ça, dit-il en tapotant mon front. Tu réfléchis trop. Nous verrons ce qui arrivera et nous aviserons à ce moment-là. Viens avec moi, Laney. Ce sera notre prochaine aventure.

— C'est très tentant, mais... laisse-moi réfléchir.

— Bien sûr, dit-il en se redressant et en se débarrassant des lambeaux de sa chemise. Mais tu finiras par dire oui.

— Je ne sais pas si...

— Tu viendras, affirma-t-il à nouveau avec assurance et en m'embrassant

pour me réduire au silence.

Lorsqu'il se redressa, il souriait et il ajusta son sexe déjà à moitié en érection dans son pantalon. Heureusement que je me sentais bien cette semaine, parce que si je me fiais à son sourire, je ne dormirais pas beaucoup cette nuit.

J'admire son corps qui me semblait un peu plus mince que la dernière fois que je l'avais vu. J'aperçus soudain quelque chose.

— Tu t'es fait faire un nouveau tatouage ?

Il hocha la tête, ses yeux se plantant dans les miens.

Je me penchai pour mieux voir les arabesques dessinées sur sa peau.

C'était un soleil qui apparaissait derrière des nuages. Au-dessus, dans une écriture élégante, il y avait mon prénom.

— Mon rayon de soleil, murmura-t-il, le regard tendre.

J'enroulai mes bras autour de son cou et caressai sa peau douce. Je l'embrassai. Pour le remercier. *D'être mon mari, de vivre avec moi. D'être l'amour de ma vie. D'être lui.*

Plus tard, je me demandai si notre amour s'était construit comme de fines couches de papier, instant par instant, jour par jour. Je posai la question à Ash une fois : quand était-il tombé amoureux de moi ? Sa réponse avait été très énigmatique, comme souvent avec lui.

— Quand j'ai senti mon cœur battre à nouveau.



À propos de l'Auteur

Ne confondez pas la gentillesse avec la faiblesse – c'est l'un de mes dictons préférés.

On me demande souvent d'où viennent mes idées - elles viennent de partout. De promenades avec mon chien sur la plage, de conversations entendues dans les pubs et les magasins, où je me cache avec mon carnet, inaperçue.

Et bien sûr, j'aime regarder la danse de salon à la télé. J'ai essayé d'apprendre la salsa une fois. Mon partenaire m'a dit : « Arrête de marcher et arrête de conduire ! Tu es censé avoir l'air sexy ». Je vais donc me contenter d'écrire sur la danse à la place.

Twitter : <https://twitter.com/jharveyberrick>

Facebook : <https://www.facebook.com/JHBWrites/>

Instagram : <https://www.instagram.com/jharveyberrick/>

Résumé

DANSE. Armes.

MUSIQUE. Balles.

RYTHME. Douleur.

Musique dans ma tête, danse dans mon corps, le rythme de mon cœur.

Jusqu'où peut-on tomber en seulement un mois ? À quelle vitesse l'esprit humain peut-il être brisé ? Où peut se cacher le démon en plein jour ?

Ash veut danser. Il en a besoin. Pour laisser derrière lui une vie faite d'attente et de devoir, pour libérer son esprit.

Mais la vie n'est jamais aussi simple. Chaque pas est un voyage sur une nouvelle route.

Pour chaque action, il y a une réaction.

Chaque décision a une conséquence.

Et quand vous rencontrez la mauvaise personne, qui sait ce qui peut arriver.

Laney tolère ses limites, elle les repousse doucement. Mais quand Ash fait irruption dans son monde à travers la violence et la rage, cela entraîne une réaction en chaîne à laquelle aucun d'eux ne s'attendait.

**Venez découvrir les
autres titres parus chez
Juno Publishing**

<http://www.juno-publishing.com>

**Et visitez notre page
Sur Facebook**

<https://www.facebook.com/junopublishingfrance>



<http://www.juno-publishing.com>

Notes

[← 1]

Florence and The Machine, *You've Got The Love*. Les trois extraits cités signifient, dans l'ordre : « Parfois j'ai envie de lever mes bras en l'air », « Je sais que je peux compter sur toi », « Parfois j'ai envie de dire : Seigneur, je m'en moque ».

[← 2]

En français dans le texte.

[← 3]

Allusion au Magicien d'Oz. Le personnage féminin est joué par Judy Garland qui est devenue une icône gay, car Dorothy dans le film accepte toutes les différences.

[← 4]

Spécialité de saucisses de la petite station de montagne de Kransjska dans le nord-ouest de la Slovénie.

[← 5]

Laisse-toi aller, pourquoi n'es-tu pas tout simplement toi, je serai simplement moi.

[← 6]

De caresse timide et d'ivresse à rester près de toi et me réveiller à tes côtés.

[← 7]

Comédie musicale jouée pour la première fois à Broadway en 1980.

[← 8]

Je veux ton horreur, Je veux ta maladie.